00030255

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

8° Sa 21

OEUVRES COMPLETTES DE LOUIS DE SAINT-SIMON.

TOME TROISIEME.

MÉMOIRES SECRETS DU REGNE DE LOUIS XIV.

Tome III.

Avertissement.

On a publié en France à différentes reprises des anecdotes sans liaison ni ordre tirées du dépôt des affaires étrangères et qu'on a intitulées *Mémoires du duc de St. Simon*, 3 voll. avec 4 voll. de supplément.

Dans le depôt des affaires étrangères se trouvent en effet onze volumes in-folio de mémoires manuscrits ou imprimés que le Duc de Saint-Simon avoit rassemblés et réunis pêle-mêle et sur lesquels il devoit composer les mémoires de son tems.

Les soi-disants Mémoires du Duc de Saint-Simon en 7 voll. in-8. sont l'extrait, même infidèle de 8 voll. in-4. qu'avoit extrait l'abbé de Voisenon: cet extrait de l'abbé de Voisenon étoit lui-même un Extrait des onze volumes in-fol. déposés au bureau des affaires étrangères et les onze voll. in-fol. sont, non les Mémoires originaux du Duc de Saint-Simon, mais simplement les matériaux de ces Mémoires que nous offrons aujourd'hui au public.

On trouve chez les mêmes Libraires

OEUVRES POSTHUMES DE FRÉDÉRIC II. ROI DE PRUSSE *en 15 voll. in-8. et un vol. de Supplément.* Seconde édition imprimée sur beau papier et en beaux caractères; prix 32 livres broché, et sur papier vélin 90 liv.

Cette édition originale dans laquelle on a rétabli tous les passages supprimés ou altérés par l'ancien ministère est la seule complette qu'il faut se garder de confondre avec les contrefaçons infidèles et vicieuses.

OEUVRES DE FRÉDÉRIC II. ROI DE PRUSSE, publiées du vivant de l'auteur; servant à completter la collection des Oeuvres de ce grand roi, *en 4 voll. in-8.* Prix 16 liv. br. et sur papier vélin 30 liv.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

LOUIS DE SAINT-SIMON,

Duc et Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi et de la Toison d'or, etc. etc.

Pour servir à l'Histoire des cours de Louis XIV, de la Régence et de Louis XV.

30255 ac

Avec des Notes, des Explications et des Additions à la fin de chaque volume, extraites des Correspondances et des portefeuilles de l'auteur et de plusieurs Princes et Seigneurs ses contemporains.

TOME TROISIEME.

vol. 3

A STRASBOURG

chez J. G. TREUTTEL, Libraire

et se trouve A PARIS

chez ONFROY, Libraire, rue St. Victor n°. 11.

179

F0944.032
Sci/Oc
30255
F0944.024
00030255

MEMOIRES

D'ETAT

ET

MILITAIRES

DU REGNE DE LOUIS XIV.

LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

I. Expéditions *militaires depuis* 1692, *jusqu'à* 1697. *II. Bataille de Nerwinde. III. Marche du Maréchal de Lorges devant le prince de Baden. IV. Guerre en Espagne, et bataille du Ter en Catalogne. V. Guerre en Flandre. VI. Mot du prince d'Orange après la prise de Namur. VII. Négociation armée avec la Savoie. VIII. Paix avec la Savoie, et mariage d'une princesse de Piémont avec M. le duc de Bourgogne. IX. Siége et prise de Barcelone.*

I.

Expéditions militaires depuis 1692, *jusqu'à* 1697.

Le Roi essuya pendant le cours du siége de Namur, le plus cruel revers. Il avoit en mer une armée navale commandée par le célebre Tourville, vice-amiral, et les Anglois une autre jointe aux Hollandois, presque du double supérieure : elles étoient dans la Manche, et le Roi d'Angleterre sur les côtes de Normandie prêt à passer en Angleterre suivant le succès. Il compta si parfaitement sur ses intelligences avec la plupart des chefs anglois, qu'il persuada au Roi de faire donner bataille, qu'il ne crut pouvoir être douteuse par la défection certaine de plus de la moitié des vaisseaux anglois pendant le combat. Tourville si renommé pour sa valeur et sa capacité, représenta par deux courriers, au Roi, l'extrême danger de se fier aux intelligences du Roi d'Angleterre, si souvent trompeuses,

la prodigieuse supériorité des ennemis, et le défaut de port et de tout lieu de retraite ; si la victoire demeuroit aux Anglois, qui brûleroient sa flotte, et perdroient le reste de la marine du Roi. Ses représentations furent inutiles, il eut ordre de combattre, soit qu'il fût fort, soit qu'il fût foible, et quelque part que ce fût.

Il obéit ; il fit des prodiges que les seconds et les subalternes imiterent ; mais pas un vaisseau ennemi ne mollit et ne tourna. Tourville fut accablé du nombre ; et quoiqu'il sauvât plus de navires qu'on ne pouvoit espérer, presque tous furent perdus et brûlés après le combat de la Hogue. Le Roi d'Angleterre, de dessus le bord de la mer, voyoit ce combat ; il fut accusé d'avoir laissé échapper de la partialité en faveur de sa nation, quoiqu'aucun d'elle ne lui eût tenu les paroles sur lesquelles il avoit emporté de faire donner le combat.

II.

Bataille de Nerwinde.

Le lundi 17 Juillet 1693, le maréchal de Joyeuse fut détaché du camp de Lecki, à trois lieues de Liege, avec Montchevreuil, lieutenant général, de Pracontal, maréchal de camp, deux brigades d'infanterie et quelques régiments de cavalerie, pour aller à nos lignes joindre quelques troupes qu'y commandoit La Vallette, et pour s'opposer aux ennemis qui avoient exigé des contributions du côté d'Arras et de Lille.

Le mardi 28 elle décampa, marcha sur Warem dont elle traversa la petite ville, et le détachement du maréchal de Joyeuse séparément d'elle, mais les deux maréchaux ensemble. La tête de l'armée arrivant à une demi-lieue au delà, il vint plusieurs avis que le prince d'Orange étoit campé avec son armée

au de çà de la Gette qui est une petite riviere navigable en fort peu d'endroits, et dont les bords sont fort hauts et escarpés ; et que cette armée n'étoit qu'à demi-lieue de Loö, petite ville qui a une forteresse peu considérable dans des marais au delà de la Gette, et fort différente de Loo, maison de plaisance du prince d'Orange, qui en est bien loin en Hollande.

Sur ces nouvelles Mr de Luxembourg s'avança avec Mr le maréchal de Villeroy, Mr le duc de Chartres, Mr le prince de Conti et fort peu d'autres, et quelques troupes, pour tâcher de se bien assurer de la vérité de ces rapports. Une heure et demie après, il manda au maréchal de Joyeuse, qui étoit resté à la tête de l'armée avec Mr le Duc, et qui, pour voir de plus loin, étoient montés dans le moulin à vent de Warem, de marcher à lui avec l'armée, et d'y faire rentrer le détachement destiné à nos lignes. Mr le prince de Conti revint, qui confirma les nouvelles qu'on avoit reçues de la position des ennemis, et se chargea de l'infanterie dont quelques brigades

achevoient encore de passer le défilé de Warem.

L'armée marcha fort vîte faisant néanmoins de temps en temps quelques haltes pour attendre l'infanterie, et sur les huit heures du soir, arriva à trois lieues au delà de Warem, dans une plaine où les troupes furent mises en bataille. Peu de temps après elle se remit en colonnes, s'avança un quart de lieue plus près de l'ennemi, et passa ainsi le reste de la nuit en colonnes, tandis que l'infanterie et l'artillerie acheverent d'arriver.

C'étoit une chose admirable que la joie des troupes après plus de huit lieues de marche, et leur ardeur d'aller aux ennemis, dans le camp desquels on entendit beaucoup de bruit et de mouvement toute la nuit; ce qui fit croire qu'ils se retiroient. Sur les quatre heures du matin leur canon commença à se faire entendre. Nos batteries disposées un peu trop loin à loin, ne purent être prêtes qu'une heure après, qu'on commença à se canonner vigoureusement; et alors on reconnut que

l'affaire seroit difficile. Les ennemis occupoient toutes les hauteurs, un village à droite et un autre village à gauche dans lesquels ils s'étoient bien retranchés.

Ils avoient fait aussi un long retranchement, avec de petites redoutes sur la hauteur, d'un village à l'autre jusqu'auprès d'un grand ravin à la droite, de maniere qu'il falloit aller à eux par entre les deux villages, d'où il les falloit chasser, et qui étoient trop proches pour laisser de quoi s'étendre; ce qui obligeoit nos troupes d'être sur plusieurs lignes, et leur causoit le désavantage d'être débordées, surtout sur notre gauche; et cependant les batteries qu'ils avoient disposées fort près à près par le haut de leurs retranchements entre les deux villages, et beaucoup mieux disposées que les nôtres, fouettoient étrangement notre cavalerie repliée très-confusément vis-à-vis, par la raison que je viens de dire. Mr le prince de Conti, le maréchal de Villeroy et beaucoup d'infanterie, attaquerent le village de notre droite nommé *Bas-Landen*.

Feuquieres, lieutenant général, qui ne

manquoit ni de capacité, ni de courage, fut accusé de n'avoir voulu faire aucun mouvement. En même-temps Montchevreuil, sous le maréchal de Joyeuse, attaqua le village de notre gauche, appelé Nerwinde, qui donna le nom à la bataille. Montchevreuil y fut tué, et fut remplacé par Rubantel, autre lieutenant général, et par le duc de Berwick qui y fut pris. Ces deux attaques à la droite et à la gauche furent vivement repoussées; et sans le prince de Conti, le désordre auroit été fort grand à celle de la droite. M^r de Luxembourg voyant l'infanterie presque rebutée, fit avancer toute la cavalerie au petit tròt, comme pour forcer les retranchements du front ou d'entre les deux villages. L'infanterie ennemie qui les bordoit, laissa approcher la cavalerie plus près que la portée du pistolet, et fit une décharge si à propos que les chevaux tournerent bride, et retournerent plus vîte qu'ils n'étoient venus; ralliée à peine par ses officiers et les officiers généraux, elle fut ramenée avec la même furie, mais avec le même malheureux succès, deux fois de suite. Ce n'étoit pas que M^r de Luxembourg comptât

faire entrer la cavalerie dans ces retranche-ments qu'on pouvoit à peine escalader à pied, mais il espéroit par un mouvement général et audacieux de cette cavalerie, faire abandonner ces retranchements. Voyant donc à ce coup sa cavalerie inutile, et son infanterie repoussée deux fois, celle-ci des deux villages, et la cavalerie par trois fois des retranchements du front, et qui, pendant plus de quatre heures, avoit essuyé un feu de canon terrible, sans branler que pour resserrer les rangs à mesure que des files étoient emportées : il la porta un peu plus loin dans un petit fond où le canon ne pouvoit l'incommoder de volée, mais seulement de bonds, où elle de-meura plus d'une grosse demi-heure.

Alors les trois maréchaux, les trois princes, Albergotti et le duc de Montmorency, fils aîné de Mr le duc de Luxembourg qu'on ap-peloit auparavant le *prince de Tingry*, se mirent ensemble dans ce même petit fond, peu éloigné de la cavalerie presqu'à la tête du régiment de Roussillon. Le colloque fut vif à les voir et assez long, puis ils se séparerent.

Alors on fit marcher le régiment des Gardes Françoises et les Suisses par derriere la cavalerie, Mr le prince de Conti à leur tête droit au village de Nerwinde à notre gauche qu'ils attaquerent d'abordée avec furie.

Dès qu'on vit qu'ils commençoient à emporter des jardinages et quelques maisons retranchées, on fit avancer la maison du Roï, les carabiniers, et toute la cavalerie : chaque escadron défila par où il put à travers les fossés relevés, les haies, les jardins, les houblonnieres, les granges, les maisons dont on abattit ce que l'on put de murailles pour se faire des passages, tandis que plus avant dans le village, l'infanterie, de part et d'autre, attaquoit et défendoit avec une vigueur extraordinaire. Cependant Harcourt qui avoit un petit corps séparé que Guiscard avoit joint, étoit parti de six lieues de là, soit au bruit du canon, soit sur un ordre que Mr de Luxembourg lui avoit envoyé, et commençoit à paroître dans la plaine tout à la gauche à notre égard de Nerwinde, mais encore fort dans l'éloignement. En même-temps notre cavalerie com-

mença à déboucher de ce village dans la plaine, et à se remettre à mesure du désordre d'un si étrange défilé. Tout cela ensemble ébranla les ennemis qui commencerent à se retirer dans le retranchement du front, et abandonner le village.

Le curé vit tout ce long et grand spectacle du haut de son clocher où il s'étoit grimpé. Leur cavalerie qui n'avoit point encore paru, sortit de derriere le retranchement du front du village, s'avança en bon ordre dans la plaine où la nôtre avoit débouché, et ils y firent d'abord plier des troupes d'élite jusqu'alors invincibles, mais qui n'avoient pas eu le loisir de se bien former et de se bien mettre en bataille en sortant de ces fâcheux passages du village par où il avoit fallu défiler dans la plaine. Les gardes du prince d'Orange, ceux de M^r de Vaudemont et deux régiments anglois en eurent l'honneur; mais ils ne purent entamer ni faire perdre un pouce de terrain aux chevaux légers de la garde, peut-être plus heureusement débouchés dans la plaine, et mieux placés et formés que les

autres troupes. Leur ralliement fait en moins de rien, elles firent bientôt merveilles, tandis que le reste de la cavalerie débouchoit et se formoit à mesure qu'elle sortoit du village. Mr le duc de Chartres chargea plusieurs fois à la tête de ses braves escadrons de la maison du Roi, avec une présence d'esprit et une valeur digne de sa naissance, et il y fut une fois mêlé, et y pensa demeurer prisonnier. Le maréchal d'Arci qui avoit été son gouverneur, fut toujours auprès de lui dans cette action, avec le sang froid d'un vieux capitaine, et tout le courage de la jeunesse, comme il avoit fait à Steinkerke. Mr le Duc à qui principalement fut imputé le parti de cette derniere tentative des régiments des Gardes Françoises et Suisses, pour emporter le village de Nerwinde, fut toujours entre deux feux.

Cependant toute notre cavalerie passée et formée dans la plaine, alla jusqu'à cinq différentes fois à la charge; et à la fin, après une vigoureuse résistance de la cavalerie ennemie, la poussa jusqu'à la Gette dans laquelle elle se

précipita, et où un nombre infini fut noyé. Mr le prince de Conti, maître enfin de tout le village de Nerwinde, où il avoit reçu une contusion et un coup de sabre sur la tête, que le fer de son chapeau para, se mit à la tête de quelque cavalerie la plus proche, à l'entrée de ce village, avec laquelle il prit à revers en flanc, le retranchement du front, aidé par l'infanterie qui avoit enfin emporté ce village de Nerwinde, et acheva de faire prendre la fuite à ce qui étoit derriere ce long retranchement; mais cette infanterie n'ayant pu les charger aussi vîte, ni la cavalerie de notre gauche qui en étoit la plus éloignée, cette retraite des ennemis, quoique précipitée, ne laissa pas d'être belle.

Vers les cinq heures après midi, tout fut achevé, après douze heures d'action, par un des plus ardents soleils de tout l'été. Il est incroyable qu'en si peu d'heures que les ennemis eurent à faire leurs retranchements dont la nuit couvrit la plupart, ils aient pu leur donner l'étendue qu'ils avoient entre les deux villages, et que nous appelions *ceux du*

front, la hauteur de quatre pieds, des fossés larges et profonds, la régularité par-tout par les flancs qu'ils y prâtiquerent, et les petites redoutes qu'ils y semerent, avec des portes et des ouvertures couvertes de demi-lunes de même.

Les deux villages naturellement environnés de fortes haies et de fossés, suivant l'usage du pays, étoient encore mieux fortifiés que tout le reste. La quantité prodigieuse des corps dont les rues, surtout celles de Nerwinde, étoient plutôt comblées que jonchées, montroit bien quelle résistance on y avoit rencontrée. Aussi la victoire si disputée, coûta cher aux ennemis dont la perte fut estimée à plus de vingt mille hommes. On ne se trompera guere si on estime notre perte à près de la moitié.

Les ennemis perdirent tout leur canon, huit mortiers, beaucoup de charrettes d'artillerie et de caissons, quantité d'étendarts, de drapeaux et quelques paires de timballes. La victoire fut complete. Le prince d'Orange

étonné

étonné que le feu continuel, et si bien servi de son canon, n'ébranlât point notre cavalerie, qui l'essuya sans s'émouvoir, et toute entiere sur plusieurs lignes, vint aux batteries en colere, accusant le peu de justesse de ses pointeurs: quand il eut vu l'effet, il tourna bride, et s'écria: „ *Oh, l'insolente nation!* „ Il combattit jusqu'à la fin, ainsi que l'électeur de Baviere, qui se retirerent par des ponts qu'ils avoient sur la Gette, quand ils virent qu'ils n'avoient plus rien à espérer. Les ennemis s'étoient retirés sous Bruxelles. Mr de Luxembourg fut quelque temps à ne songer qu'au repos et à la subsistance de ses troupes. Ce beau laurier qu'il venoit de cueillir, ne le mit pas à couvert du blâme. Il en essuya plus d'un, celui de la bataille même, et celui de n'en avoir pas profité. Pour la bataille, on lui reprochoit de l'avoir hasardée contre une armée si bien postée et si fortement retranchée, et avec la sienne quoique un peu supérieure, mais fatiguée, et, pour ainsi dire, encore essoufflée de la longueur de la marche de la veille; on l'accusoit, et non sans raison, d'avoir été plus d'une fois au moment

de la perdre, et de ne l'avoir gagnée qu'à force d'opiniâtreté, de sang et de valeur françoise.

Sur le bruit de la victoire, on ne se contraignit pas de dire qu'il n'avoit pas voulu l'achever, de peur de terminer trop tôt une guerre qui le rendoit grand et nécessaire. La premiere se détruisit aisément; il avoit des ordres réitérés de donner bataille, et il ne pouvoit imaginer que les ennemis eussent pu en une nuit si courte, fortifier leur poste déjà trop bon, par une telle étendue de retranchements si forts et si réguliers, qu'il n'aperçut qu'après la bataille. Sur l'autre accusation, je n'en sais pas assez pour en parler. Il est vrai qu'entre quatre et cinq tout fut fini, et les ennemis, partie en retraite, partie en fuite. La Gette par là étoit en notre disposition; nous avions des pontons tout prêts; au delà, le pays est ouvert, et il y avoit assez de jour en juillet pour les suivre de près; mais il est vrai que les troupes n'en pouvoient plus de la marche de la veille, et de douze heures de combat, que les chevaux étoient à bout, surtout ceux de trait pour le canon

et pour les vivres, et qu'on prétendit qu'on manquoit absolument de ce dernier côté pour aller en avant, et que les charrettes composées étoient épuisées de munitions.

Cossé, prisonnier, fut envoyé incontinent sur sa parole, et les ducs de Berwick et d'Ormond presqu'aussitôt échangés. On eut un grand soin des blessés, et le même des prisonniers qui ne l'étoient pas, et surtout de faire enlever du champ de bataille tout ce qui n'étoit pas mort, et qu'on put emporter.

III.

Marche du maréchal de Lorges devant le prince de Baden.

Il y avoit huit jours que le maréchal de Lorges avoit établi son quartier général à Roth, lorsque les magasins de farine de Philisbourg, et les fourrages de ce petit pays, se trouvant épuisés, il ramena son armée en deçà du Rhin. Il fit la plus belle marche du monde.

Il décampa de Roth à onze heures du matin ; au grand bruit de guerre, sur neuf colonnes qui *firent caracole* en partant, en présence du prince Louis de Baden qui commandoit l'armée impériale de l'autre côté du ruisseau.

Toutes ces colonnes passerent un bois avec tant de justesse, que dans la plaine de Schwetzinghen où elles se mirent en bataille aussitôt, chaque brigade s'y trouva dans son ordre et dans sa place. On défila ensuite avec grand ordre et promptitude, sur un pont et par un gué d'un gros ruisseau, les troupes en bataille jusqu'à ce que ce fût à chacune à passer. Le maréchal de Joyeuse se tint au bout pour maintenir l'ordre, et diligenter tout, et le maréchal de Lorges à son arriere-garde. Tout fut passé en deux heures, parce que les vivres, l'artillerie et les bagages avoient pris le devant. On crut que cette marche seroit inquiétée, mais on sut que le prince Louis de Baden ne l'avoit osé, et qu'il avoit dit tout haut qu'elle étoit trop bien ordonnée pour qu'il la pût attaquer avec succès.

I V.

Guerre en Espagne, et bataille du Ter en Catalogne.

En Espagne Noailles fit passer le Ter à son armée, le 28 mai 1694, à la vue du marquis de Villena, vice-Roi de Catalogne, et le défit. Les ennemis y perdirent cinq cents hommes, leur canon et leur bagage, ainsi que quantité de drapeaux. On leur fit quinze cents prisonniers. Nous y perdîmes trois cents hommes. Le vieux Chaseron, chevalier de l'ordre et premier lieutenant général de cette armée, eut tout l'honneur du passage et du combat. Mr de Noailles ne passa le Ter que pendant la déroute des ennemis.

Palamos fut emporté le 7 juin, l'épée à la main. Les ennemis y perdirent trois cents hommes, et six cents furent faits prisonniers. La Citadelle se rendit le 10; et la garnison

composée de quinze cents hommes, fut faite prisonniere de guerre. La place est considérable par son port et par elle-même.

Mr de Noailles suivit la pointe et prit Gironne en six jours de tranchée ouverte. La place capitula le 29 juin; et dans la capitulation, il fut spécifié que la garnison composée de trois mille hommes, ne serviroit pas jusqu'au premier novembre.

Une si riante campagne valut à Mr de Noailles les patentes de la vice-royauté de Catalogne.

Il prit encore, par la témérité d'un seul homme, le château de Castel-follit sur un pain de sucre, fort haut, qui commande toute la plaine. Il prit envie à un soldat déterminé, d'aller voir si le premier retranchement étoit gardé par beaucoup de monde. Il le trouva abandonné, et y entra l'épée à la main, faisant de grands cris pour être suivi. Il le fut de cinq ou six autres qui entrerent avec lui dans le second. Il étoit plein de monde, mais

qui s'épouvanta tellement de se voir attaqué dans un poste cru inaccessible, qu'il crut aux cris avoir un assaut à soutenir, et en s'enfuyant, donna une si chaude alarme au château, et fut si vivement poursuivi par ce petit nombre, qui cependant s'étoit fort accru, qu'ils entrerent tous pêle-mêle, et que la place fut emportée avec beaucoup de carnage.

Ostalric tomba aussi entre les mains de Mr de Noailles, et termina cette heureuse campagne.

Les ennemis bombarderent tout l'été nos côtes, et brûlerent presque toute la ville de Dieppe.

Il ne se passa rien en Italie où tout s'y termina au blocus de Casal.

V.

Guerre en Flandre.

En Flandre on ne fit que s'observer et subsister. Il s'en passa une grande partie au camp de Vignamont, où, à la fin, les fourrages devinrent éloignés et difficiles. Le prince d'Orange fut obligé d'en aller chercher le premier, et prit son temps de camper le 17. Presque toute l'armée de Monseigneur étoit au fourrage; néanmoins le soir même sa gauche marcha avec les maréchaux de Villeroy et de Boufiers, et le lendemain 18, Monseigneur et le maréchal de Luxembourg marcherent avec le reste de l'armée.

Les ennemis avoient deux marches d'avance, et Monseigneur beaucoup de ruisseaux et de défilés à passer, et avoit à gagner le camp d'Espiers avant que les ennemis s'en fussent saisis. La marche se fit avec un grand ordre

et une telle diligence, le maréchal de Villeroy toujours en avant, que Monseigneur prit le camp d'Espiers le 25, en même-temps que la tête des ennemis paroissoit de l'autre côté. On se canonna le reste du jour, et les ennemis sur le soir se retirerent.

Cette importante marche fut très-belle et très-admirée. Le reste de cette campagne ne fut plus que subsistance.

V I.e

Mot du prince d'Orange après la prise de Namur.

APRÈS le bel exemple de valeur de M.r le duc du Maine qui voulut reconnoître l'ennemi, puis se confesser, ensuite ranger son aile en bataille, qui y étoit il y avoit long-temps, et qui laissa à Vaudémont et à son armée le temps d'échapper au plus grand danger, le fruit amer de cet excès de prudence fut la prise de la ville de Namur par

le prince d'Orange, qui capitula le 4 août. Le Roi donna le cordon de l'ordre à Guiscard; Mesgrigny eut six mille livres d'appointements, et fut fait lieutenant général; le maréchal de Bouflers fut fait duc vérifié; enfin il avança tout ce qui étoit avec lui dans Namur. Le prince d'Orange instruit de toutes ces récompenses, dit à ce sujet que sa condition étoit bien malheureuse d'avoir toujours à envier le sort du Roi qui récompensoit plus libéralement la perte d'une place, qu'il ne pouvoit faire tant d'amis et de dignes personnages qui lui en avoient fait la conquête.

VII.

Négociation armée avec la Savoie.

Le Roi résolu l'année suivante 1696, de ne rien oublier pour donner la paix à son royaume, qui en avoit un grand besoin, jugea bien qu'il n'y parviendroit qu'en détachant quelqu'un des alliés contre lui, dont l'exemple

affoibliroit les autres, et lui donneroit plus de moyens de leur résister et de les amener à son but, et il pensa au duc de Savoie comme à celui dont les difficiles accès lui causoient plus de peines et de dépenses, et qui d'ailleurs se trouvoit fort molesté par l'Empereur, et très-mal content de l'Espagne, qui lui tenoient tous très-peu de tout ce qu'ils avoient promis, et de ce qu'ils lui promettoient sans cesse. Le Roi donc pour parvenir à réussir dans son dessein, donna au maréchal de Catinat une armée formidable, et en même-temps des instructions secretes fort amples, avec des pleins pouvoirs pour négocier, et s'il se pouvoit, pour conclure avec M^r de Savoie.

Catinat passa les monts de bonne heure, et gardant une exacte discipline, menaçoit de dévaster tout et de couper sans miséricorde tous les meuriers de la plaine, qui faisoient le plus riche commerce du pays, par l'abondance des soies, et dont la perte l'eût ruiné pour un siecle. M^r de Savoie avoit vu brûler, les campagnes précédentes, ses plus belles

maisons de campagne. Mr de Catinat ne pouvant quitter un moment l'armée, et lui fallant dans cette occasion un homme intelligent et de poids, s'étoit fait associer le comte de Tessé.

Pendant la négociation, Catinat se préparoit à faire le siége de Turin. Mr de Savoie qui voyoit ses Etats en danger, et qui d'ailleurs s'y sentoit moins le maître que ses propres alliés, convint enfin de la plus avantageuse paix pour lui. Le Roi la trouva telle aussi pour lui-même, à cause du démembrement qu'elle mit parmi les alliés.

VIII.

Paix avec la Savoie, et mariage d'une princesse de Piémont avec M. le duc de Bourgogne.

Les principaux articles furent le mariage de Monseigneur le duc de Bourgogne avec sa fille aînée dès qu'elle auroit douze ans, laquelle, en attendant, devoit être envoyée à la Cour de France; que le comté de Nice

seroit sa dot, qui lui demeureroit, et lui seroit livré jusqu'à la célébration du mariage; la restitution de Pignerol rasé, et de tout ce qui lui avoit été pris; une grande somme d'argent; le traitement entier pour ses ambassadeurs, de ceux des Rois dont ils n'avoient eu jusqu'alors qu'une partie, et les bons offices du Roi à Rome pour faire obtenir à ses ambassadeurs la salle royale qui est la même chose. Il obtint encore d'autres articles de moindre importance; deux ducs et pairs à sa Cour jusqu'à leur accomplissement, servant d'ôtages.

Tout cela fut signé avec le plus grand secret. Il songea à se délivrer de ses alliés. Il proposa une revue des troupes étrangeres à distance éloignée de Turin, où il mit ses troupes dans les postes que celles-là occupoient. Il avoit eu sous d'autres prétextes, la même précaution pour Coni et pour ses autres places; et quand il fallut aller à la revue, il demeura à Turin, et s'en excusa. Après ces précautions, il se déclara.

IX.

Siége et prise de Barcelone.

MONSIEUR de Vendôme partit l'année suivante 1697, pour la Catalogne, avec l'ordre exprès de faire le siége de Barcelone. Le comte d'Estrées, vice-amiral en survivance de son pere, y amena la flotte au commencement de juin avec les galeres que commandoit sous lui le bailli de Noailles, lieutenant général; et avec ses forces navales ferma le port. Pimentel qui avoit défendu Charleroi, et qui l'avoit rendu en 1693, au maréchal de Villeroy, commandoit dans Barcelone. Le marquis de la Corzana, mestre de camp général de Catalogne, s'y étoit jeté; et le prince d'Hesse-Darmstadt commandoit au Mont-Joui qui en est comme la Citadelle, quoiqu'un peu séparée de la ville. Ils avoient huit mille hommes d'infanterie de troupes réglées, quelque cavalerie, et le reste Somettants qui sont des milices fort aguerries,

et le tout ensemble formoit vingt-cinq mille hommes. Nous avions soixante pieces de batterie et vingt-huit mortiers. Dehors étoit Don Fr. de Velasco, vice-Roi de Catalogne, et le marquis de Grigny, général de la cavalerie, avec une petite armée, et force miquelets. La place étoit plus qu'abondamment fournie de tout, et conserva une libre communication par un côté avec le vice-Roi, pour pouvoir être rafraîchie.

Mr de Vendôme n'avoit point assez de troupes pour l'investir entierement, ni pour avoir assez de postes de proche en proche dans ses derrieres, pour contenir les miquelets, tellement qu'il ne put tirer ses subsistances que par le secours de la mer. Les troupes de l'armée navale mirent pied à terre, et servirent au siége, les chefs d'escadre comme maréchaux de camp, et le bailli de Noailles comme lieutenant général; le comte d'Estrées demeura sur la flotte.

Outre ces difficultés, les chaleurs étoient excessives. Il y eut beaucoup d'actions très-

vives et très-belles. La contrescarpe fut emportée. Mr de Vendôme eut avis que la nuit du 15 au 16 juillet, les assiégés devoient faire une grande sortie, et en même-temps le vice-Roi avec toutes ses troupes, attaquer le camp. Là-dessus Mr de Vendôme marcha au vice-Roi la nuit du 14 au 15, dont il trouva l'armée partagée en deux camps. Il en attaqua un et fit attaquer l'autre par Mr d'Usson. Chacun des deux ne résista presque point. Ils furent surpris, et tout prit la fuite, et le vice-Roi même qui étoit en chemise. Les deux camps furent pillés. Pendant ce pillage, quelque cavalerie ennemie prit le temps de se former, et de venir tomber sur les pillards; mais on avoit prévu cet inconvénient, et cette cavalerie fut défaite. On leur tua ou prit huit cents hommes et beaucoup d'officiers. Le secrétaire et la cassette du vice-Roi furent pris avec ses papiers, et cinq mille pieces de quatre pistoles. Par cette action l'armée ennemie fut entierement dissipée et hors d'état de rafraîchir la place, ni de montrer de troupes nulle part. On ne songea plus qu'à presser le siége. Il y eut encore beaucoup d'actions fort vives.

Enfin

Enfin les mines ayant fait tout l'effet qu'on en pouvoit espérer, et l'assaut prêt à donner, M[r] de Vendôme envoya Barbesieres leur parler. Pimentel s'approcha de lui. Il y eut des propositions sur l'état où la place se trouvoit réduite, qui produisirent quelques allées et venues; enfin ils entrerent le 5 août en capitulation qui ne fut conclue que le 8. Elle fut telle que le méritoient de si braves gens qui, par leur belle défense, s'étoient montrés vrais espagnols et dignes de l'être. On leur accorda trente pieces de canon, quatre mortiers, des chariots couverts tant qu'ils voulurent, et la plus honorable composition; et à la ville, tous ses priviléges, excepté l'inquisition que M[r] de Vendôme ne voulut pas souffrir. Ils s'étoient fait un point d'honneur de ne point battre la chamade. Il périt beaucoup de monde de part et d'autre à ce siége, mais personne de marque. Le Mont-Joui se rendit par la même capitulation de la ville, sans avoir été attaqué.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Suite du portrait de la Cour à la fin du XVII[e] siécle.

I. Anecdotes *de la mort de Madame, premiere femme de Monsieur, frere de Louis XIV. II. Portrait de Madame, seconde femme de Monsieur. III. Portrait de Monsieur et sa mort. IV. Portrait de M. le Duc. V. Portrait de Mde. la duchesse. VI. Anecdotes sur Mde. la princesse de Conti. VII. Portrait du duc, de la duchesse du Maine et du comte de Toulouse, légitimés par Louis XIV. VIII. Histoire du duc du Maine; son mariage. IX. Anecdotes sur les campagnes de M. du Maine. X. Elévation de la famille de M. du Maine. XI. Quelle idée*

on conçut en Europe de la fortune des enfants légitimés de Louis XIV: Anecdote à ce sujet sur le prince d'Orange. XII. Anecdotes sur M. le duc de Bourgogne. XIII. Anecdotes sur Mde. la duchesse de Bourgogne. XIV. Brouillerie entre les princesses à la Cour. XV. Considérations intérieures sur les princes légitimés. XVI. Mariage du duc de Chartres, depuis Régent du Royaume. XVII. Commencement de l'abbé Du Bois. XVIII. Il engage le duc de Chartres à épouser une fille légitimée de Louis XIV.

I.

Anecdotes de la mort de Madame, premiere femme de Monsieur, frere de Louis XIV.

Les galanteries de Madame donnoient de la jalousie à Monsieur, frere du Roi; et le goût opposé de Monsieur indignoit Madame. Les favoris qu'elle haïssoit, semoient tant qu'ils pouvoient, la discorde entre eux, pour disposer de Monsieur, tout à leur aise.

Le chevalier de Lorraine, dans le fort de sa jeunesse et de ses agréments, étant né en 1643, possédoit Monsieur avec empire, et le faisoit sentir à Madame comme à toute la maison. Madame qui n'avoit qu'un an moins que lui, *et qui étoit charmante*, ne pouvoit, à plus d'un titre, souffrir cette domination. Elle étoit au comble de faveur et de considération auprès du Roi dont elle obtint enfin l'exil du chevalier de Lorraine.

A cette nouvelle Monsieur s'évanouit, puis il fondit en larmes, et alla se jeter aux pieds du Roi pour faire révoquer un ordre qui le mettoit au dernier désespoir. Il ne put réussir; il entra alors en fureur, et s'en alla à Villers-Cotterets.

Après avoir bien jeté feu et flamme contre le Roi et Madame qui protestoit toujours qu'elle n'y avoit point de part, Monsieur ne put soutenir long-temps le personnage de mécontent pour une chose si publiquement honteuse, et le Roi se prêta à le contenter d'ailleurs. Il eut de l'argent, des compliments, des amitiés, et il revint le cœur fort gros, et peu à peu il vécut à l'ordinaire avec le Roi et avec Madame.

D'Effiat, homme d'un esprit hardi, premier écuyer de Monsieur, et le comte de Beuvron, homme liant et doux, mais qui vouloit figurer chez Monsieur dont il étoit capitaine des gardes, et tiroit surtout de l'argent pour s'enrichir en cadet de Normandie fort pauvre, étoient étroitement liés avec le chevalier de

Lorraine. L'absence nuisoit fort à leurs affaires, et leur faisoit appréhender que quelqu'autre ne prît la place du chevalier de Lorraine, duquel ils ne s'aideroient pas si bien. Pas un des trois n'espéroit la fin de cet exil. La faveur où ils voyoient Madame qui commençoit même à entrer dans les affaires, et à qui le Roi venoit de faire faire un voyage mystérieux en Angleterre où elle avoit parfaitement réussi, et en venoit de revenir plus triomphante que jamais, les faisoit trembler. Elle étoit née en juin 1644. Elle étoit d'une très-bonne santé, aimée du Roi; ce qni achevoit de leur faire perdre de vue le retour du chevalier de Lorraine.

Celui-ci étoit allé promener son dépit en Italie et à Rome, et je ne sais lequel des trois y pensa le premier; mais le chevalier de Lorraine envoya à ses deux amis, un poison sûr et prompt, par un exprès qui ne savoit peut-être pas lui-même ce qu'il portoit.

Madame étoit à Saint-Cloud, qui, pour se rafraîchir, prenoit depuis quelque temps, sur

les 7 heures du soir, un verre d'eau de chicorée : un garçon de sa chambre avoit soin de la faire, et la mettoit dans une armoire d'une des antichambres de Madame avec son verre ; et cette eau de chicorée étoit dans un pot de fayence ou de porcelaine, avec de l'autre eau commune à côté, en cas que Madame trouvât l'eau de chicorée trop amère, pour la mêler. Cette antichambre étoit le passage public pour aller chez Madame, où il ne se tenoit jamais personne, parce qu'il y en avoit plusieurs. Le marquis d'Effiat avoit épié tout cela.

Le 29 juin 1690, passant par cette antichambre, il trouva le moment qu'il cherchoit ; personne n'étoit dedans, et il avoit remarqué encore qu'il n'étoit suivi de personne qui allât chez Madame. Il se détourne ; il va à l'armoire, l'ouvre, jette son boucon ; puis entendant quelqu'un, il s'arme de l'autre pot d'eau commune ; et comme il le remettoit, le garçon de la chambre qui avoit le soin de cette eau de chicorée, s'écrie, court à lui, et lui demande brusquement ce qu'il va faire à cette armoire. D'Effiat, sans s'embarrasser le

moins du monde, lui demande pardon, et lui dit qu'il crevoit de soif, et que sachant qu'il y avoit de l'eau là-dedans, lui montrant le pot d'eau commune, il n'a pu résister à en aller boire.

Le garçon gromeloit toujours, et l'autre se rabaissant et s'excusant, entre chez Madame, et va causer comme les autres courtisans sans la plus légere émotion.

Ce qui suivit une heure après, n'est pas de mon sujet; il n'a que trop fait de bruit par toute l'Europe, Madame étant morte le lendemain 30 juin, à trois heures du matin. Le Roi fut pénétré de la plus grande douleur; apparemment que dans la journée il eut des indices, et que ce garçon de la chambre ne se tut pas, ou bien il y eut notion que Surnon, premier maître d'hôtel de Madame, étoit dans sa confidence, par celle où il étoit dans son bas âge avec d'Effiat.

Le Roi couché, se releve, envoie chercher Brissac qui dès-lors étoit dans les gardes et

fort sous sa main, lui commanda de choisir six gardes du corps bien sûrs et secrets, d'aller enlever le compagnon, et de le lui amener dans ses cabinets par les derrieres. Cela fut exécuté avant le matin.

Dès que le Roi l'aperçut, il fit retirer Brissac et son premier valet de chambre, et prenant un visage et un ton à faire la plus grande terreur : » Mon ami, lui dit-il, en le » regardant depuis les pieds jusqu'à la tête, » écoutez moi bien ; si vous m'avouez tout, » que vous me répondiez la vérité sur ce que » je veux savoir de vous, quoique vous ayez » fait, je vous pardonne, et il n'en sera ja- » mais mention. Mais prenez garde à ne me » pas déguiser la moindre chose ; car si vous » le faites, vous êtes mort avant de sortir » d'ici. Madame n'a-t-elle pas été empoison- » née? Oui, Sire, lui répondit-il; et qui l'a » empoisonnée, dit le Roi? et comment l'a-t- » on fait? Il répondit que c'étoit le chevalier » de Lorraine qui avoit envoyé le poison à Beuvron et à d'Effiat; et il raconta au Roi tout » de suite ce que je viens de dire. »

Alors le Roi redoublant d'assurance de grâce, et de menace de mort; et mon frere, dit le Roi, le savoit-il? Non Sire; aucun de nous trois n'étoit assez sot pour le dire; il n'a point de secret; il nous auroit perdus. A cette réponse le Roi fit un grand AH! comme un homme oppressé, qui tout d'un coup respire. „ Voilà, „ dit-il, tout ce que je voulois savoir; mais m'en „ assurez-vous bien „ ? Il rappela Brissac, et lui commanda de remener cet homme quelque part, où tout de suite il le laissa en liberté.

C'est cet homme lui-même qui l'a conté, longues années depuis, à Mr Joli de Fleury, procureur général du parlement, duquel je tiens cette anecdote.

Ce même magistrat à qui j'en ai parlé depuis, m'a appris ce qu'il ne m'avoit pas dit la premiere fois; et le voici. Peu de jours après le second mariage de Monsieur, le Roi prit Madame en particulier, lui conta ce fait, et ajouta qu'il la vouloit rassurer sur Monsieur et sur lui-même, trop honnête

homme pour lui faire épouser son frere, s'il étoit capable d'un tel crime.

Madame en fit son profit. Surnon étoit demeuré son premier maître-d'hôtel. Peu à peu elle fit semblant de vouloir entrer dans la dépense de la maison, le fit trouver bon à Monsieur, et tracassa si bien Surnon qu'elle le força de vendre sa charge sur la fin de 1674, au sieur Moret de Vaulonne.

II.

Portrait de Madame, seconde femme de Monsieur.

MADAME, seconde femme de Monsieur, étoit une princesse toute de l'ancien temps, attachée à l'honneur et à la vertu, au rang, à la grandeur, inexorable sur les bienséances.

Elle ne manquoit point d'esprit, et ce qu'elle voyoit, elle le voyoit très-bien; bonne et fidelle amie, sûre, vraie, droite, aisée à pré-

venir et à choquer, fort difficile à ramener; grossiere, dangereuse à faire des sorties publiques, fort allemande dans toutes ses mœurs, et franche; ignorant toute commodité et toute délicatesse pour soi et pour les autres; sobre, sauvage, et ayant ses fantaisies.

Elle aimoit les chiens et les chevaux passionnément, la chasse et les spectacles, et n'étoit jamais qu'en grand habit, et en perruque d'homme, et en habit de cheval, et avoit plus de soixante ans que saine ou malade, et elle ne l'étoit guere, elle n'avoit jamais connu une robe de chambre.

Elle aimoit passionnément M^r son fils; on peut dire follement le duc de Lorraine et ses enfants, parce que cela avoit trait à l'Allemagne, étant attachée singulierement à sa nation et à tous ses parents qu'elle n'avoit jamais vus.

Elle passoit sa vie à leur écrire, et elle s'étoit à la fin apprivoisée, non avec la naissance de sa belle-fille, mais avec sa personne

qu'elle traitoit fort bien avant le renvoi de Md^e d'Argenton.

Elle plaignoit, elle aimoit presque Md^e la duchesse d'Orléans. Elle blâmoit fort la vie désordonnée que M^r son fils avoit menée. Elle étoit suprêmement indignée de celle de Md^e la duchesse de Berry, et s'en ouvroit quelquefois avec la derniere amertume et en toute confiance à Md^e de Saint-Simon, qui, dès les premiers temps qu'elle fut à la Cour, avoit trouvé grâce dans son estime et dans son amitié, qui demeurerent constantes. Elle n'avoit donc de sympathie avec Md^e la duchesse de Berry que sa haine parfaite de M^r du Maine, des bâtards et de leur grandeur, et elle étoit blessée de ce que M^r son fils n'avoit point de vivacité là dessus.

Avec ces qualités, elle avoit des foiblesses, des petitesses, et elle étoit toujours en garde qu'on ne lui manquât.

III.

Portrait de Monsieur et sa mort.

MONSIEUR mourut à Saint-Cloud d'une attaque d'apoplexie. Le Roi étoit à Marly, et personne ne doutoit que les trois jours qui restoient du voyage, ne fussent extrêmement tristes, lorsque le lendemain de la mort de Monsieur, des dames du palais, en entrant chez Md^e^ de Maintenon, où le Roi étoit avec Md^e^ la duchesse de Bourgogne sur le midi, elles l'entendirent de la piece où elles se trouvoient, joignant la sienne, qui chantoit des prologues d'opéra.

Un peu après voyant Md^e^ la duchesse de Bourgogne fort triste dans un coin de la chambre, il demanda avec surprise à Md^e^ de Maintenon ce qu'elle avoit pour être si mélancolique, et se mit à la réveiller, puis à jouer avec elle, et quelques dames du palais qu'il fit entrer pour les amuser tous deux.

Ce ne fut pas tout : au sortir du dîner, et vingt-six heures après la mort de Monsieur, Mr le duc de Bourgogne demanda au duc de Montfort s'il vouloit jouer au brelan. *Au brelan?* s'écria Montfort dans un étonnement extrême, vous n'y songez donc pas; *Monsieur est encore tout chaud.*........ *Pardonnez-moi*, répondit le prince, *j'y songe fort bien, mais le Roi ne veut pas qu'on s'ennuie à Marly; il m'a ordonné de faire jouer tout le monde; et de peur que personne ne l'osât le premier, d'en donner l'exemple moi-même*, de sorte qu'ils se mirent à faire un brelan.

Madame de Maintenon qui n'aimoit pas Monsieur, regarda sa mort comme une délivrance, et eut bien de la peine à paroître affligée. Pour des bienséances, elle n'en garda aucune, au scandale même d'un chacun. Monseigneur, qui paroissoit aimer Monsieur, ne se contraignit pas d'avantage, et fut dès le lendemain courre le loup.

Monsieur le duc de Bourgogne et Mr le duc de Berry ne voyant Monsieur qu'en re-

présentation, ne purent être fort sensibles à sa perte.

Madame qui n'avoit jamais eu ni grande estime ni grande affection pour Monsieur, sentit toute l'étendue de sa chute et de sa perte. Md^e^ la duchesse de Bourgogne y fut fort sensible.

La douleur de M^r^ le duc de Chartres (depuis Régent de France) fut extrême. Le pere et le fils s'aimoient tendrement : pour Md^e^ la duchesse de Chartres, elle fut ravie d'être délivrée d'une barriere entre le Roi et elle ; elle se trouvoit affranchie des devoirs qu'elle ne pouvoit éviter de rendre à Monsieur et à Madame, et elle compta que Monsieur le duc de Chartres et Madame seroient obligés d'avoir à l'avenir pour elle des manieres et des égards qu'elle n'avoit pas encore éprouvés. Dès ce moment le duc de Chartres se nomma le duc d'Orléans.

Le gros de la Cour perdit en Monsieur; c'étoit lui qui y jetoit les amusements, l'ame

et

et les plaisirs; et quand il la quittoit, tout y sembloit sans vie et sans action. Il étoit jaloux de l'ordre, des rangs et des préférences; il aimoit le grand monde, et avoit une affabilité et une honnêteté qui lui en attiroit beaucoup, et la différence qu'il savoit et ne manquoit jamais de faire des gens, y contribuoit beaucoup, et cela avec une dignité et une facilité qui lui étoit naturelle; sa familiarité obligeoit et se conservoit sa grandeur naturelle sans repousser, mais aussi sans tenter les étourdis d'en abuser. Il donnoit chez lui la plus entiere liberté, sans que le respect et le plus grand air de Cour en souffrissent aucune diminution. Il avoit appris et bien retenu de la Reine sa mere, l'art de la tenir; la foule étoit toujours au palais royal, à Saint-Cloud, où toute sa nombreuse maison se rassembloit; il avoit beaucoup de dames de haut parage, mais qui, à la vérité, n'auroient guere été reçues ailleurs, et force joueurs.

Les plaisirs étoient de toutes les sortes; les jeux, la beauté singuliere du lieu, les musiques, la bonne chere, en faisoient une

maison de délices avec beaucoup de grandeur et de magnificence, sans le secours de Madame qui passoit toutes ses journées dans son cabinet à considérer les portraits et autres tableaux des princes allemands dont elle l'avoit fait tapisser, et à leur écrire des volumes.

Du reste Monsieur qui avoit beaucoup de valeur, avoit gagné la bataille de Cassel, et en avoit toujours montré une fort naturelle dans les différentes occasions, où il s'étoit trouvé : il n'avoit d'ailleurs que les mauvaises qualités des femmes, avec plus de monde que d'esprit, et il n'étoit capable de rien. Personne ne fut si mou de corps et d'esprit, ni plus foible, plus timide, plus trompé, plus gouverné, ni plus méprisé par ses favoris; et très-souvent personne ne fut plus mal mené par eux: il étoit tracassier et incapable de garder aucun secret, soupçonneux, défiant, semant des noises dans sa Cour pour brouiller, pour savoir, souvent aussi pour s'amuser; et avec tant de défauts, destitué de toute vertu, et avec un goût que ses dons, et les fortunes qu'il fit à ceux qu'il avoit pris en fantaisie, avoient

rendu public avec le plus grand éclat. Ceux-là obtenoient tout de lui, le traitoient souvent avec beaucoup d'insolence, et lui donnoient aussi de fâcheuses occupations pour arrêter les brouilleries de jalousies terribles. Tous ces gens-là ayant leurs partisans, rendoient cette petite Cour très-orageuse, sans compter les querelles de cette troupe de femmes décidées et plus que très-méchantes dont Monsieur se divertissoit.

I V.

Portrait de M. le Duc.

Quant à M^r le Duc, c'étoit un homme considérablement plus petit que les plus petits hommes; et, sans être gras, il étoit gros de par-tout, ayant la tête grosse à surprendre, et un visage qui faisoit peur.

On disoit qu'un nain de Md^e la Princesse en étoit cause.

Il étoit d'un jaune livide, avec un air presque toujours furieux; mais en tout temps si fier et si audacieux, qu'on avoit peine à s'accoutumer à lui.

Il avoit de l'esprit, de la lecture, des restes d'une excellente éducation, de la politesse et des grâces même quand il vouloit; mais il le vouloit très-rarement. Il n'avoit ni l'avarice, ni l'injustice, ni la bassesse de ses peres; mais il en avoit toute la valeur, et il avoit montré de l'application et de l'intelligence à la guerre. Il en avoit aussi toute la malignité et toutes les adresses pour accroître son rang par des usurpations fines, et plus d'audace et d'emportement qu'eux. Ses mœurs perverses lui parurent une vertu, et ses étranges vengeances, (vengeances qu'il exerça plus d'une fois, et dont un particulier se seroit bien mal trouvé), un apanage de sa grandeur.

Sa férocité étoit extrême, et se montroit en tout. C'étoit une meule toujours en l'air, qui faisoit fuir devant elle, et dont ses amis n'étoient même jamais en sureté, tantôt par

des insultes extrêmes, tantôt par des plaisanteries cruelles, en face, et des chansons qu'il savoit faire sur le champ, qui emportoient la piece en même monnoie plus cruellement encore. Pour d'amis il n'en eut point, mais des connoissances plus familieres, la plupart étrangement choisies, et la plupart obscures, comme il l'étoit lui-même, autant que le pouvoit être un homme de ce rang. Ses prétendus amis le fuyoient; il couroit aprés eux pour éviter la solitude; et quand il en découvroit quelque repas, il y tomboit comme par la cheminée, et leur faisoit une sorte de s'être cachés de lui. J'en ai vu quelquefois Mr de Metz, Mr de Castries, et d'autres désolés.

Ce naturel farouche le précipita dans un abus continuel de tout, et dans l'applaudissement de cet abus qui le rendoit intraitable, et si ce terme pouvoit convenir à un prince du sang, dans cette sorte d'insolence qui a plus fait détester les tyrans que la tyrannie même. Les embarras domestiques, les élans continuels de la plus furieuse jalousie, les

vifs piquants d'en sortir sans cesse, l'inutilité, un contraste sans relâche d'amour et de rage conjugale, le déchaînement de l'impuissance dans un homme si fougueux et si démesuré, le désespoir de la crainte du Roi, et de la préférence du prince de Conti sur lui dans le cœur, dans l'esprit, dans les manieres de son propre pere, la fureur de l'amour et de l'applaudissement universel pour ce même prince, tandis qu'il n'éprouvoit que le plus grand éloignement du public, et qu'il se sentoit le fléau de son plus intime domestique, la rage du rang de Mr le duc d'Orléans et de celui des bâtards, quelque profit qu'il en sût usurper, toutes ces furies le tourmenterent sans relâche et le rendirent terrible, comme ces animaux qui ne semblent nés que pour dévorer et pour faire la guerre au genre humain.

Ainsi les insultes et les sorties étoient ses délassements dont son orgueil s'étoit fait une habitude, et dans laquelle il se complaisoit. Mais s'il étoit redoutable, il étoit encore plus déchiré. Il se fit un effort aux derniers Etats

de Bourgogne qu'il tint après la mort de Mr le Prince, d'y paroître plus accessible. Il y rendit justice avec une apparence de bonté; il s'intéressa avec succès pour la province, et il donna de bons ordres de police, mais il y traita le parlement avec indignité sur des prérogatives que Mr son pere n'avoit jamais eues, et qu'il lui arracha après quantité d'affronts.

Quiconque aura connu ce Prince, n'en trouvera pas ici le portrait chargé, et il n'y eut personne qui n'ait regardé sa mort comme le soulagement personnel de tout le monde. Son épouse dont voici le portrait, étoit d'un caractere bien différent.

V.

Portrait de Mde. la Duchesse.

AVEC une taille contrefaite, ce qui s'appercevoit peu, Md[e] la Duchesse, épouse de M[r] le Duc, avoit une figure formée par les plus tendres amours, et son esprit étoit fait pour se jouer d'eux à son gré, sans en être dominée. Tout amusement sembloit le sien; aisée avec tout le monde, elle avoit l'art de mettre chacun à son aise; on ne voyoit rien en elle qui n'allât naturellement à plaire, avec une grâce nompareille jusques dans ses moindres actions, avec un esprit tout aussi naturel, qui avoit mille charmes, n'aimant personne.

On ne se pouvoit défendre de la rechercher, ni de se persuader, (jusqu'aux personnes qui lui étoient les plus étrangéres), d'avoir réussi auprès d'elle. Les gens même qui avoient

plus lieu de la craindre, elle les enchaînoit; et ceux qui avoient le plus de raison de la haïr, avoient besoin de se le rappeler souvent pour résister à ses charmes. Jamais elle n'eut la moindre humeur en aucun temps, enjouée, gaie, plaisante, avec le sel le plus fin, invulnérable aux surprises et aux contre-temps, libre dans les moments les plus inquiets et les plus contraints; elle avoit passé sa jeunesse dans le frivole et dans les plaisirs, qui, en tout genre, et toutes les fois qu'elle le put, allèrent à la débauche.

Avec ces qualités, elle eut beaucoup d'esprit, de sens pour la cabale et les affaires avec une souplesse qui ne lui coûtoit rien, mais peu de conduite pour les choses de long cours; méprisante, moqueuse, piquante, incapable d'amitié, et fort capable de haine, et alors méchante, fiere, implacable, féconde en artifices noirs et en chansons les plus cruelles dont elle affubloit gaiement les personnes qu'elle sembloit aimer, et qui passoient leur vie avec elle. C'étoit la sirene des poëtes, qui en avoit tous les charmes et les périls.

Avec l'âge, l'ambition étoit venue, mais sans quitter le goût des plaisirs, et ce frivole lui servit long-temps à masquer le solide.

V I.

Anecdotes sur Mde. la princesse de Conti:

MADAME la princesse de Conti eut une aventure qui fit grand bruit, et qui eut de grandes suites. La comtesse de Burry avoit été mise auprès d'elle, pour être sa dame d'honneur à son mariage. C'étoit une femme d'une grande douceur, d'une grande vertu et d'une grande politesse, avec de l'esprit et de la conduite; elle étoit encore d'Aigue-Bonne, veuve sans enfants en 1666, d'un cadet de Rostaing, frere de la vieille Lavardin, mere du chevalier de l'ordre, ambassadeur à Rome.

Md[e] de Burry avoit fait venir du Dauphiné Mll[e] Choin sa niece, qu'elle avoit mise fille d'honneur de Md[e] la princesse de Conti.

C'étoit une grosse fille, écrasée, bonne, laide, camarde, avec de l'esprit, et un esprit d'intrigue et de manege. Elle voyoit sans cesse Monseigneur qui ne bougeoit de chez Md^e^ la princesse de Conti; elle l'amusa, et sans qu'on s'en aperçût, se mit entierement dans sa confiance. Md^e^ de Lillebonne et ses deux filles qui ne sortoient pas non plus de chez la princesse de Conti, et qui étoient parvenues à l'intimité de Monseigneur, s'aperçurent les premieres de la confiance entiere que la Choin avoit acquise, et devinrent ses meilleures amies. M^r^ de Luxembourg, qui avoit le nez bon, l'écuma. Le Roi ne l'aimoit point, et ne se servoit de lui que par nécessité. Il le sentoit, et s'étoit entierement tourné vers Monseigneur. M^r^ le prince de Conti l'y avoit mis fort bien, et le duc de Montmorency son fils. Outre l'amitié, le Prince ménageoit fort ce maréchal pour en être instruit et vanté, dans l'espérance d'avoir un commandement d'armée; et la débauche avoit achevé de les unir étroitement. La jalousie de M^r^ de Vendôme, en tout genre, contre le prince de Conti, n'osant s'en prendre ouvertement à lui, l'avoit

brouillé avec Mr de Luxembourg, et fait choisir l'armée de Catinat où il n'avoit rien au dessus de lui; et Mr du Maine par la jalousie des préférences, n'étoit pas mieux avec le général. Tout cela l'attachoit de plus en plus au prince de Conti, et le tournoit vers Monseigneur avec plus d'application; et c'est ce qui fit que Monseigneur avoit préféré la Flandre à l'Allemagne où le Roi vouloit l'envoyer, qui commençoit à sentir quelque chose des intrigues de Mr de Luxembourg auprès de Monseigneur. Le Prince avoit pris du goût pour Clermont, de la branche de Chattes, enseigne des gendarmes de la garde. C'étoit un grand homme parfaitement bien fait, qui n'avoit rien que beaucoup d'honneur, de valeur, avec un esprit assez propre à l'intrigue, et qui s'attacha à Mr de Luxembourg à titre de parenté. Celui-ci se fit honneur de le ramasser, et bientôt il le trouva propre à ses desseins. Il s'étoit introduit chez Mde la princesse de Conti, et en avoit fait l'amoureux; elle le devint bientôt de lui. Avec cet appui, il devint bientôt un favori de Monseigneur; et déjà initié avec Mr de

Luxembourg, il entra dans toutes les vues que Mr le Prince de Conti et lui s'étoient proposées; de se rendre les maîtres de l'esprit de Monseigneur, et de le gouverner pour disposer de l'Etat, quand il en seroit devenu le maître. Dans cet esprit, ils aviserent Clermont de s'attacher à la Choin, d'en devenir l'amant, et de paroître vouloir l'épouser. Ils lui confierent ce qu'ils avoient découvert de Monseigneur à son égard, et que ce chemin étoit surement pour lui celui de la fortune. Clermont qui n'avoit rien, les crut bien aisément; il fit son personnage, et ne trouva point la Choin cruelle. L'amour qu'il feignit, mais qu'il lui avoit donné, y mit la confiance. Elle ne se cacha plus à lui de celle de Monseigneur, ni bientôt Monseigneur ne lui fit plus mystere de son amour pour la Choin, et bientôt après la princesse de Conti fut leur dupe. Là dessus on partit pour l'armée où Clermont eut toutes distinctions que Mr de Luxembourg lui put donner. Le Roi, de ce qu'il entrevoyoit de cabale auprès de son fils, les laissa tous partir, et n'oublia pas d'user du secret de la poste. Les courriers lui en déroboient souvent le

fruit; mais à la fin, l'indiscrétion de ne pas tout réserver aux courriers, trahit l'intrigue. Le Roi lut leurs lettres; il vit le dessein de Clermont et de la Choin de s'épouser, leur amour, leur projet de gouverner Monseigneur, pendant et après lui, combien Mr de Luxembourg étoit l'ame de toute cette affaire, et les merveilles pour soi qu'il s'en proposoit, l'excès du mépris de la Choïn et de Clermont pour la princesse de Conti, de qui Clermont lui sacrifia les lettres que le Roi eut, par ce même paquet intercepté à la poste, après beaucoup d'autres, dont il faisoit rendre les lettres après en avoir pris les extraits; et avec ce paquet, une lettre de Clermont accompagnant le sacrifice où la princesse de Conti étoit traitée sans ménagement; et Monseigneur n'étoit marqué que sous le nom de *leur gros ami*, et où tout le cœur sembloit se répandre.

Alors le Roi crut en savoir assez; et un après-dîner de mauvais temps qu'il ne sortit point, il manda à la princesse de Conti de lui venir parler dans son cabinet; il avoit des lettres d'elle à Clermont, et des lettres

de Clermont à elle, où leur amour étoit fort exprimé, et dont la Choin et lui se moquoient ensemble. La princesse de Conti qui, comme ses sœurs, n'alloit jamais chez le Roi qu'entre son souper et son coucher, se trouva bien étonnée du message. Elle s'en alla chez le Roi, fort en peine de ce qu'il lui vouloit; car il étoit redouté de son intime famille, plus que (s'il se peut encore) de ses autres sujets. Sa dame d'honneur resta dans un premier cabinet, et le Roi l'emmena plus loin. Là, d'un ton sévere, il lui dit qu'il savoit tout, et qu'il n'étoit pas question de lui rien dissimuler sur sa foiblesse pour Clermont, et tout de suite le Roi ajouta qu'il avoit leurs lettres, et les lui tira de sa poche, en lui disant, *connoissez-vous cette écriture?* qui étoit la sienne, puis celle de Clermont. A ce début la pauvre princesse de Conti se trouva mal. La pitié en prit au Roi qui la remit comme il put, et qui lui donna les lettres sur lesquelles il la chapitra, mais assez humainement; après il lui dit que ce n'étoit pas tout, et qu'il en avoit d'autres à lui montrer, par lesquelles elle verroit combien elle avoit mal placé ses

affections, et à quelle rivale elle étoit sacrifiée. Ce nouveau coup de foudre, peut-être plus accablant que le premier, renversa de nouveau la princesse; le Roi la remit encore, mais ce fut pour en tirer un cruel châtiment; il voulut qu'elle lût en sa présence ses lettres sacrifiées et celles de Clermont et de la Choin: voilà où elle pensa mourir. Elle se jeta aux pieds du Roi, baignée de ses larmes, et ne pouvant presque articuler; ce ne fut que sanglots, pardons, désespoir, rage, et à implorer justice et vengeance.

Elle fut bientôt faite. La Choin fut chassée dès le lendemain; Mr de Luxembourg eût ordre en même-temps d'envoyer Clermont dans la place la plus voisine, qui étoit Tournay, avec celui de se défaire de sa charge, et de se retirer après en Dauphiné, pour ne pas sortir de la province. En même-temps le Roi manda à Monseigneur ce qui s'étoit passé entre lui et sa fille, et par là le mit hors de mesure d'oser protéger les deux infortunés.

On peut juger de la part que le prince de

Conti,

Conti; mais surtout Mr de Luxembourg et son fils prirent à cette découverte, combien la frayeur saisit ces deux derniers. Cependant, comme l'amitié de Monseigneur pour la Choin avoit été découverte par ces mêmes lettres, la princesse de Conti n'osa ne pas garder quelques mesures. Elle envoya Mlle Choin dans un de ses carrosses, à l'abbaye de Port-Royal à Paris, et lui donna une pension et des voitures pour emporter ses meubles. La comtesse de Burry, qui ne s'étoit doutée de rien sur sa niece, fut inconsolable, et voulut bientôt après se retirer. Mde de Lillebonne et ses filles se hâterent d'aller voir la Choin, mais avec un extrême secret. C'étoit le moyen sûr de tenir immédiatement à Monseigneur; mais elles ne vouloient pas se hasarder du côté du Roi, ni de la princesse de Conti, qu'elles avoient toutes sortes de raisons de ménager avec la plus grande délicatesse. Elles étoient princesses, mais le plus souvent sans habit et sans pain, à la lettre, par le désordre de Mr de Lillebonne; Mr de Louvois leur en avoit donné souvent; Mde la princesse de Conti les avoit attirées à la Cour, les y nour-

rissoit, leur faisoit des présents continuels, leur y procuroit toutes sortes d'agréments; et c'étoit à elle qu'elles avoient l'obligation d'avoir été connues de Monseigneur, puis admises dans sa familiarité, enfin dans son amitié la plus déclarée, la plus distinguée. Les chansons acheverent de célébrer cette étrange aventure de la princesse et des confidentes.

VII.

Portrait du Duc, de la duchesse du Maine et du comte de Toulouse, légitimés par Louis XIV.

QUANT aux enfants légitimés de Louis XIV, le duc du Maine avoit de l'esprit; je ne dirai pas comme un ange, mais comme un démon, auquel il ressembloit si fort en malignité, en noirceur, en perversité d'ame, en desservices à tous, en services à personne, en marches profondes, en orgueil le plus superbe, en fausseté exquise, en artifices sans nombre, en

simulations sans mesure, et encore en agrémens, en art d'amuser, de divertir, de charmer quand il vouloit plaire.

C'étoit un poltron accompli de cœur et d'esprit, et à force de l'être, le poltron le plus dangereux et le plus propre, pourvu que ce fût par dessous terre, à se porter aux plus terribles extrémités pour parer ce qu'il jugeoit avoir à craindre, et se portoit aussi à toutes les souplesses et les bassesses les plus rampantes, auxquelles le diable ne perdoit rien; il étoit de plus poussé par une femme de même trempe, dont l'esprit, (et elle en avoit infiniment), avoit achevé de se gâter et de se corrompre par la lecture des romans et des pieces de théâtre, dans la passion desquels elle s'abandonnoit tellement qu'elle a passé des années à les apprendre par cœur, et à les jouer publiquement elle-même. Elle avoit du courage à l'excès, entreprenante, audacieuse, furieuse, ne connoissant que la passion présente, et y postposant tout, indignée contre la prudence et les mesures de son mari qu'elle appeloit *misere*, *foiblesse*, à qui

elle reprochoit l'honneur qu'elle lui avoit fait de l'épouser, qu'elle rendit petit et souple devant elle en le traitant comme un nègre, le ruinant de fond en comble sans qu'il osât proférer une parole, souffrant tout d'elle, dans la frayeur qu'il en avoit, et dans la terreur encore qu'il avoit que sa tête achevât de lui tourner tout à-fait. Quoiqu'il lui cachât assez de choses, l'ascendant qu'elle avoit sur lui étoit incroyable, et c'étoit tout à coups de bâton qu'elle le poussoit en avant. Nul concert avec le comte de Toulouse.

Le comte de Toulouse étoit l'honneur, la vertu, la droiture, la vérité, l'équité même, avec un acceuil aussi gracieux qu'un froid naturel, mais glacial, le pouvoit permettre; de la valeur et de l'envie de faire, mais par les bonnes voies, et en qui le sens droit et juste suppléoit pour le très-ordinaire à l'esprit : tout appliqué d'ailleurs à savoir sa marine de guerre et de commerce, et l'entendant très-bien. Un homme de ce caractere n'étoit pas pour vivre intimement avec son frere et sa belle-sœur. Mr du Maine le voyoit aimé et

estimé, parce qu'il méritoit de l'être, et lui en portoit envie. Le comte de Toulouse sage, silencieux, mesuré, le sentoit, mais n'en faisoit aucun semblant; il ne pouvoit souffrir les folies de sa belle-sœur; elle le voyoit en plein; elle enrageoit, ne le pouvoit souffrir à son tour; elle éloignoit encore les deux freres l'un de l'autre.

Celui-ci étoit fort bien avec Monseigneur, M^{r} et Md^{e} la duchesse de Bourgogne, qu'il avoit toujours fort ménagés et respectés. Il étoit timide avec le Roi qui s'amusoit beaucoup plus de M^{r} du Maine, le benjamin de Md^{e} de Maintenon, son ancienne gouvernante, à laquelle il sacrifia Md^{e} de Montespan, qui toutes deux ne l'oublierent jamais. Il avoit eu l'art de persuader au Roi, qu'avec beaucoup d'esprit, qu'on ne pouvoit lui méconnoître, il étoit sans aucunes vues, sans nulle ambition, et un idiot de paresse, de solitude, d'application, et la plus grande dupe du monde en tout genre. Aussi passoit-il sa vie dans le fond de son cabinet, mangeoit seul, fuyoit le monde, alloit seul à la chasse; et de cette vie

sauvage, s'en faisoit un vrai mérite auprès du Roi qu'il voyoit tous les jours en toutes ses heures particulieres; enfin suprêmement hypocrite à la messe, à vêpres, au salut, toutes les Fêtes et Dimanches avec apparat; il étoit le cœur, l'ame, l'oracle de Mde de Maintenon, de laquelle il faisoit tout ce qu'il vouloit, et qui ne songeoit qu'à tout ce qui lui pouvoit être le plus agréable et le plus avantageux aux dépens de qui que ce pût être.

VIII.

Histoire du duc du Maine; son mariage.

MONSIEUR du Maine voulut se marier, et le Roi qui l'en détournoit, disoit franchement que ce n'étoit point à des especes comme lui à faire lignée; mais pressé par la Maintenon qui l'avoit élevé, et qui eut pour lui le foible de nourrice, il voulut s'appuyer du moins de la maison de Condé, et se marier à une fille de Mr le Prince qui en eut une joie ex-

trême, voyant croître de jour en jour le rang, le crédit et l'alliance des bâtards.

Celle-ci ne lui étoit pas nouvelle depuis le mariage de son fils; mais elle le rapprochoit doublement du Roi, et venoit incontinent après le mariage de Mr le duc de Chartres. Madame en fut encore plus aise. Elle avoit horriblement appréhendé que le Roi lui ayant enlevé son fils, ne portât encore ses yeux sur sa fille; et le mariage de celle de Mr le Prince lui parut une délivrance. Il en avoit trois à choisir; un pouce de taille de plus qu'avoit la seconde, lui valut la préférence: toutes trois étoient fort petites. La premiere, belle, pleine d'esprit et de raison. L'incroyable contrainte où l'humeur de Mr le Prince tenoit tout ce qui étoit réduit sous son joug, donna du creve-cœur à cette aînée. Elle sut le supporter avec constance, sagesse, hauteur, et fit admirer sa conduite; mais elle la paya cherement: cet effort lui ôta la santé; elle devint languissante.

Le mariage de Mr le duc du Maine causa

une rupture entre Md^e la princesse et la duchesse d'Hanover sa sœur, qui avoit bien désiré M^r du Maine pour une de ses filles, et qui prétendoit que M^r le Prince lui avoit coupé l'herbe sous le pied. Elle vivoit depuis long-temps en France avec ses deux filles déjà fort grandes. Elles n'avoient aucun rang, n'alloient point à la Cour, et voyoient peu de monde, et jamais Md^e la princesse qu'en particulier. Elles ne laissoient pas d'avoir usurpé peu à peu de marcher avec deux carrosses, force livrée, et un faste qui ne leur convenoit pas à Paris.

Avec ce cortege, elle rencontra Md^e de Bouillon dans les rues, à qui les gens de l'allemande firent quitter son chemin, et la firent ranger avec une grande hauteur. Ce fut quelque temps après le mariage de Md^e du Maine. Md^e de Bouillon fut offensée, n'entendit point parler de Md^e d'Hanover. Sa famille étoit nombreuse, et alors en grande splendeur; elle-même tenoit un grand état chez elle.

Les Bouillon piqués à l'excès, résolurent

de se venger, et l'exécuterent un jour qu'ils surent que Md^e^ d'Hanover alloit à la comédie. Ils y allerent tous avec Md^e^ de Bouillon et une nombreuse livrée. Elle avoit ordre de prendre querelle avec celle de Md^e^ d'Hanover; et l'exécution fut complete. Les gens de la derniere furent battus à outrance; les harnois de ses chevaux furent coupés, et son carrosse fut maltraité. L'allemande fit les hauts cris, se plaignit au Roi, qui aimoit mieux les trois freres Bouillon qu'elle qui avoit le premier tort, et s'étoit attiré cette insulte, et ne voulut point s'en mêler; en sorte qu'elle en fut pour ses plaintes, et qu'elle apprit à se conduire plus modestement. Elle en demeura si outrée que dès-lors elle résolut de se retirer avec ses filles en Allemagne; et quelques mois après elle l'exécuta. Ce fut leur fortune; elle maria son aînée au duc de Modene; et quelque temps après le prince de Salm, veuf de sa sœur, gouverneur, puis grand maître de la maison du fils aîné de l'empereur Léopold, Roi de Boheme, puis des Romains, fit le mariage de ce prince avec Amélie son autre fille.

Il est bon de consigner ici une anecdote relative au duc du Maine : elle montre comment les étrangers pensoient de ce fils de Louis XIV.

IX.

Anecdote sur les campagnes de M. du Maine.

PENDANT la campagne du maréchal de Villeroy contre Mr de Vaudemont, le Roi avoit soin de se faire lire toutes les gazettes d'Hollande. Dans la premiere qui parut, il sut une grosse action, à la gauche, des louanges excessives de Mr du Maine, que ses blessures avoient arrêté le succès, et sauvé Mr de Vaudemont, et que Mr du Maine avoit été remporté sur un brancard. Cette raillerie fabuleuse piqua le Roi ; mais il le fut bien davantage de la gazette suivante qui se rétracta du combat qu'elle avoit raconté, et ajouta que Mr du Maine n'avoit pas même été blessé. Tout cela joint au silence qui avoit régné

depuis cette journée, et au compte si succinct que Mr le maréchal de Villeroy lui en avoit rendu, et sans chercher aucune excuse, donna des soupçons au Roi qui l'agiterent.

La Vienne, baigneur à Paris fort à la mode, étoit devenu le sien du temps de ses amours. Il lui avoit plu par des drogues qui l'avoient mis en état plus d'une fois de se satisfaire davantage. Ce chemin l'avoit conduit à devenir un de ses quatre premiers valets de chambre. C'étoit un fort honnête homme, mais rustre, brutal, et franc; et cette franchise dans un homme d'ailleurs vrai, avoit accoutumé le Roi à lui demander ce qu'il n'espéroit pas pouvoir tirer d'ailleurs, quand c'étoient des choses qui ne passoient pas sa portée.

Tout cela conduisit jusqu'à un voyage de Marly, et ce fut là où il questionna la Vienne. Celui-ci montra son embarras, parce que, dans la surprise, il n'eut pas la présence d'esprit de le cacher. Cet embarras redoubla la curiosité du Roi, et enfin ses commandements. La Vienne n'osa pousser plus loin la résistance.

Il apprit au Roi ce qu'il eût voulut ignorer toute sa vie, et le mit au désespoir. Il n'avoit eu tant d'embarras, tant d'envie, tant de joie de mettre Mr de Vendôme à la tête d'une armée, que pour y poser Mr du Maine; et toute son application étoit d'en abréger les moyens en se débarrassant des princes du sang par leur concurrence entre eux. Le comte de Toulouse étant amiral, avoit sa destination faite; c'étoit donc pour Mr du Maine qu'étoient tous ses soins: en ce moment il les vit échouer, et la douleur lui en fut insupportable. Il sentit pour ce cher fils tout le poids du spectacle de son armée, et les railleries que les gazettes lui apprenoient qu'en faisoient les étrangers; et son dépit en fut inconcevable.

Ce prince, si égal à l'extérieur, et si maître de ses mouvements dans les événements les plus sensibles, succomba sous cette unique occasion. Sortant de table à Marly avec toutes les dames et en présence de tous les courtisans, il aperçut un valet qui, en desservant le fruit, mit un biscuit dans sa poche. Dans

l'instant il oublia toute sa dignité royale; et, sa canne à la main, qu'on venoit de lui rendre avec son chapeau, il court sur ce valet qui ne s'attendoit à rien moins, ni pas un de ceux qu'il sépara sur son passage, le frappa, l'injuria, et lui cassa sa canne sur le corps. A la vérité elle étoit de roseau, et ne résista guere.

De là, le tronçon à la main, et avec l'air d'un homme qui ne se possédoit plus, continuant à injurier ce valet qui étoit déjà bien loin, il traversa ce petit cabinet et une antichambre, et entra chez Mde de Maintenon, où il fut près d'une heure, comme il faisoit souvent à Marly après dîner.

Sortant de là pour repasser chez lui, le Roi trouva le P. de la Chaise. Dès qu'il l'aperçut parmi les courtisans; *mon pere*, lui dit-il fort haut, *j'ai bien battu un coquin, et lui ai cassé ma canne snr le dos; mais je ne crois pas avoir offensé Dieu*, et tout de suite il lui raconta le prétendu crime.

Tout ce qui étoit là trembloit encore de

ce qu'il avoit vu ou entendu des spectateurs; la frayeur redoubla à cette reprise; les plus familiers bourdonnerent contre ce valet, et le pauvre pere fit semblant d'approuver entre ses dents, pour ne pas irriter davantage, et devant tout le monde.

On peut juger si ce fut la nouvelle, et la terreur qu'elle imprima, parce que personne n'en put deviner alors la cause; et chacun comprenoit aisément que celle qui avoit paru, ne pouvoit être la véritable. Enfin tout vint à se découvrir, et peu à peu, et d'un ami à l'autre, on apprit enfin que la Vienne forcé par le Roi, avoit été cause d'une aventure si singuliere et si indécente. Pour n'en pas faire à deux fois, ajoutons ici le mot de M^r d'Élbeuf.

Tout courtisan qu'il étoit, le vol que les bâtards avoient pris, lui tenoit fort au cœur, et le repentir peut-être de l'adoration de la Croix après M^r de Vendôme. Comme la campagne étoit à son déclin, et les princes sur leur départ, il pria M^r du Maine, et devant

tout le monde, de lui dire où il comptoit de servir la campagne suivante, parce que quelque part que ce fût, il y vouloit servir aussi; et après s'être fait presser pour savoir pourquoi, il répondit que c'étoit qu'avec lui on étoit assuré de la vie. Ce trait accablant et sans détour, fit un grand bruit; Mr du Maine baissa les yeux, et n'osa répondre une parole; sans doute il la lui garda bonne. Mais d'Elbeuf fort bien avec le Roi par lui et par les siens, étoit d'ailleurs en situation de ne s'en soucier guere. Plus le Roi fut outré de cette aventure qui influa toute sur ses affaires, mais que le personnel lui rendit infiniment plus sensible, plus il sut de gré au maréchal de Villeroy, et plus encore Mde de Maintenon augmenta d'amitié pour lui. Sa faveur devint plus éclatante, la jalousie de tout ce qui étoit le mieux traité du Roi, et la crainte même des ministres.

X.

Elévation de la famille de M. du Maine.

Le duc du Maine légitimé en 1673, désiroit d'obtenir pour ses enfants les mêmes honneurs dont il jouissoit. Quand cette grâce fut résolue entre le Roi, Mde de Maintenon et lui, il fut question de la déclarer; et cette déclaration produisit la scene la plus nouvelle et la plus singuliere de tout ce long regne pour qui a connu le Roi, et quelle étoit l'ivresse de sa toute-puissance.

En entrant le samedi au soir, 15 Mars, dans son cabinet, après souper, à Versailles, et après l'ordre donné à l'ordinaire, il s'avança gravement dans le second cabinet, se rangea vers son fauteuil sans s'asseoir, passa lentement les yeux sur toute la compagnie à qui il dit, sans adresser la parole à personne, qu'il donnoit aux enfants de Mr du Maine, le même

rang

rang et les mêmes honneurs dont Mr du Maine jouissoit; et sans un moment d'intervalle, il marcha vers le bout du cabinet le plus éloigné, et appela Monseigneur et Mr le duc de Bourgogne.

Là, pour la premiere fois de sa vie, ce monarque si fier, ce pere si sévere et si maître, s'humilia devant son fils. Il leur dit que devant tous deux régner successivement après lui, il les prioit d'agréér le rang qu'il donnoit aux enfants du duc du Maine, de donner cela à la tendresse qu'il se flattoit qu'ils avoient pour lui et à celle qu'il se sentoit pour ces enfants et pour leur pere; que vieux comme il étoit, et considérant que sa mort ne pouvoit être éloignée, il les leur recommandoit étroitement, et avec l'instance dont il étoit capable; qu'il espéroit qu'après lui ils les voudroient bien protéger par amitié pour sa mémoire.

Il prolongea ce discours touchant assez long-temps, pendant lequel ces deux princes un peu attendris, les yeux fixés à terre, se serrant l'un contre l'autre, immobiles d'éton-

nement et de la chose et des discours, ne proférerent pas une unique parole.

Le Roi, qui apparemment s'attendoit à mieux, et qui vouloit les y forcer, appela Mr du Maine qui, arrivant de l'autre bout du cabinet où tout étoit cependant dans le plus grand silence, le Roi le prit par les épaules, en s'appuyant dessus pour le faire courber un peu plus bas devant les deux princes, le leur présenta, leur répéta en sa présence, que c'étoit d'eux qu'il attendoit après sa mort, toute protection pour lui, qu'il la leur demandoit avec toute instance, qu'il espéroit cette grâce de leur bon naturel et de leur amitié pour lui et pour sa mémoire; et il finit par leur dire qu'il leur en demandoit leur parole.

En cet instant les deux princes se regarderent l'un et l'autre, sans presque savoir si ce qui se passoit, étoit un songe ou une réalité, sans toutefois répondre un mot, jusqu'à ce que plus pressés encore par le Roi, ils balbutierent, je ne sais quoi, qui ne dit rien de précis.

Mr du Maine embarrassé de leur embarras, et fort peiné de ce quil ne sortoit rien de net de leur bouche, se mit en posture de leur embrasser les genoux.

En ce moment le Roi, les yeux baignés de larmes, les pria de le vouloir bien embrasser en sa présence, et de l'assurer par cette marque, de leur amitié. Il continua de là à les presser de lui donner leur parole, de n'ôter point ce rang qu'il venoit de déclarer; et les deux princes de plus en plus étourdis d'une scene si extraordinaire, bredouillerent encore ce qu'ils purent, mais sans rien promettre.

Je n'entreprendrai pas ici de commenter une si grande faute, ni le peu de force d'une parole qu'ils auroient donnée de la sorte; je me contente d'écrire ce que je sus mot à mot du duc de Beauvilliers à qui Mr le duc de Bourgogne conta le lendemain tout ce qui s'étoit passé, et que ce duc me rendit le jour même.

On le sut aussi de Monseigneur qui le dit

à ses intimes, et ne se cachant pas d'eux, combien il étoit choqué de ce rang. Il n'avoit jamais aimé le duc du Maine; il avoit toujours été blessé de la différence du cœur du Roi et de sa familiarité, et il y avoit eu des temps de jeunesse, où le duc du Maine, sans de vrais manquements de respect, avoit peu ménagé Monseigneur, au contraire du comte de Toulouse qui s'en étoit acquis l'amitié. Pour le pauvre M^r le duc de Bourgogne, je ne fus pas long-temps sans savoir bien ce qu'il pensoit de cette nouvelle énormité; et l'un et l'autre ne furent point fâchés qu'on les devinât là-dessus.

Autre bien étrange faute: après celle de ce dernier bredouillement informe de ces deux princes, le Roi à bout d'en espérer davantage, sans toutefois montrer aucun mécontentement retourna vers son fauteuil et le cabinet, reprit aussitôt sa forme accoutumée; et dès que le Roi fut assis, il remarqua promptement le sombre qui y régnoit, et se hâta de dire encore un mot sur ce rang, et d'ajouter qu'il étoit bien aise que chacun lui en marquât sa satis-

faction, en la témoignant au duc du Maine, lequel incontinent accueilli de chacun, fut assez sérieusement félicité jusque par le comte de Toulouse son frere, que le même honneur regardoit à son tour, mais à qui tout cela fut aussi nouveau qu'aux autres.

La différence d'âge et d'esprit qui donnoit au duc du Maine une grande supériorité sur le comte de Toulouse, n'avoit pas contribué à une union intérieure bien grande. Ils se voyoient rarement chez eux; les bienséances étoient gardées, mais l'amitié étoit froide, la confiance nulle, et M^r du Maine avoit toujours fait sa grandeur, et conséquemment la sienne sans le consulter, et même sans lui en parler. Le bon sens, l'honneur et la droiture de cœur de celui-ci, lui rendoient la conduite de M^de du Maine insupportable. Elle s'en étoit bien aperçue; aussi ne l'aima-t-elle pas, et ne contribua pas à rapprocher le comte de Toulouse qu'elle craignoit auprès du duc du Maine dont il n'approuvoit pas les complaisances qui, pour elle, étoient sans bornes, et dont avec cela il n'évitoit pas les hauteurs. Le reste du cabinet fut court et mal à l'aise.

La nouvelle éclata le lendemain, et on sut que tout ce qu'il y en auroit d'écrit, étoit une simple note sur le registre du maître de cérémonie, en l'absence du grand maître qui servoit cet hiver sur la frontiere, en ces mots :

„ Le Roi étant à Versailles a réglé que „ dorénavant les enfants de monseigneur le „ duc du Maine, auront, comme petits-fils „ de Sa Majesté, le même rang, les mêmes „ honneurs et les mêmes traitements dont à „ a joui jusqu'à présent mondit sieur le duc „ du Maine, et Sa Majesté m'a ordonné d'en „ faire mention sur mon registre. „

Cela dit tout, et ne dit rien, et n'exprime quoique ce soit, sinon que cela renvoie à l'usage dans lequel on voyoit le duc du Maine, et sans expliquer ni quel, ni à quel titre; mais insinue beaucoup en causant *comme un petit-fils de Sa Majesté*, et par ce terme de *petit-fils* sans y rien ajouter.

Jamais chose ne fut reçue du public d'une

maniere si morne. Personne à la Cour n'osa en dire un mot tout haut; mais chacun s'en parloit à l'oreille, et chacun la détesta. On n'étoit pas même encore accoutumé au rang de Mr du Maine, qu'on le vit passer à ses enfants. Pour de représentations là-dessus, ont vit bien qu'elles seroient non-seulement inutiles, mais criminelles; et dès que ce qui s'étoit passé à la déclaration du cabinet, eut percé, et qu'on sut que le Roi avoit invité à féliciter monseigneur le duc du Maine, il n'y eut personne qui osât s'en dispenser. On avoit éclaté contre les premiers rangs donnés à Mr du Maine; mais à ce comble-ci, qui que ce soit n'osa dire un seul mot, et la foule courut chez lui avec le visage triste et une simple révérence qui sentoit plus l'amende honorable que le compliment.

J'étois tout nouvellement raccommodé avec le Roi; et dans l'audience que j'avois eue, il m'avoit fort exhorté à me mesurer fort sur ce qui regardoit mon rang qui étoit cruellement blessé, par ce que le Roi venoit de faire. Jamais je n'avois été chez ses bâtards pour les

féliciter d'aucun des honneurs dont le Roi les avoit accrus ; et je vis des ducs, princes étrangers, et tous indistinctement y aller : je compris que me distinguer en n'y allant pas, ne diminueroit ni leur rang, ni leur joie, et me perdroit de nouveau, bien plus que je ne l'avois été. Je me résolus donc à ce calice d'amertume, et j'allai comme les autres, et le plus que je pus comme beaucoup d'autres, faire à Mr et à Mde du Maine une seule révérence, et tournai court aussitôt. Tant de gens y étoient à la fois, qu'ils ne savoient à qui entendre ; et tandis qu'ils en complimentoient et conduisoient les premiers sous leurs mains, les autres se couloient, parmi lesquels je m'échappai. La bassesse et la terreur firent aviser d'aller aussi chez le comte de Toulouse ; et les mêmes réflexions qui m'avoient mené chez Mr et Mde du Maine, me conduisirent chez lui. Je ne le trouvai point ; et comme je traversois, en revenant, la petite cour de marbre, je rencontrai d'O, que je priai de dire à Mr le comte de Toulouse que je venois de chez lui pour les compliments. *Sur quoi, Monsieur, des compliments?* me répondit d'O, avec son sang

froid et son importance. Je repliquai que ce qui venoit d'être fait pour Mr du Maine, le regardoit d'assez près pour y prendre part. *Comment?* repartit d'O, avec un air froncé, *de ce qu'il passera désormais après les enfants de M. du Maine?* Dans ma surprise, je lui dis qu'il me sembloit qu'il y gagneroit assez pour les siens pour passer volontiers après ses neveux. Alors d'O s'avançant à moi, et me regardant fixément comme un homme pressé de faire une déclaration : *Monsieur*, me dit-il, *soyez persuadé que M. le comte de Toulouse n'a point de part à ce que M. du Maine a obtenu ; que M. le comte de Toulouse n'a point d'enfants, et qu'il ne prétend rien pour ceux qu'il aura, qu'il est content de son rang, et qu'il n'en veut pas davantage.* Je quittai d'O avec une extrême surprise. C'étoit un homme avec qui je n'avois pas la moindre habitude, et que je ne voyois jamais nulle part; je n'en avois pas davantage avec sa femme, ni Mde de Saint-Simon non plus. C'étoit un pharisien dédaigneux, tout au plus à monosyllabes, et qui m'avoit paru saisir avec empressement l'occasion de s'expliquer à moi de ce que je ne lui demandois point,

et de me dire une chose si étonnante. Je la fus rendre à l'instant au duc et à la duchesse de Villeroy, amis du mari et de la femme. Ce qui combloit ma surprise, c'est que quelque attachement personnel et d'emploi qu'eût d'O pour Mr le comte de Toulouse, il étoit encore plus l'homme de Mde de Maintenon et même de Mr du Maine. Le duc et la duchesse de Villeroy m'expliquerent l'énigme, mais je ne crois pas qu'ils en eussent la véritable leçon; je dirai après ma conjecture. Ils me conterent que le Duc ayant parlé de son dessein à son frere, il n'avoit pu le persuader, que le comte de Toulouse avoit même fait tout ce qu'il avoit pu pour le lui faire quitter, soit par son éloignement présent du mariage, et la petitesse de son rang personnel avec ses neveux, soit qu'il sentît que la chose étoit si forte qu'elle pourroit un jour entraîner leur rang à eux-mêmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette affaire mit un froid marqué entre eux. Ce que j'en sus après, car en ce moment je ne le savois pas encore, c'est que la chose étoit revenue entre les deux freres par ce qui va être raconté; ce qui,

joint à une déclaration si hors d'œuvre et si empressée d'un homme si peu empressé de parler, et à un autre qu'il ne connoissoit que de nom et de visage, et qui ne lui faisoit ni question, ni raisonnement, me fit croire que c'étoit politique, et que le comte de Toulouse vouloit laisser son frere seul dans la nasse, sans la partager avec lui. Voici donc ce qui arriva.

De l'un à l'autre on ne tarda pas à savoir les sentiments de Monseigneur et de Mr le duc de Bourgogne. Eux-mêmes comblerent une si terrible faute, en ratifiant ce qu'on en disoit, jusque-là qu'il échappa à la pauvre Mde la duchesse de Bourgogne, que ce rang ne tiendroit pas sous Monseigneur, et moins encore, s'il se pouvoit, sous eux, quand ils seroient les maîtres. La Cour suffoquée du silence qu'elle avoit gardé d'abord, sentant un tel appui, se lâcha en murmures; et dans un moment le murmure devint général, public et fort peu mesuré.

Tout fut coupable d'après les deux héritiers

de la couronne; aussi personne ne craignant le châtiment par l'universalité des complices, la licence alla plus loin. Le Roi étoit trop appliqué à être informé des moindres choses, pour ignorer ce déluge de discours, beaucoup moins le chagrin de Monseigneur et de M^r le duc de Bourgogne, malgré tout ce qu'il avoit employé de si nouveau auprès d'eux. Le sombre et le repentir le saisirent; M^r du Maine en trembla, et Md^e de Maintenon avec lui, qui le virent au moment de rétracter ce qu'il venoit de faire. Ils se mirent donc hardiment à faire contre, à vanter au Roi l'observance même intérieure qu'il s'étoit acquise, jamais mieux marquée que par l'empressement de la foule à lui faire des compliments, par la joie que tout le monde marquoit de la grâce qu'il venoit de faire, et les applaudissements publics qu'elle recevoit. Avec cet artifice, le duc du Maine profita des hommages arrachés à une Cour esclave, en flattant le Roi sur ce qui lui étoit le plus sensible, et le mit à ne savoir plus que croire.

X I.

Quelle idée on conçut en Europe de la fortune des enfants légitimés de Louis XIV; Anecdote à ce sujet sur le prince d'Orange.

TOUTE l'Europe cependant n'admiroit pas les alliances des enfants illégitimes de Louis XIV avec les princes du sang; et le Roi lui-même fut bien éloigné, quand il eut d'abord des enfants naturels, des pensées, qui par degrés crurent toujours en lui pour leur élévation. La princesse de Conti dont la naissance étoit la moins odieuse, étoit aussi la premiere. Le Roi crut qu'elle seroit magnifiquement mariée au prince d'Orange, et le lui fit propòser dans un temps où ses prospérités et son nom dans l'Europe, lui persuadoient que cela seroit reçu comme le plus grand honneur, et le plus grand avantage; il se trompa.

Le prince d'Orange étoit fils d'une fille du

Roi d'Angleterre, Charles I, et sa grand'mere étoit fille de l'électeur de Brandebourg; et il s'en souvint avec tant de hauteur, qu'il répondit nettement *que les princes d'Orange étoient accoutumés à épouser des filles légitimes des plus grands Rois, et non pas leurs bâtardes.*

Ce mot entra si profondément dans le cœur du Roi, qu'il ne l'oublia jamais, et prit à tâche et souvent contre son plus palpable intérêt, de montrer combien l'indignation qu'il en avoit conçue, étoit entrée profondément dans son ame.

Il n'y eut rien d'omis de la part du prince d'Orange pour l'effacer: respects, soumissions, office, patiences dans les injures et les traverses personnelles, redoublements d'efforts, tout fut rejeté avec mépris. Les ministres du Roi en Hollande eurent toujours un ordre exprès de traverser ce prince, non-seulement dans les affaires d'Etat, mais dans toutes les particulieres et personnelles; de soulever tout ce qu'ils pourroient de gens des villes contre lui, de répandre de l'argent pour faire élire

aux magistratures les personnes qui lui étoient les plus opposées, de protéger ouvertement ceux qui étoient déclarés contre lui, de ne le point voir; en un mot de lui faire tout le mal et toutes les malhonnêtetés dont ils pourroient s'aviser. Jamais le prince, jusqu'à l'entrée de cette guerre, ne cessa, et publiquement, et par des voies plus sourdes, d'appaiser cette colere; et jamais le Roi ne s'en relâcha. Enfin désespérant d'obtenir de rentrer dans les bonnes grâces du Roi, et dans l'espérance de sa prochaine invasion de de l'Angleterre, et de l'effet de la formidable ligue qu'il avoit formée contre la France, il dit tout haut qu'il avoit inutilement travaillé toute sa vie à obtenir les bontés du Roi; mais qu'il espéroit du moins d'être plus heureux à mériter son estime.

On peut juger ensuite quel triomphe ce fut pour lui, que de forcer le Roi à le reconnoître Roi d'Angleterre, et tout ce que cette reconnoissance coûta au Roi.

Monsieur du Maine profita bien du foible

du Roi pour enrichir sa famille : il acheta des héritiers de Monsieur de Seignelay, la belle et délicieuse maison de Sceaux, où Mr. Colbert et beaucoup plus Mr de Seignelay, avoient employé des sommes immenses. Le prix fut de neuf cent mille livres, qui allerent bien à un million avec les droits.

Les héritiers en conserverent cependant beaucoup de meubles, et pour plus de cent mille francs de statues dans les jardins. Aux dépenses prodigieuses de Mde du Maine, Mr du Maine n'eût pas été en état de faire une telle acquisition sans les bontés ordinaires du Roi pour lui.

XII.

Anecdotes sur M. le duc de Bourgogne.

L'ORDRE des temps veut que je place ici quelques anecdotes des princes du sang. Le duc de Bourgogne avoit été accompagné dans la guerre de Flandres par Gamaches. Il étoit

étoit peu capable de le conseiller, mais il n'avoit pu se contraindre à reprendre en face et en public les enfantillages qui échappoient à M^r le duc de Bourgogne, et sur son exemple à M^r le duc de Berry. Il leur disoit quelquefois qu'en ce genre ils auroient bientôt un plus grand maître qu'eux, qui seroit M^r le duc de Bretagne.

Revenant une fois de la messe, à la suite de M^r le duc de Bourgogne, dans des moments vifs où il l'auroit mieux aimé à cheval: *Vous aurez*, lui dit-il tout haut, *le royaume du ciel; mais pour celui de la terre, le prince Eugene et Marleborough s'y prennent mieux que vous.* Mais ce qu'il dit et tout publiquement encore aux deux princes sur le Roi d'Angleterre, fut admirable. Le pauvre prince vivoit sous son *incognito* dans le même respect avec les deux princes, que s'il n'eût été qu'un simple particulier: eux aussi en abusoient avec la derniere indécence, sans la moindre attention, que ce qu'il étoit exigeoit d'eux plus d'égards à travers tous les voiles, jusqu'à le laisser très-ordinairement attendre

parmi la foule dans les antichambres, en ne lui parlant presque point. Le scandale en fut d'autant plus grand qu'il dura toute la campagne, et que le chevalier de Saint-George s'y étoit concilié l'estime et l'affection de toute l'armée par ses manieres, et par toute sa conduite.

Vers les derniers temps de la campagne, Gamaches poussé à bout d'un procédé si constant, s'adressant aux deux princes devant tout le monde, *est-ce une gageure?* leur demanda-t-il; *parlez franchement. Si c'en est une, vous l'avez gagnée; il n'y a rien à dire. Mais au moins après cela, parlez un peu à M. le chevalier de Saint-George, et le traitez un peu plus honnêtement.*

Toutes ces saillies eussent été bonnes tête à tête et fort à propos, mais en public ces vérités n'en pouvoient couvrir l'indiscrétion. On étoit accoutumé aux siennes; elles ne furent pas mal prises, mais elles ne servirent de rien.

X I V I.

Anecdotes sur Mde. la duchesse de Bourgogne.

Il se présente encore une anecdote, très-sage à taire, très-curieuse à écrire, à qui a vu les choses d'aussi près que j'ai fait. Ce qui me détermine au second parti, c'est que le fait en gros n'a pu être ignoré, et que les trônes de tous les siecles et de toutes les nations fourmillent d'aventures pareilles. Nous avions une princesse charmante qui, par ses soins, ses grâces, et des façons uniques, s'étoit emparée du cœur et des volontés du Roi, de Md^{e} de Maintenon et de M^{r} le duc de Bourgogne.

Le mécontentement extrême trop justement conçu contre le duc de Savoie son pere, qui venoit de se livrer aux ennemis, n'avoit pu apporter la plus petite altération à leur tendresse pour elle. Elle étoit l'ame de la Cour;

elle en étoit adorée; tous, grands et petits s'empressoient à lui plaire; tout manquoit à chacun en son absence; tout étoit rempli par sa présence; son extrême faveur la faisoit infiniment compter, et ses manieres lui attachoient tous les cœurs.

Dans cette situation brillante, le sien ne fut pas insensible. Nangis que nous voyons aujourd'hui un fort plat maréchal de France, étoit alors la fleur des pois: un visage gracieux sans rien de rare, bien fait sans rien de merveilleux, élevé dans l'intrigue et dans la galanterie par la maréchale de Rochefort sa grand'mere, et par Md[e] de Blanzac sa mere, qui y étoient des maîtresses passées, produit tout jeune par elles dans le grand monde dont elles étoient une espece de centre, il n'avoit d'esprit que celui de plaire aux dames, de parler leur langage, et de s'assurer les plus désirables par une discrétion qui n'étoit pas de son âge, et qui n'étoit plus de son siecle. Personne alors n'étoit plus à la mode que lui. Il avoit eu un régiment tout enfant; il avoit montré de la volonté, de l'application, et une

brillante valeur à la guerre, que les dames avoient fort élevée, et qui suffisoit à son âge. Il étoit fort de la Cour de Mr le duc de Bourgogne, et en étoit fort bien traité.

Ce prince passionément amoureux de son épouse, n'étoit pas fait comme Nangis; mais la princesse répondoit si parfaitement à ses empressements, qu'il est mort sans soupçonner jamais qu'elle eût des regards pour un autre que pour lui. Il en tomba cependant sur Nangis, et ils redoublerent. Nangis ne fut pas ingrat, mais il craignit la foudre, et son cœur étoit pris. Mde de la Vrilliere qui, sans beauté, étoit jolie comme les amours, et en avoit toutes les grâces, en avoit fait la conquête. La jalousie l'éclaira bientôt. Bien loin de céder à la princesse, elle se piqua d'honneur de conserver sa conquête, de la lui disputer, de l'emporter.

Cette lutte mit Nangis dans d'étranges embarras. Il craignoit les furies de sa maîtresse, qui se montroient à lui plus capables d'éclater qu'elles ne l'étoient en effet. Outre

30255

son amour pour elle, il craignoit tout d'un emportement, et croyoit déjà sa fortune perdue; d'un autre côté la réserve ne le perdoit pas moins auprès d'une princesse qui pouvoit tant, qui pourroit tout un jour, et qui n'étoit pas pour céder, non pas même pour souffrir une rivale. Cette perplexité à qui étoit au fait, donnoit des scenes continuelles: enfin toute la Cour assidue et éclairée, s'aperçut de ce qui avoit été caché d'abord avec tant de soin; mais soit crainte, soit amour de cette princesse qu'on adoroit, cette même Cour se tut, vit tout, se parla entre elle, et garda le secret qui ne lui étoit pas même confié.

Ce manege qui ne fut pas sans aigreur de la part de Md^e^ de la Vrilliere pour la princesse, et quelquefois insolemment placée, ni sans une souffrance et un éloignement doucement marqué de la princesse pour elle, fit longtemps un spectacle fort singulier. Soit que Nangis trop fidelle à son premier amour, eût besoin de quelque grain de jalousie, soit que la chose se fit naturellement, il arriva qu'il trouva un concurrent. Maulevrier, fils d'un

frere de Colbert, mort de douleur de n'être pas maréchal de France, à la promotion où l'avoit été le maréchal de Villeroy, avoit épousé une fille du maréchal de Tessé.

Maulevrier n'avoit point un visage agréable, sa figure étoit d'ailleurs très-commune. Il n'étoit point sur le pied de la galanterie; il avoit de l'esprit et un esprit fertile en intrigues sourdes, une ambition démesurée que rien ne pouvoit retenir, et qui alloit jusqu'a la folie. Sa femme étoit jolie avec fort peu d'esprit, tracassiere, et sous un extérieur de vierge, méchante au dernier point. Maulevrier écuma des premiers ce qui se passoit à l'égard de Nangis. Il se fit donner des privances chez Md^e^ la duchesse de Bourgogne par son beau-pere. Il s'y rendit assidu; enfin excité par l'exemple, il osa soupirer. Lassé de n'être point entendu, il hasarda d'écrire. On prétendit que Md^e^ Cantin, amie intime de Tessé, trompée par le gendre, crut recevoir de sa main des billets du beau-pere, et que les regardant comme sans conséquence, elle les rendoit. Maulevrier sous le nom de son beau-

pere, recevoit, crut-on, les réponses aux billets par la même main qui les avoit remis. Je n'ajouterai pas ce qu'on crut au delà : quoiqu'il en soit, on s'aperçut de celui-ci comme de l'autre, et on s'en aperçut avec le même silence. Sous prétexte d'amitié pour Mde de Maulevrier, la princesse alla plus d'une fois pleurer avec elle, et chez elle dans des voyages à Marly, le prochain départ de son mari, et les premiers jours de son absence, et quelquefois Mde de Maintenon avec elle. La Cour rioit. Si les larmes étoient pour lui ou pour Nangis, cela est douteux.

Mais Nangis toutefois réveillé par cette concurrence, jeta Mde de Vrilliere dans d'étranges douleurs, et dans une humeur dont elle ne fut pas maîtresse. Ce tocsin se fit entendre à Maulevrier. De quoi ne s'avise pas un homme que l'amour ou l'ambition possede à l'excès. Il fit le malade de la poitrine, se mit au lit, fit semblant d'avoir perdu la voix, et sut assez être maître de soi, pour qu'il ne lui échappât pas un mot à voix intelligible pendant plus d'un an. Le fait étoit

qu'en se mettant ainsi dans la nécessité de ne parler jamais à personne qu'à l'oreille, il se donnoit la liberté de parler de même à Mde la duchesse de Bourgogne devant toute la Cour sans indécence, et sans soupçon que ce fût en secret. De cette sorte il lui disoit tout ce qu'il vouloit tous les jours, et il prenoit son temps de maniere qu'il n'étoit point entendu, et que parmi des choses communes dont les réponses se faisoient tout haut, il en mêloit d'autres dont les réponses courtes se ménageoient de façon qu'elles ne pouvoient être entendues que de lui. Il avoit tellement accoutumé le monde à ce manege, qu'on n'y faisoit plus aucune attention, sinon que de le plaindre d'un si fâcheux état; mais les reproches réussissent rarement en amour. La mauvaise humeur de Mde de la Vrilliere le tourmentoit. Il croyoit Nangis heureux, et il vouloit qu'il ne le fût pas.

Enfin la jalousie et la rage le transporterent au point de hasarder une extrême folie. Il alla à la tribune sur la fin de la messe de Mde la duchesse de Bourgogne. En sortant il lui donna

la main, et prit un jour qu'il savoit que Dangeau, chevalier d'honneur, étoit absent. Les écuyers soumis au premier écuyer son beau-pere, s'étoient accoutumés à lui céder cet honneur à cause de sa voix éteinte pour se laisser parler en chemin, et se retiroient par respect pour ne pas entendre. Les dames suivoient toujours de loin, tellement qu'en pleins appartements et au milieu de tout le monde, il avoit, depuis la chapelle jusqu'à l'appartement de Md^e^ la duchesse de Bourgogne, la commodité du tête à tête qu'il s'étoit donné plusieurs fois. Ce jour-là il chanta pouille sur Nangis à la princesse, l'appela par toutes sortes de noms, la menaça de tout faire savoir au Roi, à Md^e^ de Maintenon, au Prince son mari, lui serra les doigts à les lui écraser, en furieux, et la conduisit de la sorte jusque chez elle éperdue et prête à s'évanouir. Elle entra tout de suite dans sa garde-robe, et y appela Md^e^ de Nogaret à qui elle alloit volontiers au conseil quand elle ne savoit plus où elle en étoit. Là elle lui raconta ce qui venoit de lui arriver. Elle conseilla à la princesse de filer doux avec un fou si dangereux,

et elle vécut ainsi pendant plus de six semaines dans des transes mortelles.

Je n'ai point su qui avertit Tessé, mais il le sut et fit un trait d'habile homme; il persuada son gendre de le suivre en Espagne où il étoit nommé pour succéder à Barvick, et lui fit voir les cieux ouverts pour lui. Il parla à Fagon qui, du fond de sa chambre et du cabinet du Roi, voyoit tout et savoit tout. C'étoit un homme d'infiniment d'esprit, et avec cela bon et honnête homme. Il entendit a demi-mot, et fut d'avis qu'il n'y avoit que l'air des pays chauds qui pût être favorable à l'extinction de voix de Maulevrier, qui avoit résisté jusqu'alors à tous les remedes de la faculté. Cela fut donné ainsi à toute la Cour et au Roi, à qui Fagon persuada ce qu'il voulut par des raisonnements de médecine où il ne craignoit point de contradicteurs entre le Roi et lui, et à Md^e de Maintenon tout de même, qui l'un et l'autre le prirent pour bon, et ne se douterent de rien. Aussitôt que la parole en fut lâchée, Tessé n'eut rien de plus pressé que de tirer son gendre de la Cour et du Royaume, et pour mettre fin à ses folies

et aux frayeurs qu'elles causoient, et pour couper tout court à la surprise et aux réflexions. Tessé prit donc congé les premiers jours d'octobre, et partit avec son gendre de Fontainebleau pour l'Espagne, où en arrivant, c'est-à-dire, le lendemain qu'il eut fait la premiere révérence au Roi et à la Reine, il fut fait grand d'Espagne de la premiere classe.

XIV.

Brouillerie entre les princesses à la Cour.

Un jour que nous fumes d'un voyage de Marly, arriva cette scene singuliere.

Le Roi et Monseigneur y tenoient une table à même heure en même piece; soir et matin les dames s'y partageoient sans affectation, sinon que Md^e la princesse de Conti étoit toujours à celle de Monseigneur, et ses deux autres sœurs toujours à celle du Roi.

Il y avoit dans un coin de la même piece une table de cinq ou six couverts, où, sans affectation, se mettoient tantôt les uns, tantôt les autres, qui n'étoit cependant tenue par personne. Celle du Roi étoit plus proche du grand salon, l'autre plus voisine des fenêtres et de la porte, par où sortant de dîner, le Roi alloit chez Madame de Maintenon, qui alors dînoit souvent à la table du Roi, et se mettoit vis-à-vis de lui (les tables alors étoient rondes) ne mangeoit jamais qu'à celle-là, et soupoit toujours chez elle.

Pour expliquer le fait, il falloit mettre ce tableau au net. Les princesses n'étoient que légérement raccommodées, et Md^e^ la princesse de Conti intérieurement de fort mauvaise humeur, du goût de Monseigneur pour la Choin, qu'elle ne pouvoit ignorer, et dont elle n'osoit donner aucun signe. A un dîner pendant lequel Monseigneur étoit à la chasse, et où sa table étoit tenue par Md^e^ la princesse de Conti, le Roi s'amusa à badiner avec Md^e^ la duchesse, et sortit de cette gravité qu'il ne quittoit jamais, pour jouer avec elle aux olives.

Cela fit boire quelques coups à Md^e la duchesse; le Roi fit semblant d'en boire un ou deux, et cet amusement dura jusqu'au fruit; et à la sortie de table le Roi passant devant la princesse de Conti pour aller chez Md^e de Maintenon, choqué peut-être du sérieux qu'elle lui marqua, lui dit assez sechement que sa gravité ne s'accommodoit pas de leur ivrognerie. La princesse piquée laissa passer le Roi, puis se tournant à Md^e de Châtillon dans ce moment de cahos où chacun se lavoit la bouche, lui dit qu'elle aimoit mieux être grave que sac à vin, entendant quelques repas alongés que ses sœurs avoient fait depuis peu ensemble. Ce mot fut entendu de Madame la duchesse de Chartres, qui répondit aſſez haut de sa voix lente et tremblante, qu'elle aimoit mieux être sac à vin que sac à guenilles, par où elle entendoit Clermont et des officiers des gardes du corps qui avoient été les uns chassés, les autres éloignés à causet d'elle.

Ce mot fut si cru qu'il ne reçut point de repartie, et qu'il courut sur le champ par

Marly et de là par Paris et partout. Md^e la duchesse qui, avec bien de la grâce et de l'esprit, avoit l'art des chansons salées, en fit d'étranges sur le même ton. Le Roi fatigué des tracasseries, entra dans celles qu'il trouva de part et d'autre trop fortes; Monseigneur s'en mêla aussi; il leur donna un dîner à Meudon, où Md^e la princesse de Conti alla seule et arriva la premiere; les deux autres y furent menées par Monsieur; elles se parlerent peu; tout fut aride, et elles revinrent de tous points comme elles étoient allées. La fin de cette année fut orageuse à Marly. Md^e la duchesse de Chartres et Md^e la Duchesse, plus ralliées par l'aversion de Md^e la princesse de Conti, se mirent, au voyage suivant, à un repas rompu après le coucher du Roi, dans la chambre de Md^e de Chartres au château. Monseigneur joua tard dans le salon; en se retirant chez lui, il monta chez les princesses, et les trouva qui fumoient avec des pipes qu'elles avoient envoyé chercher au corps de garde suisse. Monseigneur qui en vit les suites, si cette odeur gagnoit, leur fit quitter cet exercice; mais la fumée les avoit trahies. Le Roi

leur fit le lendemain une rude correction dont la princesse de Conti triompha. Cependant ces brouilleries se multiplierent; et le Roi qui avoit espéré qu'elles finiroient d'elles-mêmes, s'en ennuya; et, un soir à Versailles, après souper, dans son cabinet, il leur parla très-fortement, et conclut par les assurer que s'il en entendoit parler davantage, elles auroient chacune des maisons de campagne où il les enverroit pour long-temps, et où il les trouveroit fort bien logées. La menace eut son effet; le calme et la bienséance les réunirent et suppléerent à l'amitié.

X V.

Considérations intérieures sur les princes légitimés.

On a vu comment les enfants légitimés ont été tirés du néant du double adultere, et portés plus qu'au juste et parfait niveau des princes du sang, et jusqu'au sommet et à l'habileté de succéder à la couronne, ou en simple usage,

usage, par adresse, ou à force ouverte, ou en loi par des brevets, des déclarations, des édits enregistrés. Le récit de ce nombreux amas de faits formeroit seul un volume; et le recueil de ces monstrueuses pieces en composeroit un autre fort gros. Ce qui est étrange, c'est que le Roi dans tous les temps à chaque fois ne les voulut point accorder, au point qu'à chaque fois il le fit, et qu'il ne les voulut point marier, je dis ses fils, dans l'intime conviction où il fut toujours de leur néant, et de leur bassesse innée qui n'étoit relevée, que par l'effort de son pouvoir sans bornes, et qui après lui ne pouvoit que retomber C'est ce qu'il leur dit plusieurs fois quand l'un et l'autre lui demanderent la permission de se marier; c'est ce qu'il leur répéta au comble de leur grandeur, et à six semaines près de la fin de sa vie, lorsque, malgré lui, il eut tout violé en leur faveur jusqu'à sa propre volonté qui fléchit sous sa foiblesse.

On a vu ce qu'il leur en dit; on ne peut trop le répéter, et on verra dans la suite ce qui lui en échappa aux gens du parle-

ment et à la Reine d'Angleterre. On peut se souvenir de l'ordre très-précis qu'il donna au maréchal de Tessé qui me l'a conté, et à d'autres, sur Mr de Vendôme de ne point éviter de le commander en Italie où on l'envoyoit, et où Vendôme étoit à la tête de l'armée, et ce qu'il ajouta avec un air de chagrin, qu'il ne falloit pas accoutumer ces Messieurs-là à ces ménagements; lequel duc de Vendôme bientôt après parvint, et sans patente à commander les maréchaux de France, et ceux-là qui long-temps encore avoient commandé des armées.

C'est un malheur dans la vie du Roi, et une plaie à la France, qui a toujours été en augmentant, que la grandeur de ses bâtards qu'il a portée enfin à un comble inoui à la fin de sa vie, dont les derniers temps n'ont été principalement occupés qu'à la consolider en les rendant puissants et redoutables.

L'amirauté, l'artillerie, les carabiniers, les troupes, les régiments particuliers, les suisses et les grisons; la Guienne, le Languedoc, la

Bretagne en leurs mains, les rendoient déjà assez considérables, et jusqu'à la charge de grand veneur pour leur donner de quoi plaire et amuser un jeune Roi.

Leur rang égalé à celui des princes du sang, avoit coûté au Roi le renversement de toutes les regles et de tous les droits, et celui des loix du royaume les plus anciennes, les plus saintes, les plus fondamentales, les plus intactes.

Il lui en coûta encore des démêlés avec les puissances étrangeres, avec Rome surtout, à qui il fallut complaire en choses solides, et après avoir lutté long-temps, pour que les ambassadeurs et les nonces rendissent aux bâtards les mêmes honneurs et les mêmes devoirs qu'aux princes du sang, et avec les mêmes traitements réciproques.

Ce même intérêt éleva les Lorrains sur les ducs en la promotion du St. Esprit de 1688, contre le goût du Roi, et la justice par lui-même reconnue et avouée au duc de Che-

vreuse, et a soutenu les mêmes en mille pour les employer aux....

Cette même considération, comme on l'a vu en son temps, l'incognito si nouveau et si étrange au duc de Lorraine lors de son hommage, dont si étrangement aussi il essaya d'abuser. Cet exemple acquit le même avantage aux électeurs de Cologne et de Baviere à la honte de la majesté de la couronne.

Le mariage monstrueux de Mr le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et Régent, celui de Mr le Duc, ceux des filles de ces mariages avec Mr le duc de Berri, et avec Mr le prince de Conti, ont opéré ce que le Roi a vu de ses yeux, et vu avec complaisance, qu'excepté son successeur unique et la branche d'Espagne (mais exclue de la couronne par les renonciations et les traités, et la seule Mlle de la Roche-sur-Yon, fille de Mr le prince de Conti et de la fille aînée de Mr le prince) il n'y a plus qui que ce soit, ni mâle ni femelle de la maison royale qui ne sorte directement des amours du Roi et de Mde de Montespan,

et dont elle ne soit la mere ou la grand-mere ; et si la duchesse du Maine n'en vient pas par elle-même, elle a épousé le fils du Roi et de Md^e de Montespan.

La fille unique du Roi et de Md^e de la Valliere épousa l'aîné de deux princes de Conti dont elle n'a point eu d'enfants. Mais ce n'a point été la faute du Roi si la branche seule de ce prince du sang a échappé à la bâtardise jusqu'à ce qu'il l'en ait aussi entichée à la fin à la seconde génération.

N'oublions pas que c'est le refus que le prince d'Orange fit de cette princesse, que nuls respects, désirs, soins, soumissions les plus prolongées, n'ont pu effacer du cœur du Roi, qui a rendu ce fameux prince malgré lui l'ennemi du Roi et de la France, et que cette haine a été la source et la cause fatale de ces ligues et de ces guerres, sous le poids desquelles le Roi a été si près de succomber, fruit de cette même bâtardise qui, à trop juste titre, se peut appeler un fruit de perdition.

Ce mélange du plus pur sang de nos Rois,

et il se peut dire hardiment, de tout l'univers, avec la boue infecte du double adultere, a donc été le constant ouvrage du Roi et de toute sa vie. Il a eu l'horrible satisfaction de l'épuiser ensemble, et de porter au comble un mélange inoui dans tous les siecles, après avoir été le premier de tous les hommes de toutes les nations qui ait tiré du néant les fruits du double adultere, et qui leur ait donné l'être, dont le monde entier et policé et barbare frémit d'abord, et qu'il a su y accoutumer.

Le chemin de la fortune fut toujours dans l'attachement et la protection des bâtards, et la protection des princes du sang, à commencer par Monsieur, y fut toujours un obstacle invincible.

Tel fut le fruit d'un orgueil sans bornes qui fit toujours regarder au Roi avec des yeux si différents, ses bâtards et les princes de son sang.

Quant aux rapports des enfants issus du trône par des générations légitimes qui les y

rappeloient à leur tour, avec les enfants sortis de ses amours, il considéra les premiers comme les enfants de l'état et de la couronne, grands par-là et par eux-même sans lui, tandis qu'il chérit les autres comme les enfants de sa personne, qui ne pouvoient devenir, faute d'être par eux-mêmes, par toutes les loix, que les ouvrages de sa puissance et de ses mains. L'orgueil et la tendresse se réunirent en leur faveur; le plaisir superbe de la création l'augmenta sans cesse, et fut sans cesse aiguillonné d'un regard de jalousie sur la naturelle indépendance de la grandeur des autres sans son concours.

Piqué de n'oser égaler la nature, il approcha du moins ses enfants naturels des princes du sang par tout ce qu'il leur donna d'abord d'établissements et de rangs. Il tâcha ensuite de les confondre ensemble par des mariages inouis, monstrueux, multipliés pour n'en faire qu'une seule et même famille. Le fils unique de son unique frere, le duc d'Orléans, y fut immolé avec la plus ouverte violence; après, devenu plus hardi à force

d'efforts redoublés, il mit une égalité parfaite entre ses bâtards et les princes de son sang. Enfin prêt à mourir, il s'abandonna à leur en donner le nom avec le droit de succéder à la couronne, comme s'il eût pu en disposer et faire les hommes, ce qu'ils ne sont pas de naissance.

X V I.

Mariage du duc de Chartres, depuis Régent du royaume.

OR ce pouvoir que le Roi eut le courage de se supposer, est si étrange que je m'étendrai un peu plus pour le mieux considérer dans la partie de mes ouvrages qui concernent le droit public de la France. On y verra un mémoire sur les princes légitimés; car il ne s'agit ici que de l'historique élévation à la Cour.

Déjà il avoit marié deux de ses filles à deux

princes du sang, Md^{e} la princesse de Conti, seule fille du Roi et de Md^{e} de la Valliere qui étoit sans enfants, et l'autre fille aînée du Roi et de Md^{e} de Montespan qui avoit épousé M^{r} le Duc. Il y avoit long-temps que Md^{e} de Maintenon, encore plus que le Roi, songeoit à les élever de plus en plus, et que tous deux vouloient marier Mll^{e} de Blois, seconde fille du Roi et de Md^{e} de Montespan, à M^{r} le duc de Chartres. C'étoit le propre et l'unique neveu du Roi, et fort au dessus des princes du sang par son rang de petit-fils de France, et par la Cour que tenoit Monsieur.

Le mariage des deux princes du sang dont je viens de parler, avoit scandalisé tout le monde; le Roi ne l'ignoroit pas, et il jugeoit par là l'effet d'un mariage sans proportion plus éclatant. Il y avoit déjà quatre ans qu'il le vouloit dans son esprit, et qu'il en avoit pris les premieres mesures. Elles étoient d'autant plus difficiles que Monsieur étoit attaché à tout ce qui étoit de sa grandeur, et que Madame étoit d'une nation qui abhorroit la bâtardise et les mésalliances, et d'un

caractere à n'oser se promettre de lui faire jamais goûter ce mariage.

Pour vaincre les obstacles, le Roi s'adressa à Mr le Grand qui étoit de tout temps dans sa familiarité pour gagner le chevalier de Lorraine son frere qui, de tout temps aussi, gouvernoit Monsieur. Sa figure avoit été charmante; le goût de Monsieur, n'étoit pas celui des femmes, et il ne s'en cachoit même pas. Ce même goût lui avoit donné le chevalier de Lorraine pour maître, et il le demeura toute sa vie. Les deux freres ne demanderent pas mieux que de faire leur cour au Roi par un endroit aussi sensible, et d'en profiter pour eux, mais en habiles gens.

L'ouverture de la promotion se faisoit dans l'été de 1688. Il ne restoit pas au plus une douzaine de chevaliers de l'ordre. Chacun voyoit que la promotion ne se pouvoit plus guere reculer. Les deux freres demanderent d'y précéder les Ducs.

Le Roi qui, pour cette prétention, n'avoit

donné l'ordre à aucun Lorrain, eut peine à s'y résoudre; mais les freres surent tenir ferme, ils l'emporterent; et le chevalier de Lorraine, ainsi payé d'avance, répondit du consentement de Monsieur au mariage, et des moyens d'y faire venir Madame et M[r] le duc de Chartres.

Ce jeune prince avoit été mis entre les mains de St. Laurent au sortir de celles des femmes. St. Laurent étoit un homme de peu de naissance, sous-introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, et de basse mine, mais, pour tout dire en un mot, l'homme de son siecle le plus propre à élever un prince, et à former un grand Roi.

Sa bassesse l'empêcha d'avoir un titre pour cette éducation; son extrême mérite l'en fit laisser seul maître; quand la bienséance exigea que le prince eût un gouverneur, ce gouverneur ne le fut qu'en apparence; St. Laurent fut toujours dans la même confiance et dans la même autorité. Il étoit ami du curé de St. Eustache qui étoit lui-même grand homme de bien.

Ce curé avoit un valet qu'on appeloit *Dubois*, et qui l'ayant été déjà d'un docteur de l'université de Rheims, qui lui avoit trouvé de l'esprit, l'avoit fait étudier; mais ce valet qui savoit infiniment de belles lettres et même d'histoire, n'avoit rien; et après la mort de ce premier maître, il étoit entré chez le curé de St. Eustache.

XVII.

Commencements de l'abbé Dubois.

Le curé content de ce valet, pour qui il ne pouvoit rien faire, le donna à St. Laurent, dans l'espérance qu'il pourroit mieux pour lui. St. Laurent s'en accommoda, et peu à peu s'en servit pour l'écritoire d'études de Mr le duc de Chartres; de là voulant s'en servir à mieux, il lui fit prendre le petit collet pour le décrasser, et de cette sorte il l'introduisit à l'étude du prince pour lui aider

à préparer ses leçons, à chercher les mots dans le dictionnaire, et à le soulager lui-même, et à écrire ses thêmes.

Je l'ai vu mille fois dans ces commencements lorsque j'allois jouer avec Mr de Chartres; mais dans les suites St. Laurent devenant infirme, Dubois faisoit la leçon et la faisoit fort bien, plaisant beaucoup au jeune prince. St. Laurent mourut et très-brusquement, et Dubois continua par *interim* à faire la leçon.

Depuis qu'il fut ainsi devenu presque abbé, il avoit trouvé le moyen de faire sa cour au chevalier de Lorraine et au marquis d'Effiat, premier écuyer de Monsieur, amis intimes; et ce dernier ayant aussi beaucoup de crédit sur son maître, on ne pouvoit pas cependant faire Dubois précepteur pour toute sorte de raison de convenance; mais les protecteurs éloignerent le choix d'un précepteur, se servirent des progrés de ce jeune prince pour ne le point changer de main, et laisserent faire Dubois; enfin ils le déclarerent précepteur.

Je ne vis jamais homme si aise ni avec plus de raison. Cette extrême obligation, et plus encore le besoin de se soutenir, l'attacha de plus en plus à ses protecteurs, et ce fut de lui que le chevalier de Lorraine se servit pour obtenir le consentement de Mr de Chartres à son mariage.

XVIII.

Il engage le duc de Chartres à épouser une fille légitimée de Louis XIV.

DUBOIS ayant gagné la confiance de ce jeune prince, il lui fut aisé en cet âge, avec peu de connoissance et d'expérience, de lui faire peur du Roi et de Monsieur, et d'un autre côté de lui faire voir les cieux ouverts. Tout ce qu'il put mettre en œuvre, n'alloit pourtant qu'à prévenir un refus, mais cela suffisoit au succès de l'entreprise. L'abbé Dubois ne parla à Mr de Chartres que vers le temps de l'exécution. Monsieur étoit déjà

gagné; et dès que le Roi eut réponse de l'abbé Dubois, il se hâta de brusquer l'affaire. Un jour ou deux auparavant, Madame en eut vent; elle parla à M^{r} son fils de l'indignité de ce mariage avec toute la force dont elle ne manquoit pas, et elle en tira parole qu'il n'y consentiroit point. Ainsi foiblesse envers son précepteur, foiblesse envers sa mere; aversion d'une part, crainte de l'autre, et grand embarras de tous côtés, le mariage se fit.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Sur les affaires de la succession d'Espagne.

I. LE *Roi d'Angleterre dispose de cette succession. II. Intrigues des seigneurs de la Cour d'Espagne pour l'adjuger à un prince françois. III. Perplexité du Roi d'Espagne : il consulte le Pape. IV. Il fait son testament en faveur du duc d'Anjou. V. Sa mort, et les grands reconnoissent le duc d'Anjou : anecdotes. VI. Conseils à Versailles pour l'acception du testament tenus chez Mde. de Maintenon. VII. Le Roi consulte la favorite. VIII. Irrésolution du Roi. IX. Il accepte le testament. X. L'ambassadeur salue son nouveau Roi à genoux à la Cour de France. XI. Départ du Roi d'Espagne. XII. Il épouse une princesse de Savoie, et la princesse des Ursins est reçue sa* camarera-mayor : *histoire de cette célèbre favorite. XIII. Son caractère.*

XIV.

XIV. Révolte à Naples contre le Roi d'Espagne: il part pour Naples; conspiration contre lui. XV. Mde. de Maintenon veut gouverner l'Espagne par le canal de Mde. des Ursins qui se soutient par elle. XVI. Le Roi d'Espagne rappelé d'Italie par les aiguillons de l'amour pour sa femme. XVII. Orri et d'Aubigni en faveur en Espagne. XVIII. La des Ursins fait nommer le duc de Berwick général d'armée, et Puységur. XIX. Friponnerie d'Orri. XX. La des Ursins dicte les dépêches de l'ambassadeur de France, et fait ouvrir et arrêter celles de l'abbé d'Estrées. XXI. Elle est disgraciée, et désolation de la Reine d'Espagne. XXII. Intrigues pour son retour. XXIII. Son triomphe et son retour en Espagne accordé. XXIV. Elle vient en France, et Mde. de Maintenon en est jalouse. XXV. Les cortès ou assemblées nationales d'Espagne reconnoissent le prince des Asturies successeur de Philippe V.

I.

Le Roi d'Angleterre dispose de cette succession.

Le traité de partage fait en 1700, avoit fait grand bruit en Europe. Le Roi Guillaume qui, depuis le succès de son usurpation, avoit augmenté son crédit par la confiance des alliés de l'Angleterre contre la France, dont il étoit l'ame et le chef, entreprit de disposer de loin de cette succession, afin que lorsqu'elle auroit lieu, elle l'eût sans guerre. Il haïssoit la France; il craignoit son agrandissement; il venoit d'éprouver par l'union de toute l'Europe contre elle dans une guerre de dix ans, quelle puissance c'étoit. Malgré les renonciations de la Reine, il prévit que le Roi voudroit avoir une portion de la succession. Il avoit vu par les conquêtes de la Franche-Comté et d'une partie de la Flandre, le peu de frein des renonciations. Il songea à un partage, que l'appât de le recueillir en

paix et sous la garantie des puissances principales pût faire accepter au Roi, et qui fût tel néanmoins qu'il ne dût pas augmenter sa puissance, mais former un arrondissement léger vers ses frontieres bien assurées, et que ce qu'il auroit de plus fût si éloigné, que la difficulté de le conserver le mît toujours en état de dépendance lui et ses successeurs. L'on dit que du côté de la mer il vouloit mettre ses chers Hollandois à l'abri de la France à laquelle il ne destinoit que des rognures.

Son plan arrêté fut de donner à l'Archiduc, second fils de l'Empereur, l'Espagne et les Indes, les Pays-Bas et le titre de Roi d'Espagne; le Guiposcoa à la France, parce que l'aridité de cette frontiere est telle qu'elle étoit demeurée en paix au milieu de toutes les guerres d'Espagne, et Naples, et la Sicile dont l'éloignement et le peu de valeur seroit plutôt un embarras, et un *sauve l'honneur* qu'un accroissement de pouvoir, et dont la conservation tiendroit la France en bride avec les puissances maritimes. La Lorraine qui étoit encore un

arrondissement, qui, en temps de guerre, ne soulageoit la France que d'une occupation qui ne lui coûtoit rien à faire; et pour dédommagement, le Milanez au duc de Lorraine qui y gagnoit les trois quarts de revenu et d'étendue, et s'ôtoit de l'esclavage de la France qui l'environne.

Le Roi d'Angleterre fit cette proposition au Roi qui, las de la guerre, l'accepta, ainsi que le duc de Lorraine : mais l'adresse de l'Anglois échoua avec l'Empereur qui vouloit la succession entiere, se tenant ferme sur les renonciations du mariage du Roi. Il ne pouvoit souffrir de voir la maison d'Autriche chassée d'Italie; et elle l'étoit par le projet qui donnoit à la France les places maritimes de Toscane que l'Espagne tenoit, et connues sous le nom de *gli presidii.*

Pressé par Villars envoyé du Roi, par l'Angleterre, par la Hollande, qui avoient signé déjà, il répondit qu'il étoit inoui et contre tout droit de partager une succession avant qu'elle fût ouverte, et qu'il n'enten-

droit à rien pendant la vie du Roi d'Espagne, chef de sa maison.

Cette résistance et son but divulguerent le secret, et le Roi d'Espagne en fut averti par l'Empereur qui lui persuada de faire son testament en faveur de l'Archiduc. Le Roi d'Espagne jeta les hauts cris, et son ambassadeur à Londres le seconda jusqu'à traiter le Roi *de Roi Guillaume*; ce qui le fit sortir dans quatre jours.

I I.

Intrigues des seigneurs de la Cour d'Espagne pour l'adjuger à un prince françois.

LES nouvelles d'Espagne devenoient tous les jours plus curieuses. Le conseil s'assembla souvent pour délibérer sur une affaire aussi impo[illegible] supplia d'abord le Roi de trouver bon que pour ménager sa santé, et n'entendre pas discuter des choses qui pouvoient

lui faire de la peine, il s'assembla hors de sa présence pour lui rendre compte des résolutions.

Villafranca fut un des premiers qui ouvrit les yeux sur le parti qu'ils avoient à prendre pour prévenir le démembrement projeté de la monarchie : il songea à faire tomber l'entiere succession au second fils du fils unique de la Reine, sœur du Roi d'Espagne ; il s'en ouvrit en tâtonnant, à Medina-Sidonia, quoiqu'il ne fût pas du conseil. Celui-ci qui le savoit aussi autrichien que lui-même, mais gouverné par son intérêt, et craignant le démembrement, entra dans ce sentiment, et l'y affermit par ces raisons-ci.

„ La puissance de la France, dit-il, est
„ grande et reconnue telle ; elle est contigue
„ par mer et par terre à l'Espagne ; elle est
„ en situation de l'attaquer ou de la soutenir
„ avec succès ; elle est frontiere des Pays-Bas,
„ et en état de soutenir le Mil[illegible], Naples,
„ la Sicile contre l'Empereur, foible, contigu
„ à aucun de ces Etats, éloigné de tous.

„ Il est donc de nos intérêts de nous attacher „ simplement à la France. „ Ensuite ils communiquerent leurs pensées à Villagarcias et à Villena qui y entrerent, et jugerent qu'il falloit gagner St. Estevan, la meilleure tête du conseil.

On réussit. Voilà donc cinq hommes très-principaux, résolus à donner la couronne à un prince françois. Ils délibérerent entre eux; ils estimerent qu'ils ne pouvoient rien faire sans le cardinal Portocarrero qui, au conseil, en valoit deux, et qui étoit le premier et le chef de conscience par son état.

On s'assura de lui, et tout se pratiqua sans que le Roi ni personne en France y songeât, par des personnes qui n'avoient aucune liaison en France, et qui étoient des espagnols fort autrichiens, mais qui préféroient l'intégrité de leur monarchie, leur grandeur, leurs fortunes particulieres à la maison d'Autriche qui n'étoit pas capable de maintenir l'une, ni de conserver les autres.

Ils sentirent néanmoins de grandes difficul-

tés dans les renonciations solennelles et si répétées de notre Reine dans le traité de paix des Pyrénées, et dans son contrat de mariage avec le Roi, et l'opposition naturelle du Roi d'Espagne à priver sa propre maison, dans l'adoration de laquelle il avoit été élevé, et dans laquelle il s'étoit lui-même nourri toute sa vie, et la priver en faveur d'une maison ennemie et rivale de la sienne dans tous les temps. Ce dernier obstacle, ils ne crurent personne en état de le lever que Porto-carrero dans le for de la conscience. A l'égard de celui des renonciations, Villafranca ouvrit un avis qui en trancha toutes les difficultés. Il opina que les renonciations de Marie-Thérese étoient bonnes et valables tant qu'elles ne sortoient que l'effet qu'on avoit eu en vue, en les exigeant et les accordant; que cet effet étoit d'empêcher, pour le repos de l'Europe, que les couronnes de France et d'Espagne ne se trouvassent réunies sur une même tête, comme il arriveroit sans cette sage précaution, au cas où elle tomberoit dans la personne du Dauphin; mais que maintenant que ce prince avoit trois fils, le second desquels pou-

voit être appelé à la couronne d'Espagne, les renonciations de la Reine sa grand-mere devenoient caduques, comme ne sortissant plus l'effet pour lequel uniquement elles avoient été faites, mais un autre inutile au repos de l'Europe, et injuste en soi en privant un prince sans Etats, et pourtant héritier légitime, pour en revêtir ceux qui ne sont ni héritiers, ni en aucun titre à l'égard d'un fils de France; effet encore qui n'alloit à rien moins qu'à la dissipation et destruction totale d'une monarchie, pour la conservation de laquelle ces renonciations avoient été faites.

Cet avis célebre fut approuvé de tous, et Villafranca se chargea de l'ouvrir en plein conseil. Il n'y avoit donc encore que Portocarrero, Villafranca, Villena, St. Estevan, Medina-Sidonia, et Villagarcias dans ce secret. Ils estimerent qu'il devoit être inviolablement gardé jusqu'à ce que le cardinal eût gagné le le Roi.

Les difficultés en étoient extrêmes: outre cette passion démesurée et innée de la maison

d'Autriche dans le Roi, il avoit fait un testament en faveur de l'Archiduc, et lui avoit donné tout ce qu'il possédoit dans le monde. Il falloit lui faire détruire son propre ouvrage, le chef-d'œuvre de son cœur, pour élever la France, l'émule et l'ennemie éternelle de la maison d'Autriche ; il falloit lutter contre le crédit et la puissance de la Reine, si bien établie, et si ulcérée depuis peu contre la France qui n'avoit pas voulu qu'Harcourt écoutât rien de sa part par l'amirante ; enfin c'étoit une trame qu'il falloit ourdir sous les yeux du comte de Harrach, ambassadeur de l'Empereur, qui avoit sa brigue dès long-temps formée, et les yeux ouverts.

Quels que fussent les obstacles, la grandeur de l'objet les roidit contre. Ils commencerent par attaquer la Reine par l'autorité du conseil, qui se joignit si puissamment à la voix publique contre la faveur et les rapines de la Berlips sa favorite, que cette allemande n'osa soutenir le choc dans l'état de dépérissement où elle voyoit le Roi d'Espagne, et se trouva heureuse d'emporter en Allemagne les trésors

qu'elle avoit acquis, pour ne pas s'exposer aux événements d'une révolution en un pays où elle étoit si haïe, et d'emmener sa fille à qui le dernier effort du crédit de la Reine fut de faire donner une promesse par écrit du Roi, d'un collier de la toison d'or, à quiconque elle épouseroit. Avec cela la Berlips partit à la hâte, traversa la France, et se retira de façon qu'on n'en entendit plus parler.

C'étoit un coup de partie. La Reine bonne et peu capable, ne pouvoit rien tirer d'elle-même: il lui falloit toujours quelqu'un qui la gouvernât. La Berlips, pour régner, s'étoit bien gardée de la laisser approcher, et tellement que privée de cette favorite, elle se trouvoit sans conseil, sans secours, ni ressource en elle-même; et le temps, selon toute apparence, étoit trop court pour qu'un autre eût le loisir de l'assez empaumer pour la rendre embarrassante pendant le reste de la vie du Roi.

Ce fut pour achever de se mettre en liberté

que, de concert avec le public qui gémissoit sous le poids des Allemands, du prince de Darmstatt, qui maîtrisoient Madrid et les environs, le conseil fit un tour de force en faisant remercier le prince, et licentier son régiment. Ces deux coups, et si près, atterrerent la Reine, et la mirent hors de mesure pour tout le reste de la vie du Roi.

Portocarrero, Villafranca, St. Estevan, les trois conseillers d'Etat, seuls du secret, induisirent habilement les autres à chasser la Berlips et le prince de Darmstatt, qui s'y porterent de haine pour la Reine et ses deux bras droits, et le peu qui lui étoient attachés, comme l'amirante par cabale, et Veragua par politique, furent entraînés et apprirent à quitter tout doucement la Reine par l'état où ce changement la fit tomber.

Ces deux grands pas faits, St. Estevan qui ne quitta plus le cardinal d'un moment, tant que cette grande affaire n'étoit pas consommée, le poussa à porter un autre coup, sans lequel ils ne crurent pas qu'il y eût

lieu d'attendre du succès. Ce fut de faire chasser le confesseur du Roi qui lui avoit été donné par la Reine, et qui étoit zélé autrichien.

Le cardinal prit si bien son temps et ses mesures qu'il fit un coup double; le confesseur fut renvoyé, et Portocarrero en donna un autre, duquel il fut sûr de faire dire tout ce qu'il voudroit.

Alors on tint le Roi par le for de la conscience qui eut sur lui d'autant plus de pouvoir qu'il commençoit à ne plus regarder les choses de ce monde qu'à la lueur du flambeau qu'on allume aux mourans. Portocarrero laissa ancrer un peu le confesseur; et quand il jugea que l'état du Roi d'Espagne le rendoit susceptible de pouvoir l'entendre, il l'engagea de mettre la maison de France en parallele à celle d'Autriche. Le cardinal toujours étayé et endoctriné par St. Estevan, attaqua de son côté le Roi d'Espagne avec toute l'autorité qu'il recevoit de son caractere et de son concert avec le confesseur.

III.

Perplexité du Roi d'Espagne : il consulte le Pape.

Le Roi exténué de maux, et dont la santé foible toute la vie, avoit rendu l'esprit peu vigoureux, pressé par de si grandes raisons temporelles, effrayé du poids des spirituelles, tomba dans une étrange perplexité.

L'amour extrême de sa maison, l'aversion pour sa rivale, tant d'Etats et de puissances à remettre à l'une ou à l'autre, ses affections les plus cheres, les plus fomentées jusqu'alors, son propre ouvrage en faveur de l'Archiduc à détruire, le salut éternel, la justice, l'intérêt pressant de sa monarchie, les vœux des seuls ministres et principaux seigneurs qui jusqu'alors pussent être surement consultés, nul autrichien pour le soutenir dans ce combat, le cardinal et le confesseur sans cesse à le presser ; parmi ces avis, aucun dont il pût

se défier, aucun qui eût des liaisons en France, ni avec nul françois, aucun qui ne l'eût bien servi, aucun en qui il eût jamais vu de l'éloignement pour la maison d'Autriche, un grand attachement au contraire pour elle : il n'en fallut pas moins pour le jeter dans une incertitude à ne savoir à quoi se résoudre.

Enfin, flottant, irrésolu, déchiré en soi-même, ne pouvant plus supporter cet état, ni toutefois se déterminer, il alla s'aviser de consulter le Pape, comme un oracle qui ne pouvoit faillir. Il résolut de déposer dans son sein paternel ses inquiétudes, et de suivre ce qu'il lui conseilleroit. Il le proposa au cardinal qui l'approuva, persuadé que le Pape aussi éclairé, désintéressé et pieux qu'il s'étoit montré, prononceroit en faveur du parti le plus juste.

Cette résolution soulagea le Roi, calma ses violentes agitations qui avoient encore altéré sa santé qui reprit quelque sorte de lueur. Il écrivit donc fort au long au Pape, et se re-

posa sur le cardinal du soin de faire rendre la lettre directement avec tout le secret qu'elle exigeoit alors: il fallut bien mettre Ubilla dans le secret.

Ce ministre n'eut pas de peine à entrer dans les vues favorables à la France; il les trouva déjà si bien concertées, si à l'abri de toute contradiction intérieure par le reculement de la Reine, et si avancées qu'il se joignit aux Messieurs du secret, qui acquirent ainsi une bonne tête et un ministre dont l'autorité s'étendoit sur toute la monarchie, et duquel il leur eût été comme impossible de se passer.

Le Pape reçut directement la consultation du Roi d'Espagne, et ne le fit pas attendre pour sa réponse et décision. Il lui écrivit qu'étant lui-même en un état aussi proche que l'étoit S. M. C. d'aller rendre compte au souverain pasteur du troupeau, il avoit un intérêt aussi grand et aussi pressant qu'elle de lui donner un conseil dont il ne pût recevoir des reproches; qu'il voyoit bien lui-même que les enfants du Dauphin étoient

les

les vrais, seuls et légitimes héritiers de sa monarchie, qu'ils excluoient tous les autres, et du vivant desquels et de leur postérité, l'Archiduc, la sienne et toute la maison d'Autriche, n'avoient aucun droit, et étoient étrangers; que plus la succession étoit immense, plus l'injustice seroit grande aux yeux de Dieu; que c'étoit donc à lui à n'oublier aucune des précautions que sa sagesse pouvoit lui inspirer pour faire justice à qui il la devoit, et pour assurer autant qu'il lui seroit possible, la totalité de sa succession à un des fils de France. Le secret de la consultation et de la réponse fut si profond qu'il n'a été su que depuis que Philippe V a été en Espagne.

I V.

Il fait son testament en faveur du duc d'Anjou.

CEPENDANT le Roi étoit veillé et suivi de près, dans l'espoir où étoit le cardinal de le disposer à une prompte et parfaite obéissance à la décision, de maniere qu'il n'y eût plus à vaincre que des restes de répugnance et à mettre tout de bon la main à l'œuvre.

Ubilla fit donc un autre testament en faveur du duc d'Anjou, et le dressa avec les motifs et les clauses qui ont paru à tous les esprits désintéressés, si pleins d'équité, de prudence, de force et de sagesse, ce qui est devenu si public que je n'en dirai pas davantage.

Quand il fut examiné par les conseillers du secret, Ubilla le porta au Roi d'Espagne avec le testament précédent en faveur de l'Archiduc qui fut brûlé en présence du Roi, du

cardinal et du confesseur, et l'autre signé par le Roi d'Espagne.

Un moment après, il fut authentiqué au dessus, lorsqu'il fut fermé, par les signatures du cardinal, d'Ubilla, &c. Cela fait, Ubilla tint prêts les ordres et expéditions nécessaires pour les divers pays de l'obéissance d'Espagne, et avec un égal secret.

L'extrémité du Roi se fit connoître plusieurs fois après la signature du testament. Le cardinal aidé des principaux du secret, qui avoient les deux grandes charges, et du comte de Benevente qui avoit l'autre, par laquelle il étoit maître de l'appartement et de la chambre du Roi, empêcha, sous divers prétextes, la Reine d'en approcher. Benevente n'étoit pas du secret; mais il étoit ami des principaux de ceux qui en étoient, et il étoit aisément gouverné, de sorte qu'ils firent tout ce qu'ils voulurent. Ils y comptoient si bien qu'ils l'avoient fait mettre dans le testament comme grand d'Espagne pour entrer dans la junte qu'il établit pour gouverner, en attendant le

successeur, et il savoit aussi que le testament étoit fait, sans toutefois être instruit de ce qu'il contenoit.

Il étoit temps de parler au conseil. Des huit qui en étoient, quatre seulement étoient du secret, Portocarrero, Villafranca, St Estevan et Ubilla. Les autres quatre étoient l'Amirante, Veragua, Mancera et Arrias. Des deux derniers ils n'en étoient point en peine; mais l'attachement de l'Amirante à la Reine, le peu de foi de Veragua, et la difficulté de leur faire garder un si important secret, avoit toujours retardé jusqu'aux derniers jours du Roi d'Espagne, d'en venir aux opinions au conseil sur la succession.

A la fin, le Roi prêt à manquer à chaque instant, toutes les précautions prises, et n'y ayant guere à craindre que les deux conseillers d'Etat seuls et sans appui, ni confiance de personne, et la Reine dans l'abandon, osassent révéler un secret si prêt à l'être, et si inutilement pour eux, le Cardinal assembla le conseil et mit la grande affaire en délibé-

ration. Villafranca tint parole et opina, comme il se trouve ci-dessus; St. Estevan le suivit; l'Amirante et Veragua qui virent le parti pris, n'oserent contredire. Tous les deux tenoient à leur fortune qu'ils ne vouloient pas perdre, quoique attachés à l'Autriche. Mancera effrayé de prendre un parti sur le champ sur un objet de cette importance, demanda vingt-quatre heures, au bout desquelles il opina pour la France; Arrias s'y rendit d'abord, à qui on avoit dit le mot à l'oreille peu auparavant; et Ubilla après que le cardinal eut opiné et conclu, dressa sur la table même ce célebre résultat.

Ils le signerent tous, et jurerent d'en garder un secret inviolable; et l'Amirante fut impénétrable à la Reine et au comte de Harrach, qui ignorerent toujours si le conseil avoit pris une résolution. Le Roi d'Espagne mourut peu après, le jour de la Toussaint, âgé de quarante-deux ans, à trois heures après midi, dans le palais de Madrid.

Sur les nouvelles de l'état mourant de ce

prince, le Roi de France avoit donné ordre au marquis d'Harcourt d'assembler une armée à Bayonne, et qu'il partît le 23 Octobre avec le projet de prendre les places de cette frontiere, comme Fontarabie, &c. et d'entrer par là en Espagne.

V.

Sa mort, et les grands reconnoissent le duc d'Anjou ; Anecdotes.

Le Roi mort, il fut question d'ouvrir son testament. Le conseil d'Etat s'assembla, et les grands d'Espagne y assisterent. La curiosité de la grandeur d'un événement si rare, attira tout Madrid au palais. On s'étouffoit dans les pieces voisines de celle où les grands et le conseil ouvroient le testament. Les ministres étrangers en assiégeoient les portes : c'étoit à qui sauroit le premier le choix du Roi pour en informer sa Cour. Blécourt étoit là comme un autre sans en savoir davantage ; et le

comte d'Harrach qui espéroit tout, et comptoit sur le testament en faveur de l'Archiduc, étoit vis-à-vis de la porte et proche, avec un air triomphant.

Cela dura assez long-temps pour causer de l'impatience. Enfin la porte s'ouvrit et se referma.

Le duc d'Albrantes, homme plaisant et d'esprit, mais à craindre, voulut se donner le plaisir d'annoncer le choix du successeur, aussitôt qu'il eut vu les grands et le conseil y acquiescer et prendre leurs résolutions en conséquence. Il fut investi aussitôt qu'il parut. Il jeta les yeux de tous côtés en gardant gravement le silence. Blécourt s'avança; il le regarda fixément, puis faisant semblant de chercher ce qu'il avoit presque devant lui, il tourna la tête. Cette action surprit Blécourt, et fut mal interprétée pour la France; puis tout à coup faisant comme s'il n'avoit pas aperçu le comte de Harrach, et qu'il s'offrît premierement à sa vue, il prit un air de joie, lui sauta au col, et lui dit en Espagnol fort

haut: *Monsieur c'est avec beaucoup de plaisir;* et faisant une pause pour le mieux embrasser, ajouta: *Oui, Monsieur, c'est avec une joie extrême, que toute ma vie;* et redoublant d'embrassades pour s'arrêter encore, acheva, *et avec le plus grand contentement que je me sépare de vous, et prends congé de la très-auguste maison d'Autriche;* puis il perce la foule, chacun courant après, pour savoir quel étoit le successeur.

L'étonnement et l'indignation de Harrach lui fermerent la bouche: il demeura encore là quelque temps, puis se retira, laissa des gens à lui pour lui dire des nouvelles de la sortie du conseil, et alla s'enfermer chez lui dans une confusion d'autant plus grande qu'il avoit été la dupe des accolades et de la tromperie du compliment du duc d'Albrantes.

Blécourt n'en demanda pas davantage; il courut chez lui pour dépêcher son courrier. Ubilla lui envoya un extrait du testament qu'il n'eut qu'à insérer dans son paquet. Harcourt avoit ordre de se tenir à Bayonne pour ouvrir tous les paquets du Roi afin d'agir, sans

perdre le temps à attendre les ordres de la Cour, qu'il avoit d'avance pour tous les cas prévus.

V I.

Conseils à Versailles pour l'acceptation du testament tenus chez Mde. de Maintenon.

LE mardi matin 9 Octobre, le Roi étoit au conseil des finances lorsque Barbesieux lui apporta cette grande nouvelle. Le Roi qui devoit aller tirer, contremanda la chasse, dîna à l'ordinaire à son petit couvert sans rien montrer sur son visage, déclara la mort du Roi d'Espagne, déclara qu'on draperoit, qu'il n'y auroit de tout l'hiver ni appartement, ni comédie, ni aucun divertissement à la Cour; et quand il fut rentré, manda aux ministres de se trouver à trois heures chez Md[e] de Maintenon. Monseigneur étoit venu de courre le loup, et se trouva aussi chez Md[e] de Maintenon.

Le conseil y dura jusqu'à sept heures, et le Roi travailla ensuite jusqu'à dix avec Barbesieux et Torcy, Md^{e} de Maintenon toujours présente.

Le lendemain matin il y eut conseil d'Etat chez le Roi à l'ordinaire; et au retour de la chasse, il en tint un autre chez Md^{e} de Maintenon, depuis six heures du soir jusqu'après dix. Quelque accoutumé qu'on fût à la Cour à la faveur de la Maintenon, on ne l'étoit pas à la voir publiquement entrer dans les affaires; et la surprise fut extrême de voir assembler deux conseils en forme chez elle pour la plus importante des affaires.

Le Roi, Monseigneur, le chancelier, le duc de Beauvilliers, Torcy, et il n'y avoit pas alors d'autres ministres que les trois derniers, délibérerent, puis Md^{e} de Maintenon que le Roi força à parler, et qui se taisoit par modestie. Ils furent partagés, deux pour accepter le partage, et deux pour accepter le testament. Les premiers soutenoient que la foi y étoit engagée, qu'il n'y avoit point de comparaison

entre l'accroissement de la puissance et d'Etats unis à la couronne, d'Etats contigus, et aussi nécessaires que la Lorraine, aussi importants que le Guipuscoa pour être une clef de l'Espagne, aussi utiles au commerce que les places de Toscane, Naples et Sicile, et la grandeur particuliere d'un fils de France dont, tout au plus loin, la premiere postérité devenue espagnole, se montreroit aussi jalouse de la France, que les Rois d'Espagne autrichiens; qu'en acceptant le testament, il falloit compter sur une longue et sanglante guerre par l'injure de la rupture du traité de partage, et par l'intérêt de toute l'Europe à s'opposer au colosse tel qu'alloit devenir la France pour un temps, si on lui laissoit recueillir une succession aussi vaste; que la France épuisée par la guerre, n'avoit pu respirer depuis la paix de Ryswick; que l'Espagne l'étoit aussi; qu'en l'acceptant, tout le faix tomboit sur la France; que c'étoit un enchaînement, dont on n'osoit prévoir les suites, qui en gros se montroient telles, que la prudence sembloit conseiller de ne pas s'y commettre; qu'en se tenant au traité de par-

tage, la France se concilioit toute l'Europe par cette foi maintenue, et cet exemple de modération, elle qui n'avoit eu toute l'Europe sur les bras que par la persuasion où sa conduite avoit donné crédit, par les calomnies semées avec tant de succès, qu'elle vouloit tout envahir et monter peu à peu à la monarchie universelle, tant reprochée autrefois à la maison d'Autriche, et dont l'acceptation du testament ne laisseroit plus douter, comme en étant un degré bien avancé : qu'en se tenant au traité de partage, elle s'attireroit la confiance de l'Europe, dont elle seroit la dictatrice, et que l'arrondissement du royaume formeroit un état si puissant, qu'il seroit à l'avenir la terreur ou le refuge de tous les autres. Torcy ouvrit cet avis pour balancer et sans conclure, et le duc de Beauvilliers le soutint puissamment.

Le chancelier occupé à démêler l'inclination du Roi, et qui crut l'avoir pénétrée par là; il établit d'abord qu'il étoit au choix du Roi de laisser trancher une seconde fois la maison d'Autriche à fort peu de puissance

près de ce qu'elle avoit été sous Philippe II, et dont on avoit éprouvé la force, ou de prendre le même avantage pour la sienne; que cet avantage étoit fort supérieur à celui dont la maison d'Autriche avoit tiré de si grands avantages, par la différence de la séparation des Etats des deux branches qui ne se pouvoient secourir que par des diversions de concert, et qui étoient coupés par des Etats étrangers ; que l'une des deux n'avoit ni mer, ni commerce, que sa puissance n'étoit qu'une usurpation qui avoit toujours trouvé de la contradiction dans son propre sein, et souvent des révoltes, et dans le vaste pays d'Allemagne où les dietes avoient palpité tant qu'elles avoient pu, et où on n'avoit pu, sans mésséance, fomenter les troubles par l'ancienne alliance de la France avec le corps germanique dont l'éloignement de l'Espagne ne recevoit de secours que difficilement, sans compter les inquiétudes de la part des Turcs dont les armes avoient souvent rendu celles des Empereurs inutiles à l'Espagne ; que les pays héréditaires dont l'Empereur pouvoit disposer, ne pouvoient entrer en comparaison avec les

moindres provinces de France; que ce dernier royaume, le plus puissant de l'Europe, avoit l'avantage de ne dépendre de l'avis de qui que ce soit, et de se remuer tout entier à la seule volonté de son Roi; ce qui en rendoit tous les mouvements secrets et faciles, et celui d'être contigu d'une mer à l'autre de l'Espagne, et de plus d'avoir par les deux mers du commerce, de la marine, et d'être en état de protéger celle d'Espagne, et de profiter à l'avenir de son union avec elle pour le commerce des Indes, et d'en retirer par conséquent plus de fruits que la maison d'Autriche qui, loin de pouvoir compter sur des secours précis, étoit même embarrassée à faire passer de simples courriers d'une branche à l'autre, au lieu que la France et l'Espagne, par leur contiguité, ne faisoient, pour ces commodités, qu'une province, et pouvoient agir à l'insçu de leurs voisins; que ces avantages ne se trouvoient balancés que par ceux de la Lorraine, mais dont la possession n'augmenteroit pas le poids de la France dans les affaires générales de l'Europe, tandis qu'unie à l'Espagne, elle seroit toujours prépondérante et très-supé-

tieure à la plupart des puissances unies en alliance, dont les divers intérêts ne pouvoient rendre les unions durables comme celui des freres et de la même maison; que d'ailleurs en se mettant à titre de nécessité au-dessus du scrupule de l'occupation de la Lorraine désarmée, démantelée, enclavée, comme elle l'étoit, ne l'avoir pas étoit le plus petit inconvénient du monde, puisqu'on s'en saisiroit toujours au premier mouvement de guerre, comme on avoit fait depuis si long-temps; qu'en ces occasions, on n'apercevoit pas de différence entre elle et une des provinces du royaume; qu'à l'égard de Naples, Sicile et des places de la côte de la Toscane, il n'y avoit qu'à ouvrir les histoires pour voir combien souvent nos Rois en avoient été les maîtres, et avec ceux-là de celui de Gênes, Milan, et avec quelle désastreuse et rapide facilité ils les avoient toujours perdus; que le traité de partage avoit été accepté faute d'espérer mieux; mais qu'en l'acceptant, ç'auroit été se tromper que de méconnoître l'inimitié de tant d'années de l'habile main qui l'avoit dressé pour nous donner des noms sans nous

donner des choses, ou plutôt des choses impossibles à conserver par leur éloignement et leur épuisement, et qui ne seroient bonnes qu'à consommer notre argent, à partager nos forces, à nous tenir dans une contrainte perpétuelle; que pour Guipuscoa, c'étoit un leurre de le prendre pour une clef d'Espagne, et toujours en état de prendre les places et les ports de cette province, puisque le Roi avoit bien conquis celles de Flandre, de la Meuse et du Rhin; mais que la stérilité affreuse d'un vaste pays et la difficulté des Pyrénées, avoient toujours détourné la guerre de ce côté-là et permis même dans leur plus fort une sorte de commerce entre les deux frontieres sous prétexte de tolérance, sans qu'il s'y fût jamais commis aucune hostilité; et qu'enfin les places du côté de Toscane, seroient toujours en prise du souverain du Milanez, qui pourroit faire ses préparatifs à son aise et en secret, tomber dessus subitement, et s'en être emparé avant l'arrivée d'un secours par mer qui ne pouvoit partir que des ports de Provence; que pour ce qui étoit du danger d'avoir les Rois françois pour ennemis

nenis comme ceux de la maison d'Autriche, cette identité ne pouvoit avoir lieu, puisque au moins n'étant pas de cette maison, mais de celle de France, tout ce qui ne seroit pas l'intérêt même d'Espagne, ne seroit jamais le leur, comme au contraire dès qu'il y auroit identité de maison, il y auroit identité d'intérêt, dont, pour ne parler maintenant que de l'extérieur, l'abaissement de l'Empereur, et la diminution du commerce et de l'accroissement des colonies des Anglois et des Hollandois aux Indes, feroit toujours un tel intérêt commun qu'il domineroit tous les autres; que pour l'intérieur, il n'y auroit qu'à prendre exemple sur la maison d'Autriche, que rien n'avoit pu diviser depuis Charles-Quint, quoique souvent pleine de rixes domestiques; que le désir de s'étendre en Flandre, étoit un point que le moindre grain de sagesse et de politique feroit toujours céder à tout ce que l'union de deux si puissantes monarchies et si contigues par-tout, pouvoit opérer, qui n'alloit à rien moins pour la nôtre qu'à s'enrichir par le commerce des Indes, et pour toutes les deux à

donner le branle, le poids, et, avec le temps, le ton à toutes les affaires de l'Europe; que cet intérêt étoit si grand, si palpable, et les occasions de division entre les deux Rois de même sang si médiocres et si anéanties en comparaison de ceux-là, qu'il n'y avoit point de division raisonnable à en craindre; qu'il y avoit à espérer que le Roi vivroit assez long-temps, non-seulement pour l'établir, et Monseigneur après lui entre ses deux fils; qu'il n'y avoit pas moins lieu d'en espérer la continuation dans les deux freres si unis, si affermis de longue main dans les principes, qu'ils feroient passer aux cousins germains; ce qui montroit déjà une longue suite d'années; et qu'enfin si la nécessité des circonstances faisoit naître des guerres, il falloit qu'il y eût un Roi d'Espagne, et qu'une guerre se pousseroit et termineroit toujours plus aisément et heureusement avec un Roi de même sang, qu'avec un étranger et de la maison d'Autriche.

Après cet exposé, le chancelier reprit le frauduleux, le captieux, le dangereux du partage : il prétendit que la face des choses

entierement changée du temps auquel il avoit été traité, mettoit le Roi en liberté sans pouvoir être accusé de manquer de foi : que par le traité il ne s'étoit engagé qu'à ce qu'il portoit : qu'on n'y trouveroit point de stipulation d'aucun refus de ce qui seroit donné par la volonté du Roi d'Espagne, sans sollicitation, et même à l'insçu du Roi, et de ce qui seroit offert par les seigneurs et les peuples : que le premier étoit arrivé, et le second alloit suivre selon toute apparence : que le refuser contre tout intérêt, attireroit moins la confiance que leur mépris, que la persuasion d'une impuissance qui les enhardiroit à essayer de dépouiller bientôt la France de ce qui ne lui avoit été donné en distance si éloignée et si fâcheuse garde, que pour le lui ôter à la premiere occasion, et que bien loin de devenir la dictatrice de l'Europe par une modération si étrange, et que nulle équité ne prétextoit, la France acquerroit une réputation de pusillanimité attribuée aux dangers de la derniere guerre et à son exténuation ; qu'elle deviendroit la risée de ses faux amis avec bien plus de raison que

Louis XII et François premier ne l'avoient été de Ferdinand le catholique, de Charles V, des Papes et des Vénitiens par leur rare attachement à leur foi et paroles positives, desquelles ici il n'y a rien qui puisse être pris en parité : et qu'enfin il convenoit qu'une si riche succession ne se recueilleroit pas sans guerres; mais qu'il falloit lui accorder aussi que l'Empereur ne souffriroit pas plus le traité de partage que l'exécution du testament; que jamais il n'avoit voulu consentir au premier; qu'il avoit tout tenté pour s'y opposer; qu'il n'étoit occupé que des alliances, et que guerre pour guerre, il valoit mieux la faire les mains garnies, et ne se pas montrer à la face de l'univers, indigne de la plus haute fortune et la moins imaginée.

Ces deux avis dont on ne voit ici que le précis, furent fort disputés : Monseigneur, tout noyé qu'il étoit dans la graisse et l'apathie, parut un autre homme dans ces deux conseils à la grande surprise du Roi et des assistans. Quand ce fut à lui à parler après les ripostes, il s'expliqua avec force pour

l'acceptation, et reprit une partie des meilleures raisons du chancelier.

Puis se tournant devers le Roi d'une maniere respectueuse mais ferme, il dit qu'après avoir exposé son avis comme un autre, il prenoit la liberté de le lui demander comme son héritage à lui, puisqu'il étoit en état de l'accepter; que la monarchie d'Espagne étoit le bien de la Reine sa mere, par conséquent le sien; que pour la tranquillité de l'Europe, c'étoit le second de ses fils à qui il le cédoit de tout son cœur; mais qu'il n'en céderoit pas un seul pouce de terre à nul autre; que sa demande étoit juste et conforme à l'honneur du Roi et à l'intérêt et grandeur de sa couronne, qu'il espéroit bien aussi qu'elle ne lui seroit pas refusée. Cela fut dit d'un visage enflammé et surprit à l'excès.

VII.

Le Roi consulte la favorite.

Le Roi écouta fort attentivement, puis il dit à Md^{e} de Maintenon: *Et vous, Madame, que dites-vous de tout ceci?* Elle se prit à faire la modeste; mais enfin pressée et commandée, elle dit deux mots d'un bienséant embarras, puis en peu de paroles elle se mit sur les louanges de Monseigneur qu'elle craignoit et n'aimoit guere, ni lui elle; et elle fut d'avis aussi d'*accepter le testament.*

VIII.

Irrésolution du Roi.

Le Roi conclut sans s'ouvrir; il dit qu'il avoit bien compris tout ce qui avoit été dit de part et d'autre, qu'il y avoit de grandes raisons des deux côtés, que l'affaire méritoit

de dormir dessus, et d'attendre vingt-quatre heures ce qui pouvoit venir d'Espagne, et si les Espagnols seroient de même avis que leur feu Roi. Il congédia le conseil, et ordonna de se retrouver le lendemain au même lieu.

I X.

Il accepte le testament.

Le mardi 10 Novembre, il arriva plusieurs courriers d'Espagne. On sût par eux tout ce qui pouvoit déterminer le Roi, c'est-à-dire, le vœu des seigneurs et du peuple, autant que la briéveté du temps pouvoit le permettre; de sorte que tout ayant été discuté le soir même en conseil en revenant de la chasse, chez Md^e de Maintenon, le Roi se détermina à accepter.

Le lendemain, jeudi, le Roi donna audience à l'ambassadeur d'Espagne en présence de Monseigneur et de Torcy.

L'ambassadeur présenta de la part de la Reine et de la junte une copie authentique du testament au Roi. On n'a pas douté depuis qu'en cette audience le Roi, sans s'expliquer, n'eût donné à l'ambassadeur de grandes espérances d'acceptation, à la sortie de laquelle le Roi fit entrer Mr le duc de Bourgogne à qui il confia le secret du parti pris.

La junte nommée par le testament pour gouverner, en attendant le successeur, fut fort courte, et composée de la Reine, du cardinal Portocarrero, de Don Manuel Arias, gouverneur de Castille, du grand inquisiteur; et pour grands d'Espagne, du comte Bénévente et du comte d'Aguilar. Ceux qui firent faire le testament, n'oserent faire exclure la Reine, et ne voulurent pas s'y mettre pour éviter la jalousie. Ils n'étoient pas moins sûrs de leur fait, dès que le choix de leur successeur seroit passé à l'ouverture du testament, ni de la gestion par la présence du cardinal, du comte Bénévente, d'Arias, dont ils étoient sûrs, et dont la charge lui donnoit le plus grand pouvoir, appuyé surtout de l'autorité

du cardinal qui étoit comme le régent et le chef de la junte. Le crédit et la puissance de la Reine se trouverent anéantis au point qu'elle fut réduite à faire sa cour au cardinal et à ses amis, et que sous prétexte de sa douleur, elle n'assista à la junte que pour signer aux premieres et plus importantes délibérations, et qu'elle se retira lorsqu'il ne s'agit que d'affaires ordinaires, sentant bien qu'elle n'y servoit que de nombre.

Le dimanche 14, veille du départ de Fontainebleau, un courrier espagnol du comte de Harrach, passa à Fontainebleau, allant à Vienne. Il vit le Roi à son souper, et dit publiquement, qu'on attendoit à Madrid le duc d'Anjou avec beaucoup d'impatience, ajoutant qu'il y avoit quatre grands nommés pour venir au devant de lui. Ce prince à qui on parla de ce testament, ne répondit que par des témoignages de reconnoissance pour le Roi d'Espagne, et se conduisit si uniment qu'il ne parut jamais qu'il sût ou qu'il se doutât de rien jusqu'à la déclaration.

Le lundi, 15 Novembre, le Roi partit de

Fontainebleau, entre neuf et dix, n'ayant dans son carrosse que M[r] et Md[e] la duchesse de Bourgogne, Md[e] la princesse de Conti et la duchesse du Lude, mangea un morceau sans en sortir, et arriva à Versailles sur les quatre heures. Monseigneur alla dîner à Meudon pour y passer quelques jours, et Monsieur et Madame à Paris. En chemin, l'ambassadeur d'Espagne reçut un nouveau courrier et de nouveaux ordres pour demander le duc d'Anjou.

X.

L'ambassadeur salue son nouveau Roi à genoux à la Cour de France.

LE lendemain, mardi 16, le Roi, au sortir du lever, fit entrer cet ambassadeur dans son cabinet où le duc d'Anjou s'étoit rendu par les derrieres. Le Roi le lui montrant, lui dit qu'*il pouvoit le saluer comme son Roi.* Aussitôt il se jeta à genoux, à la maniere espagnole,

lui fit un assez long compliment en cette langue. Le Roi lui dit qu'il ne l'entendoit pas encore, et que c'étoit à lui à répondre pour son petit-fils. Tout aussitôt le Roi fit ouvrir, contre toute coutume, les deux battans de son cabinet, et commanda à tout le monde qui étoit là presque en foule, d'entrer; puis passant majestueusement les yeux sur la nombreuse compagnie: *Messieurs*, dit-il, en montrant le duc d'Anjou: *Voilà le Roi d'Espagne. La naissance l'appeloit à cette couronne, et le feu Roi aussi par son testament. Toute la Nation l'a souhaité et me l'a demandé instamment; c'étoit l'ordre du ciel: je l'ai accordé avec plaisir;* et se tournant vers son petit-fils: *Soyez bon espagnol*, lui dit-il; *c'est à présent votre premier devoir; mais souvenez-vous que vous êtes né françois pour entretenir l'union entre les deux couronnes: c'est le moyen de les rendre heureuses, et de conserver la paix à l'Europe.* Aussitôt après la déclaration du duc d'Anjou, ce prince fut traité de *Majesté* par Monseigneur et toute la Cour, et le Roi le traita et vécut avec lui comme avec le Roi d'Angleterre.

X I.

Départ du Roi d'Espagne.

Le même jour on sut que le nouveau Roi partiroit les premiers jours de Décembre, qu'il seroit accompagné des deux princes ses freres, jusqu'à la frontiere, que le duc de Beauvilliers auroit l'autorité sur eux pendant le voyage, que le duc de Noailles le suppléeroit en cas de maladie ou d'absence, que cent vingt gardes sous Vendeuil, lieutenant, et Montesson, enseigne, avec des exempts étoient commandés pour les suivre, qu'enfin de St. Jean-de-Luz, lieu de la séparation, les princes iroient voir la Provence et le Languedoc, passeroient par un coin du Dauphiné, reviendroient par Lyon, et que ce voyage seroit de quatre mois.

Le Roi donna aux princes ses petits-fils, vingt-une bourses de mille louis chacune pour

leur menus plaisirs, pendant le voyage, et beaucoup d'argent pour les libéralités; et le duc de Beauvilliers et le maréchal de Noailles eurent cinquante mille livres chacun.

Enfin le Roi d'Espagne alla, le 4 Décembre, chez le Roi avant aucune entrée, et resta long-temps seul, et puis il descendit chez Monseigneur avec lequel il fut seul aussi long-temps. Tous entendirent la messe ensemble à la tribune : la foule étoit incroyable.

Après la messe ils monterent en carrosse; la duchesse de Bourgogne entre les deux Rois au fond, Monseigneur au-devant entre ses deux autres fils, Monsieur à une portiere, et Madame à l'autre environnés en pompe, avec beaucoup plus de gardes qu'à l'ordinaire, des gendarmes et chevaux légers.

Tout le chemin jusqu'à Sceaux fut plein de carrosses et de peuple; Sceaux étoit gardé par les deux compagnies de mousquetaires. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, le Roi entra seul avec le Roi d'Espagne. Les adieux

durerent plus d'une heure et demie, et furent touchans et baignés de larmes. Le Roi dit au Roi d'Espagne, en lui présentant les princes de sa maison : *Voici les princes de mon sang et du vôtre ; les deux nations ne doivent plus se considérer que comme une même nation ; ils doivent avoir les mêmes intérêts ; ainsi je souhaite que ces princes soient attachés à vous comme à moi : désormais il n'y aura plus de Pyrénées.*

A la fin il fallut se séparer. Le Roi rentra quelque temps pour se remettre. Monseigneur monta seul en caleche pour aller à Meudon, et le Roi d'Espagne partit pour aller coucher à Chartres.

Laissons-les aller, mais admirons la Providence qui se joue des pensées des hommes et dispose des Etats. Qu'auroient dit Ferdinand et Isabelle, Charles V. et Philippe II, qui ont si souvent voulu envahir la France ; et Philippe IV lui-même, avec toutes ses précautions au mariage du Roi et à la paix des Pyrénées, de voir un fils de France devenir Roi d'Espagne, et par le vœu

de tous les Espagnols, et par le testament du dernier de leur sang, sans dessein ni intrigue, sans amorce de notre part, et à l'insçu du Roi, à son extrême surprise et de tous ses ministres, qui n'eut que l'embarras de se déterminer, et la peine d'accepter.

XII.

Il épouse une princesse de Savoie, et la princesse des Ursins est reçue sa camarera-major : *histoire de cette célebre favorite.*

L'ANNÉE suivante le Roi d'Espagne ayant épousé une princesse de Savoie, on cherchoit pour la Reine une *camarera-major*; et le choix tomba sur la princesse des Ursins devenue depuis si importante, qu'il convient, avant de faire son portrait, de faire connoître ses premieres aventures.

Le duc de Bracciano mourut à Rome en

1698 à 78 ans. Tout son mérite consistoit en sa naissance; grand d'Espagne, prince de Soglio et chef de la maison des Ursins.

La sœur de son pere étoit cette fameuse duchesse de Montmorency qui, après la mort tragique de son mari en 1632, se retira à Moulins où elle se fit fille de Ste Marie.

Bracciano, veuf d'une Ludovisio, sans enfants, épousa en 1675, Anne de la Tremouille, fille de Noirmoustier qui figura assez dans les troubles de la minorité de Louis XIV, pour devenir duc à brevet. Elle avoit épousé Blaise de Talleyrand qui se faisoit appeler *prince de Chalais*, et qui fut du fameux duel contre les Lafrette, où l'aîné du duc de Beauvilliers fut tué, et qui fit sortir les autres du royaume.

Mde de Chalais alla joindre son mari en Espagne, d'où ils passerent en Italie. Elle alla enfin à Rome où la mort empêcha son mari de l'aller trouver. Elle eut recours à Rome aux cardinaux de Bouillon et d'Estrées,

qui

qui en prirent soin en faveur du nom et de la nation, et bientôt après pour des raisons plus touchantes.

Le désir de la retenir à Rome leur fit naître celui de l'y établir. Elle étoit sans bien ni enfants. Ils écrivirent en France qu'un homme de la considération de Bracciano, étoit bon à acquérir au Roi, en lui faisant épouser Md^e^ de Chalais. La pensée fut approuvée. Bracciano se laissa persuader être amoureux d'elle. Le mariage se fit, et il fut chevalier de l'ordre en 1675, la même année.

Lors de l'éclat du Roi contre Innocent XI, Bracciano renvoya le collier, quoique marié à une françoise; et c'est le premier chevalier depuis l'institution de l'ordre qui l'ait renvoyé au Roi de lui même.

Md^e^ de Bracciano étala à Rome tous ses charmes et son esprit, et se fit une Cour du palais des Ursins où le mari étoit compté pour bien peu de chose; aussi le mariage ne fut pas toujours concordant, mais sans brouille-

ries ouvertes, et ils furent quelquefois aises tous les deux de se séparer. Alors la duchesse faisoit des voyages en France dont le dernier fut de quatre à cinq ans.

Le cardinal de Bouillon l'avoit faite sa légataire universelle, et Don Livio Odescalchi, neveu d'Innocent XI, acheta pour deux millions le duché de Bracciano, à condition qu'elle en quitteroit le nom; ce qui lui fit prendre celui *des Ursins*, sous lequel elle figurera.

XIII.

Son caractere.

On cherchoit une personne à qui l'on pût donner l'importante place de *camarera-major* de la Reine. Une dame de la Cour de France ne pouvoit convenir : une espagnole n'étoit pas sûre, et eût pu rebuter aisément la Reine. On chercha un milieu, et on crut l'avoir

trouvé dans la princesse des Ursins qui, françoise, ayant resté en Espagne et à Rome, avoit des amis à la Cour de France, des liaisons à Turin et en Portugal avec la Reine.

Le cardinal d'Estrées avoit formé ces unions. Il étoit encore son ami, après avoir été quelque chose de plus dans sa jeunesse. Ce fut lui qui conseilla ce choix de la des Ursins pour être la camarera-major de la Reine; et ce qui détermina peut-être tout-à-fait, c'est qu'il apprit que Portocarrero en avoit été fort amoureux à Rome, et qu'il avoit subsisté depuis une grande liaison d'amitié entre eux. C'étoit avec lui qu'il falloit tout gouverner; et ce concert si heureusement trouvé entre lui et elle, emporta son choix pour une place si importante et d'un rapport si nécessaire et si continuel avec lui. L'âge et la santé convenoient aussi de même que la figure. C'étoit une femme plutôt grande que petite, brune, avec des yeux bleus qui disoient sans cesse tout ce qui lui plaisoit, avec une taille parfaite, une belle gorge, un visage charmant sans beauté, l'air noble;

quelque chose de majestueux dans son maintien, et des grâces si naturelles et si continuelles jusques dans les plus petites choses, que je n'ai jamais vu personne en approcher, soit dans le corps, soit dans l'esprit; flatteuse, caressante, mesurée, voulant plaire pour plaire, et avec des charmes dont il n'étoit pas possible de se défendre quand elle vouloit gagner et séduire; avec cela un air qui, avec de la grandeur, attiroit au lieu d'effaroucher; une conversation délicieuse, intarissable, et d'ailleurs fort amusante, parce qu'elle avoit vu et connu des pays et des personnes; une voix et un parler très-agréables, avec un air de douceur. Elle avoit aussi beaucoup plu, et elle étoit personne à beaucoup de réflexions. Elle avoit fait un choix des meilleures compagnies. Elle avoit un grand usage de les tenir, et même une Cour; une grande politesse, mais avec une grande distinction, et surtout une grande attention à ne s'avancer qu'avec discrétion et dignité. Elle étoit d'ailleurs propre à l'intrigue, avec beaucoup d'ambition; de ces ambitions vastes, fort au-dessus de son sexe, et de l'ambition ordi-

naire des hommes, et avec un désir pareil d'être et de gouverner.

C'étoit encore la personne du monde qui avoit le plus de finesse, sans que cela parût, avec des combinaisons dans la tête, et avec le plus de talents pour connoître son monde, et savoir par où le prendre et le mener. Sa galanterie et l'entêtement de sa personne fut une de ses foiblesses dominantes et surnageantes à tout jusque dans sa derniere vieillesse, et par conséquent ses parures, qui ne lui alloient plus, et que d'âge en âge elle poussoit toujours fort au delà du sien, la rendirent quelquefois ridicule. Elle étoit haute, fiere, allant à ses fins sans s'embarrasser des moyens, mais tant qu'elle pouvoit sous une écorce honnête, naturellement assez bonne et obligeante en général. Elle ne vouloit rien à demi, mais que ses amis fussent à elle sans réserve; aussi étoit-elle ardente et excellente amie, et d'une amitié que les temps, ni les absences n'affoiblissoient pas, et conséquemment, cruelle et implacable ennemie, et suivant sa haine jusqu'aux en-

fers; enfin un tour unique dans sa grâce, son art et sa justesse; une éloquence simple et naturelle en tout ce qu'elle disoit, et gagnoit au lieu de rebuter par son arrangement, tellement qu'elle disoit tout ce qu'elle vouloit, et comme elle le vouloit, et jamais rien de plus; secrete pour elle, et sûre pour ses amis, avec une agréable gaieté, une décence dans l'extérieur, et jusque dans l'intérieur même, avec une égalité d'humeur, qui, en tout temps et affaire, la laissoient maîtresse d'elle-même. Telle fut cette femme célebre qui a si long-temps et si publiquement gouverné et la Cour et la monarchie d'Espagne. Elle a fait tant de bruit dans le monde et par son regne et par sa chute, que j'ai cru devoir m'étendre pour la faire connoître et en donner l'idée qu'on en doit avoir, pour s'en former une qui soit véritable.

XIV.

Révolte à Naples contre le Roi d'Espagne: il part pour Naples; conspiration contre lui.

PEU de temps après son mariage, le Roi d'Espagne partit pour ses Etats d'Italie qui souffroient d'une révolte; et tandis que le Roi Philippe V n'étoit occupé qu'à répandre des grâces sur les seigneurs et sur le peuple de Naples, à confirmer les priviléges, remettre les dettes, il se préparoit une conspiration conçue à Vienne, tramée à Rome, et prête d'éclater à Naples: il ne s'agissoit de rien moins que d'assassiner ce prince.

Un des conjurés qui le vit dès le lendemain de son arrivée, fut si touché à sa vue, qu'il prit sur le champ la résolution de découvrir ce complot. Il s'adressa à un officier de la Cour, et demanda à parler au Roi pour une affaire très-importante et très-pressée. On

résolut de l'admettre : il trouva le Roi accompagné seulement de Marchin, des deux seigneurs du *Despacho*, et de Louvillé, et en leur présence il révéla la conjuration et ceux qui en étoient : il donna des lettres qu'il avoit apportées ; il indiqua des gens travestis en moines, et des moines aussi qui devoient arriver par différentes portes. Ils arriverent en effet, et furent arrêtés en entrant dans la ville, avec les lettres dont ils étoient chargés, qui vérifierent tout ce dont leur camarade les avoit accusés.

On se saisit de divers seigneurs : le plus grand nombre prit la fuite ; les prisons furent remplies de criminels : cependant on avoit dépêché secrétement à Rome où l'on se saisit de la cassette du baron de Lisola que l'empereur y tenoit avec une sorte de caractere, et il s'y trouva tant de choses précises sur le projet de l'exécution, que la Cour de Vienne n'osa crier contre cette violence. Les plus coupables de toute qualité furent exécutés dans les châteaux de Naples, d'autres furent envoyés aux Indes, d'autres bannis : on fit grâce au plus grand nombre.

Tout ce qui n'étoit pas de la conjuration, en témoigna de l'indignation. On crut donc sur cette dispostion publique éteindre toute mauvaise volonté par la clémence et les bienfaits. Ils furent poussés jusqu'à former un régiment de gardes napolitaines, officiers et soldats auxquels le Roi déclara vouloir confier la garde de sa persoñne. Le Roi en prit une partie sur le bâtiment qui le porta à Final. Je ne sais qui fut l'auteur d'une confiance si outrée, qui pensa être funeste; car Mr de Vendôme découvrit par des lettres interceptées, que des officiers de ce régiment avoient traité avec le prince Eugene pour lui livrer le Roi mort ou vif, en le conduisant à l'armée, appuyés de deux mille chevaux que ce général devoit envoyer secrétement au-devant d'eux, soutenus d'un plus gros corps pour s'emparer de sa personne.

Sur ces avis, quelques-uns de ces officiers furent observés pour les arrêter tous; mais la crainte d'être découverts qui les occupoit, leur donna des soupçons. Presque tous s'enfuirent. On n'en put saisir que peu, qui

avouerent d'abord tout ce que Vendôme avoit mandé, et ne laisserent rien ignorer de cet horrible complot. Le régiment fût aussitôt cassé, et on veilla plus que jamais à la conservation de Philippe V.

X V.

Mde. de Maintenon veut gouverner l'Espagne par le canal de Mde. des Ursins qui se soutient par elle.

MADAME des Ursins qui bientôt se saisit de l'esprit de la Reine, n'avoit pas oublié de faire sa cour à la nôtre, et de lui rendre, tous les ordinaires, un compte exact de tout ce qui regardoit la Reine d'Espagne, jusqu'à lui donner les plus petits détails, et de la faire valoir le plus qu'il étoit possible. Les comptes s'adressoient à Mde de Maintenon, et passoient au Roi par elle. En même temps elle n'étoit pas moins attentive à informer de même le Roi d'Espagne en Italie, et à former la Reine

à lui écrire, et à Md[e] la duchesse de Bourgogne sa sœur. Les louanges que la princesse des Ursins donnoit par ses lettres à la Reine, tomberent peu à peu naturellement sur les affaires; et comme elle étoit témoin de ce qui s'y passoit, peu à peu elle s'étendit sur les affaires même, et accoutuma ainsi les deux Rois à l'en voir instruire par la nécessité d'accompagner la Reine, sans leur donner de soupçon d'ambition, et de s'en vouloir mêler.

Ancrée insensiblement de cette sorte, et sûre à peu près de l'Espagne, si la France la vouloit soutenir, elle flatta Md[e] de Maintenon par degrés pour ne s'avancer qu'avec justesse, et elle parvint à la persuader que son crédit ne seroit que le sien; que si on lui laissoit quelque autorité dans les affaires, elle n'en useroit que pour la croire et pour lui obéir aveuglément; que par elle à Madrid, elle, à Versailles, régneroit en Espagne plus absolument qu'en France, puis qu'elle n'auroit besoin d'aucun détour, mais seulement de commander; enfin qu'elle ne pouvoit atteindre ce degré de puissance que par la sienne,

qui n'auroit et ne pourroit espérer d'autre appui, au lieu que les ambassadeurs se gouverneroient par le ministere de France; lesquels les uns et les autres agiroient directement du Roi au ministere d'Espagne, et indépendamment d'elle qui ignoreroit même la plupart des choses, et ne seroit au fil de rien, ni en état d'influer sur rien que par des contours longs et incertains sur les choses seulement qu'elle apprendroit du Roi même.

Md^e^ de Maintenon dont la passion étoit de savoir tout, de se mêler de tout et de gouverner tout, fut enchantée par la Sirene. Cette voie de gouverner l'Espagne sans moyen de ministres, lui parut un coup de partie : elle l'embrassa avidement sans comprendre qu'elle ne gouverneroit qu'en apparence, et feroit gouverner la des Ursins en effet, puisqu'elle ne pourroit rien savoir que par elle, ni voir rien que du côté qu'elle lui présenteroit. De là l'union si intime entre ces deux importantes femmes ; de là cette autorité sans bornes de Md^e^ des Ursins; de là la chute de tous ceux qui avoient mis Philippe V sur le trône, et de

ceux dont les conseils pouvoient l'y soutenir; de là le néant de nos ministres sur l'Espagne dont aucun ne put s'y maintenir qu'en s'abandonnant sans réserve à la des Ursins.

Telle fut son adresse, et la foiblesse du Roi qui aima mieux gouverner son petit-fils par la Reine, que de le conduire directement par ses volontés et ses conseils, en se servant du canal naturel de ses ministres.

X V I.

Le Roi d'Espagne rappelé d'Italie par les aiguillons de l'amour pour sa femme.

Ce grand pas fait, l'alliance intime et secrete conclue entre les deux femmes pour gouverner l'Espagne, il fallut faire tomber le Roi dans les filets; la nature y avoit pourvu, et l'art l'acheva. C'étoit un prince fait exprès pour se laisser enfermer et gouverner. Aux dispositions de la des Ursins, il s'en joignit une

autre fort singuliere, née du concours de la piété du Roi avec le tempérament qu'il avoit. Ce prince en eut un si abondant qu'il en fut incommodé jusqu'au danger pendant son voyage d'Italie. Tout s'enfla prodigieusement. La cause de l'enflure ne trouvant pas d'issue par des vaisseaux aussi forts et peu accoutumés à céder d'eux-mêmes à la nature, reflua dans le sang. Cela causa au Roi d'Espagne des vapeurs qui hâterent son retour, et il n'eut de soulagement qu'après avoir retrouvé la Reine : de là on peut juger combien il l'aima, combien il s'attacha à elle, et combien elle sut s'en prévaloir, déjà initiée aux affaires et conduite par son habile gouvernante. La Reine retenoit donc presque toujours le Roi dans l'appartement, souvent dans celui de la camarera-major, qui étoit contigu. Là tout se traitoit en cachette des ministres des deux Cours.

XVII.

Orri et d'Aubigni en faveur en Espagne.

ORRI étoit parvenu à la plus grande intimité avec la des Ursins, et avoit les finances et le commerce, et s'y trouvoit en quart avec eux. Dans la suite un cinquieme fut souvent admis, bien couplé avec Orri. C'étoit d'Aubigni, fils d'un procureur au Châtelet de Paris, beau et grand drôle, très-bien fait, très-découplé de corps et d'esprit, qui étoit depuis long-temps attaché à la princesse sur le pied et sous le nom d'écuyer, et sur laquelle il avoit le pouvoir qu'ont ceux qui suppléent à l'insuffisance des maris.

Ainsi la des Ursins et Orri, maîtres de tout et sans contradiction, prirent le plus grand vol de puissance en Espagne qu'on eût vu depuis le duc de Lerme, et le Comte duc d'Olivarez, et ne se servirent de Rivas que

comme d'un secrétaire, en attendant de le chasser comme ils avoient déjà fait Portocarrero et ceux qui avoient eu part au testament de Charles II. Le cardinal d'Estrées, continuellement aux prises avec la des Ursins, et toujours battu, se lassa de l'être, et demanda son rappel, ne pouvant supporter davantage un séjour en Espagne, si inutile à tout bien, et si honteux pour lui. L'abbé d'Estrées demeura avec le caractere d'ambassadeur. Louville qui, jusqu'au retour de Philippe V d'Italie, avoit été le modérateur du Roi et de la monarchie, le seul confident de son cœur, et le distributeur des grâces, eut ordre de revenir, en même temps que le cardinal d'Estrées en reçut la permission. Le peu de François qui étoient au Roi d'Espagne, furent rappelés en même-temps, excepté quatre ou cinq, qui, de bonne heure, s'étoient attachés à la princesse des Ursins, et qui n'avoient jamais été à portée de se mêler de rien, ni de lui donner aucun ombrage. Rivas restoit seul. L'étendue de sa charge importunoit encore la camarera-major qui, résolue de s'en défaire, ne s'en vouloit défaire qu'estropié pour n'avoir pas

à

à lui donner de successeur entier. Elle détacha de sa charge, qui embrassoit tous les départements, excepté les finances et le commerce, qu'Orri faisoit sans titre, mais sans supérieurs, le département de la guerre et celui des affaires étrangeres. Ce ne fut qu'un prélude : bientôt après le pauvre Rivas dépouillé de ses deux importants départements, et des finances données à Orri, fut tout-à-fait remercié.

La des Uursins parvenue à la suprême puissance, et avec ses appuis à Versailles, régnoit en plein, et ne songeoit qu'à écarter tout ce qui pouvoit troubler ou partager le moins du monde sa puissance.

XVIII.

La des Ursins fait nommer le duc de Berwic général d'armée, et Puységur.

IL falloit une armée sur les frontieres du Portugal contre l'archiduc, par conséquent un général françois pour commander des troûpes françoises, et peut-être aussi celles d'Espagne. Elle avoit connu de tout temps la Reine d'Angleterre qui étoit Italienne; elle l'avoit fort cultivée dans ces longs séjours qu'elle avoit faits à Paris, et elle étoit en commerce d'amitié avec elle. Elle imagina donc de faire donner au duc de Berwick le commandement des troupes françoises en Espagne; elle le connoissoit doux, simple, courtisan, sans bien et avec une famille. Elle compta de faire tout ce qu'elle voudroit d'un homme dépendant du Roi et de la Reine d'Angleterre, qui lui auroit l'obligation de sortir de son état

de lieutenant général, et auroit besoin d'elle pour s'élever et s'enrichir; et s'éviter d'avoir à compter avec un françois qui auroit une consistance indépendante d'elle : elle en fit donc sa cour à St. Germain, et le proposa à Versailles.

Le Roi, par égard pour le Roi d'Angleterre, et sa similitude avec ses bâtards, fut ravi de distinguer Berwick, et lui donna une armée à commander. Luxembourg et Villeroy avoient traité Berwick comme leur enfant, et vanté ses talents au Roi pour la guerre. Ce prince si bien disposé, accorda ce général à la priere du Roi, de la Reine d'Angleterre, à la demande de la des Ursins, et aux témoigages avantageux qui lui avoient été rendus de la capacité du général.

Puységur fut nommé pour commander avec lui. Il partit le premier, et trouva tout à merveilles, depuis les Pyrénées, jusqu'à la hauteur de Madrid, pour la subsistance des troupes françoises, et en rendit un compte fort avantageux au Roi. En arrivant à Madrid, il

travailla avec Orri qui, papiers sur table, lui montra ses magasins faits tant pour la route jusqu'à la frontiere de Portugal, que sur la frontiere même pour la subsistance de l'armée, et tout son argent prêt.

Puységur qui avoit trouvé tout dans le meilleur état du monde, ne pensa pas qu'Orri eût pu manquer de soin pour la frontiere, dans une conjoncture si décisive pour l'Espagne que celle où elle se trouvoit, d'y terminer promptement la guerre avant que l'archiduc fût secouru; et beaucoup moins, qu'un ministre chargé de tout, eût l'impudence de lui montrer en détail toutes ses précautions, s'il n'en avoit pris aucune. Content donc au dernier point, il manda au Roi les plus grandes louänges d'Orri, par conséquent de Md[e] des Ursins, et de leur bon et sage gouvernement, et donna des espérances les plus flatteuses du grand usage qui s'en pouvoit tirer; et plein de ces idées, il partit pour le Portugal pour reconnoître tout par lui-même, et ne trouva aucun vivre.

XIX.

Friponnerie d'Orri.

On comprend que les fripons volent, mais non qu'ils le fassent avec l'audace de persuader contre les faits sitôt et si aisément prouvés. Toutefois, c'est ce qu'Orri s'étoit promis de l'appui de la princesse et de la fascination de Versailles à leur égard; et l'aveuglement fut tel, que dans ce même temps où ils devoient être si en peine de l'effet de leur conduite, Md^e^ des Ursins y mit le comble. Elle avoit si bien lié et garroté le pauvre abbé d'Estrées, qui se promettoit, je ne sais comment, une fortune, en se cramponant dans son triste emploi en Espagne, qu'il avoit consenti à l'inouie proposition que cette ambitieuse lui avoit faite de n'écrire au Roi que de concert avec elle. Une dépendance si gênante pour qui que ce fût, si folle pour un ambassadeur, si destructive de son devoir et de son ministere, devint à la fin insupportable à l'abbé.

X X.

La des Ursins dicte les dépêches de l'ambassadeur de France, et fait ouvrir et arrêter celles de l'abbé d'Estrées.

Il commença donc à lui souffler quelques dépêches; son adresse ne fut pas telle que la princesse si attentive à tout, si crainte et si bien servie, n'en eût le vent par le bureau de la poste. Elle prit ses mesures pour être avertie à temps, la premiere fois que cela arriveroit. Elle le fut, et n'en fit pas à deux fois. Elle envoya enlever la dépêche de l'abbé d'Estrées au Roi, l'ouvrit; et comme elle l'avoit bien jugé, elle n'en fut pas contente. Mais ce qui la piqua le plus, ce fut que l'abbé détaillant sa conduite et le conseil où tout se portoit et se décidoit, composé d'elle, d'Orri, et très-souvent de d'Aubigny, exagérant l'autorité de ce dernier, ajoutoit que c'étoit son

écuyer qu'on ne doutoit pas qu'elle n'eût épousé. Outrée de rage et de dépit, elle mit en marge de sa main : *pour mariée, non*, montra la lettre en cet état au Roi et à la Reine d'Espagne et à beaucoup de gens de cette Cour, avec des clameurs étranges, et ajouta à cette folie, celle d'envoyer cette même lettre ainsi apostillée, au Roi, avec les plaintes les plus emportées contre l'abbé, d'avoir écrit sans lui montrer sa lettre, comme ils en étoient convenus, et de l'injure atroce qu'il lui faisoit sur le prétendu mariage. L'abbé ne cria pas moins haut de la violation de la poste, de son caractere et du respect dû au Roi, méprisé au point d'intercepter, ouvrir, apostiller, rendre publique une lettre de l'ambassadeur du Roi à S. M.

La Reine d'Espagne, animée par Md^{e} des Ursins, éclata contre l'abbé. Pour le Roi, il se mêla peu de la querelle; mais ce peu fut en faveur de la des Ursins; soit qu'avec un bon sens qu'il eut toujours, et droit en toutes choses, mais qu'il retenoit captif et sous la glace, il sentît l'énormité du fait; soit qu'il

ne fût pas capable de prendre l'affirmative pour personne, par sa tranquillité naturelle. Cette lettre apostillée, accompagnée de plaintes et de la justice exemplaire qu'elle demandoit contre l'abbé, arriva fort peu après celles de Puységur, datées de la frontiere de Portugal. Ces dernieres avoient étrangement indisposé le Roi contre Orri et la princesse, qui avoit écrit pour soutenir la criminelle imposture d'Orri, de toutes ses forces. Nos ministres qui n'avoient abandonné les affaires d'Espagne que de dépit, ne perdirent pas une occasion si favorable de tomber sur ce gouvernement. Harcourt qui en sentit tout le poids et le danger, soutint tant qu'il put Md^e de Maintenon à protéger Orri dans une occasion où il y alloit de tout pour lui et pour Md^e des Ursins, à empêcher le renversement de leur puissance et le retour des affaires d'Espagne aux ministres qui ne la lui laisseroient plus retourner, en quoi lui même étoit le plus intéressé. Cette lutte balança jusqu'à ne savoir qui l'emporteroit, lorsque cette lettre fatale arriva avec les plaintes ameres de l'abbé d'Estrées, au Roi et aux ministres. Ce surcroît accabla Orri, et

la des Ursins. Le parti fut pris de la renvoyer à Rome, et de rappeler Orri. L'embarras fut la crainte d'une désobéissance formelle, et que le Roi d'Espagne ne pût résister aux cris de la Reine. Après ce dernier trait, les plus grandes extrémités étoient à prévoir, ce qui fit prendre ce tour de ne rien précipiter pour frapper le coup sans le manquer. Le Roi fit à la princesse une sévere réprimande; on le manda à l'abbé d'Estrées, ajoutant qu'il avoit bien raison de se plaindre, et rien de plus. L'abbé d'Estrées, qui crut que la princesse des Ursins ne pouvoit manquer d'être chassée, tomba dans le désespoir quand il l'en vit quitte pour si peu de chose. Ce désespoir et le dépit lui fit demander son rappel; il fut pris au mot, et ce fut un triomphe de plus pour Md[e] des Ursins de s'être défait si scandaleusement de lui dans une affaire où toute la raison étoit de son côté, et qui étoit celle du Roi même.

L'abbé d'Estrées à son retour, fut commandeur de l'ordre par la mort du cardinal de Furstemberg. Son oncle le cardinal eut

l'abbaye de St. Germain; et ces deux grâces ne laisserent pas que d'inquiéter Md^{e} des Ursins.

XXI.

Elle est disgraciée, et désolation de la Reine d'Espagne.

CEPENDANT la campagne étoit commencée en Portugal, malgré l'horrible conduite d'Orri. Le Roi d'Espagne voulut la continuer. Md^{e} des Ursins qui ne vouloit pas le perdre de vue, employa son crédit et celui de la Reine pour l'en empêcher, ou au moins pour qu'elle accompagnât son époux. Le Roi qui suivoit son dessein, avoit mandé à son petit-fils qu'ayant été chercher ses ennemis jusqu'en Lombardie, et ayant en personne son compétiteur dans le continent d'Espagne, il seroit honteux et indécent qu'il ne se mît pas à la tête de son armée contre lui. Il le

soutint fortement dans cette résolution, et s'opposa nettement à ce qu'il se fît accompagner de la Reine dont l'embarras et la dépense seroient préjudiciables. Il rompit ainsi le voyage, et pressa tellement le départ du Roi son petit-fils, qu'il parut à la tête de son armée, où l'abbé d'Estrées eut ordre de l'accompagner, en attendant l'arrivée de son successeur. C'étoit le point où le Roi vouloit en venir. Si tôt que cela fut exécuté, il lui écrivit sur l'éloignement de Mde des Ursins, d'un style à lui en persuader la nécessité et le parti pris de ne rien écouter. Il écrivit en même-temps avec plus d'autorité à la Reine, et envoya un ordre à la princesse des Ursins de partir de Madrid, de sortir des Espagnes, et de se retirer en Italie.

Ce coup de foudre mit la Reine au désespoir, sans accabler la des Ursins qui le supporta avec un courage mâle, réfléchi et sans hauteur, pour ne pas irriter davantage, mais sans bassesse. Après une quinzaine de jours après avoir reçu l'ordre, elle s'en alla à Alcala, que les nombreux et savants colleges que

Ximenes a fondés, ont rendu célebre. Cette petite ville est à sept lieues de Madrid, et elle y tint bon contre tous les ordres réitérés qu'elle y reçut de partir. Enfin, au bout de cinq semaines d'opiniâtre séjour en ce lieu, toutes ses trames bien ourdies, et assurées avec une présence d'esprit, qui ne se peut trop admirer dans ce court espace si traversé de dépit, de rage, de douleur, et dans l'accablement d'une profonde chute, elle s'avança vers Bayonne aux plus petites journées et aux plus fréquents séjours qu'elle pût et qu'elle osât. Le Roi d'Espagne lui envoya 1500 pistoles, quoiqu'il eût plus besoin d'argent qu'elle, et que sans le crédit de l'abbé d'Estrées, qui trouva cent mille écus, il n'eût pu sortir de Madrid.

Orri eut ordre aussi de venir rendre compte de l'impudence de ses mensonges et d'une administration qui sauvoit l'archiduc, et empêchoit la conquête du Portugal que les progrès de l'armée de France et d'Espagne montrerent avoir été sûre et facile, si on eût trouvé seulement la moitié des vivres que cet audacieux fripon avoit dit et assuré à Puységur

être par-tout dans les magasins établis sur cette frontiere.

La des Ursins de son côté s'avançoit toujours à pas lents, insistant sur la permission de venir se justifier à la Cour: ce n'étoit pas qu'elle osât l'espérer; mais à force d'instances et de cris elle vouloit éviter l'Italie, et obtenir un exil en France, d'où, avec le temps, elle sauroit peut-être se tirer, parce que tout passe dans les Cours, même les plus terribles orages, quand on est bien appuyé, et qu'on sait ne pas s'abandonner au dépit et aux revers.

D'Harcourt, par l'Italie, perdoit jusqu'à l'espérance de tous les secrets détails, par lesquels il se maintenoit; et Md[e] de Maintenon, toute celle de sa part directe au gouvernement d'Espagne. Ils sentirent l'un et l'autre cette perte. Après les premiers temps de l'éclat, ils reprirent leurs esprits. Le Roi fut obéi et jouit de la vengeance. Le cordon de l'ordre à l'abbé d'Estrées, et l'abbaye de St. Germain à son oncle, la combloit; c'étoit un accablement pour la des Ursins, chassée

avec si peu de ménagement. La pitié put avoir lieu après une exécution aussi éclatante, et la réflexion qu'il ne falloit pas pousser la Reine d'Espagne à bout sur des choses qui n'influoient plus sur les affaires.

Ce fut le biais que prit la Maintenon pour arrêter la princesse des Ursins en France. Cela paroit l'Italie, et suffisoit pour lors; mais il falloit ménager le Roi si ferme sur l'Italie: il n'étoit pas temps de lui laisser naître aucun soupçon; c'est ce qui détermina à fixer à Toulouse le séjour qui fut accordé enfin comme une grâce à Md^e^ des Ursins, et en même-temps avec beaucoup de peine.

XXIII.

Intrigues pour son retour.

CEPENDANT la Reine d'Espagne outrée de la chute de la princesse, avoit, par un conseil profond, persuadé au Roi de choquer en tout les conseils de son grand-pere, et de négliger ses volontés avec affectation. Toutes

les affaires en Espagne périssoient entre ses mains. Le Roi s'en plaignit avec amertume. Le but étoit de le lasser et de lui faire concevoir qu'il n'y avoit que Md^e des Ursins bien traitée, toute-puissante et de retour, qui pût remettre les choses dans le premier état, et le faire obéir en Espagne, comme dans les premiers temps. Quand tout fut ainsi bien préparé, Harcourt, d'une part, qui, avec hardiesse, s'étoit toujours conservé la liberté de parler au Roi des choses d'Espagne; et Md^e de Maintenon, de l'autre, lui représenterent peu à peu le pouvoir sans bornes de la Reine d'Espagne sur le Roi son mari. Le dépit extrême qu'elle témoignoit jusqu'à une contradiction aigre et continuelle pour tout ce qui venoit du Roi, aux dépens de ses propres affaires, par une humeur dont elle n'étoit plus maîtresse, et qui en effet avoit bien sa cause dans la dureté qu'éprouvoit une personne pour qui elle avoit déployé tout ce qui étoit en elle, pour adoucir l'ignominie de son sort; qu'après tout il n'étoit question pour la contenter que d'une complaisance entierement étrangere et indifférente aux

affaires, qui n'y pouvoit rien influer, de permettre à Md^{e} des Ursins de venir à la Cour y dire tout ce qui lui plairoit pour sa justification, et devenir après, tout ce qui lui plairoit, excepté d'y demeurer et de retourner en Espagne; retour dont la Reine même ne parloit plus, et se bornoit à ce que son amie pût être entendue elle-même; que ce qui ne se refusoit pas aux plus coupables, pouvoit bien s'accorder à une personne de son sexe et de sa qualité; que quelles que fussent ses fautes, sa chute de si haut et si prompte, l'exil où depuis si long-temps elle en donnoit le spectacle, le contraste des grâces si marquées du cardinal et de l'abbé d'Estrées, étoient une pénitence qui méritoit bien que le Roi content de lui avoir fait sentir le poids de son indignation, et à la Reine d'Espagne celui de son autorité paternelle, voulut bien marquer à une princesse, par les mains de qui on étoit obligé de passer pour toutes les affaires, et qui étoit outrée, une considération qui surement l'adouciroit, la charmeroit même, et la feroit rentrer dans le chemin d'où le dépit l'avoit égaré, qui, s'il étoit continué,

tinué, pouvoit, par de mauvais conseils d'humeur, porter les affaires en de fâcheuses extrémités qui, après les malheurs de Hochstet, de Gibraltar, de la révolte de Catalogne, demandoient des soins et une conduite qui ne pouvoit réussir que par un grand concert.

Le Roi, dont la vérité n'approcha jamais dans la clôture où il étoit emprisonné, fut le seul des deux monarchies qui ne se douta point du tout que l'arrivée de la des Ursins à la Cour, fût le gage assuré de son retour en Espagne, et de celui d'une puissance plus grande que jamais. Fatigué des contradictions qu'il éprouvoit, inquiet du désordre dangereux qui en résultoit pour les affaires, dans un temps où leur changement de face demandoit une parfaite union entre les deux couronnes, lassé des instances et réflexions qu'on lui présentoit, il accorda la grâce si instamment demandée. Les ministres en furent étourdis.

Quelque informée que fût la des Ursins de tout ce qui se faisoit pour elle, sa joie sur-

passa bientôt l'espérance ; mais ce coup d'œil de son retour à la toute-puissance, ne la dérangea pas plus qu'avoit fait la chute de la foudre sur elle. Toujours maîtresse d'elle-même, attentive à tirer tout le parti possible de son admission à se justifier, elle conserva l'air d'une disgraciée humiliée : elle avoit prévenu ses amis de s'en tenir à ce ton ; elle craignoit surtout de laisser rien apercevoir au Roi qui le fronçât et le tînt en garde ; elle ne se précipita point de partir, et partit néanmoins aussitôt pour ne laisser rien refroidir, et marquer son empressement à profiter de la grâce qu'elle recevoit, et qu'elle avoit toujours si ardemment souhaitée.

XXIII.

Son triomphe et son retour en Espagne accordé.

Le courrier qui lui portoit cette agréable nouvelle, étoit à peine parti, que le bruit de son retour qui se répandit aussitôt à la Cour, y produisit un mouvement inconcevable. Les seuls intimes de la des Ursins demeurerent tranquilles et modérés. On se prépara donc à un soleil levant qui alloit changer et renouveler bien des choses dans la nature. Elle arriva enfin à Paris le 4 janvier.

Plusieurs personnes de distinction allerent plus ou moins loin à sa rencontre. Les Noailles n'y manquerent pas; et le plus loin de tous, le duc d'Albe, qui avoit cru bien faire en s'attachant fortement aux d'Estrées, et qui espéra laver cette tache en lui prodiguant les honneurs qu'il put. Il alla en cortege fort loin hors de Paris à sa rencontre avec la duchesse

d'Albe, et la mena coucher chez lui, où il lui donna une fête. Md[e] des Ursins eut lieu d'être surprise d'une entrée aussi triomphante; il lui fallut capituler pour sortir de chez le duc d'Albe.

Il lui importoit de se mettre en lieu de liberté. Elle alla chez la comtesse d'Egmont sa niece à la mode de Bretagne; et ce fut dès-lors un grand concours chez elle, qui, sous prétexte d'avoir besoin de repos, ferma sa porte au commun, et ne sortit pas de chez elle. M[r] le Prince y courut le premier, et à son exemple, tout ce qu'il y eut de plus grand et de moins connu d'elle.

Quelque flatteur que fût le concours, elle n'en étoit pas si occupée, qu'elle ne le fût beaucoup plus de se mettre au fait de tout ce que les dépêches n'avoient pu comporter, et de la carte présente. La curiosité, l'espérance, la crainte, la mode y attiroit cette foule dont plus des trois quarts n'entroient pas.

Les ministres surtout en furent alors effrayés.

Torcy eut ordre du Roi de l'aller voir. Il en fut étourdi; il ne répliqua pas, en homme qui vit la partie faite et le triomphe assuré, et obéit. La visite se passa avec embarras de sa part, et une froideur haute de l'autre.

Ce fut l'époque aussi qui fit changer de ton à Md^e des Ursins : jusque-là, modeste, suppliante, presque honteuse, elle en vit et apprit tant, que de répondante qu'elle se proposoit d'être, elle crut pouvoir devenir accusatrice, et demander justice contre ceux qui, abusant de la confiance du Roi, lui avoient attiré un traitement si fâcheux et si long, et l'avoient mise en spectacle aux deux monarchies.

XXIV.

Elle vient en France, et Mde. de Maintenon en est jalouse.

APRÈS plusieurs entretiens particuliers et secrets avec le Roi, avec Md^{e} de Maintenon et Md^{e} la duchesse de Bourgogne, il fut déclaré qu'elle demeureroit à la Cour jusqu'au mois d'Avril pour donner ordre à sa santé et à ses affaires.

On retourna à Marly, et la des Ursins fut de ce voyage. Rien de pareil à l'air de triomphe qu'elle y mit, et aux attentions continuelles du Roi pour elle; les fréquents entretiens qu'elle avoit avec lui chez Md^{e} de Maintenon, et qui étoient très-longs; ceux qu'elle avoit fort souvent le matin avec la Maintenon toute seule, la rendirent la divinité de la Cour.

Dès-lors il ne fut plus douteux qu'elle retournât en Espagne; cependant elle se trouvoit dans son pays si fort au dessus de ce qu'elle avoit pu imaginer, qu'elle balança. Les empressements de la Reine ne la touchoient plus avec le même retour, et elle éludoit les légeres insinuations qui lui étoient faites à ce sujet: l'âge et la santé de la Maintenon la tentoient: elle eût mieux aimé dominer ici qu'en Espagne. Elle se flattoit sur les distinctions et les marques d'amitié que lui donnoit le Roi, et du reflet de considération qui en arrivoit.

Cependant elle aperçut la séduction dangereuse de cet appât: elle résolut de partir, mais de différer tant qu'il lui seroit possible, de se faire prier, payer même si elle pouvoit, au-delà de ce qu'elle l'étoit; mais d'éviter surtout de rompre le fil en le tirant trop, et de ne plus songer à ce pays-ci que comme au fondement de son regne en Espagne.

Cependant les délais dont faisoit usage Md^e^ des Ursins, et dont Md^e^ de Maintenon

n'apercevoit point de raison réelle, commençoient à lui devenir suspects. On commença donc à la presser, et c'est où Md^e^ des Ursins les attendoit. Alors elle commença à s'expliquer davantage sur le poids dont elle alloit être chargée dans un pays dont elle étoit partie avec tous les affronts d'une criminelle; qu'il étoit difficile qu'elle pût y paroître avec honneur, et surtout avec la considération qui étoit indispensablement nécessaire pour bien servir les deux Rois, si quelque chose de public n'y annonçoit la confiance qu'ils vouloient bien prendre en elle. L'éloquence, l'adresse, le tour, les grâces, la finesse de l'expression, l'attention à l'effet des paroles, à l'air dont elles étoient reçues, tout fut bien déployé, et masqué sous les voiles de la simplicité, de la nécessité, du naturel. L'effet aussi en passa les espérances. Ce fut à Marly dans un tiers de plus de deux heures entre le Roi et la Maintenon, le 15 Juin. La des Ursins y prit congé, plus que contente: elle crut ne devoir pas prolonger; mais en femme aussi habile qu'elle l'étoit, elle demanda la permission de voir le Roi encore une fois à

son retour à Versailles ; c'est qu'en les mettant à leur aise par le congé qu'elle en prenoit, elle ne vouloit pas partir, que les grâces qu'elle venoit d'obtenir, ne fussent, les unes expédiées, et les autres acheminées. Elle partit enfin à la mi-juillet.

Alors le duc de Grammont fut rappelé, et Amelot mis à sa place. Il avoit été en ambassade en Portugal, à Venise, en Suisse, &c.: par-tout il avoit réussi, s'étoit fait aimer, et avoit acquis une grande réputation. La des Ursins obtint une chose bien plus difficile, parce que le Roi s'étoit laissé aller peu à peu à la résolution de ne lui rien refuser : ce fut le retour d'Orri en Espagne, sous prétexte de la grande connoissance qu'il avoit des finances de ce pays-là, et des lumieres qu'Amelot ne pouvoit tirer de personne plus surement, ni avec plus d'étendue et de détail que de lui sur ces matieres. On se persuada encore que sous les yeux d'Amelot, il ne pourroit plus retomber dans les manquements qui, avec ses mensonges, avoient fait son crime.

X X V.

Les cortès ou assèmblées nationales d'Espagne reconnoissent le prince des Asturies successeur de Philippe V.

LA principale affaire qui se passa vers ce temps-là en Espagne, fut la décision des cortès en faveur du prince des Asturies, qu'ils reconnurent successeur de Philippe V, lors même que l'extrémité où les affaires se trouvoient, réduites par les malheurs de la guerre en tous les lieux, et par la disette et la misere où la France fut cette année, faisoit craindre au Roi et à la Reine d'Espagne un abandon à leurs propres forces, dont il se parloit depuis quelque temps à l'oreille. Le prince des Asturies avoit près de 20 mois, et se portoit bien. Ces soupçons firent prendre la résolution de s'assurer et de se lier les Espagnols de plus en plus, en renouvelant une ancienne

cérémonie qui est de faire *jurer pour les princes*, comme ils le disent, c'est-à-dire, de le faire reconnoître pour successeur de la couronne et de lui faire rendre hommage, et prêter le serment de fidélité, comme tel et comme Roi futur et nécessaire, par tous les membres de la monarchie.

Les cortès, c'est-à-dire, les *états généraux*, furent convoqués pour cela, et s'assemblerent le 7 Avril, dans l'église des Hiéronymites du palais du *Buenretiro*, tout à l'extrémité de Madrid. Cette cérémonie qui dura plus de trois heures, fut fort pompeuse, et tous les ordres du royaume y témoignerent une grande affection.

Fin du Tome III des Mémoires d'Etat et Militaires du Regne de Louis XIV.

NOTES,

ADDITIONS ET EXPLICATIONS

Des matières contenues dans le Tome III. des

MÉMOIRES D'ÉTAT ET MILITAIRES

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS XIV.

Extraites du porte-feuille du DUC DE SAINT-SIMON, de plusieurs autres porte-feuilles des Seigneurs ses contemporains et de quelques Mémoires imprimés.

NOTE PREMIÈRE.

Sur le caractère de Monsieur, frère de Louis XIV, & père de Philippe II d'Orléans, depuis régent de France ; sur son attachement particulier à un chevalier de Lorraine.

Supplément, au livre V. §. 3. de ce volume.

COMME le caractère du prince et ses inclinations paroissent évidemment dans une lettre ardente qu'il écrivit à COLBERT, j'ai voulu joindre ici la piece justificative des Mémoires de St. SIMON, que nous fournit Monsieur lui-même. J'ai tiré cette lettre précieuse du porte-feuille de Colbert.

Lettre de Monsieur, frère de Louis XIV, à Colbert.

Villers-Coterets, le 2 Février 1670.

MONSIEUR COLBERT,

Comme depuis quelque temps je vous crois de mes amis, et que vous êtes le seul de ceux qui ont l'honneur d'approcher le roi, qui m'en ayez donné des marques, dans

l'épouvantable malheur, qui me vient d'arriver, je crois que vous ne serez pas fâché, que je vous prie de dire au roi, que je suis venu ici, avec la derniere douleur de me voir obligé de m'éloigner de lui, ou de m'éloigner avec honte de sa cour : que je le prie de considérer ce qu'on diroit dans le monde, si l'on me voyoit gai et tranquille dans les plaisirs de Saint-Germain et du Carnaval, pendant qu'un prince innocent, le meilleur ami que j'aye sur la terre, et attaché à moi, languit pour l'amour de moi dans une misérable prison ; de plus, la manière dont on l'a pris, a été pour moi le plus sensible affront que je pusse recevoir, ayant été plus long-temps incertain, si c'étoit à ma personne que l'on en vouloit, ma chambre ayant été assez long-temps environnée de toutes parts de gardes, tant aux portes qu'aux fenêtres; et tous mes domestiques épouvantés, me vinrent dire qu'ils ne savoient si c'étoit à moi que l'on en vouloit. De plus le roi fait demander à ma femme quel parti elle vouloit prendre; cela marquoit donc, qu'il avoit envie d'autoriser qu'elle

qu'elle ne fît pas son devoir à mon égard en me fuyant. Malgré toutes ces raisons, si je m'étois cru utile au service du Roi, je ne l'aurois pas quitté; mais la manière dont il m'a traité toute sa vie, me fait bien croire le contraire. Je sais que dans l'humeur où je suis, je ne pourrois lui être que désagréable, et qu'il auroit de la peine même à avoir, à tous momens, devant ses yeux un frère qu'il a mis dans le dernier désespoir; que cela seroit très-ennuyeux pour lui, et fort honteux pour moi; que je n'ai aucun dessein que de lui cacher ma sensible douleur jusques à tant qu'il veuille me redonner de la joye. Que si j'osois je prierois le Roi de se mettre à ma place et de songer à ce qu'il feroit dans une pareille occasion, de me donner conseil lui-même, un conseil tel qu'il le croiroit honnête pour moi, et que tout le monde vît qu'il l'a donné à un frère, qui n'a songé toute sa vie qu'à lui être agréable et à lui plaire, comme ma conduite a pu le lui faire connoître. Cependant j'aime mieux vous ouvrir mon coeur qu'à tout au-

tre, parce que je sais que vous êtes sincère et de bonne foi, que vous n'avez d'autres intérêts que ceux du Roi, et que vous savez mieux que personne que mon malheur m'est arrivé dans un temps où je méritois un autre traitement assurément, par toutes les choses que je sacrifiois tous les jours au Roi; que si M. le Chevalier de Lorraine étoit coupable, j'aurois été le premier à l'éloigner d'auprès de moi; mais qu'il n'a jamais songé qu'à pouvoir mériter ses bonnes grâces et son estime, que j'en pouvois répondre, connoissant mieux que personne le fond de son coeur; qu'enfin je ferois voir, à la honte de mes ennemis, que j'aimois le Roi plus que moi-même; mais qu'il me donnât les moyens d'accorder ma tendresse avec mon honneur, et qu'en cela je le conjurois de songer que j'étois son frère.

Après cela je n'ai rien à vous dire que de vous assurer que je serai toute ma vie, M. Colbert, votre bien bon ami.

Signé. PHILIPPE.

NOTE SECONDE.

Considérations sur le Gouvernement Espagnol au commencement de ce siécle, quatre ans après l'arrivée du Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, dans ce Royaume.

Pour servir d'explication au §. XII de ce Volume, sur Madame des Ursins, et sur le ministère d'Espagne.

Lettre de Madame des Ursins, de retour en Espagne, à Madame de Maintenon.

Du 4 octobre 1705.

L'ESSENTIEL aujourd'hui n'est pas de contenter les Grands; on ne le peut faire qu'en leur laissant l'autorité qu'ils ont usurpée; mais c'est perdre le Royaume et risquer la personne du Roi. Il faut travailler,

comme l'on fait, à avoir des troupes, trouver les moyens de les payer et se moquer du reste. Plût à Dieu qu'il nous fût aussi possible de prendre le dessus sur les prêtres et sur les moines, qui sont la cause de toutes les révoltes que vous voyez ! Rien ne m'afflige comme de voir l'autorité du Roi d'Espagne assez bornée pour n'oser faire punir des gens qui travaillent publiquement à lui arracher sa couronne, et qui souvent sont chargés de plusieurs autres crimes : c'est cependant ce qui arrive tous les jours, et ce que la Cour de Rome a trouvé moyen d'établir si absolument, qu'il n'est pas même permis d'y trouver à redire.

NOTE TROISIÈME.

Suite de l'état politique de l'Espagne, en 1705, relativement aux Puissances étrangères, à la France et à la Savoye.

Pour servir de supplément au §. XV du Livre VI de ce Volume.

Lettre de Madame des Ursins à M. le Marquis de Torcy.

Du 6 novembre 1705.

C'EST une vérité incontestable, Monsieur, que cette Nation ne s'est donnée à un Prince François que par la crainte qu'elle n'avoit de n'être pas suffisamment secourue par l'Empereur. La ligue étoit désunie dans ce temps-là : la France avoit de puissantes armées sur les frontiéres d'Espagne, et la

Maison d'Autriche paroissoit abandonnée de ses alliés, qui demandoient que cette Monarchie se divisât. Ce furent-là les raisons que donnerent à Charles II ceux qui lui conseillerent de faire un testament en faveur du Duc d'Anjou ; on n'en sauroit douter. Philippe V fut donc reçu avec des applaudissemens infinis, et qui que ce soit ne parut mécontent, tant que cette situation dura. Dès que la plus grande partie de l'Europe se fut déclarée pour l'Archiduc, les François ne se trouverent plus en sûreté à Madrid. M. de Blécourt le peut dire : il y étoit pour lors, et j'ai plusieurs lettres que M. le Cardinal Portocarrero m'écrivoit à Barcelone, qui prouvent ce que j'avance. La défection de M. le Duc de Savoie et la guerre contre le Portugal ébranlérent encore les esprits ; mais ce qui les a aliénés entiérement, est la malheureuse journée d'Hochstet, qui a été regardée en ce pays-ci comme le coup fatal qui devoit faire périr la France. Pour lors les Grands, oubliant les bienfaits et la générosité du Roi

notre Maître, ont cru qu'ils ne pouvoient plus empêcher la division de leur Monarchie, qu'en se rangeant du parti des Alliés qui leur paroît le plus fort. Les peuples, d'un autre côté, las d'être sans commerce, accoutumés à haïr notre nation, et séduits par une infinité d'émissaires qui ont couru impunément toutes les provinces, se sont imaginé que, s'ils étoient sous la domination de l'Archiduc, ils vendroient leurs laines, qui font toute la richesse de l'Espagne, aux Anglois et aux Hollandois, et que leurs galions feroient en sûreté le voyage des Indes, dont ils se figurent que les François tirent aujourd'hui tout le profit.

Ce sont ces réflexions, Monsieur, et l'opinion où l'on est ici que la France est aux abois, qui ont jetté les uns et les autres dans la léthargie où vous voyez que sont ceux qui témoignent le plus de fidélité. Tous les autres prétextes ne sont inventés que pour couvrir ce que je vous déclare, et c'est pour parvenir plus aisément à changer

de maître, sans pouvoir être accusés d'infidélité, que les conseils ont détruit l'année passée toutes les troupes par des traitemens si barbares, qu'on ne trouve presque plus personne qui veuille servir dans l'infanterie. S'il faut reprocher quelque chose à M. le Duc de Grammont, c'est de n'avoir pas découvert ce mystère d'iniquité, et d'avoir travaillé comme les autres à réduire les affaires du Roi d'Espagne dans l'état où M. Amelot les a trouvées.

Je passe, Monsieur, aux changemens arrivés sous ce nouvel Ambassadeur : ils se sont faits presque tous, pendant que j'étois en voyage : ainsi vous devez croire que mon intérêt ne me porte point à les approuver. Cependant je dois vous dire, sans entrer dans un détail que je n'ai pas le temps de faire chiffrer, qu'il n'y en a quasi aucun qui n'ait éloigné la perte de cette Monarchie. Les uns ont rétabli, en quelque manière, l'autorité du Roi, qui étoit entièrement perdue; les autres ont donné le moyen

de ramasser quelques troupes, et il n'y en a point qui ait la moindre relation avec la révolte des Catalans, ou avec la mauvaise volonté des peuples de Valence et d'Arragon. Ces provinces sont les mieux traitées de l'Espagne : elles ne payent presque rien au Roi, et je ne sache pas qu'on ait donné la moindre atteinte à leurs priviléges.

NOTE QUATRIÈME.

Comment les Princes et les Rois mal élevés traitent les priviléges des peuples ; et comment Madame des Ursins traitoit les Catalans, dans la plus triste situation même de l'Espagne.

Fidélité des Espagnols, malgré la rage de Madame des Ursins.

Correspondance de Madame des Ursins avec Madame de Maintenon.

Pour servir de suite au même article.

24 mai 1706.

APRÈS la levée du siége de Barcelone, le Roi d'Espagne, ayant trouvé des obstacles insurmontables à revenir par l'Arragon,

avoit pris la résolution de se retirer en France par le Roussillon, ayant laissé toute son artillerie avec une partie de ses munitions de bouche. Ce pauvre Prince, s'en va avec des troupes vaincues, fatiguées, dénuées de tout, et passant encore dans cette infâme Catalogne, où l'on ne fera pas un pas sans trouver des buissons pleins de cette CANAILLE ENRAGÉE &c.

(*En parlant de Louis XIV.*) Jamais sujet n'a poussé plus loin le zèle pour sa gloire, ne lui a fait plus de sacrifices en lui obéissant, que lorsqu'il me commanda de revenir ici.

24 juin à Berlanga.

La Reine d'Espagne avoit envoyé ses pierreries en France pour les vendre ou les engager.

26 juin.

M. le Maréchal de Bervick avoit conseillé à la Reine de quitter Madrid, où l'ennemi

marchoit. Nous attendons avec une impatience incroyable les troupes françoises dont le Roi veut bien secourir Leurs Majestés Catholiques, car sans cela il n'y auroit plus rien à espérer.

A Lerme, 4 juillet 1706.

Les meilleures villes (de Castille) n'ont pas le courage de résister à la moindre sommation que les partisans ennemis viennent leur faire.

Je crains pour Naples, par ce que nous mandent M. le Cardinal de la Trimoille et le Vice-Roi. Si nous avions le malheur de perdre l'Espagne, il seroit au moins à souhaiter de pouvoir conserver les Etats d'Italie; et un Prince qui en seroit le maître, ne laisseroit pas d'être un grand Roi et de pouvoir être heureux.

A Burgos, le 15 juillet 1706.

Les troupes Espagnoles marquent tant de

bonne volonté, que nous commençons à craindre que les ennemis abandonnent Madrid, avant que nous soyons en état de les attaquer. S'ils étoient assez hardis pour risquer une bataille, le règne de l'Archiduc finiroit bientôt en Castille; peu de Portugais retourneroient chez eux, et Sarragosse ne pourroit pas longtemps rester dans la révolte. L'Andalousie et les autres provinces voisines font des efforts si considérables, qu'il ne paroît pas que nous ayons à craindre de ce côté-là, ni pour Cadix. Valladolid, qui sembloit branler (peut-être par l'infidélité de quelques Ministres) donna le 7 de ce mois une marque très-authentique de sa fidélité; car chacun sortit de sa maison, hommes, femmes et enfans, les armes à la main, en criant avec une telle fureur : VIVE PHILIPPE V. ET MEURENT LES TRAITRES. Qu'on remarque comme un bonheur que cette démonstration n'ait pas été suivie de la mort de tous ceux qu'on soupçonnoit être affectionnés à la Maison d'Autriche. Ces Provinces-ci, (toutes pauvres qu'elles sont) s'ef-

forcent d'amasser de l'argent pour donner au Roi. Nous sommes déjà sûrs de huit mille pistoles, et quoique nous ne les ayons pas encore, j'en envoyai une bonne partie il y a trois jours à M. l'Ambassadeur, ayant trouvé le moyen de me la faire avancer ici sur ma parole. Nous négocions une autre affaire qui pourra en produire quinze mille. Ce seroit un secours considérable dans ce temps de désordre, et dans lequel tout commerce est interrompu. On nous mande d'Arragon que plusieurs grosses villes se sont associées pour se défendre mutuellement et attaquer même Sarragosse. Le mal est que nous n'avons point d'avance à leur fournir pour l'argent, et que ces peuples en demandent.

Je n'ose m'imaginer les raisons qui ont empêché M. de Villars de passer en Italie: j'en trouverois peut-être qui me révolteroient contre lui.

A Burgos, le 5 août 1706.

Parmi les gens qui avoient suivi la Reine la plupart ne se soucient point du tout que ce soit Charles III. ou Philippe V. qui soient leurs maîtres.

De Burgos, le 12 août.

Dès que le peuple de Madrid a cru pouvoir donner des preuves de sa fidélité à son véritable Roi, jamais il n'y a eu une joie pareille, ni peut-être un exemple si marqué d'amour et de zèle pour la personne de son Prince.

Les Provinces continuent à lever des troupes pour leur défense. Les lieux les plus pauvres contribuent ce qu'ils peuvent et même au delà de leurs forces. Avanthier un Curé apporta six-vingt pistoles à la Reine pour le Roi : son village n'a que six-vingt familles très-pauvres. Il dit à Sa Majesté que ses paroissiens étoient honteux d'envoyer si peu ; mais qu'ils la supplioient

de considérer que, dans la même bourse, il y avoit six-vingt coeurs qui lui seroient fidèles jusqu'à la mort. Le bon homme pleuroit en haranguant la Reine et nous fit pleurer aussi. Un autre petit lieu qui n'a que vingt maisons, envoya hier cinquante pistoles avec de semblables protestations.

M. le Marquis de Torcy me mande que le Marquis de Leganés a obtenu la permission d'aller demeurer à Vincennes. Au nom de Dieu! Madame, qu'on ne regarde point cet homme-là comme un innocent : je le tiens très-criminel, et si l'on n'en a point trouvé des preuves dans ses papiers, c'est qu'ils ont été inventoriés par des hommes entiérement dévoués aux ennemis.

NOTE

NOTE CINQUIÈME.

Sur le Ministre Orry et sur Madame des Ursins, relativement à ce personnage.

Extraite de la Correspondance de Madame des Ursins avec Madame de Maintenon.

Pour servir d'addition au §. XIX, Livre VI, de ce Volume, sur Orry.

A Burgos, le 9 septembre 1706.

M. l'Ambassadeur est encore mieux instruit que moi des affaires d'Espagne. Il doit décider si M. Orry y est nécessaire ou non. Il m'a dit quelquefois que, sans cet homme, il ne lui eût pas été possible de travailler pour la finance..... On aura grand tort, si on me charge davantage des désordres dont M. Orry pourroit être cause, s'il est vrai que sa présence ou ses manières déplai-

sent également, comme on le dit, aux bons et aux mauvais serviteurs de Sa Majesté Catholique.

NOTE SIXIÈME.

Sur les Cortez ou Etats généraux d'Espagne.

LES Rois d'Espagne avoient eu l'adresse, 1°. de se débarrasser du retour périodique ou fréquent des Etats généraux.

2°. De réduire leur puissance à une simple représentation, à une cérémonie.

Comme tous les peuples de l'Europe, les Espagnols avoient laissé perdre l'usage d'être représentés.

Quand les Monarques favorisent les abus; l'Etat penche vers sa ruine.

Les Charlemagne, les Pepin, au contraire, établissent leur puissance sur le pouvoir partagé, sur les conseils, les prévenances.

Mais telle étoit la sottise des derniers Rois Castillans, qu'ils prenoient pour de la grandeur l'éloignement du peuple de toute affaire; et pour un témoignage de pusillanimité, le partage du pouvoir.

Cette erreur commune à la plupart des Princes de l'Europe en 1788, en perdra sans ressource un grand nombre.

Fin des Notes du Tome III des Mémoires du Règne de Louis XIV.

TABLE DES MATIÈRES

du Tome III des Mémoires d'état et militaires du règne de Louis XIV.

Livre quatrième.

		page
I.	*Expéditions militaires depuis 1692 jusqu'à 1697.*	4
II.	*Bataille de Nerwinde.*	6
III.	*Marche du Maréchal de Lorges devant le prince de Baden.*	19
IV.	*Guerre en Espagne, et bataille du Ter en Catalogne.*	21
V.	*Guerre en Flandres.*	24
VI.	*Mot du prince d'Orange après la prise de Namur.*	25
VII.	*Négociation armée avec la Savoie.*	26
VIII.	*Paix avec la Savoie, et mariage d'une princesse de Piémont avec M. le duc de Bourgogne.*	28
IX.	*Siège et prise de Barcelone.*	30

Livre cinquième.

I.	*Anecdotes de la mort de Madame, premiere femme de Monsieur, frere de Louis XIV.*	36
II.	*Portrait de Madame seconde femme de Monsieur.*	43

page

III. *Portrait de Monsieur, et sa mort.* 46
IV. *Portrait de M. le Duc.* 51
V. *Portrait de Mde. la Duchesse.* 56
VI. *Anecdotes sur Mde. la princesse de Conti.* 58
VII. *Portrait du duc et de la duchesse du Maine et du comte de Toulouse, légitimés par Louis XIV.* 66
VIII. *Histoire du duc du Maine; son mariage.* 70
IX. *Anecdotes sur les campagnes de M. du Maine.* 74
X. *Elévation de la famille de M. du Maine.* 80
XI. *Quelle idée on conçut en Europe de la fortune des enfants légitimés de Louis XIV. &c.* 93
XII. *Anecdotes sur M. le duc de Bourgogne.* 96
XIII. *Anecdotes sur Mde. la duchesse de Bourgogne.* 99
XIV. *Brouillerie entre les princesses à la Cour.* 108
XV. *Considérations intérieures sur les princes légitimés.* 112
XVI. *Mariage du duc de Chartres, depuis Régent du Royaume.* 120
XVII. *Commencement de l'abbé Du Bois.* 124
XVIII. *Il engage le duc de Chartres à épouser une fille légitimée de Louis XIV.* 126

LIVRE SIXIÈME.

Sur les affaires de la succession d'Espagne.

I. *Le Roi d'Angleterre dispose de cette succession.* 130
II. *Intrigues des seigneurs de la Cour d'Espagne pour l'adjuger à un prince françois.* 133
III. *Perplexité du Roi d'Espagne: il consulte le Pape.* 142
IV. *Il fait son testament en faveur du duc d'Anjou.* 146

page

V. *Sa mort ; les grands reconnoiſſent le duc d'Anjou.* 150

VI. *Conſeils à Verſailles pour l'acceptation du teſtament tenu chez Mde. de Maintenon.* 153

VII. *Le Roi conſulte la favorite.* 166

VIII. *Irréſolution du Roi.* 166

IX. *Il accepte le teſtament.* 167

X. *L'ambaſſadeur ſalue ſon nouveau Roi à genoux à la Cour de France.* 170

XI. *Départ du Roi d'Eſpagne.* 172

XII. *Il épouſe une princeſſe de Savoie, &c.* 175

XIII. *Son caractere.* 178

XIV. *Révolte à Naples contre le Roi d'Eſpagne: il part pour Naples; conſpiration contre lui.* 183

XV. *Mde. de Maintenon veut gouverner l'Eſpagne par le canal de Mde. des Urſins qui ſe ſoutient par elle.* 186

XVI. *Le Roi d'Espagne rappelé d'Italie par les aiguillons de l'amour pour ſa femme.* 189

XVII. *Orri et d'Aubigni en faveur en Eſpagne.* 191

XVIII. *La des Urſins fait nommer le duc de Berwick général d'armée, et Puyſegur.* 194

XIX. *Friponnerie d'Orri.* 197

XX. *La des Urſins dicte les dépêches de l'ambaſſadeur de France, et fait ouvrir et arrêter celles de l'abbé d'Eſtrées.* 198

XXI. *Elle eſt diſgraciée, et déſolation de la Reine d'Eſpagne.* 202

XXII. *Intrigues pour ſon retour.* 206

XXIII. *Son triomphe et ſon retour en Eſpagne accordé.* 211

XXIV. *Elle vient en France, et Mde. de Maintenon en eſt jalouſe.* 214

XXV. *Les Cortès ou aſſemblées nationales d'Eſpagne reconnoiſſent le prince des Aſturies ſucceſſeur de Philippe V.* 218

NOTES ET ADDITIONS, EXTRAITES DU PORTEFEUILLE DU DUC DE SAINT-SIMON ET AUTRES CONTEMPORAINS.

		page
I.	*Sur le caractère de Monſieur, frère de Louis XIV etc.*	223
	Lettre de Monſieur, frere de Louis XIV. à Colbert.	223
II.	*Conſidérations ſur le Gouvernement Eſpagnol au commencement de ce ſiecle etc.*	227
	Lettre de Mde. des Urſins, de retour en Espagne à Mde. de Maintenon.	227
III.	*Suite de l'état politique de l'Espagne, en 1705, etc.*	229
	Lettre de Mde. des Urſins à M. le Marquis de Torcy.	229
IV.	*Comment les Princes et les Rois mal élevés traitent les priviléges des peuples; etc.*	234
V.	*Sur le Miniſtre Orry et ſur Mde. des Urſins, relativement à ce perſonnage.*	241
VI.	*Sur les Cortez ou Etats généraux d'Espagne.*	242

FIN du Tome III des Mémoires d'état et militaires du regne de Louis XIV.

S 8 a 21

OEUVRES
COMPLETTES
DE
LOUIS DE SAINT-SIMON.

TOME QUATRIEME.

MÉMOIRES SECRETS
DU
REGNE DE LOUIS XIV.

Tome IV.

Avertissement.

On a publié en France à différentes reprises des anecdotes sans liaison ni ordre, tirées du dépôt des affaires étrangères et qu'on a intitulées *Mémoires du duc de St. Simon*, 3 voll. avec 4 voll. de Supplément.

Dans le dépôt des affaires étrangères se trouvent en effet onze volumes in-folio de mémoires manuscrits ou imprimés que le Duc de Saint-Simon avoit rassemblés et réunis pêle-mêle et sur lesquels il devoit composer les mémoires de son tems.

Les soi-disants Mémoires du Duc de Saint-Simon en 7 voll. in-8. sont l'extrait, même infidèle de 8 voll. in-4. qu'avoit extrait l'abbé de Voisenon: cet extrait de l'abbé de Voisenon étoit lui-même un Extrait des onze volumes in-fol. déposés au bureau des affaires étrangères et les onze voll. in-fol. sont, non les Mémoires originaux du Duc de Saint-Simon, mais simplement les matériaux de ces Mémoires que nous offrons aujourd'hui au public.

On trouve chez les mêmes Libraires

OEUVRES POSTHUMES DE FRÉDÉRIC II. ROI DE PRUSSE *en 15 voll. in-8. et un vol. de Supplément.* Seconde édition imprimée sur beau papier et en beaux caractères; prix 32 livres broché, et sur papier vélin 90 liv.

Cette édition originale dans laquelle on a rétabli tous les passages supprimés ou altérés par l'ancien ministère est la seule complette qu'il faut se garder de confondre avec les contrefaçons infidèles et vicieuses.

OEUVRES DE FRÉDÉRIC II. ROI DE PRUSSE, publiées du vivant de l'auteur; servant à completter la collection des Oeuvres de ce grand roi, *en 4 voll. in-8.* Prix 16 liv. br. et sur papier vélin 30 liv.

OEUVRES
COMPLETTES
DE
LOUIS DE SAINT-SIMON,

Duc et Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi et de la Toison d'or, etc. etc.

Pour servir à l'Histoire des cours de Louis XIV, de la Régence et de Louis XV.

Avec des Notes, des Explications et des Additions à la fin de chaque volume, extraites des Correspondances et des portefeuilles de l'auteur et de plusieurs Princes et Seigneurs ses contemporains.

TOME QUATRIEME.

A STRASBOURG
chez J. G. Treuttel, Libraire
et se trouve A PARIS
chez Onfroy, Libraire, rue St. Victor n°. 11.
1791.

MEMOIRES

D'ETAT

ET

MILITAIRES

DU REGNE DE LOUIS XIV.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Guerres de 1701 à 1706.

I. L'EMPEREUR *déclare la guerre à la France : théâtre en Italie : Vaudémont, général françois, suspect : le trouble parmi les généraux françois : le maréchal de Villeroy envoyé pour commander. II. Il est pris à la journée de Crémone. III. Le duc de Vendôme lui est substitué : combat de Luzara. IV. L'Angleterre et la Hollande, &c. déclarent la guerre à la France. V. Histoire de Marlborough, général anglois. VI. Bataille de Friedlingue. VII. Galions brûlés au port de Vigo. VIII. Le Portugal se déclare contre la France et l'Espagne. IX. Et la Savoie aussi. X. Le duc de Bourgogne prend Brisach. XI. Bataille de Hochstet XII. Le*

Roi envoie Berwick et Puységur en Espagne. XIII. Projets sur Cadix, échoués. XIV. Les ennemis prennent Gibraltar. XV. Bataille navale de Malaga, gagnée par le comte de Toulouse. XVI. Verue prise à discrétion. XVII. Belle campagne de Villars. XVIII. Prise de Haguenau. XIX. Campagne du Roi d'Espagne, et siége de Barcelone. XX. Bataille de Ramilliés.

I.

L'Empereur déclare la guerre à la France : théâtre en Italie : Vaudémont, général françois, suspect : trouble parmi les généraux françois : le maréchal de Villeroi envoyé pour commander.

CEPENDANT l'Empereur déclara la guerre à la France qui vouloit soutenir le duc d'Anjou sur le trône; et le théâtre de la guerre fut d'abord en Italie.

Le prince Eugene commandoit l'armée de l'Empereur; et Vaudémont, ayant sous lui Catinat et Tessé, celle d'Espagne et de France; après Vaudémont, étoient le fils unique de Vaudémont et Commercy, fils de sa sœur de Lillebonne. La moindre réflexion auroit engagé à tenir les yeux bien ouverts sur la conduite du pere; et la moindre suite d'application auroit bientôt découvert qu'elle étoit, et combien, plus que suspecte. Catinat la démêla

bientôt : il ne put jamais rien résoudre avec lui que les ennemis n'en fussent incontinent avertis, en sorte qu'il ne sortit jamais aucun parti, qu'il ne fût rencontré par un des ennemis plus fort du double, jusque-là même que cela étoit grossier, mais sans oser conclure. Catinat s'en plaignoit souvent; il le mandoit à la Cour; il n'y étoit soutenu de personne, et Vaudémont y avoit tout pour lui. Il captivoit nos officiers généraux par une politesse, une magnificence, et surtout par d'agréables, d'abondantes subsistances : tout l'utile, tout l'agréable venoit de son côté; tout le sec, toute l'exactitude venoit du maréchal. Il ne faut pas demander qui des deux avoit les volontés et les cœurs. L'état de Vaudémont qui ne pouvoit se soutenir, ni guere se tenir à cheval, et les prétextes d'être à Milan, ou ailleurs, à donner des ordres, le délivroient de beaucoup de cas embarrassants vis-à-vis d'un général aussi éclairé que Catinat, et pere des subalternes affidés de ses troupes. Les avis marchoient à Commercy et à son fils. Avec de si cruelles entraves, Tessé qui, bien qu'à son grand regret, roulant avec les

lieutenants généraux, étoit pourtant dans l'armée avec une distinction fort soutenue, et qui avoit, dès l'arrivée de Catinat, rompu lance contre lui, excitoit les plaintes de tous les contre-temps qui ne cessoient point; et finement appuyé de Vaudémont, bandoit tout contre lui, et mandoit à la Cour tout ce qu'il croyoit pouvoir lui nuire davantage. Vaudémont de concert écrivoit des demi-mots en homme modeste, qui tâte le pavé, et qui ménage un général qu'il voudroit qu'il n'eût point de tort, et qui en fait penser cent fois davantage. Il se ménageoit là-dessus avec tant de sobriété et d'adresse, qu'il s'en attiroit les reproches qu'il désiroit pour s'expliquer davantage, et avoir plus de confiance avec de pareilles contradictions. Tout étoit impossible à Catinat qui voyoit de reste ce qu'il avoit à faire, et qui ne pouvoit venir à bout de rien avec ces beaux maneges. Ils donnerent le temps aux impériaux, d'abord fort foibles et fort reculés de grossir, d'avancer peu à peu, de passer toutes les rivieres sans obstacles, de nous approcher, et avertis de tout comme ils l'étoient de point en point,

de venir, le 9 Juillet, attaquer Saint-Fremont logé à Carpi, entre l'Adige et le Pô, avec cinq régiments de cavalerie et de dragons. Le prince Eugene y amena de l'infanterie, du canon, et le triple de cavalerie, sans qu'on eût le moindre avis, et tomba brusquement sur ce quartier. Tessé qui n'en étoit pas éloigné avec quelques dragons, accourut au bruit. Le Prince qui comptoit enlever cela d'emblée, y trouva une résistance sur laquelle il ne comptoit pas, et qui fut belle et longue; mais il fallut enfin céder au nombre, et se retirer. Ce fut en si bon ordre que la retraite ne fut pas inquiétée. On y perdit beaucoup de monde et des gens de marque. Tel fut notre début en Italie dont toute la faute fut imputée à Catinat, en quoi Vaudémont, en piquant seulement la matiere, et Tessé, en pleine écritoire, ne s'épargnerent pas. Le Roi piqué de ces désavantageuses prémices, et continuellement prévenu contre un général modeste, et sans défenseurs, manda au maréchal de Villeroy qui étoit sur la Moselle, de partir sans dire mot, aussitôt son courrier reçu, et de venir recevoir ses ordres, telle-

ment qu'il arriva à Marly où tout le monde se frotta les yeux en le voyant. On ne pouvoit se persuader que ce fût lui. Il fut quelque temps chez Md^{e} de Maintenon avec le Roi. Chamillard y vint ensuite; et comme le Roi sortit pour se mettre à table, on sut qu'il alloit commander l'armée d'Italie : jamais on ne l'eût pris pour le réparateur des fautes de Catinat. La surprise fut donc complete. A la fin du souper, M^{r} de Duras qui étoit de quartier, vint à l'ordinaire se mettre derriere le Roi. Un instant après un brouhaha qui se fit entendre dans la salle, annonça le maréchal de Villeroy qui avoit été manger un morceau, et qui revenoit voir sortir le Roi de table, et arriva donc auprès de M^{r} de Duras, avec cette pompe dans laquelle on le voyoit baigné. Le maréchal de Duras qui ne l'aimoit point, et ne l'estimoit guere, et qui ne se contraignoit pas même pour le Roi, écouta un instant le bourdon des applaudissements; puis se tournant brusquement au maréchal de Villeroy, et lui prenant le bras : *Mr. le maréchal*, lui dit-il tout haut, *tout le monde vous fait des compliments d'aller en Italie*,

moi j'attends à votre retour à vous faire les miens.
Il se mit à rire et regarda la compagnie. Villeroy demeura confondu sans proférer un seul mot; et tout le monde sourit et baissa les yeux. Le Roi ne sourcilla pas, et Villeroy se rendit à sa destination.

II.

Il est pris à la journée de Crémone.

Le prince Eugene qui en savoit plus que Villeroy, l'obligea d'hiverner au milieu du Milanez, et l'y tenoit fort resserré, tandis que lui-même avoit établi des quartiers fort au large avec lesquels il inquiétoit fort les nôtres. Dans cette situation avantageuse, il conçut le dessein de surprendre le centre de nos quartiers, et par ce coup de parti qui le mettoit au milieu de notre armée et de notre pays, de dissiper l'une, et de se rendre maître de l'autre, et par là se mettre en état ensuite de prendre Milan et le peu de places

de ce pays, toutes en fort mauvais état, et d'achever ainsi surement et brusquement sa conquête. Crémone étoit le centre : il y avoit un gouverneur espagnol, et une fort grosse garnison ; quelques autres troupes y étoient encore entrées à la fin de la campagne avec Crenan pour y commander tout. Praslin y commandoit la cavalerie, comme brigadier, et Firmarcon y commandoit les dragons. Vers les derniers jours de Janvier, Revel, premier lieutenant général, étant arrivé à Crémone, y commanda au-dessus de Crenan. Il reçut ordre du maréchal de Villeroy, qui visitoit ses quartiers, d'envoyer un gros détachement à Parme, que le duc de ce nom lui demandoit pour sa sureté, et qu'on eut lieu de soupçonner depuis de l'avoir fait de concert avec le prince Eugene, pour dégarnir Crémone d'autant, sur les nouvelles des différents mouvements des ennemis. Revel, en homme sage, se contenta de faire et tenir le détachement prêt sans le faire partir. Le maréchal de Villeroy finit sa promenade par Milan où il conféra avec le prince de Vaudémont, d'où il arriva le dernier Janvier à Crémone d'assez

bonne heure. Villeroy après avoir approuvé les raisons qu'avoit eu Révél, de retenir le détachement qu'il lui avoit ordonné d'envoyer à Parme, soupa en nombreuse compagnie. On remarqua qu'il fut extrêmement rêveur et distrait, et il se retira de fort bonne heure.

Le prince Eugene étoit informé qu'il y avoit à Crémone un ancien aqueduc qui s'étendoit loin à la campagne, et qui répondoit dans la ville à une cave d'une maison occupée par un prêtre; que cet aqueduc avoit été nettoyé depuis assez peu de temps, et cependant ne conduisoit que peu d'eau, et que la ville avoit été autrefois surprise par ce même aqueduc. Il en fit secrétement reconnoître l'entrée dans la campagne. Il gagna le prêtre chez lequel il aboutissoit, et qui étoit voisin d'une porte de la ville qui étoit murée et point gardée. Il fit couler dans Crémone ce qu'il put de soldats choisis, déguisés en prêtres et en paysans, qui se retirerent dans la maison amie. On se pourvut le plus, et le plus secrétement qu'on put, de haches. Tout bien et promptement préparé,

le prince Eugene donna un gros détachement au prince Thomas de Vaudémont, premier lieutenant-général de son armée, et fils unique du gouverneur général du Milanez, pour le Roi d'Espagne. Il lui confia son entreprise, et le chargea de s'aller rendre maître d'une redoute qui défendoit la tête du pont du Pô, pour venir à son secours, quand on seroit aux mains dans la ville. Il détacha 500 hommes d'élite avec des officiers entendus, pour se rendre par l'aqueduc chez le prêtre, où les gens qu'il y avoit fait couler l'attendoient, et devoient avoir bien reconnu les remparts, les postes et les rues de la ville, et avec eux aller ouvrir la porte murée au reste des troupes; en même-temps il marcha en personne et en force pour se rendre à cette porte. Tout concerté avec justesse, fut exécuté avec précision et tout le secret et le bonheur possible. Le premier qui s'en aperçut, fut le cuisinier de Crenan qui allant à la provision à la pointe du jour, vit les rues pleines de soldats dont les habits lui étoient inconnus. Il se jeta dans la maison de son maître qu'il courut éveiller; ni lui, ni les valets n'en vouloient rien croire; mais

dans l'incertitude, Crenan s'habilla en un moment, sortit, et n'en fut que trop tôt assuré. En même-temps le régiment des vaisseaux se mettoit en bataille dans une place par un bonheur qui sauva Crémone. D'Entragues, gentilhomme particulier du Dauphiné en étoit colonel. C'étoit un très-honnête garçon, fort appliqué, fort valeureux, et qui avoit une envie extrême de se distinguer. D'Entragues qui vouloit faire la revue de ce régiment, la commençoit avec le petit jour, lorsqu'à cette clarté encore foible, et les bataillons déjà sous les armes et formés, il aperçut confusément des troupes d'infanterie, se former au bout de la même rue en face de lui. Il savoit par l'ordre donné la veille, que personne ne devoit marcher, ni autre que lui faire de revue. Il craignit donc tout aussitôt quelque surprise, marcha sur le champ à ces troupes qu'il reconnut pour impériales, les charge, les renverse, et soutient le choc des nouvelles qui arrivent, engage un combat si opiniâtre qu'il donne le temps à toute la ville de se réveiller, et à la plupart des troupes de prendre les armes,

et d'accourir, qui, sans lui, eussent été égorgées endormies à cette même pointe du jour.

Le maréchal de Villeroy qui écrivoit déjà tout habillé dans sa chambre, entend du bruit, demande un cheval, envoie voir ce que c'est; et le pied à l'étrier, apprend de plusieurs à la fois que les ennemis sont dans la ville. Il enfile la rue pour gagner la grande place où est toujours le rendez-vous en cas d'alarmes. Il n'est suivi que d'un seul aide de camp et d'un seul page. Au détour de la rue, il tombe dans un corps de garde qui l'environne et l'arrête. Lui troisieme sentit bien qu'il n'y avoit pas à se défendre. Il se jeta à l'oreille de l'officier, se nomme, lui promet dix mille pistoles et un régiment s'il veut le lâcher; et de plus grandes récompenses du Roi. L'officier se montre inflexible, lui répond qu'il n'a pas servi jusqu'alors l'Empereur pour le trahir, et de ce pas le conduit au prince Eugene. Quelque temps après le maréchal voyant amener Crenan prisonnier, et mortellement blessé, s'écria qu'il voudroit être à sa place.

Cependant Revel, seul lieutenant général; et commandant en chef par la prise du maréchal de Villeroy, tâcha de rallier les troupes: chaque rue fournissoit un combat: la plupart dispersées, quelques-unes en corps, plusieurs à peine armées, et jusqu'à des gens en chemise, qui tous combattoient avec la plus grande valeur, mais la plupart repoussées, réduites pied à pied à gagner les remparts, ce qui les y rallia toutes naturellement. Si les ennemis s'en fussent emparés, ou qu'ils n'eussent pas laissé à nos troupes le temps de se reconnoître, et de s'y former avec toutes leurs forces, le dedans de la ville n'eût jamais pu leur résister. Praslin ne voyant pas Montgon, maréchal de camp, qui étoit sorti au premier bruit, et jugeant que la scene seroit orageuse, s'étoit prudemment retiré, se disant fort blessé, ce qui toutefois ne put se vérifier. Montgon s'étoit mis à la tête des bataillons Irlandois, qui sous lui firent des merveilles. Ils se tinrent dans les places, et nettoyerent les rues voisines, quoique continuellement occupés à attaquer et à défendre; Praslin s'avisa que le salut de Crémone, si

on pouvoit le sauver, dépendoit de la rupture du pont du Pô, pour empêcher les impériaux d'être secourus par là et rafraîchis, et le répéta tant de fois que Mahoni l'alla dire à Revel qui n'y avoit pas songé, et qui trouva l'avis si bon qu'il manda à Praslin de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Lui à l'instant envoya retirer ce qui étoit dans la redoute à la tête du pont. Il n'y avoit pas une minute à perdre. Le prince Thomas de Vaudémont paroissoit déjà. Les troupes furent retirées, et le pont fut rompu en sa présence, sans que tout le feu de sa mousqueterie pût empêcher cette exécution. Il étoit trois heures après midi, le prince Eugene étoit à l'hôtel-de-ville à recevoir le serment des magistrats: sortant de là et en peine de voir ses troupes foiblir en la plupart des lieux, il monta avec le prince de Commercy au clocher de la cathédrale pour voir d'un coup d'œil ce qui se passoit dans tous les endroits de la ville, et inquiet de ne point voir arriver le secours qu'amenoit le prince Thomas de Vaudémont. A peine y furent-ils, qu'ils virent son détachement au bord du Pô; et le pont rompu qui

rendoit ce secours inutile. Ils ne furent pas plus satisfaits de ce qu'ils découvrirent dans tous les différents endroits de la ville et des remparts. Le prince Eugene outré de voir son entreprise en si mauvais état, après avoir touché de si près à la conquête, hurloit et s'arrachoit les cheveux en descendant, quoique supérieur en nombre, et pensa dès-lors à la retraite. Firmarcon cependant faisoit des merveilles avec les dragons qu'il avoit fait mettre à pied: en même-temps Revel qui voyoit ses troupes accablées de faim et de lassitude et de blessures, et qui depuis la premiere pointe du jour n'avoit pas eu un instant de repos, non plus qu'elles, songeoit aussi à les retirer, et tout ce qu'il pourroit au château de Crémone pour s'y défendre au moins à couvert, et obtenir une capitulation, de sorte que les deux chefs opposés penserent en même-temps à se retirer. Les combats se ralentirent donc sur le soir dans la plupart des lieux, dans cette pensée commune de retraite, lorsque les troupes firent un dernier effort pour chasser les ennemis qui étoient à une des portes de la ville, qui leur ôtoient la communication du rempart où

étoient les Irlandois, et pour avoir cette porte libre pendant la nuit, et pouvoir par là recevoir du secours. Les Irlandois seconderent si bien leur attaque par leur rempart, que le dessus de la porte fut emporté. Les ennemis conserverent le bas de la porte de plain pied à la rue. Un calme assez long succéda à ce combat. Revel cependant songea à faire retirer doucement les troupes dans le château, lorsque Mahoni, sur ce long calme, lui proposa d'envoyer voir ce qui se passoit par-tout, et se proposa lui-même pour aller aux nouvelles. Il faisoit déjà obscur; les batteurs d'estrade en profiterent, et virent tout tranquille, et reconnurent que les ennemis s'étoient retirés. D'Entragues, à la valeur duquel on fut redevable du salut de Crémone, ne survécut pas à une si glorieuse journée. Le gouverneur Espagnol fut tué avec la moitié de ses troupes. Les Impériaux en perdirent un plus grand nombre, et manquerent un coup qui finissoit, en bref, en leur faveur, la guerre d'Italie.

III.

Le duc de Vendôme lui est substitué : combat de Luzara.

DEPUIS la prise de Villeroy, le duc de Vendôme commandoit l'armée en Italie. Il avoit forcé les lignes des Impériaux, et avoit pris Ustiano. Il fit lever le blocus de Mantoue, et vint battre les ennemis à Luzara de cette sorte.

Après plusieurs campements de part et d'autre, et la jonction de Medavid avec un gros détachement des troupes de Vaudémont, Mr de Vendôme voulut prendre le camp de Luzara, petit bourg au pied d'un fort long rideau. Le prince Eugene, qui avoit le même dessein, y marcha de son côté, tellement que le 15 Août les deux armées arriverent sur les quatre heures après midi, chacune au pied de ce rideau, sans avoir le moindre soupçon l'une

de l'autre; ce qui paroît un prodige, et ne s'aperçurent que lorsque de part et d'autre les premieres troupes commencerent à monter la pente peu sensible de ce rideau. Qui attaqua les premiers? C'est ce qui ne se peut dire; mais dans un instant tout prit poste des deux côtés, et se chargea pour s'en chasser. Jamais de combat si vif et si chaud, si disputé, si acharné; jamais tant de valeur de toute part, jamais une résistance si opiniâtre, jamais un feu ni des efforts si continuels, jamais de succès si incertain. La nuit finit le combat. Chacun se retira en très-petit espace, et demeura toute la nuit sous les armes, le champ de bataille demeurant vide entre deux, et Luzara derriere notre armée, mais tout proche. Le Roi d'Espagne se tint par-tout au plus grand feu avec une tranquillité parfaite. Il regardoit de tous les côtés les attaques réciproques dans ce terrain étroit et fort coupé, où l'infanterie avoit même peine à se manier, et où la cavalerie derriere elle ne pouvoit agir. Il rioit assez souvent de la peur qu'il croyoit remarquer dans quelques-uns de sa suite; et ce qui est surprenant, avec une valeur si bien

prouvée, sans curiosité d'aller voir çà et là ce qui se passoit en différents endroits. A la fin Louville lui proposa de se retirer plus bas sous des arbres où il ne seroit point si exposé; mais en effet parce qu'il seroit plus à couvert du feu. Il y alla et y demeura avec le même flegme. Louville après l'avoir placé, s'en alla voir de plus près ce qui se passoit, et tout à la fin revint au Roi d'Espagne à qui il proposa de se rapprocher, et qui ne se le fit pas dire deux fois pour se montrer aux troupes. Marchin ne demeura pas un moment auprès de lui, prit son poste de lieutenant général, et s'y distingua fort. Les deux généraux opposés y firent merveille; l'émulation les transporta, et la présence du Roi d'Espagne fut un aiguillon au prince Eugene, qui dans le souvenir de la bataille de Pavie, lui firent faire des prodiges. Le carnage fut grand de part et d'autre, et fort peu de prisonniers. Le marquis de Créqui, lieutenant général, y fut tué: c'étoit le fils unique du feu maréchal de Créqui; sa probité et sa bonté ne le firent pas regretter, mais bien ses talents à la guerre, où il étoit parvenu à

une grande capacité par son application et son travail : il touchoit au bâton, et l'auroit porté aussi dignement que son pere. Les Impériaux y perdirent les deux premiers généraux de leur armée après le prince Eugene. Le prince de Commercy fut tué, et le prince Thomas de Vaudémont ne survécut que deux ans à sa blessure. Ils n'étoient point mariés, et tous deux feld-maréchaux. Si tôt que le jour parut le lendemain de l'action, les armées se trouverent si proches qu'elles se mirent à se retrancher, et qu'il y eut encore bien des tués et des blessés de coups perdus. Aucune des deux voulut se retirer devant l'autre. Chaque jour augmentoit les retranchements et les précautions. Il fallut même changer le Roi d'Espagne de chambre, parce qu'il n'y étoit pas en sureté du feu, et il ne fut question de subsistances pour chacun que par ses derrieres, et de s'accommoder le mieux qu'on put dans les deux camps, où les deux armées subsisterent long-temps avec un péril et une vigilance continuelle. On compta avoir perdu trois mille hommes, et les ennemis beaucoup plus. Le combat fut enfin suivi d'un cartel en Italie.

IV.

L'Angleterre et la Hollande, &c. déclarerent la guerre à la France.

TANDIS que la guerre étoit allumée en Italie, l'Angleterre et la Hollande se déclarerent contre la France, et le théâtre fut en Flandre.

La campagne y fut triste cette année. L'Electeur de Brandebourg, et le Landgrave de Hesse contre nous, assiégerent Kayserswerd de bonne heure. Blainville le défendit à merveille : il y eut force combats. L'Angleterre et la Hollande se déclarerent solennellement contre la France et l'Espagne. Leur armée unie fut commandée par le comte d'Anotone pour les états généraux, et par le comte de Marlborough pour les Anglois.

V.

Histoire de Marlborough, général anglois.

C'ÉTOIT milord Churchill, favori du Roi Jacques qui fit son élévation, de très-petit gentilhomme qu'il étoit, et frere de sa maîtresse, dont il eut le duc de Berwick. Jacques lui donna le titre de comte de Marlborough et une compagnie de ses gardes du corps. Il lui confia aussi le commandement de ses troupes lors de l'invasion du prince d'Orange auquel il l'auroit livré si le comte de Fevestham, aussi capitaine de ses gardes, et frere des maréchaux de Duras et de Lorges, ne l'eût empêché d'aller à son camp pour une revue où il eut avis que le piége étoit tendu. La femme de Marlborough étoit de tout temps attachée à la princesse de Danemarck dont elle étoit favorite et dame d'honneur, lorsque la princesse parvint à la couronne. Elle la confirma

dans cette charge, envoya en même-temps son mari en Hollande comme son ambassadeur et général de l'armée qu'elle alloit former, et le fit duc et chevalier de la jarretiere bientôt après. Il n'y aura que trop d'occasions de parler de lui dans la suite, à qui nos malheurs donnerent un si grand nom. M^r^ de Boufllers fut accusé d'avoir manqué par incertitude une occasion heureuse de le battre. Elle ne se retrouva plus. On subsista dans leur pays. On crut les tenir aux environs de Nimegue. On prétendit qu'on auroit pu encore avoir là un grand avantage sur eux. Rien ou presque rien n'en séparoit. La canonade dura tout le jour. On leur prit quelques chariots et quelques munitions, et on leur tua quelque monde. Peu à peu ils se retirerent sous Nimegue et passerent de l'autre côté. Kaysers-werd, Venloo, Ruremonde, la citadelle de Liege et divers petits postes perdus furent les fruits de leur campagne et les prémices de leur bonheur.

Le duc de Bourgogne marqua beaucoup d'affabilité, d'application et de valeur; mais

en tutelle, il ne put que se laisser conduire, se présenter au feu du canon de bonne grâce, et proposer divers partis qui montroient son envie de faire. L'armée n'étant plus en état d'imposer aux ennemis, il fut rappelé à Versailles; et après une seconde canonade aussi peu décisive que la premiere, Mr du Maine le suivit. Il avoit eu occasion de faire valoir sa situation de premier lieutenant général de l'armée. Mr de Boufflers l'avoit espéré, mais inutilement. Le Roi en eut une douleur qui réveilla les précédentes. Il comprit enfin que les lauriers s'offriroient ingratement à ce fils bien aimé; et il prit avec amertume la résolution de ne les plus exposer à des hasards si peu de son goût.

VI.

Bataille de Friedlingue.

CATINAT et Villars avoient fait tous leurs efforts et cherché tous les moyens possibles pour pénétrer jusqu'à Landau assiégé par le prince Louis de Bade; mais le Spirbach de longue main bien retranché et garni du Rhin, leur parut impénétrable, ainsi que le derriere des montagnes par lesquelles ils voulurent faire quelques tentatives. Enfin Landau à bout et ouvert de toutes parts, capitula le 10 Septembre après la défense la plus glorieuse, et avoir tenu plus d'un mois au delà de toute espérance.

L'Electeur de Baviere venoit de se déclarer. Il offroit d'amener 25 00 hommes sur les bords du Rhin; et cette offre que l'on vouloit favoriser, avoit été l'objet de la division de

l'armée de Catinat vers le haut-Rhin d'avec celle que commandoit Villars, qui avoit reçu des ordres d'aller à Nimegue avec la plus grande partie de son armée, pour donner de la jalousie aux Impériaux, et entreprendre même ce que l'occasion pourroit lui offrir.

Catinat avoit eu grande occasion de s'apercevoir à la tête de l'armée du Rhin, des suites de l'éclaircissement qu'il avoit eu avec le Roi qui lui avoit mérité les plus grandes louanges, mais qui avoit convaincu Chamillart son ministre, et avoit commis Md[e] de Maintenon. Il manquoit de tout. La nécessité de secourir l'Electeur de Baviere, détesté et molesté par les Impériaux, et celle aussi d'en être secouru, fit tenter le passage du Rhin. Il fut proposé à Catinat qui crut avoir de bonnes raisons pour le refuser. A son défaut Villars qui vit la fortune au bout de ce passage, l'*accepta*, sûr de ne rien risquer en manquant même ce que Catinat avoit refusé de tenter. Mais, en habile homme, il voulut être en force, et outre ce qu'il avoit reçu de Flandre de Chamarande, Blainville lui amena encore un

gros détachement de la même armée. Il y joignit ce qu'il voulut de celle du Rhin, qui, devenue par là un détachement elle-même, se retrancha sous Strasbourg et peu à peu s'y trouva réduite à dix bataillons et fort peu d'escadrons, en sorte que Catinat se mit dans Strasbourg, en attendant tristement le succès du passage du Rhin que Villars alloit tenter. Villars marcha droit à Huningue, visita les bords du Rhin, et choisit l'établissement de son pont vis-à-vis d'Huningue, à l'endroit d'une île assez spacieuse pour s'en servir utilement, le grand bras du Rhin entre lui et l'île, et le plus petit entre elle et l'autre côté du Rhin où étoit la petite ville de Neubourg, tenue et retranchée par les Impériaux qui avoient là un camp-volant. Ce parti pris, Villars fit travailler tout à son aise, mais fort diligemment à son pont jusqu'à l'île. Il étoit arrivé le 30 Septembre. Ce pont fut l'affaire de moins de 24 heures. Le premier Octobre à midi il fit passer dessus quarante pieces de canon avec Champagne et Bourbonnois qu'il établit dans l'île, et fit travailler à son autre pont. Dès qu'il fut arrivé, il fit passer

des travailleurs soutenus par les grenadiers, qui tirerent une ligne parallele au Rhin et à la tête du pont, malgré les foibles efforts des ennemis pour l'empêcher, incommodés du feu de l'artillerie et des 500 hommes qui étoient dans l'île, et de force petits bateaux chargés de grenadiers. Dans cette posture, Villars maître d'achever de passer le Rhin, voulut attendre des nouvelles de l'Electeur de Baviere ; et cependant le prince Louis de Bade et la plupart de ses officiers généraux vinrent se retrancher à Friedlingue. Le 12 Octobre Lobanie avec un détachement de la garnison de neuf Brisach, passa le Rhin dans de petits bateaux, et emporta la petite ville de Neubourg l'épée à la main, et s'y établit, et fut suivi par notre pont, de Guiscard avec 25 escadrons et deux bataillons. Le prince Louis, sur cette nouvelle, ne douta pas que Villars ne voulût faire là son passage, quitta Friedlingue, et marcha à Neubourg le 14 au matin à 6 heures. Villars averti de cette marche, sortit d'Huningue, fit diligemment passer tout ce qu'il avoit de troupes en-deçà par son pont dans l'île : la cavalerie

passa à guet l'autre petit bras du Rhin, et l'infanterie sur le second pont qu'il avoit remué à temps et porté vis-à-vis Friedlingue avec son artillerie. Là-dessus le prince Eugene qui étoit en marche, fit retourner toutes ses troupes qui étoient 42 escadrons avec son infanterie. Cinq de ces escadrons firent le tour d'une petite montagne escarpée de notre côté pour en gagner le reste par derriere, et les 37 autres marcherent à Villars plutôt qu'il ne s'attendoit à les voir. Il n'avoit que 34 escadrons, parce qu'il en avoit détaché six pour aller prendre Guiscard à Neubourg. Trois charges mirent en désordre la cavalerie impériale qui fut reçue par six bataillons frais qui la soutinrent. Leurs autres bataillons s'étoient postés sur la montagne dont il fallut les déloger en allant à eux par les vignes et par l'escarpement qui étoit de notre côté. Ainsi ce fut un combat bizarre où la cavalerie et l'infanterie de part et d'autre agit tout-à-fait séparément.

Cette attaque de la montagne conduite par Desbordes, lieutenant général qui avoit été gouverneur

gouverneur de Philisbourg, et qui y fut tué, ne put l'être qu'avec quelque désordre par les coupures et la roideur de la montagne, tellement que les troupes essoufflées, et un peu rompues en arrivant, ne purent soutenir une infanterie ensemble et reposée, qui lui fit perdre du terrain, et regagner le bas avec plus de désordre qu'elle n'avoit monté. Avec les dispositions, tout cela prit du temps, de maniere que Villars qui étoit demeuré au bas de la montagne, et avoit perdu de vue sa cavalerie entiere qui étoit alors à demi-lieue de lui après celle de l'Empereur, crut la bataille perdue, et perdit la tramontane sous un arbre où il s'arrachoit les cheveux de désespoir, lorsqu'il vit arriver Magnac, premier lieutenant général de cette armée qui accouroit seul au galop avec un aide de camp après; alors Villars ne doutant plus que tout ne fût perdu, lui cria: Eh bien! eh bien! Magnac, nous sommes donc perdus! A sa voix, Magnac poussa à l'arbre, et bien étonné de voir Villars en cet état. Eh! lui dit-il, que faites-vous donc? et où en êtes-vous? Ils sont battus, et tout est à nous

Villars à l'instant recogne ses larmes et court avec Magnac à l'infanterie, qui combattoit celle des ennemis qui l'avoit suivie du haût de cette petite montagne, criant tous deux, *victoire*. Magnac avoit mené la cavalerie, avoit battu et poursuivi l'impériale près d'une demi-lieue, jusqu'à ces six bataillons frais qui l'avoient protégée, mais qui n'ayant pu soutenir la furie de nos escadrons, s'étoit retirée peu à peu avec les débris de la cavalerie impériale; et Magnac n'ayant plus alors à les pousser dans les défilés qui se présentoient, inquiet de notre infanterie dont il n'avoit ni vent ni nouvelles, étoit revenu de sa personne la chercher, et voir ce qui s'y passoit, enragé de ne l'avoir pas à portée de ces défilés pour achever sa victoire, et d'y voir échapper les débris de la cavalerie impériale et ces six bataillons qui l'avoient sauvée. Lui et Villars avec leurs cris de *victoire*, rendirent un nouveau courage à notre infanterie, devant laquelle après plusieurs charges, celle des ennemis se retira, et fut assez long-temps poursuivie. Villars paya d'effronterie, et Magnac n'osa conter leur bizarre aventure

que tout bas; mais quand il vit que Villars se donnoit tout l'honneur, et plus encore quand il lui en vit recevoir la récompense sans y participer en rien, il éclata à l'armée, puis à la Cour où il fit un étrange bruit. Mais Villars qui avoit le prix de la victoire, le bâton et Md^e de Maintenon pour lui, ne fit que secouer les oreilles. Cette action s'appela la bataille de Friedlingue.

Villars qui sentoit le besoin qu'il avoit d'appui, fit dans cette circonstance un trait de courtisan. Le lendemain de la bataille il fut joint par quelques régiments de cavalerie de ce qui restoit autour de Strasbourg, que Catinat lui envoyoit encore. De ce nombre étoit le comte d'Ayen. Villars lui proposa de porter au Roi les drapaux et les étendards, et le comte d'Ayen l'accepta, malgré le ridicule dont il se couvroit, en portant les dépouilles d'un combat où il ne s'étoit point trouvé; mais tout étoit bon et permis au neveu de Md^e de Maintenon dont la faveur n'empêcha pas la haine de toute l'armée et de la Cour.

Catinat délaissé dans Strasbourg, n'ayant plus rien à faire, ou plutôt n'étant plus rien, demanda son congé et l'obtint. Il salua le Roi le 17. Novembre, qui le reçut médiocrement, et ne le vit point en particulier. Il ne fut point chez Chamillart; il se retira sâgement à sa maison de Saint-Gratien, près Saint-Denis, d'où il ne sortit plus; heureux s'il n'en étoit point sorti, et qu'il eût su résister aux cajoleries du Roi pour reprendre le commandement de son armée, et se défier des suites d'un éclaircissement d'autant plus dangereux qu'il fut victorieux.

Le reste de la campagne se passa à s'observer et à chercher ses avantages. Parmi ceux du nouveau maréchal, la jonction ne se fit point avec l'Electeur de Baviere; mais on fit une perte considérable de galions fort riches que l'ennemi brûla.

VII.

Galions brûlés au port de Vigo.

CES galions retardés près de deux ans, étoient désirés avec une extrême impatience. Chateau-Renaud les étoit allés chercher. Il les trouva très-richement chargés, et les amena avec son escadre. Il envoya aux ordres, et vouloit entrer dans nos ports. On craignit la jalousie des Espagnols qui néanmoins étoit de toutes les nations commerçantes, celle qui avoit le moindre intérêt à leur chargement. On n'osa les confier au port de Cadix, et ils furent conduits dans celui de Vigo, qui n'en est pas éloigné, et qu'on avoit fortifié de plusieurs ouvrages. Chateau-Renaud eut beau représenter le danger de ce lieu, et la facilité d'y recevoir le plus fatal dommage, et soutenir la préférence de Cadix. Il ne fut pas écouté, et on ne pensa par-tout qu'à se réjouir de l'heureux retour si désiré des galions et des richesses

qu'ils apportoient. On ne laissa pas de prendre la sage précaution de transporter le plutôt qu'on put, tout l'or, l'argent et les effets les plus précieux et les plus aisés à remuer, à plus de 30 lieues dans les terres à Lugo. On y étoit encore occupé lorsque les ennemis arriverent, débarquerent, s'emparerent des forts qu'on avoit faits à Vigo, et des batteries qui en défendoient l'entrée, forcerent l'estacade qu'on y avoit faite, rompirent la chaîne qui fermoit le port, brûlerent les quinze vaisseaux de Chateau-Renaud, à la plupart desquels lui-même avoit fait mettre le feu, et tous ceux que les Espagnols y avoient ramenés des Indes dont quelques-uns en petit nombre furent coulés à fond. Il n'y avoit point de troupes ni de moyens d'empêcher ce désastre. Il étoit bien demeuré encore pour huit millions de marchandises sur ces vaisseaux. Ce malheur arriva le 23 Octobre, et répandit une grande consternation. Chateau-Renaud ramassa de matelots de la flotte, de milices et de soldats du pays à St. Jacques de Compostelle, tout ce qu'il put pour se jeter dans les défilés entre Vigo et Lugo, d'où on trans-

porta tout à Madrid avec une infinité de bœufs et de mulets.

V I I I.

Le Portugal se déclare contre la France et l'Espagne.

Le Portugal nous avoit manqué, ou plutôt nous avons manqué au Portugal avec qui on ne put exécuter ce que nous lui avions promis de forces navales pour le mettre à couvert de celles des Anglois. Le duc de Cadaval, le plus grand seigneur et le plus accrédité du conseil de Portugal, l'avoit fait conclure. L'exécution en étoit d'autant plus essentielle qu'il étoit clair que les Portugais ne pouvoient pas se défendre par leurs propres forces, d'ouvrir leurs ports aux flottes ennemies. Il ne l'étoit pas moins que l'Espagne ne pouvoit être attaquée que par le Portugal, et que l'Archiduc ne pouvoit mettre pied à terre ailleurs pour y porter la guerre. Rien n'étoit donc plus principal que de garder

contre lui cette avenue, de conserver le continent de l'Espagne en paix, en gardant bien ses ports et ses côtes, et de s'épargner une guerre ruineuse et dangereuse en ce pays-là, tandis qu'on en avoit par-tout ailleurs à soutenir. Les alliés avoient le plus puissant intérêt à s'ouvrir une diversion aussi dangereuse, qui de plus donneroit par mer une contrainte et une jalousie continuelle, dès qu'ils pourroient faire hiverner leurs flottes dans le port de Lisbonne, et avoir la liberté dans tous les autres du Portugal. Aussi ne perdirent-ils pas le temps à prévenir l'obstacle que nous pouvions y mettre: et par la lenteur ou l'impuissance d'accomplir notre traité, ils forcerent le Roi de Portugal à en signer un avec eux qui pensa plus d'une fois coûter dans la suite la couronne à Philippe V.

I X.

La Savoie se déclare aussi contre la France et l'Espagne.

PRESQU'EN même-temps on fut instruit de l'infidélité du duc de Savoie. Phélippeaux, ambassadeur de France, près de lui, qui avoit le nez fin, en avoit long-temps averti sans qu'on voulût y croire. Les traités, la double alliance, les anciens mécontentements sur le Montferrat, la ferme opinion de Vaudémont qui se gardoit bien de mander ce qu'il en pensoit, la duperie et la confiance si ordinaire de Vendôme, tout cela rassuroit. Md^e^ de Maintenon ne pouvoit croire coupable le pere de la duchesse de Bourgogne. Chamillart séduit par les deux généraux, étoit entraîné par elle, et le Roi par eux. A la fin leurs yeux s'ouvrirent. Il fut question de prendre des mesures contre les perfides intentions d'un allié: on fut quelque temps à les

résoudre, puis à les arranger; et elles le furent avec tant de secret et de justesse qu'en un même instant toutes les troupes auxiliaires de Savoie furent arrêtées et désarmées. Il devoit y avoir 5000 hommes; mais peu à peu il en avoit fait déserter la moitié. Le duc de Savoie fit prendre en même-temps à Chambery 2500 fusils qu'on envoyoit à l'armée en Italie, et arrêter tous les courriers de France et tous les François qui se trouverent par-tout dans ses Etats.

Vaudémont qui voyoit de loin l'orage se former, avoit cherché les moyens d'en éviter les éclats en allant aux eaux. La bombe crevée, il dépêcha un courrier au Roi pour lui mander qu'à cette nouvelle il quittoit tout, et alloit à Pavie trouver Vendôme, et retourner de là à son armée qui étoit sur la Sechia. On fut encore la dupe de ce double artifice qui lui réussit au mieux, malgré toutes les assurances qu'il n'avoit cessé de donner de la fidélité du duc de Savoie. Bientôt il en renvoya un autre pour témoigner son zele, et manda que le Prince faisoit des démarches comme pour la

guerre. On le savoit bien sans lui. Le 28 Vendôme défit 200 chevaux que Staremberg envoyoit à Mr de Savoie, où nous n'eumes que 20 hommes de tués.

Sur l'avis que Phélippeaux et l'ambassadeur d'Espagne à Turin, étoient resserrés, Dulibois eut ordre de se rendre chez l'ambassadeur de Savoie. Phélippeaux n'en fut pas quitte à si bon marché : éclairé, éloquent, grâcieux, haut, il essuya des barbaries étranges, et fut menacé du cachot et de perdre la tête. Il désola le Duc par sa fermeté, son égalité, ses mépris, ses railleries. Ce qu'il en a écrit en forme de relation, est fort piquant. . . .

X.

Le duc de Bourgogne prend Brisach.

MONSIEUR le duc de Bourgogne, aprés plusieurs camps, avoit passé le Rhin l'année suivante. Le maréchal de Vauban partit en cadence, le joignit peu aprés, et le 15 Août Brisach fut investi. Marchin avoit paru le matin du même jour par-devant Fribourg. Le gouverneur se comptant investi, brûla ses faubourgs, et celui de Brisach lui envoya quatre cents hommes de sa garnison, et soixante canoniers. Tous deux en furent les dupes, et Brisach se trouva investi le soir. Il tint jusqu'au 6 Septembre. La garnison composée de 3500 hommes sortit avec tous les honneurs de la guerre, et fut conduite à Rheinfeld. La défense fut médiocre. Mr le duc de Bourgogne s'acquit beaucoup d'honneur par son application, son assiduité aux travaux avec une valeur simple et naturelle qui n'af-

fecte rien, et qui va par-tout où il convient sans s'apercevoir du danger. La libéralité, le soin des blessés, l'affabilité, lui acquirent le cœur de toute l'armée. Il la quitta à regret sur les ordres réitérés du Roi pour retourner à la Cour où il arriva le 22 de Septembre à Fontainebleau.

XI.

Bataille de Hochstett.

On venoit de recevoir la nouvelle de la déclaration de l'Archiduc comme Roi d'Espagne, faite par l'Empereur qui ne fit plus de mystere de l'envoyer incessamment attaquer l'Espagne par le Portugal.

En ce même temps on reçut une autre nouvelle par un courrier d'Usson d'une bataille gagnée près d'Hochstett, sur les Impériaux, commandés par le comte de Stirum qui avoit soixante-quatre escadrons et quatorze mille

hommes d'infanterie. D'Usson commandoit un corps séparé de vingt-huit escadrons, et de seize bataillons dans des retranchements. Il eut ordre d'en sortir le 19 au soir pour être en état d'attaquer le 20 au matin les Impériaux par un côté, tandis que l'Electeur de Baviere devoit les attaquer par un autre. Le Prince devoit avertir de son arrivée par trois coups de canon, et d'Usson lui répondre de même. Mais ce dernier arrivé trop tôt, joint par Chaladet avec quelques troupes, fut aperçu des Impériaux qui, le croyant seul, vinrent sur lui, et pousserent la brigade de Vivaut jusques dans le village d'Hochstett. Permy la soutint avec la brigade de Bourbonnois, et ils s'y défendirent avec grande valeur. Cependant d'Usson qui avoit vu les ennemis couler vers ses retranchements, s'y porta assez à temps pour les obliger à se retirer, et entendant en même-temps redoubler très-considérablement le feu du côté d'Hochstett, il se douta que c'étoit l'Electeur et le maréchal de Villars qui arrivoient, et y porta très-diligemment ses troupes. Il ne se trompoit pas. Il joignit la tête de leurs troupes qui,

avec ce renfort, défirent les ennemis qui se retirerent fort précipitamment. L'Electeur les poursuivit deux lieues durant; et son infanterie qui pénétra dans un bois où ils s'étoient retirés sur le chemin de Nordlingue, en fit un grand carnage. Quatre mille des leurs demeurerent sur la place; on leur en prit autant; beaucoup d'étendards et de drapeaux et de timballes; trente-trois pieces de canon, leurs bateaux et leurs pontons et tous leurs équipages. Cette victoire complete ne nous coûta guere que mille hommes.

XII.

Le Roi renvoie Berwick et Puységur en Espagne.

BERWICK commandoit, et Puységur servoit sous lui en Espagne. Il étoit le directeur unique de l'infanterie de la cavalerie et des dragons. C'étoit un simple gentilhomme du Soissonnois, mais d'une bonne et très-ancienne noblesse, du pere duquel il y a des

excellents mémoires imprimés. Celui-ci s'étoit poussé dans le régiment du Roi jusqu'à en devenir lieutenant colonel; et le Roi qui distinguoit extrêmement ce régiment, avoit connu par là Puységur. Il avoit été l'ame de tout ce que Mr de Luxembourg avoit fait de beau en Flandre, où il étoit maréchal des logis de l'armée et dont il étoit le chef et le maître pour tous les détails de marches, et vivres et fourrages, et très-ordinairement des plans. Mr de Luxembourg se reposoit sur lui avec une confiance entiere, à laquelle Puységur répondit avec une capacité supérieure, une activité, une vigilance surprenante, et une modestie qui ne se démentit jamais dans aucun temps ni emploi, de sa vie. Elle ne l'empêcha pourtant pas par aucune considération que ce pût être de dire la vérité tout haut. Il sut bien résister au maréchal de Villeroy, et à Mr de Vendôme, malgré leur faveur, et leur faire voir qu'il avoit raison: à la fin il est devenu maréchal de France avec l'applaudissement général et malgré le ministre qui le fit, et qui après une longue résistance, n'osa se commettre

au

au cri public et au déshonneur qu'il eût fait au bâton, s'il ne le lui avoit donné. Il le fit chevalier de l'ordre avec la même répugnance et le même délai. A la valeur et aux talents, Puységur joignoit une grande netteté des mains, une grande équité à rendre justice, un cœur et un esprit citoyen qui le conduisit toujours uniquement, et très-souvent au mépris et danger de sa fortune, avec une fermeté dans les occasions qui la demanderent souvent, qui ne foiblit jamais, et ne le fit jamais aussi sortir de sa place.

Vingt bataillons, sept régiments de cavalerie et deux de dragons marcherent en même-temps en Espagne où plusieurs officiers généraux eurent ordre de se rendre.

Villadarias, commandant en Andalousie, inquiétoit en même-temps les Portugais dans les Algarves où il étoit entré avec 6000 hommes.

XIII.

Projets sur Cadix, échoués.

Le prince de Darmstadt que nous avons vu figurer si grandement sous Charles II, s'étoit embarqué sur la flotte avec l'Archiduc, lorsque ce prince passa en Portugal; et avec une partie, il projeta de surprendre Cadix qu'il savoit dépourvu de toute chose. Un armateur françois armé pour les îles de l'Amérique, moitié en guerre, moitié en marchandise, mais qui, pour son commerce, y portoit sur deux gros bâtiments beaucoup de munitions de guerre, d'armes et assez d'argent, se trouva dans ces mers, et vit à la manœuvre de l'escadre le dessein sur Cadix. Il força de voile, y entra en présence de l'escadre, débarqua toute sa cargaison, mit ainsi la place en état de se défendre, qui faute d'armes, de munitions et d'argent, ne pouvoit autrement se défendre, et demeura dedans.

Darmstadt n'ayant donc pu réussir dans ce dessein, après l'avoir inutilement tenté, mit pied à terre, et pilla les environs. Les communes s'assemblerent sous le capitaine général du pays, les évêques voisins le surpasserent par le prompt secours de monde et d'argent: en un mot après un mois de course où les Anglois perdirent bien du monde, il fallut se rembarquer et encore à grande peine, et faire voile vers le Portugal.

XIV.

Les ennemis prennent Gibraltar.

GIBRALTAR, cette fameuse place qui commande à l'important détroit de ce nom, avoit été pourvue comme les autres; c'est-à-dire, qu'il n'y avoit quoi que ce soit pour la défendre, et pour toute garnison une quarantaine de gueux. Le prince de Darmstadt bien averti, profita d'une faute si capitale. Y aller et s'en emparer ne fut que là même chose;

et la grandeur de cette perte ne fut sentie qu'après qu'elle fut faite. Ce prince qui d'un autre côté avoit conservé beaucoup d'intelligences en Catalogne, lorsqu'il en étoit vice-Roi, avoit aussi beaucoup de créatures dans Barcelone. On y méditoit une révolte; on la soupçonna; notre flotte y mouilla: le comte de Toulouse mit pied à terre, y resta quelque temps, et déconcerta entierement le projet par les bonnes mesures qui furent prises.

X V.

Bataille navale de Malaga, gagnée par le comte de Toulouse.

Mais il vouloit rencontrer la flotte de Rook et la combattre. Il en avoit la permission; il se rembarqua et l'alla chercher. Il la rencontra auprès de Malaga, et le 24 Septembre il la combattit depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Les flottes, pour le nombre de vaisseaux, étoient à peu-près

égales. On n'avoit vu de long-temps à la mer de combat plus furieux, ni plus opiniâtre. Ils eurent toujours le vent sur notre flotte. La nuit favorisa leur retraite. Villette, lieutenant général, qui avoit l'avant-garde, défit celle des ennemis. Tout l'avantage fut du côté du comte de Toulouse, dont le vaisseau se battit long-temps contre celui de Rook, et le démâta.

Il put se flatter d'avoir remporté la victoire, et profita du changement du vent pour poursuivre Rook tout le 25, qui se retiroit vers les côtes de Barbarie. Ils perdirent six mille hommes, le vice-amiral hollandois sauté, quelques-uns coulés bas, et plusieurs démâtés. Notre flotte ne perdit ni bâtiments, ni mâts, mais la victoire coûta cher en gens distingués par leurs grades et plus encore par leur mérite, outre quinze cents soldats ou matelots tués ou blessés : plusieurs des pages du comte de Toulouse furent tués ou blessés autour de lui. On ne sauroit voir une valeur plus tranquille que celle qu'il fit paroître pendant toute l'action, ni plus de vivacité à tout voir,

et de jugement à commander à propos. Il avoit su gagner les cœurs par ses manieres douces et affables, par sa justice et sa libéralité, il en emporta ici toute l'estime.

Le vingt-cinq au soir à force de vent et de manœuvres, on rejoignit Rook de fort près. Le comte de Toulouse vouloit l'attaquer de nouveau le lendemain; le maréchal de Cœuvres, sans lequel il avoit défense de rien faire, voulut assembler le conseil. Relingue qui se mouroit, et qui aimoit le comte, lui manda, en deux mots de sa main, qu'il battroit les ennemis, et qu'il le conjuroit de les attaquer. Le comte fit valoir cette lettre écrite par un homme d'une capacité si reconnue, et le prix d'une seconde victoire qui étoit Gibraltar. Il captiva les suffrages; il y mit de la douceur, les raisons les plus fortes; il y ajouta ce qu'il osa d'autorité; tous s'y portoient, lorsque d'O, le mentor de la flotte, et contre l'avis duquel le Roi avoit très-précisément défendu au comte de faire aucune chose, s'y opposa avec un air dédaigneux, et une froide, muette et suffisante opiniâtreté. L'oracle prononcé,

chacun retourna à son bord, et le comte dans sa chambre outré de la plus vive douleur. Il acquit un grand honneur en tout genre dans cette campagne; et son plat gouverneur y en perdit peu, parce qu'il n'en avoit guere à perdre.

X V I.

Verue prise à discrétion.

VENDOME, devant Verue depuis le 1[illegible] Octobre, amusoit le Roi par de fréquents courriers et par force promesses qui ne s'effectuoient point. L'infanterie y périssoit de fatigue et de misere, dans la fange jusqu'au col, et les officiers sans équipages, et par conséquent sans aucun soulagement contre la rigueur de la saison et du terrain. La garde étoit infinie contre une place qui n'étoit investie qu'à demi. L'inquiétude prévalut enfin à cette confiance sans bornes en Mr de Vendôme. Le Roi voulut que Laparat, le pre-

mier ingénieur d'alors, et lieutenant général, y allât; quoique mal avec Mr de Vendôme, pour accélérer ce siége, y rectifier et y régler de concert avec ce général, ce qui seroit pour le mieux, et surtout en mander au Roi son avis bien en détail. Laparat en savoit trop pour commettre sa fortune, à faire un affront à un homme si puissamment accrédité et appuyé, qui ne lui auroit pardonné de sa vie, et qui lui auroit détaché Chamillart, Mr du Maine et Md[e] de Maintenon. L'affaire étoit trop engagée; il trouva tout bien et fut toujours d'avis commun avec Mr de Vendôme, qui content de la conduite de Laparat, et plus embarrassé que jamais, se laissa enfin persuader qu'il ne prendroit point Verue, tant que la place seroit en communication avec ce camp retranché, vidée des morts, des blessés, des malades, rafraîchie de troupes, de munitions de guerre et de bouche, à plaisir et à volonté. On étoit au dernier Février, ainsi depuis quatre mois et demi devant Verue. Le parti fut donc pris de faire enfin un effort pour rompre cette communication; il fut résolu de faire attaquer la nuit du premier

au second Mars, le fort de l'île gardé par deux bataillons de Savoie. Il fut escaladé et emporté. Tout y fut tué excepté 200 soldats et 24 officiers qu'on prit; en même-temps leur pont fut rompu à coups de canon, huit bateaux emportés par le courant, et la communication de Crescentino à Verue, coupée. On s'établit dans le fort, et en même-temps deux compagnies de grenadiers qui n'avoient ordre que de reconnoître, soutenues de deux bataillons, monterent aux breches de la grande attaque, et entrerent jusques dans la seconde enceinte où ils tuerent une cinquantaine de soldats. Ils se retirerent aussitôt et perdirent peu dans cette occasion qui fut brusque et peu attendue. Aucun de leurs fourneaux ne joua. Cette expédition faite, on commença d'espérer une bonne et prompte issue de ce siége qui n'en donnoit aucune auparavant. Il dura pourtant encore tout le mois. On n'en avoit point vu de si long à beaucoup près de ce regne, ni de si ruineux en tout. Enfin, le 5 Avril, ils battirent la chamade. Ils demanderent une capitulation honorable; mais Mr de Vendôme qui les

tenoit à la fin, les voulut prisonniers de guerre. Ils continuerent donc à se défendre jusqu'au 9, qu'eux-mêmes mirent le feu à leurs fourneaux, et renverserent toute la place excepté le donjon, après quoi ils se rendirent à discrétion. Ainsi le siége dura six mois moins cinq jours. Il ne fut plus question après que de mettre, et pour long-temps, en quartiers les troupes ruinées de ce long siége, dans le temps qu'il falloit les avoir déjà mises en campagne, à quoi on suppléa comme on le put. Cette faute fit un grand tort aux troupes et aux opérations de la campagne suivante. Trois semaines après le prince Eugene arriva en Italie avec un puissant renfort pour profiter de l'épuisement de notre principale armée, et du délabrement des troupes qui avoient fait ce long et pénible siége. Cela n'empêcha pas de se proposer le siége de Turin, même de le résoudre, et, qui pis fut de le publier, dont on ne se trouva pas bien.

XVII.

Belle campagne de Villars.

VILLARS fit cette année (1705) une campagne digne des plus grands généraux. Le projet des ennemis étoit de tomber sur les Evêchés et de là plus avant en France où leur bonheur pourroit les conduire. Marlborough y menoit une armée de plus de 80000 hommes. Villars se porta à Sierk où il l'attendit de pied ferme, et où il n'osa jamais l'attaquer quoique très-supérieur en nombre. Le prince Louis de Baden s'avança pour conférer avec Marlborough. Là-dessus le maréchal de Villeroy envoya d'Alegre rejoindre Villars avec vingt escadrons et quinze bataillons qu'il attendoit sans inquiétude dans l'excellent poste qu'il avoit pris : aussi n'en eut-il pas besoin. L'impossibilité de réussir en l'attaquant, et de subsister devant lui dans un pays qui ne pouvoit suffisamment fournir de fourrages, obligea

Marlborough de se retirer sur Treves ; ce qui fit que Villars envoya dire à d'Alegre de s'arrêter où son courrier le rencontreroit, parce qu'il n'avoit plus besoin du renfort qu'il lui amenoit. Marlborough enragé de voir tous ses projets avortés par le poste que Villars avoit su prendre, lui manda par un trompette qu'il l'eût attaqué le 10 Juin, comme il se l'étoit proposé, sans que le prince Louis de Baden, au lieu d'arriver le 9 à Treve, comme il l'avoit promis, n'étoit arrivé que le 15, et encore avec ordre de ne pas combattre, dont il se plaignoit amerement. Villars délivré de tout soupçon, envoya un détachement fort nombreux mené par quatre lieutenants généraux au maréchal de Villeroy, sur qui les ennemis paroissoient se proposer de retomber par les mouvements qu'ils faisoient vers lui. Avec cette occupation qu'il leur donna, il marcha vers le reste de son armée en Alsace, où Marchin l'attendoit, et où il prit Weissembourg, et chassa les Impériaux de leurs lignes sur la Lauter, prit plusieurs petits châteaux et cinq cents prisonniers, et s'étendit dans le pays qu'ils occupoient. Ainsi, par le

poste de Sierk, il obligea les ennemis de changer tous les projets de leur campagne, et profita par sa diligence de l'éloignement de l'armée du prince Louis, pour renverser les lignes de Lauterbourg, avant qu'elle pût être revenue, qui étoit une barriere de la montagne au Rhin, qui nous resserroit dans notre Alsace; mais le poste particulier de Lauterbourg fut toujours soutenu par eux.

XVIII.

Prise de Haguenau.

LES projets pour la campagne qui alloit commencer, étoient dignes des années de la prospérité du Roi et de ces temps heureux d'abondance d'hommes et d'argent, de ces ministres et de ces généraux, qui, par leur capacité, donnoient la loi à l'Europe. Le Roi voulut débuter par deux batailles, l'une en Italie, l'autre en Flandre, devancer l'assemblée de l'armée impériale sur le Rhin, et ren-

verser les lignes des ennemis; enfin faire le siége de Barcelone et celui de Turin. L'épuisement de l'Espagne, celui où la France tomboit, répondoit peu à de si vastes idées. Chamillart accablé sous le double ministere de Colbert et Louvois, ressembloit peu à ces deux grands ministres, les généraux des armées aussi peu à M^{r} le Prince et à M^{r} de Turenne, et aux éleves de ces héros qui n'étoient plus. C'étoient des généraux de goût, de fantaisie, de faveur, de cabinet à qui le Roi croyoit donner comme à ses ministres, la capacité avec la patente.

Marchin avoit fait un projet pour forcer les lignes des ennemis, avant que les Impériaux eussent assemblé leur armée sur le Rhin. Il fut approuvé. Il partit secrétement de Marly le 18 Avril; en même-temps les officiers généraux et particuliers reçurent des ordres de partir et de n'en rien dire, et le 21 Villars partit aussi secrétement de Marly. Ces deux maréchaux s'aboucherent à Pfaltzbourg, et marcherent chacun de leur côté. A leur approche les ennemis abandonnerent leurs

lignes de la Mutter qu'on vouloit attaquer, et on ne vit de leurs troupes que sept ou huit cents chevaux que le fils du comte du Bourg poussa vigoureusement, et qui prirent la fuite. Ils y perdirent une centaine d'hommes, et du Bourg fils, deux ou trois seulement. Leur gros repassa le Rhin après avoir jeté quelque monde dans Haguenau. Cette expédition si heureuse et si facile délivra le Fort-Louis dont la garnison fut relevée, et la place renouvelée de tout; et les postes d'alentour qui le bloquoient, furent pris. Le comte de Frise, gouverneur de Landau, se retira très-précipitamment de Bischviler, où il laissa de grands magasins et même sa vaisselle d'argent, abandonna Lauterbourg, où Villars mit des troupes, et fut maître par là de la Lauter, comme il venoit de l'être de la Mutter. Peri prit Haguenau et deux mille hommes qui étoient dedans, prisonniers de guerre, soixante pieces de canon, cinq cents milliers de poudre, et grande quantité de farine et d'avoine. Tous ces dépôts étoient destinés à faire le siége de Pfaltzbourg. Villars s'étendit tout à son aise,

et n'oublia pas les contributions jusques dans la plaine de Mayence.

. . . . .

Le Roi d'Espagne étoit parti à la fin de Février, dans le dessein de réduire le Royaume de Valence ; mais sur les ordres du Roi, pour ne pas différer le siége de Barcelone, il changea sa marche, arriva devant Barcelone où il trouva Légal, arrivé de la veille avec toutes les troupes françoises, et tous nos bâtiments qui débarquoient tout ce qu'il falloit pour le siége ; d'autres bâtiments porterent toute la garnison de Girone dans Barcelone avec toutes sortes de rafraîchissements, où plus de dix mille hommes animés de la présence de l'Archiduc, prirent les armes, et se joignirent à la garnison. La tranchée fut ouverte la nuit du 5 au 6 ; mais le canon ne tira que le 12, encore fort foiblement. Laparat y fut tué le 15 Avril, en allant reconnoître des ouvrages qu'il vouloit faire attaquer. On prétendit qu'on fit une grande faute d'avoir attaqué par le Mont Joui, que cette fortification séparée de celle de la ville, seroit tombée avec elle, au lieu que sa prise n'influoit pas sur

celle

celle de la place. Quoi qu'il en soit, ce Mont-Joui dura le double de ce qu'on auroit cru, consomma beaucoup de nos munitions, et coûta bien des honnêtes gens. Les troupes qui faisoient ce siége, étoient peu nombreuses. Leurs fatigues étoient continuelles; il n'y avoit aucune sureté pour les assiégeans qui y étoient continuellement troublés par les combats des Miquelets; ils n'avoient nul rafraîchissement de France, ni d'Espagne. Les sorties étoient très-fortes; les habitants y secondoient la garnison; les moines étoient armés, et combattoient comme contre des turcs et des hérétiques. Pendant ces sorties, le camp étoit attaqué par dehors, et c'étoit tout ce que les assiégés pouvoient faire que de soutenir ces doubles attaques à la fois par la vigueur des assiégés, et le nombre et l'impétuosité et l'importunité des Miquelets. La garnison du Mont-Joui abandonna ce fort le 25 Avril, et entra en plein jour dans Barcelone sans presque aucune perte. Cifuentes qui avoit quantité de barques à la côte, en faisoit toujours entrer quelques-unes dans la place, aux dépens de quelqu'autres qu'il

perdoit; et les avances de l'armée du Roi d'Espagne furent bientôt si resserrées par les Miquelets, qu'on ne vécut plus au siége que par la mer. Le comte de Toulouse et le maréchal de Cœuvres y commandoient une flotte médiocre qui mouilla devant Barcelone jusqu'au 8 Mai, que l'amiral ayant reçu des avis par ses frégates qu'il avoit envoyées aux nouvelles, qu'une flotte de vingt-six vaisseaux au moins venoit au secours de la place, il leva les ancres et rentra à Toulon le 11 Mai. Le départ de cette flotte et l'arrivée de celle des ennemis à Barcelone y changea fort la face des choses. Les assiégés reprirent une nouvelle vigueur; les assiégeants y rencontrerent de nouveaux obstacles. Enfin Tessé voyant l'impossibilité de continuer le siége, et toute la difficulté de la retraite, persuada le Roi d'Espagne de la nécessité de le lever, quelque résistance qu'il eût apportée jusqu'alors. Il fallut délibérer ensuite sur la maniere de l'exécuter, et du lieu où l'armée se tourneroit. Il n'y avoit nul moyen de se retirer par la Catalogne pleine de révoltés qui tenoient la campagne, soutenus de tous ceux

du royaume de Valence qui tenoient les places, et à travers cette cruelle multitude de Miquelets qui les assiégeoient. Il fut donc résolu qu'on prendroit le chemin de la frontiere de France, et que là on délibéreroit de nouveau quand on seroit en sureté vers le Roussillon, de ce qu'on deviendroit.

On leva donc le siége dès la nuit du 10 au 11 Mai, après quatorze jours de tranchée ouverte : on abandonna cent pieces d'artillerie, cent cinquante milliers de poudre, trente mille sacs de farine, quinze mille de grains, vingt mille grenades, et un grand nombre de bombes, de boulets et d'outils. L'armée fut huit jours durant harcelée par les Miquelets, de montagne en montagne. Le duc de Noailles dont l'équipage avoit été constamment respecté par eux pendant le siége et dans cette retraite, parce qu'ils aimoient son pere pour les avoir bien traités et avoir sauvé la vie à un de leurs chefs, s'avisa de les appeler pour leur parler à son nom. Les principaux descendirent des montagnes, et vinrent à lui. Il en obtint qu'ils

n'inquiéteroient plus l'armée, qu'ils ne tireroient plus sur les troupes, à condition qu'on n'en brûleroit point. Cela fut exécuté fidellement de part et d'autre, et dès ce moment l'armée acheva sa marche tranquillement qui fut encore de trois jours, où elle auroit beaucoup souffert de ces cruelles guêpes. L'armée n'en pouvoit plus : elle perdit presque tous ses traîneurs et ses maraudeurs dans cette retraite, en sorte qu'avec le siége, il en coûta bien quatre mille hommes. Sa volonté néanmoins fut toujours si grande, que malgré tant d'obstacles, elle auroit pris Barcelone sans ceux de notre artillerie et de nos ingénieurs. Arrivés à la tour du Mont-Gris, il fut question de ce que deviendroit le Roi d'Espagne : quelques-uns vouloient qu'il attendît en France le dénouement d'une si fâcheuse affaire; et d'autres, que se trouvant dans cette nécessité, il poussât jusqu'à Versailles. On ouvrit d'un autre côté un avis tout contraire, et qui fut le salut du Roi d'Espagne; ce fut que cette retraite en France ou ce voyage à la Cour perdroit un temps précieux, et seroit sinistrement interprété; que les

ennemis des deux couronnes le prendroient pour une abdication, et ce qui en Espagne restoit affectionné, pour un manque de courage et pour un abandon d'eux et de soi-même ; que quelque peu de suite, de moyens et de ressources qu'il restât au Roi d'Espagne, il devoit passer par les montagnes du pays de Foix, droit à Fontarabie, de là joindre, à tout risque, la Reine et son parti ; se présenter à ses peuples, tenter cette voie unique pour réchauffer leur courage, leur fidélité, et leur zele ; faire des troupes de tout, pénétrer en Espagne et jusques dans Madrid, sans quoi il n'y avoit plus d'espérance par les efforts que les ennemis alloient faire pour s'établir par toute l'Espagne, et dans la capitale même.

La résolution en fut heureusement prise. L'armée s'arrêta en Roussillon ; et tandis que le Roi d'Espagne s'en alla à Toulouse, et par le pays de Foix, gagner Pau puis Fontarabie avec deux régiments de dragons pour son escorte, quelques grands d'Espagne avec lui, et le duc de Noailles, qui voulut l'accompagner

jusqu'à Fontarabie, le marquis de Brancas fut dépêché au Roi pour lui rendre compte de tout, recevoir ses ordres, et les porter à Pau au Roi d'Espagne. Le Roi approuva le parti qui avoit été pris, et donna au Roi d'Espagne les trente bataillons et les vingt escadrons qu'il avoit ramenés du siége en Roussillon.

X I X.

Campagne du Roi d'Espagne, et siége de Barcelone.

LE Roi d'Espagne partit de Pau en poste à cheval, et s'en alla à Pampelune et non à Fontarabie, suivi du connétable de Castille, son majordôme-major, du duc de Medina Sidonia, âgé lors de plus de soixante ans, son grand écuyer, du duc d'Ossonne, capitaine des gardes, et de peu de valets, et y arriva le premier Juin aux acclamations du peuple. Il en partit le 2 vers Madrid. Berwick étoit

cependant dans une étrange prise à la tête d'une poignée de troupes mal en ordre, vis-à-vis l'armée portugaise, devant laquelle il ne pouvoit se présenter, et qui le faisoit reculer partout. Il se tenoit néanmoins toujours à portée d'elle, faisant mine de lui disputer les gorges et les rivieres, et ralentissant ses mouvements et ses progrés autant que la capacité pouvoit suppléer aux forces. Tout son art et ses chicanes ne purent empêcher les Portugais de tourner sur Madrid, et de s'en approcher. La Reine en sortit avec ses enfants et sa suite, le 18 Juin pour aller à Burgos, sur le chemin de Pampelune. Le Roi en partit le 21, pour s'aller mettre à la tête de la petite armée de Berwick. Amelot le suivit, et les conseils suivirent la Reine; quantité de grands s'en allerent sur leurs terres; le cardinal Portocarero à Tolede, laissant la plus grande consternation dans Madrid, dont incontinent aprés les Portugais se rendirent maîtres. Ils n'y trouverent aucun grand, ni aucun membre des conseils. Le Roi d'Espagne et Berwick tournerent vers Burgos où les vingt escadrons et les trente bataillons françois du siége de Bar-

celone les devoient joindre. Quelques grands le joignirent, d'autres allerent trouver la Reine à Burgos. Plus de six semaines se passerent dans ces extrémités, pendant lesquels la Reine confia toutes les pierreries du Roi son mari, et les siennes à Vasez, qui lés apporta et les remit au Roi. Enfin les troupes françoises arriverent en Espagne, et joignirent le Roi et Berwick tout à la fin de Juillet. L'Archiduc cependant se tenoit à Sarragosse, et laissoit faire ses armées. Les évêques d'Espagne s'étoient signalés entre tous à lever des troupes à leurs dépens, et à donner au Roi des sommes très considérables.

L'évêque de Murcie fit plus qu'aucun; il avoit été simple curé de village avec tant de réputation, de vertu, que le Roi d'Espagne l'avoit élevé à cet épiscopat, d'où il donna l'exemple à tous les autres. Le cardinal Portocarero, quoique si justement mécontent, donna beaucoup, et continua toujours de signaler son attachement: celui des prélats fut très-important au Roi. Ils s'appliquerent à envoyer des prédicateurs choisis dans tous les

lieux de leur diocese; à affermir les peuples dans leur fidélité et leurs aides, qui aussi en donnerent les plus grandes marques et les plus utiles. Berwick renforcé de vingt escadrons et de trente bataillons françois, changea toute la face de cette guerre. Il se présenta à l'armée ennemie avec le Roi d'Espagne : il chercha par-tout à la combattre à son tour : elle se tint sur la défensive, et recula par-tout. Par-tout elle fut poussée, et perdit tout ce qu'elle avoit pris ou occupé. Les peuples armés par toute la Castille, reprirent vigueur, et sans troupes avec eux, firent rebrousser l'Archiduc qui venoit joindre son armée; ils reprirent Ségovie où les Portugais avoient laissé cinq cents hommes en garnison, qui sortirent du château à condition de se retirer en Portugal par le chemin qui leur fut prescrit, et de ne servir de six mois contre le Roi d'Espagne. Ce prince alors au large, envoya Mejorada avec cinq cents chevaux à Madrid dont les Portugais s'étoient éloignés. Il y fut reçu avec les plus grandes acclamations, et peu à peu les ennemis se trouverent chassés de toute la Castille. Le Roi d'Espagne rentra

dans Madrid à la fin de Septembre, et la Reine immédiatement après avec les plus grandes marques de joie. Pendant ce temps-là Berwick poursuivoit toujours l'armée de l'Archiduc qui se retiroit d'un lieu à un autre. Md^{e} des Ursins retournée avec la Reine à Madrid, profita de l'occasion de soulager le palais de trois cents femmes qui avoient ou refusé de la suivre, ou dont les parents avoient montré leur attachement pour l'Archiduc.

Tel fut l'étrange succès du siége de Barcelone, la rapidité avec laquelle il pensa renverser Philippe V de son trône, qui, avec la même célérité, y fut reporté par son courage, l'affection de la Castille, la sagesse et la capacité de Berwick, et les secours si prompts du Roi son grand-pere.

X X.

Bataille de Ramillies.

Le Roi avoit bien recommandé au maréchal de Villeroy de ne rien oublier pour ouvrir la campagne par une bataille. Il commençoit à sentir le poids de la guerre; il avoit dès-lors envie de la terminer; mais il vouloit donner la paix et non la recevoir. Il espéroit tout de ses généraux et de ses troupes. Les succès d'Italie et du Rhin sembloient lui répondre de ceux de ses autres entreprises. Il aimoit assez Villeroy pour vouloir qu'il cueillît des lauriers. Il partit à la mi-Avril pour retourner en Flandre; et depuis son départ jusqu'à l'assemblée de son armée, le Roi le pressa sans cesse d'exécuter ce qu'il lui avoit si expressément ordonné. Le génie court et superbe de Villeroy se piqua de ces ordres réitérés. Il se figura que le Roi doutoit de son courage, puisqu'il jugeoit nécessaire de l'aiguil-

lonner si fort. Il résolut de tout hasarder pour le satisfaire, et lui faire voir qu'il ne méritoit pas de si durs soupçons. Le Roi vouloit une bataille en Flandre; mais il vouloit se mettre en état de la gagner. Dès que les lignes du Rhin furent prises, et le Fort-Louis dégagé, le Roi envoya ordre à Marchin de prendre dix huit bataillons et vingt escadrons de son armée, laissant le reste à Villars, et de venir sur la Moselle où il trouveroit vingt autres escadrons, et marcher avec le tout en Flandre, joindre le maréchal de Villeroy, et à celui-ci de ne rien entreprendre sans cette jonction faite.

Villeroy, malgré ces ordres d'attendre Marchin, voulut pousser sa pointe: Marlborough avoit poussé la sienne de bonne heure; toutes ses troupes ne l'avoient pas joint. Villeroy en avoit plus que lui. Cette raison lui donna de la confiance: il ne douta pas du succès; il n'en voulut partager les honneurs avec personne, non-seulement avec Marchin et les troupes qu'il lui amenoit, mais avec l'électeur même qui pourtant commandoit

l'armée, et que le maréchal avoit laissé à Bruxelles sans lui faire part de son dessein. Il s'avança donc le 21 Mai vers l'endroit où, l'année précédente, Roquelaure avoit laissé percer nos lignes. Sur l'avis de la marche et de l'approche de Marlborough, il fit un mouvement pour l'attendre; puis le 24 au matin, jour de la Pentecôte, un second pour se poster dans un terrain où feu Mr de Luxembourg n'avoit jamais voulu s'exposer à combattre. Lui-même en avoit été témoin; mais son sort et celui de la France étoit qu'il l'oubliât.

Villeroy mit donc la maison du Roi et deux brigades de cavalerie de suite entre les villages de Taviers et de Ramillies. Taviers couvroit le flanc de la maison du Roi. Dans le village il mit le comte de la Mothe avec six bataillons de l'Electeur, et trois régiments de dragons. Il établit dans celui de Ramillies vingt-quatre pieces de canon soutenues de vingt bataillons, qui le furent ensuite d'un plus grand nombre d'infanterie. Il en prit le surplus pour occuper le terrain qui s'étendoit vers le village de Neuféglise. Il laissa la

droite de sa seconde ligne dans son ordre naturel, et porta son aile gauche devant un marais difficile, qui s'étendoit au delà de cette aile qui se trouvoit à peu-près en ligne avec la droite. Comme il achevoit ces dispositions, l'Electeur, à peine averti, arriva au galop de Bruxelles. Il avoit lieu de se plaindre, et peut-être de blâmer ce qui se faisoit; mais il n'étoit pas temps; il n'y avoit que celui d'achever ce qui étoit commencé, à quoi il se prêta sans humeur et de bonne grâce.

Il étoit deux heures après midi quand l'armée ennemie arrivée en bel ordre en présence, commença d'essuyer le canon de Ramillies. Il obligea leurs troupes à faire halte pour attendre la leur, qui fort promptement après, se trouva en batterie. La canonade dura bien une heure. Ils marcherent ensuite à Taviers avec du canon; ils y trouverent moins de résistance qu'à leur droite, et s'en rendirent maîtres. Dès ce moment ils firent marcher leur cavalerie; ils s'étoient aperçus fort à temps que le marais qui couvroit notre gauche, empêcheroit les deux ailes des deux

armées de se pouvoir joindre. Ils avoient fait couler toute la leur derriere leur centre, en avoient formé plusieurs lignes, les unes sur les autres, mais sans confusion. Derriere leur gauche ils eurent aussi toute la cavalerie de leur armée vis-à-vis notre droite, et en état de s'en servir, tandis que la moitié de la nôtre demeura inutile dans un poste où elle ne pouvoit agir. Elle avoit vu toute celle des ennemis disparoître de devant elle entierement. Ce mouvement qui devoit lui servir d'exemple, ne l'ébranla pas. Gassion qui la commandoit comme l'ancien lieutenant général de la gauche, s'en tourmenta fort, mais sans succès. Il lui étoit ordonné de ne bouger de là sans ordre. Il eut beau envoyer des aides de camp, nul ordre ne lui parvint.

Guiscard, l'ancien lieutenant général de la droite, la fit ébranler au mouvement des ennemis. La maison du Roi, à la premiere ligne de la cavalerie de cette aile, fit une charge vigoureuse. Les escadrons rouges de ladite maison du Roi percerent les lignes de cavalerie qui s'ouvrirent, tandis que leur

droite emporta la premiere ligne. Les rouges gagnerent plus de cinq cents pas de terrain. Ils chargerent encore tout de suite avec succès des escadrons qui les vouloient prendre en flanc. Ils se rallierent après en faisant un demi-tour à droite, et en chargerent encore six autres. Ils trouverent ensuite une quatrieme ligne devant eux, et furent en même-temps pris par derriere. Nos troupes pénétrerent jusqu'au centre de nos ennemis; mais leur grand nombre les rechassa bien vîte; et dans le désordre ils emporterent le village de Ramillies, et eurent tout le canon que nous y avions mis. Le duc de Guiche à la tête du régiment des gardes, s'y défendit quatre heures, et y fit des prodiges. La seconde ligne de cavalerie de la droite, presque toute Bavaroise ou Wallone, avoit refusé tout net à Villeroy et à Sousternon, lieutenants généraux, de soutenir la premiere, et demeura sans rien faire. Toute notre gauche resta inutile le nez dans ce marais, et personne vis-à-vis d'elle sans branler de ce poste. Notre droite tout-a-fait rompue, le centre enfoncé, et l'infanterie qui avoit presque toute combattu,

rebutée.

rebutée. L'Electeur se porta par-tout avec une grande valeur. Le maréchal de Villeroy couroit éperdu, et ne savoit remédier à tout ce qui arrivoit de sinistre. Il montra de la valeur, mais ce fut tout : on n'en doutoit pas, ni qu'il fût en lui d'y mettre autre chose. Il ne fut donc plus question que de se retirer. La retraite commença dans un grand ordre, mais la nuit bientôt mit la confusion. Le défilé fut si engorgé de gros bagages que tout y fut pris. Enfin l'armée arriva à Louvain ; mais on ne se crut en sureté qu'après avoir passé le canal de Wilworde, sans néanmoins que les ennemis eussent suivi de trop près. Bruxelles, dont Bagnolz et Bergheick étoient sortis à temps avec le trésor et les blessés qu'on avoit pu transporter, fut le premier fruit de la victoire. Anvers, Malines, Louvain, ne tardèrent pas à prêter, comme Bruxelles serment à l'Archiduc. Ce ne fut que le commencement du retour des Pays-Bas espagnols, à la maison d'Autriche. Une action qui eut de si grandes et si rapides suites, ne coûta pas 4000 hommes, mais une grande dispersion qui revint presque toute et en fort peu de temps rejoindre

chacun son corps. Jamais donc de bataille avec une si légere perte; jamais aucune dont les suites rapides aient été plus prodigieuses. A l'exception de Namur, Mons et fort peu d'autres places, tous les Pays-Bas espagnols furent perdus, et une partie des nôtres même. Jamais rapidité ne fut comparable à celle-là. Les ennemis en furent aussi étonnés que nous. La douleur s'en augmenta chaque jour par le retour de tout ce qui rejoignoit et qu'on croyoit perdu.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

Affaires des Jansénistes et de Port-Royal.

I. INTRIGUES *de Mde. de Maintenon pour s'emparer de la direction des affaires ecclésiastiques. II. Motifs pour nommer Noailles archevêque de Paris. III. Élévation des prêtres de St. Sulpice, par Godet. IV. Premiere persécution suscitée aux jansénistes. V. Le clergé peuplé de cuistres, par Godet, évêque de Chartres, par Tellier, par Maintenon, par les jésuites et par St. Sulpice. VI. Histoire du jansénisme; politique et mouvements des jésuites. VII. Intrigues cachées pour fomenter les troubles: le sulpicien Chalmet en est le boute-feu subalterne et caché, et deux évêques en sont l'instrument. VIII. Sentiments du duc de St. Simon sur le jansénisme et le molinisme. IX. Destruction militaire de Port-Royal. X. Ce que c'est que*

la paix de Clément IX. XI. Les religieuses de Port-Royal tourmentées de diverses manieres, l'abbaye est rasée, et on en laboure le sol. XII. Le Roi de France, à cause de sa conscience non perverse mais erronée, fait plus de cas d'un athée que d'un janséniste. XIII. Le fanatisme contre les jansénistes est poussé au point que la France poursuit le Pape pour extorquer des bulles : anecdote à ce sujet relativement à la constitution unigênitus.

I.

Intrigues de Mde. de Maintenon pour s'emparer de la direction des affairrs ecclésiastiques.

On voit dans cet ouvrage comment, d'un côté, Md[e] de Maintenon se servit de la princesse des Ursins pour se mêler des affaires d'Espagne, et les ôter de la main de Torcy autant qu'elle le put. On voit encore comment elle s'y prit pour faire venir ce ministre travailler chez elle comme les autres, et jusqu'à quel point Md[e] des Ursins en sut profiter. Les affaires ecclésiastiques furent aussi de son goût : elle leur donna de légeres atteintes à l'occasion du jansénisme et de la révocation de l'édit de Nantes, mais d'une maniere passagere ; et on n'a fait qu'efflleurer ce grand objet, qui fut la cause de sa préférence pour le duc de Noailles, en parlant du mariage de sa niece.

Il faut maintenant expliquer mieux comment elle réussit enfin à entrer dans les ma-

tieres ecclésiastiques, et à prendre la part principale dans cette partie de l'administration. Elle vit long-temps avec amertume le pere de la Chaise en possession de tout ce ministere, et non-seulement avec une entiere indépendance d'elle, mais sans aucuns devoirs de sa part envers elle : elle souffroit d'être dans une entiere ignorance sur cet objet; et l'éloignement marqué du Roi pour M. de Harlay, archevêque de Paris, après une faveur si entiere et si longue, avoit satisfait sa vengeance. On en a vu la cause, mais non ses désirs. Le confesseur du Roi n'en étoit devenu que plus maître des bénéfices et de tout ce qui regardoit les affaires dont l'archevêque avoit été tout-à-fait écarté; c'est ce qui donna si peu de goût à Md[e] de Maintenon pour le mariage de sa niece avec le duc de la Rochefoucault que le Roi vouloit faire, et qui en valut la préférence aux Noailles. Je n'assurerois pas que ce fût dans cette vue éloignée qu'elle leur aida à faire nommer le frere du maréchal duc de Noailles, à l'archevêché de Paris, à la mort de Harlay en 1695, chose d'autant plus difficile que les jésuites

ne l'aimoient pas, que le Roi ne le connoissoit point, parce qu'il ne venoit jamais à Paris, et encore pour des moments, et qu'il fallut l'y porter, sans aucune participation du P. de la Chaise. On ne put même l'y bombarder à l'insçu du confesseur, parce qu'il fallut forcer ce prélat, qui non-seulement fit toute la résistance possible, mais qui affecta de se rendre suspect du côté de la doctrine, relativement aux affaires du temps. Il avoit d'abord été nommé à l'évéché de Cahors: il le fut quelques mois aprés à celui de Châlons.

II.

Motifs pour nommer Noailles archevèque de Paris.

LA proximité ni la dignité de ce siége dont l'évêque est comte et pair de France, ne purent le résoudre à quitter l'épouse à laquelle il avoit été destiné par son sacre, quoiqu'il ne pût encore l'avoir connue. Il fallut un

commandement exprès du Pape pour l'y forcer. Il brilla à Châlons par les mœurs d'un ange, par une sollicitude vraiment pastorale, douce, appliquée, instructive, pleine des plus grands exemples, et une négligence totale de ce qui n'étoit point de son ministere. Le crédit de sa famille armé d'une si grande réputation, l'emporta sur les voies ordinaires. Il réussit à Paris comme à Châlons, sans être ébloui d'un si grand théâtre. Il plut extrêmement au Roi et à Md[e] de Maintenon; et pour achever ce qui le regarde ici personnellement, il ne parut ni neuf, ni embarrassé aux affaires, et il fit admirer ses lumieres, son savoir, et ce qui est fort rare en même-temps, sa modestie et une magnificence convenable aux assemblées du clergé qu'il présida au gré de la Cour et du clergé: enfin il fut cardinal en 1700, avec la même répugnance qu'il avoit eue à changer de siége.

Tant de vertus reçurent à la fin la récompense que le monde leur donne: beaucoup de croix et de tribulations, qu'il porta avec courage et pour le bien de l'église, avec trop

de douceur, d'équanimité, de crainte de se retrouver soi-même, de ménagement et de charité pour ceux qui en surent étrangement profiter, et qui ont achevé de l'épurer et de le sanctifier sans avoir pu ébranler son ame, ni la pureté de ses intentions et de sa doctrine; car dans ses dernieres années la tête n'y étoit plus; elle avoit succombé sous le poids des années, des travaux, de la persécution. J'en ai été le témoin oculaire; et si Dieu m'en accorde le temps, je ne le laisserai pas ignorer à la fin de ces mémoires que je prolongerai tant que je pourrai, et que je donnerai en dépôt à des gens honnêtes, chargés de leur publication.

On ne s'arrêtera pas beaucoup relativement à Godet, évêque de Chartres, ni à Bissy, depuis cardinal : on se contentera de faire ressouvenir ici que la Chétardie et Bissy n'étoient pas alors à portée du Roi, et que Godet qui n'avoit point d'occasion ordinaire d'approcher de Sa Majesté, ne pouvoit que s'y présenter de front et à découvert, bien rarement, sur des choses préparées par Md^e de

Maintenon; mais il ne pouvoit revenir souvent, ni être à portée de ces puissans moyens d'insinuation qui opèrent tout avec de la suite par des conversations fréquentes sans objets apparents. Le P. de la Chaise les avoit tous, et se gardoit fort d'être prévenu par l'évêque de Chartres qui lui donnoit pourtant des sollicitudes, et dont chaque trait le réveilloit et le rendoit plus attentif.

Un archevêque de Paris avec la grâce du choix, récemment nommé, porté par sa réputation, par une famille si bien établie, et par tout l'art de Md^e de Maintenon, qui, d'abord comme sa créature, l'avoit pris en grande amitié, étoit un instrument bien plus aisé, ayant un jour d'audience du Roi par semaine, et toujours avec matiere à la fournir et à la redoubler quand il en avoit envie.

C'est ce qui forma la grande faveur de Noailles dont sa droiture et ses ménagements de conscience si fort en garde contre soi-même et si peu contre les autres, perdirent tous

ces avantages dans les suites, mais dont Mde de Maintenon sut tirer tous les siens pour entrer enfin dans les matieres ecclésiastiques.

Elle s'y initia par l'affaire de Mr de Cambray qui lia si étroitement l'archevêque de Paris avec elle et avec Mr de Chartres; et par ce moyen elle saisit auprès du Roi la clef de la seule espece d'affaires et de grâces où jusqu'alors elle n'avoit pu pénétrer; et c'est ce qui lui fit préférer le neveu de l'archevêque à tout autre mariage. Elle fit épouser au Roi la querelle de Mr de Cambray, à Rome, jusqu'à en faire sa propre affaire à découvert, et afin par là de s'établir de plus en plus dans les affaires de religion qui entraînoient celle des bénéfices et les moyens d'avancer et de reculer qui bon lui sembloit.

III.

Elévation des prêtres de St. Sulpice, par Godet.

MONSIEUR de Chartres étoit passionnément *sulpicien*, c'est-à-dire, qu'il contrefaisoit avec adresse et la piété et la modération. Il logeoit toujours à Paris à St. Sulpice dans le séminaire qu'il éleva sur celui des missions étrangeres, sur celui de St. Magloire et des PP. de l'Oratoire: enfin il se substitua en mourant, la Chétardie, curé de St. Sulpice, auprès de Md^e de Maintenon qu'il dirigea, et dont il eut toute la confiance.

Il faut le dire encore, la crasse ignorance des sulpiciens, leur platitude suprême, leurs sentiments ultramontains ne pouvoient braver les vastes desseins des jésuites, et ils avoient tout ce qu'il falloit pour ruiner l'élévation, l'excellente morale, le goût de l'antiquité, le savoir juste et exact qu'on pui-

soit chez les PP. de l'Oratoire, si éloignés en tout des sentiments de la compagnie, et si conformes pour le gros avec l'université et les restes précieux de Port-Royal dont les jésuites étoient les persécuteurs. Ils en achevoient ainsi la ruine par des gens dévoués à Rome par une conscience stupide, qui mettoit le mérite en des pratiques basses, vaines, ridicules, et sous le poids desquelles ils abrutissoient les jeunes gens qui leur étoient confiés, et à qui ils ne pouvoient rien apprendre, parce que eux-mêmes ne savoient rien du tout, pas même vivre, marcher, ni dire quoi que ce soit à propos.

Aussi la vogue des prêtres de la mission dont l'institut n'étoit que pour faire des catéchismes dans les villages, et qui ne s'étoient pas rendus capables de faire mieux, et de ceux de St. Sulpice aussi grossiers, aussi ignorans et aussi ultramontains les uns que les autres, prit le grand vol, parce que la porte des bénéfices fut fermée à tout ce qui n'étoit pas élevé chez eux.

Md^e^ de Maintenon séduite par la Chétardie

et par Bissy sur les mêmes voies dont l'évêque de Chartres l'avoit entêtée de longue main, régnoit sur ces nouveaux séminaires de mode: elle en étoit devenue la protectrice déclarée depuis que l'art des jésuites l'avoit brouillée sans le paroître, avec les directeurs des missions étrangeres, qui avoient été long-temps ses confesseurs, et auxquels Mr de Chartres succéda, lorsque la fameuse affaire des cérémonies chinoises et indiennes brouilla ces missions étrangeres avec les jésuites de la maniere la plus éclatante et la plus irréconciliable.

Ce n'est pas que les jésuites n'eussent de la jalousie de cette basse prêtraille qui usurpoit trop de crédit à leur gré, et réciproquement ceux-ci, des jésuites; mais ils se souffroient et vivoient bien ensemble par le besoin qu'ils avoient les uns des autres dans leur haine commune des PP. de l'Oratoire et du clergé éclairé, qu'ils taxoient à tout hasard de jansénisme.

A la tête de ceux-ci étoit le cardinal de Noailles qui avoit bien la science des Saints,

mais non assez de celle des hommes pour les soutenir, ni pour se soutenir lui-même; trop de droiture de conscience, de piété pour prévoir, ni remédier après avoir éprouvé.

Bissy, qui de loin avoit su prendre ses détours secrets par les Jésuites, par St Sulpice, par Mr de Chartres qui s'en étoit entêté, et qui le laissa à Md^e de Maintenon comme son église, alloit au grand, et sentit le besoin qu'il avoit de quelque grande affaire, par le cours et les intrigues de laquelle il pût se rendre le maître de Md^e de Maintenon et du Roi par elle, et, par un concert étroit et secret, ne faire qu'un avec les Jésuites par leur besoin réciproque, eux de lui auprès de Md^e de Maintenon, lui d'eux à Rome, et gouverner ainsi toutes les affaires ecclésiastiques.

La frayeur que les Jésuites avoient eue de l'élévation du cardinal de Noailles sans eux, de sa faveur, de l'appui qu'il trouvoit dans sa famille, s'étoit tournée en fureur. Leur P. Tellier que St. Sulpice avoit fait succéder à la Chaise, étoit un homme bien différent

de lui. Il ne tarda pas à sentir ses forces, et embarrasser dans ses toiles le cardinal de Noailles, comme une araignée fait une mouche, à lui susciter mille défensives, à profiter de sa vertu, de sa candeur, de sa modération, enfin à le pousser jusqu'à donner les mains à la destruction radicale de ce fameux reste de Port-Royal des champs, qui palpitoit encore, et dont la barbare dispersion de ce qui restoit de religieuses, le rasement des bâtiments à n'y pas laisser pierre sur pierre, le violement des sépulcres, la profanation de ce lieu saint réduit en guérets, excita l'indignation des honnêtes gens, et fit une breche irréparable au cardinal de Noailles.

De l'un à l'autre à force des plus profondes menées, se noua la terrible affaire de la constitution qui perdit ce cardinal, avec Md^e de Maintenon plus encore qu'avec le Roi, tandis que les mêmes intrigues firent déclarer le Roi et Md^e de Maintenon partie avec une violence qui fit la fortune de Bissy, et lui donna toute la confiance de Md^e de Maintenon qui n'aimoit pas les jésuites ni le P. Tellier: ainsi Bissy

Bissy au comble de ses vœux après tant d'années d'intrigues, devint le premier personnage; et jusqu'à quel point n'en abusa-t-il pas? Tandis que Md^{e} de Maintenon étoit la dupe de son hypocrisie, trompée par ses souplesses, par ses bassesses et par les éloges qu'il lui donnoit avec sa fausse simplicité et son apparence grossiere, elle se crut être cette prophétesse qui sauvoit le peuple de Dieu de l'erreur, de la révolte et de l'impiété.

Dans cette idée, excitée par Bissy, et pour se mêler de plus en plus des choses ecclésiastiques, elle anima le Roi à toutes les horreurs, à toutes les violences, à toute la tyrannie, qui furent alors exercées sur les consciences, les fortunes et les personnes même dont les cachots furent remplis. Bissy lui suggéroit tout et obtenoit tout. Ce fut alors qu'elle domina dans la direction des affaires de l'église, et il fallut que le P. Tellier, malgré toutes ses profondeurs, vînt, par Bissy, compter avec elle jusques sur la distribution des bénéfices. Cela lui pesoit cruellement; mais la persécution qu'il avoit entreprise, la perte

surtout du cardinal de Noailles qu'il ne prétendoit pas de dépouiller de moins que de sa pourpre, de son siége, et de la liberté, le triomphe de la moderne école jésuitique et sulpicienne sur la ruine de toutes les autres qui avoient produit Bossuet, Pascal, Nicole, Arnaud, &c. étoient pour lui des objets si intéressans et si vifs, qu'il n'y avoit chose qu'il ne leur sacrifiât.

On verra qu'il n'y eut qu'un article qu'il ne put digérer dans la suite dans l'affaire du testament du Roi; savoir, le choix de Fleury pour précepteur. Tellier lui même s'étoit fait nommer pour confesseur et sous-précepteur. Il lui étoit donc capital pour être le maître, et il le vouloit être par-tout, de faire un précepteur à son gré. Il s'opposa en face entre le Roi et Md[e] de Maintenon dans la chambre de celle-ci, que Fleury fût nommé; et si ses efforts ne lui réussirent pas, ce ne fut pas sans lui en avoir donné toute la peur. Fleury ne l'a pas oublié de toute sa vie, et il ne lui en falloit pas tant pour ne jamais pardonner; mais Tellier n'a pas assez vécu pour voir, ni même pour se

douter du succès inoui de ce premier degré de fortune; et s'il l'avoit prévu, ou si là où il est on étoit aussi sensible aux mêmes passions qui ont occupé nos ames pendant leur union avec les corps, il auroit su et sauroit bon gré aux jésuites de l'art infini avec lequel ils parvinrent à manier ce maître du royaume, malgré tout son éloignement d'eux, et se servir de lui sans qu'il s'en soit jamais douté pour tout ce qui leur fut utile, pour ruiner tout ce qu'ils haïssoient et craignoient, et pour y substituer tout ce qui leur fut avantageux; mais ce n'est pas le temps ni le lieu de s'étendre sur cette matiere.

La constitution *unigenitus* poursuivie avec tant de suite, d'artifices, d'acharnement, de violence, de tyrannie, fut le fruit amer de la nécessité pressante où les affaires indiennes et chinoises réduisirent les jésuites: elle fut une suite de l'ambition démesurée du favori Bissy, pour sa fortune, et de Rohan, pour augmenter la sienne, quand Tallard, pour ses vues personnelles, l'y eut déterminé, et fut enfin l'ouvrage de tous les deux pour

être chefs du parti tout-puissant, sous les ordres absolus de Md^{e} de Maintenon, dévorée de l'ambition secrete de gouverner l'église comme elle gouvernoit l'état depuis si long-temps, et flattée si cette partie principale du gouvernement n'échappoit plus à sa domination. Ce champ une fois ouvert, il n'y eut plus de bornes. Le goût changeant de Md^{e} de Maintenon s'étoit retiré du cardinal de Noailles, à force d'artifices de Bissy, des sulpiciens et des missionnaires aiguillonnés et soufflés par les jésuites. Elle n'avoit plus besoin de lui pour s'initier dans les affaires ecclésiastiques; et le pont dont elle s'étoit si utilement servie, n'avoit plus d'usage. Engouée de la nouvauté de Bissy, l'Elisée de l'évêque de Chartres auprès d'elle, l'admiration de l'idiot la Chétardie divinisa sa conduite à ses yeux. Son alliance avec les Noailles, et son ancienne amitié avec le cardinal qui se tournerent en fureur contre lui, l'enfla comme d'un sacrifice fait à la vérité et à la soumission à l'église; et la conduite barbare qu'on avoit tenue avec les huguenots depuis la révocation de l'édit de Nantes, devint en gros le

modele de celle qu'on tint, souvent toute la même, à l'égard de tout ce qui ne put goûter la constitution.

I V.

Première persécution suscitée aux jansénistes.

De là les artifices sans nombre pour gagner ou intimider les évêques, les écoles, le second ordre et le bas clergé ; de là cette grêle immense et infatigable de lettres de cachet ; de là cette lutte avec les parlements ; de là les évocations sans nombre ni mesure, cette interdiction de tous les tribunaux, enfin ce déni total et public de toute justice et de tous moyens de pouvoir en être protégé pour quiconque ne ployoit pas sa conscience sous le joug nouveau et même encore sous la maniere dont il étoit présenté ; de là cette inquisition toujours ouverte même contre les simples laïcs, et la persécution outrée, et ce grand nombre d'exilés et enfermés dans les prisons

d'état, et les cachots; de là le trouble et la subversion dans les monasteres; de là enfin cet inépuisable *pot au noir* pour barbouiller qui on vouloit, qui ne pouvoit s'en douter, pour estropier qui on vouloit auprès du Roi des gens de la Cour ou de la ville, pour écarter ou proscrire toutes sortes de personnes, disposer de leurs places à la volonté des chefs du parti régnant, des jésuites et de St. Sulpice, qui pouvoient tout en ce genre, et qui obtenoient tout sans le plus léger examen; de là ce nombre innombrable de toutes sortes de personnes dans les mêmes épreuves que les chrétiens soutinrent sous les empereurs ariens, surtout sous Julien l'apostat, duquel on sembla adopter la politique, et imiter les violences; et s'il n'y eut point de sang pieusement répandu, je dis *pieusement*, parce qu'il en coûta la vie d'une autre sorte à bien de ces victimes, ce ne fut pas la faute des jésuites dont l'emportement cruel surmonta cette fois la prudence, jusqu'à ne pas se cacher de dire: *qu'il falloit répandre du sang.*

V.

Le clergé peuplé de cuistres, par Godet, évêque de Chartres, par Tellier, par Maintenon, par les jésuites et par St. Sulpice.

On a vu combien le crédit de Godet, évêque de Chartres, avoit perdu l'épiscopat en France, en le remplissant de cuistres de séminaires et de leurs éleves sans science et sans naissance, dont l'obscurité et la grossiereté faisoient tout le mérite. On a vu que le Tellier acheva de l'anéantir en le vendant à découvert, non pour de l'argent, mais pour ses desseins et sous des conventions sur lesquelles son esprit emporté et violent à l'excès, sa sagacité et ses artificieuses précautions, le garderent de se laisser tromper, dont le secret ne put demeurer long-temps caché, et dont la découverte ne l'arrêta pas dans la posture où il étoit parvenu à se mettre. On peut com-

prendre et mieux voir encore par tout ce qui est arrivé, ce qui se pouvoit attendre de tous ces choix. Bissy dans les mêmes erremens, le soutenoit de toutes ses forces naissantes, et a bien profité depuis de ses leçons.

Tels ont été les funestes ressorts qui ont perdu l'église de France, et qui l'ont enfin soumise au joug de Rome, laquelle, par différentes routes, avoit déjà écrasé toutes les autres. C'est à quoi la haine personnelle du cardinal de Fleury contre le P. Quesnel, a eu l'honneur de mettre le comble, d'inonder la France non-seulement de proscriptions, mais d'expatriations, de l'accabler de trente mille lettres de cachet, de compte fait après sa mort, dans les bureaux des secrétaires d'état, et de pourvoir surement et dignement après sa mort à la continuation de sa vengeance. Mais comme le jansénisme a été un des objets qui ont le plus occupé le Roi et le gouvernement, il est nécessaire d'entrer dans un plus grand détail.

VI.

Histoire du jansénisme; politique et mouvements des jésuites.

Le mois de Mars de l'année 1711, vit éclore les commencements de l'affaire qui enfanta la constitution *Unigenitus*, si fatale à l'église et à l'état, si honteuse à Rome, si funeste à la religion, si avantageuse aux jésuites et aux sulpiciens qui en ont reçu leur presque inutile et pernicieuse existence, aux ultramontains que les derniers soutiendront long-temps sous main, avec autant de perfidie à leur pâtrie que de fausseté dans leur cœur; aux ignorans, aux gens de néant, et surtout à tout genre de fripons et de scélérats; dont les suites dirigées sur le modele de celles de la révocation de l'édit de Nantes, a mis le désordre et la tromperie par-tout avec une violence qui dure encore, sous l'oppression

de laquelle tout le royaume tremble et gémit, et qui après plus de trente ans de la persécution la plus affreuse, en éprouve en tout genre et en toute profession un poids qui s'étend à tout, et qui s'appesantit toujours.

Je me garderai bien d'entreprendre ici une histoire théologique, ni même celle qui seroit bornée aux faits et aux procédés. Cette derniere partie seule composeroit des volumes: il seroit même à désirer qu'il y en eût moins de donnés au public sur la doctrine, où les répétitions se trouvent multipliées, et qu'il y en eût davantage sur la politique de la naissance, du cours et des progrès de cette terrible affaire, de la conduite sombre, politique, et procédés des deux côtés, des fortunes qui en sont venues ou qui en ont été ruinées, et des effets si étendus et si prodigieux de cette boîte de Pandore qui a fait taire les loix, les tribunaux et les regles, pour faire place à une inquisition militaire qui ne cesse de tourmenter la France par des milliers de lettres de cachet, et d'anéantir toute justice.

Je me bornerai au peu d'historique qui s'est passé sous mes yeux et quelquefois entre mes mains, pour traiter cette matiere comme les autres, et laisser ce que je n'ai vu, ni appris des acteurs, à des plumes instruites et moins paresseuses.

Pour entendre ce peu qui de temps en temps sera rapporté d'une affaire qui a tant occupé la fin du regne de Louis XIV, la minorité, le regne caché de M^r^ le Duc et découvert de Fleury, il faut se souvenir de bien des choses éparses dans ces mémoires; il faut se rappeler l'orage du quiétisme, la disgrace de M^r^ de Cambray, la conduite secrete des jésuites, dont le gros et le ministere public se déclara contre lui, mais sans lui nuire, et le sanhédrin mystérieux et ténébreux qui le servit de toutes ses forces, l'union qui en résulta, ce qui a été dit de St. Sulpice, de Bissy, évêque de Toul, puis de Meaux, et cardinal, enfin du P. Tellier, et conséquemment de l'état épiscopal rempli de gens sans nom, sans lumieres, de plusieurs sans conscience et sans honneur, et de quelques-uns vendus publi-

quement à l'ambition et à la servitude du parti qui pouvoit les élever; l'affaire de la Chine, la fâcheuse situation des jésuites à cet égard; la part personnelle que le Tellier y prenoit; la haine des jésuites, et la sienne particulierement, pour le cardinal de Noailles, et l'usage si heureux qu'ils ont su faire du jansénisme; enfin le caractere du cardinal de Noailles, du Roi et de la Maintenon. Tous ces objets, toutes ces choses étant présentes à l'esprit, on se persuadera aisément de l'extrême désir de Tellier, de sauver les jésuites de l'opprobre où leur condamnation sur la Chine les livroit, et d'abattre le cardinal de Noailles. Pour frapper deux si puissants coups, il falloit une affaire éclatante qui intéressât Rome en ce qu'elle a de plus sensible, et sur laquelle elle ne pût espérer que par la protection de Tellier. Il étoit sans cesse occupé d'en trouver les moyens, et d'en ménager la conjoncture. L'affaire de la Chine, qui ne lui laissoit plus le temps de différer, précipita son entreprise, dans laquelle il n'eut pour conseil unique à la totale exclusion de tous autres, même jésuites, que les PP. Doucin et

Lallemant, aussi fins, faux et profonds que lui, et dont les preuves étoient faites; et elles étoient telles qu'on savoit que les crimes ne leur coûtoient rien.

Ces jésuites aussi furieux que lui, aussi emportés contre le cardinal de Noailles qui, pour quelques excès de Doucin, lui avoit fait ôter une pension du clergé qu'il avoit attrapée dans les derniers temps de foiblesse et de disgrace de Harlai, archevêque de Paris; ces deux jésuites, dis-je, demeuroient à Paris en leur maison professe, où le P. Tellier demeuroit aussi; et tous trois pour leur violence, leur profondeur, leur méchanceté, étoient secrétement la terreur de tous les autres jésuites, même de ceux le plus livrés aux vues et aux autres intérêts de la société. Ces conjonctures parurent donc favorables au P. Tellier. Il avoit par Mr de Cambray, les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers; il avoit Pontchartrain par opposition à son pere, et par basse politique; il avoit d'Argenson; et par ces deux hommes, il étoit maître de faire revenir au Roi tout ce qui lui étoit utile sans y paroître. L'alliance

et la liaison personnelle du cardinal de Noailles avec la Maintenon, ne l'embarrassoit plus : elle étoit usée dans cet esprit changeant, et trois hommes avoient succédé auprès d'elle à Mr de Chartres, l'évêque successeur et neveu à cause de St. Cyr, mais qui, à vingt-sept ou vingt-huit ans, en étoit, pour ainsi dire, à recevoir encore du bonbon de sa main. La Chétardie, curé de St. Sulpice, son confesseur, dont l'imbécillité étoit extrême, et Bissy que feu Mr de Chartres lui avoit donné comme son Elisée, et qu'elle avoit adopté sur le même pied, et qui, sans qu'elle s'en aperçût, étoit à vendre et à donner son corps et son ame pour la fortune, soit aux Jésuites, soit à Tellier, soit à ses deux acolytes.

C'étoit une suite de ses menées à Rome pour la pourpre; et il s'étoit d'autant plus attaché à eux, que la confiance de la Maintenon en lui, le leur rendoit considérable, comme eux à lui, en supplément à Rome, des moyens d'arriver, qui lui étoient retranchés par sa translation de Toul à Meaux, qui faisoit cesser ses disputes avec Mr de Lorraine

Quelque bien qu'il fût avec Md^{e} de Maintenon, le siége et l'alliance du cardinal de Noailles avec elle, un reste de considération et de privance qu'elle ne pouvoit lui refuser, faisoient toujours peur à l'évêque de Meaux, qui, par cet intérêt, n'étoit pas moins ardent à la ruine du cardinal que le Tellier même.

Tous ces côtés bien assurés, l'épiscopat ne leur fit pas peur, et il faut se souvenir ici du crédit que feu M^{r} de Chartres avoit d'emblée sur les nominations pendant les dernieres annés de la Chaise, et avec les meilleures intentions, et de quels misérables sujets il avoit farci l'église : Tellier renchérit par art et dessein en pernicieux choix. Ainsi ils mépriserent le gros, et ne douterent pas d'intimider et entraîner les autres. Il ne faut donc pas oublier qu'avec toute l'aversion des sulpiciens et la crainte des jésuites, la jalousie et la haine de ceux-ci pour ceux-là, ils convenoient et s'aidoient pour ce qui regardoit le jansénisme en détestation, et Rome en adoration, les uns par intérêt, et les autres par ignorance. Ainsi les jésuites menerent

en cette affaire tout St. Sulpice, les yeux bandés, et s'en servirent à tout l'usage qu'ils voulurent, même d'une maniere basse, vile et rampante, toujours pour le soutien du molinisme contre le sistême des jansénistes, qu'ils vouloient imaginer, pour se donner le ton de le combattre et se montrer défenseurs de la pureté de la religion.

Le plan dressé et les mesures prises, il fut question d'exciter l'orage sans y paroître, et de le faire tomber sur un livre quelconque; et ce fut *les Réflexions morales sur le nouveau testament du P. Quesnel.* Ils en choisirent l'édition approuvée du cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, et par un grand nombre de théologiens. Le célebre Vialart, prédécesseur de Noailles, à Châlons, en avoit été un. Son successeur ne balança pas à l'approuver aussi sans autre examen, et à donner la sienne à une nouvelle édition qui s'en fit. Il y avoit plus de quarante ans que ce livre édifioit l'église sans contradiction. Bissy, évêque de Toul, qu'on va voir faire tant de figure à ses dépens, l'avoit proposé à son

diocese;

diocese; et par un mandement exprès et public, avoit recommandé à ses curés d'en avoir chacun un exemplaire, en les assurant que dans l'impossibilité où leur peu de moyens les mettoit d'avoir plusieurs livres, celui-là seul leur suffiroit pour y trouver l'instruction de leurs peuples, la doctrine et la piété nécessaires. Le P. de la Chaise l'avoit toujours sur sa table, et sur ce qu'au nom de l'auteur quelques personnes lui en parlerent avec surprise, il leur répondit qu'il aimoit le bien et le bon de quelque part qu'il vînt, que ses occupations lui ôtoient le temps de faire des lectures, que ce livre étoit une mine de doctrine et de piété excellente.

Un livre depuis si long-temps estimé devoit être à couvert de tout dessein de l'attaquer; mais l'exemple du succès obtenu contre le livre *de la fréquente communion* de Mr Arnauld, plus illustre encore par le nom de son auteur, le nombre, la dignité de ses approbateurs, l'applaudissement avec lequel il fut reçu et lu, avoit rassuré le Tellier contre de pareilles craintes, et il ne douta point de le

faire attaquer conjointement avec le cardinal de Noailles, comme l'ayant approuvé.

Pour un coup si hardi, il se servit de deux hommes isolés, inconnus, infirmes, pour qu'ils fussent dans son entiere dépendance. Champflour, évêque de la Rochelle, étoit l'ignorance et la grossiereté même, et ne savoit être que bêtement ultramontain : il avoit été exilé pour cela lors des propositions du clergé en 1682; et les jésuites et les sulpiciens réunis en faveur de ce martyr de leur cause favorite, l'avoient bombardé à la fin à la Rochelle. L'autre étoit Valderies de Lescure, moins ignorant, mais aussi ultramontain que l'autre, et aussi abandonné aux jésuites qui l'avoient fait évêque de Luçon, et qui étoit un homme ardent, impétueux et boute-feu de son naturel. Celui-ci pauvre et petit gentilhomme, l'autre le néant, et tous deux noyés dans la plus parfaite obscurité et sans commerce avec personne.

VII.

Intrigues cachées pour fomenter les troubles : le sulpicien Chalmet en est le boute-feu subalterne et caché, et deux évêques en sont l'instrument.

Pour les dresser à ce qu'on vouloit, on leur envoya le nommé Chalmet, élève de St. Sulpice, perfectionné à Cambray, et bien instruit par le célèbre Fénélon qui espéroit son retour à la Cour et tout ce qui le pouvoit suivre de plus flatteur, de la chute de celui de ses trois vainqueurs qui restoit, et de l'appui de Tellier, appuyé lui même de ses anciens amis, mais qui ne pouvoient ouvrir la bouche en sa faveur. Chalmet avoit de l'esprit et de la véhémence, en pedant dur et ferré. il étoit tout livré aux maximes ultramontaines de St. Sulpice, dévoué à Mr de Cambray, abandonné aux Jesuites et au P. Tellier. Il s'en alla donc secrètement en

Saintonge ; il s'établit tantôt à la Rochelle ; tantôt à Luçon ; et fort caché dans les commencements, fit aboucher souvent les deux évêques en sa présence, et les endoctrina, mais si durement et si haut qu'ils firent leurs plaintes d'un précepteur si absolu, et les ont depuis très-souvent renouvelées avec peu de jugement.

Il leur fit faire un mandement en commun, portant condamnation du livre du P. Quesnel approuvé par le cardinal, avec une censure si reconnoissable de ce prélat que personne ne put le méconnoître, comme fauteur d'hérésie, sans aucune sorte de ménagement. Cette piece qui étoit le tocsin, n'étoit pas faite pour rester obscure à Luçon et à la Rochelle. Elle fut envoyée à Paris, et, contre toute regle, affichée jusqu'aux portes de l'archevêché, par où le cardinal en eut la premiere notion.

Ces deux évêques avoient au séminaire de St. Sulpice chacun un neveu et fort sots enfans. Le cardinal si étrangement outragé par deux évêques de campagne, commit la

faute capitale du chien qui mord la pierre qu'on lui jette, et ne saute pas sur le bras! Il manda le supérieur de St. Sulpice à qui il ordonna de mettre dehors ces deux jeunes gens, qui avoient servi à la publication concertée du mandement. Ce supérieur représenta le scandale, leur vertu, et le tort que cela feroit à leur état. Rien ne fut écouté. Le curé de St. Sulpice averti par le supérieur en arrivant de l'archevêché, espéra mieux de son crédit. Sa piété et sa simplicité n'étoient pas à l'abri de l'enflure, que lui donnoient la confiance de la Maintenon, et la considération mêlée de crainte qui en résultoit. Il courut à l'archevêché plein de cette confiance : elle fut trompée, et il s'en revint plein d'indignation. Il fallut donc obéir sur le champ; mais il arriva que la Maintenon fut piquée du peu de considération que le cardinal de Noailles avoit montré pour son cher confesseur dont Bissy, évêque de Meaux, sut si bien profiter; et cette expulsion fit le plus grand bruit.

Le cardinal rendit compte au Roi de l'injure qu'il recevoit, et demanda justice; mais

le Roi qui l'avoua, lui fit entendre qu'il avoit commencé par se la faire; et la chose traîna par la lenteur du cardinal, et le délai de huit en huit jours qu'il ne crut pas devoir prévenir. Pendant ces intervalles, on aigrissoit le Roi qui différoit toujours, mais qui aimoit et respectoit le cardinal; et Tellier directement et l'évêque de Meaux, par la Maintenon, retenoient le Roi, que le cardinal ne pressoit que mollement, ne doutant pas d'obtenir justice d'une chose si criante, tandis qu'on envoyoit aux deux évêques une lettre toute faite pour le Roi à signer, qui la reçut par Tellier, à qui elle fut adressée, comme au ministre naturel de tous les évêques, et qui la présenta au Roi, comme une fonction de sa place qui ne se pouvoit refuser.

La lettre étoit également furieuse et adroite, et en commun des deux évêques. Il ne falloit que jeter les yeux dessus; car elle devint bientôt publique; pour voir que les deux animaux mitrés n'y avoient eu de part que leur signature, et qu'elle étoit du plus délié courtisan. Après avoir comblé le Roi d'éloges,

après l'avoir comparé à Constantin et à Théodose, par son amour et protection pour l'église, ils la lui demandoient non pour eux prosternés à ses pieds, mais pour leurs neveux, mais pour l'église, pour l'épiscopat, pour la liberté de la bonne doctrine, pour la justice de l'attentat par lequel le cardinal de Noailles prétendoit l'opprimer, en montrant par l'exemple fait sur leurs neveux, ce qu'en pouvoit attendre tout homme soupçonné de défendre la bonne cause, sans en être convaincu, comme leurs neveux ne l'étoient pas de la distribution ni de l'affiche de leur mandement.

Après une longue et forte prosopopée contre Quesnel, et son livre approuvé par le cardinal, ils représenterent ce cardinal comme un ennemi de l'église, du Pape, du Roi, tel que sous Constantin et ses premiers successeurs furent les évêques de la ville impériale, qui faisoient tout trembler sous leur autorité, et sous qui les évêques orthodoxes gémissoient.

La letre étoit longue et se soutenoit par-

tout. Le style, l'art qui perçoit à travers la ruse, ce portrait si dissemblable au naturel, à la vie, aux mœurs, à la conduite du cardinal de Noailles, l'emportement de toute la piece, dévoiloient à nud le mystere d'iniquité, et découvroient à plein qu'une lettre si hardie, si forte, n'avoit pas été composée à la Rochelle, ni à Luçon; et dans l'embarras de couvrir une attaque faite de gaieté de cœur avec l'éclat le plus irrégulier et le plus injurieux, tout l'art étoit employé à profiter de l'expulsion des neveux du séminaire de St. Sulpice, pour irriter un Roi si jaloux de son autorité, et pour changer l'état de la question, se rendre aggresseurs, et réduire le cardinal à la defensive. C'est ce qui lui arriva en effet. Il avoit été bien reçu sur les plaintes du mandement. L'expulsion des neveux lui avoit été remise devant les yeux; mais quand il voulut porter ses plaintes de la lettre, le Roi qu'on avoit eu le temps d'aigrir, de préparer, revint séchement aux neveux, avec un reproche amer de s'être fait justice au lieu de l'attendre du Roi: néanmoins quoique pris à l'hameçon si grossiere-

ment, il demeura plus choqué de l'insolence des deux évêques : il laissa voir au cardinal qu'il sentoit que la querelle sur le livre étoit aussi peu nécessaire que peu attendue, après un si long espace de la réputation non interrompue de cet ouvrage, et qu'ils lui en vouloient moins qu'à sa personne.

Ce fut une seconde et lourde faute du cardinal de n'avoir pas porté le mandement et la lettre à cette audience. Pour peu qu'il en eût lu au Roi quelques endroits principaux en injures et en adresses, qu'il eût su les paraphraser, profiter de la disposition du Roi à son égard, lui faire sentir la cabale, le désir de faire du bruit, et combien deux plats évêques de campagne étoient peu capables d'eux-mêmes d'enfanter le dessein et de l'exécuter avec tant d'art, d'éclat et de chaleur, il auroit déterminé le Roi à en imposer de façon que l'affaire auroit été dès-lors étouffée.

Mais le cardinal lent, doux, peu né pour la Cour et les affaires, plein de confiance en

sa conscience, et en ce qu'il étoit en soi et auprès du Roi, se tint pour content d'avoir remis les choses à la fin de son audience où elles en étoient avant la lettre des deux évêques, et ne douta pas de recevoir une satisfaction convenable telle que le Roi l'avoit promise, lorsqu'il lui en avoit parlé la premiere fois.

A son tour Tellier qui eut son audience aussi, eut moyen de piquer le Roi de nouveau sur son autorité, sur la protection due à des prélats abandonnés qui se trouvoient à la veille d'être persécutés pour la bonne doctrine. L'évêque de Meaux, de son côté, avoit travaillé auprès de la Maintenon, de maniere que lorsque huit jours après le cardinal de Noailles revint à l'audience, le Roi lui ferma la bouche sur cette affaire, et déclara que puisque sans lui il s'étoit fait justice, il n'avoit qu'à s'en tirer comme il voudroit sans l'y mêler davantage, et que c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire de plus en sa faveur.

C'étoit bien là où l'on en vouloit venir pour

les deux évêques, qui ne s'étoient plaints que pour se soustraire à ce que méritoit l'injure qu'ils avoient faite, et qui, ainsi mis hors de cour, se trouvoient, après une calomnie si publique et sur la foi, égalés au cardinal de Noailles malgré tant et de si grandes disproportions.

Dans ce fâcheux état le cardinal dit au Roi, que puisqu'il l'abandonnoit à la calomnie et à l'insulte, sans avoir pu mériter ni deviner ce qui lui arrivoit, il le supplioit de trouver bon qu'il se défendît, et il se retira avec la seche permission de faire ce qu'il jugeroit à propos, et c'est ce que ses ennemis vouloient encore, n'ayant rien de mieux à faire que de se donner le ton de protéger la doctrine de l'église, en supposant un ennemi dans le cardinal, dont les mœurs et la conduite étoient bien plus recommandables que les voies basses, entortillées et jésuitiques de ses ennemis.

Deux jours après le cardinal publia un mandement court et fort, où il montroit diverses erreurs dans celui des deux évêques. Il

le traita de libelle sous leur nom, dont il disoit, assez peu à propos, qu'il les croyoit incapables. Il s'éleva contre l'inquiétude du temps, sur la licence de quelques évêques de s'ingérer dans la moisson d'autrui. Il défendit, sous les peines de droit, la lecture du mandement qu'il flétrit en plusieurs manieres. Il sembloit qu'il eût droit d'en user de la sorte par l'abandon et la permission du Roi, et que c'étoit encore avec ménagement par rapport à la nature de la chose. Néanmoins ce fut un nouveau crime qui lui fit envoyer défense d'aller à la Cour s'il n'y étoit mandé. Les deux évêques, c'est-à-dire, ceux qui les mettoient en avant, profitant du succès de leur trame, écrivirent de nouveau. Hébert, de la congrégation de la mission, avoit acquis une grande réputation étant curé de Versailles, et le cardinal lui avoit fait donner l'évêché d'Agen nonobstant les constitutions de sa congrégation. Il faisoit des merveilles dans son diocese où il étoit comprovincial des deux évêques. Il leur écrivit une excellente lettre, savante, forte, pieuse, montrant avec modestie le tort extrême qu'ils avoient de troubler l'église,

et d'attaquer personnellement le cardinal de Noailles. Cependant ses ennemis ne dormoient pas; ils lui en susciterent d'autres. Il parut en effet un mandement de Berger de Malissoles, évêque de Gap, qui vouloit passer à un siége plus relevé; et le cardinal se défendit par un autre, comme il avoit fait de celui des deux évêques, ensuite il écrivit une belle lettre à l'évêque d'Agen, contenant le récit de tout ce qui s'étoit passé, mais avec une mesure, une modestie qui la relevoit encore et qui fut comme un manifeste distribué par-tout. L'affaire en elle-même avoit indigné tout ce qui n'étoit pas dévoué aux jésuites ou à l'abus du jansénisme pour décrier et perdre qui on vouloit. Ce manifeste acheva d'enlever ce qui restoit de gens neutres, et fit un tel effet, que les aggresseurs qui pensoient avoir déjà étourdi le cardinal de Noailles, en furent effrayés et ne songerent que plus efficacement aux moyens de profiter de tous leurs avantages et de les pousser en si beau chemin.

J'en demeurerai là pour le présent, car il est temps d'en venir a d'autres matieres.

Mais je dois exposer mes sentiments au sujet du Jansénisme, après en avoir donné l'histoire, et dévoilé l'esprit de ses ennemis et son esprit propre.

VIII.

Sentiments du duc de St. Simon sur le jansénisme et le molinisme.

Je tiens tout parti détestable dans l'église et dans l'état: je tiens aussi pour hérétiques les cinq fameuses propositions directes et indirectes, et pour tel tout livre, sans exception, qui les contient. Je sais aussi qu'il y a des personnes qui les tiennent pour bonnes et vraies, qui sont unies entr'elles et font un parti; ainsi de tous les côtés je ne suis pas janséniste.

D'autre part je suis attaché intimement, et plus par conscience que par politique, à ce que très-mal-à-propos on tient et confond sous

le nom de *libertés de l'église gallicane*, puisque ces libertés ne sont ni des priviléges, ni des concessions, ni des usurpations, ni des libertés d'usage et de tolérance; mais la pratique constance de l'église universelle, que celle de France a jalousement conservée et prétendue contre les entreprises et les usurpations de la Cour de Rome, qui ont asservi les autres églises, et ont fait par ces prétentions un mal infini à la religion. Je dis, *de la Cour de Rome* par respect pour l'évêque de Rome, à qui seul le nom de Pape est demeuré; et il est de foi qu'il est le chef de l'église, le successeur de St. Pierre, le premier évêque avec supériorité et jurisdiction de droit divin sur tous les autres, et à lui seul appartient la sollicitude et la surveillance sur toutes les églises du monde, comme étant le vicaire de Jésus-Christ par excellence, c'est-à-dire, le premier de tous ses vicaires, qui sont les évêques; à quoi j'ajoute que je tiens l'église de Rome pour la mere et la maîtresse des autres, avec laquelle il faut être en communion. Elle est maîtresse, (*magistra*, *non domina*;) car le Pape n'est pas le seul évêque universel, ordinaire et diocé-

sain de tous les dioceses, et il n'est pas le seul pontife ayant un pouvoir épiscopal, duquel émaneroient tous les autres pouvoirs des évêques, comme le pouvoir de l'inquisition que je tiens abominable devant Dieu, et exécrable aux yeux des hommes.

Je crois la signature du formulaire une très-pernicieuse invention, tolérable toutefois, en s'y tenant exactement, et suivant la paix de Clément IX, mais autrement insoutenable.

Il résulte donc que je suis fort éloigné de croire le Pape infaillible ou supérieur, ou même égal aux conciles écuméniques, auxquels seuls appartient assurément de décider les articles de foi, et de ne pouvoir errer sur elle.

Quant à l'institut de Port-Royal, je pense que ce que les derniers siecles ont produit de plus saint, de plus pur, de plus savant, de plus pratique et néanmoins de plus élevé, mais de plus lumineux et de plus clair, est provenu de cette école et de ce qu'on connoît

sous

sous le nom de *Port-Royal.* J'ajoute que le nom de *jansénisme* et de *janséniste* est un pot au noir, de l'usage le plus commode pour perdre qui on veut, et que d'un millier de personnes à qui on le jette, il n'y en a pas peut-être deux qui le méritent; que ne pas croire ce qu'il plaît à la Cour de Rome de prétendre sur le spirituel et le temporel, ou mener une vie simple, retirée, laborieuse, serrée, ou être uni avec des personnes de cette sorte, c'en est assez pour encourir la tache de Janséniste, et que cette étendue de soupçons mal fondés, mais si commode et si utile à qui l'inspire et en profite, est une plaie cruelle à la religion, à la société, à l'état. Je suis persuadé que les jésuites sont d'un excellent usage en les tenant à celui que St. Ignace a établi; que la compagnie est trop nombreuse pour ne pas contenir des saints, et j'en ai connu dans ce corps tout politique. La jalousie jésuitique a causé aussi, et cause encore de grands maux; leur piété, leur application à instruire la jeunesse, et l'étendue de leurs lumieres et de leur savoir font aussi de grands biens.

IX

Destruction militaire de Port-Royal.

Les Jésuites, maîtres, par le confessional, des Cours de presque tous les Rois et de tous les souverains catholiques, de presque tout le public par l'instruction de la jeunesse, par leurs talents et leur art, nécessaires à Rome pour en insinuer les prétentions sur le temporel des souverains et de leur monarchie, sur le spirituel, à l'anéantissement de l'épiscopat et des conciles généraux, devenus redoutables par leur puissance et leurs richesses, toutes employées à leurs desseins, autorisés par leur savoir de tout genre, et par insinuations de toute espece, aimables par une facilité et un tour qui ne s'étoit pas encore rencontré dans le tribunal de la pénitence, protégés par la Cour de Rome comme des gens dévoués par un quatrieme vœu au Pape, vœu

particulier à cette société, et plus propre que nuls autres à étendre son suprême domaine, recommandables d'ailleurs par la dureté d'une vie toute consacrée à l'étude, à la défense de l'église contre les hérétiques, et la sainteté de leur établissement et de leurs premiers peres; terribles enfin par la politique la plus rafinée, la plus profonde, la plus supérieure à toute autre considération qu'à leur domination, soutenue par un gouvernement dont la monarchie, l'autorité, les degrés, les ressorts, les secrets, l'uniformité dans les vues et la multiplicité dans les moyens, sont l'ame. Les jésuites, dis-je, après divers essais, et surtout après avoir subjugué les écoles de delà les monts, et, tant qu'ils avoient pu, énervé celles de deçà, par-tout, avoient hasardé par un livre de leur pere Molina, une doctrine sur la grâce, opposée au système de St. Augustin, de St. Thomas, de tous les peres, des conciles généraux, des Papes et de l'Eglise de Rome qui, près plusieurs fois de l'anathématiser, a toujours différé de le faire. L'église de France surtout se souleva contre ces agréables nouveautés qui faisoient tant de

conquêtes par la facilité du salut, et par l'orgueil de l'esprit humain.

Les jésuites, embarrassés d'une défense difficile, semerent alors la discorde dans les églises de France, et par mille tours de souplesse, de politique et de force ouverte, enfin par l'appui de la Cour, eurent l'art de changer la face des choses, d'inventer une hérésie qui n'avoit ni auteur, ni sectateur, et de l'attribuer à un livre de Cornélius Jansénius, évêque d'Ypres, mort dans le sein de l'église, et en vénération ; ils eurent l'art enfin de se rendre *accusateurs*, de défenseurs qu'ils étoient; et leurs adversaires, d'accusateurs des jésuites, furent défenseurs de leur propre cause.

De là les noms de *moliniste* et de *janséniste* qui distinguent les deux partis; de là ces grands et longs débats à Rome sur cette idéale hérésie inventée par les jésuites pour perdre les adversaires de Molina (*); de là, encore ces

---

(*) Les academies, les jésuites, et aujourd'hui les sulpiciens ont une pratique remarquable : ces Messieurs pen-

discussions devant une congrégation formée exprès sous le nom de *congregatio de auxiliis*, tenue pendant un grand nombre de séances devant Clément VIII (Aldobrandin) et devant Paul V (Borghese) qui ayant enfin formé un décret d'anatheme contre la doctrine de Molina, n'osa le publier, redoutant les jésuites et tout ce qui étoit jésuitique dans l'univers, et se contentant de ne pas condamner cette doctrine, sans oser l'approuver, en les consolant, par tout ce qui les put flatter, sur cette hérésie idéale, qui n'étoit soutenue de personne, et dont ils surent bien profiter.

●

Plusieurs saints et savans personnages s'étoient retirés à Port-Royal; les uns écrivirent, les autres y rassemblerent beaucoup de jeunesse qu'ils instruisirent à la piété et aux sciences: les plus beaux ouvrages de la morale, ceux

---

sent que quand on ne cherche pas à leur être agréable, on est leur ennemi déclaré: ainsi un homme tranquille et éloigné de leur secte, est leur ennemi: il faut être leur disciple ou sectateur pour vivre tranquille dans la société.

qui ont le plus éclairé dans la science et la pratique de la religión, sont sortis de leurs mains, et ont été trouvés tels de tout le monde. Ils eurent des amis et des liaisons; ils entrerent dans la querelle contre Molina, et c'en fut assez pour ajouter à la jalousie que les jésuites avoient conçue de cette école naissante, une haine irréconciliable d'où naquit la persécution des jansénistes, de la Sorbonne, de M^r Arnaud, et la dissipation militaire des solitaires de Port-Royal.

De là l'introduction d'un formulaire, chose si souvent fatale et si souvent prohibée dans l'église, par lequel la nouvelle hérésie inventée, fut non-seulement proscrite, ce qui auroit été accepté de tout le monde sans difficulté, mais elle fut déclarée encore contenue dans le livre intitulé *Augustinus*, composé par Cornélius Jansénius. de là ce formulaire qu'on proposa de jurer pour soutenir, la croyance intérieure et littérale de son contenu : de là ces distinctions *de droit*, c'est-à-dire, la proscription des cinq propositions hérétiques que personne ne soutenoit, et qui ne fit pas de diffi-

culté ; et celle *de fait*, c'est-à-dire, l'opinion, qu'elles étoient contenues dans ce livre de Jansénius, ce qui occasionna beaucoup de disputes étranges. Jamais on ne put extraire aucune proposition réelle : on fut réduit à soutenir qu'elles étoient éparses, sans pouvoir citer où ni comment.

Jurer sur son Dieu et sur son ame de croire ce qu'on ne croit pas fondé en chose de fait, et qu'on ne peut montrer, parut un crime à tout ce qu'il y avoit de gens droits, et un soulevement éclata quand ce formulaire parut.

Mais ce qui parut encore plus insupportable, c'est que pour détruire Port-Royal qu'on ne jugeoit pas prêt à ce serment, on le proposa d'abord à signer aux religieuses de tout le royaume. Or proposer de jurer qu'un fait est contenu dans un livre qu'on n'a pas lu, dans un livre même qu'on n'a pu lire, parce qu'il est en latin, et qu'on ignore cette langue, et à des religieuses et autres personnes destinées par état à ne jamais s'occuper du système ni du livre de l'évêque d'Ypres, c'est assurément

une folie, et une violence extravagante dont l'histoire ne fournit pas d'exemple; c'est pour satisfaire cette folie qu'on remplit les provinces d'exilés et les prisons de captifs. La Cour ne ménagea rien en faveur des jésuites qui lui firent oublier la ligue et ses suites, et croire que les jansénistes étoient une secte d'indépendans qui n'en vouloient pas moins à l'autorité royale, qu'ils se montroient réfractaires à celle du Pape, que les jésuites appeloient l'*église*, qui avoit approuvé, puis prescrit la signature du formulaire.

La distinction du fait et du droit fut donc proscrite, quoique l'église n'ait jamais exigé la croyance des faits qu'elle a décidés dans les conciles. Les bénéfices attachés à la protection des jésuites, dont le confesseur du Roi étoit distributeur, le crédit ou l'inconsidération, et pis encore, qu'éprouvoient les prélats, à proportion que la Cour et les jésuites étoient contens ou mécontens, échauffèrent la persécution jusqu'à la privation des sacrements même à la mort: et ces excès réveillèrent enfin l'attention de quelques évêques surtout qui

récrivirent au Pape, et s'exposerent à la déposition à laquelle on commençoit à travailler, lorsqu'un plus grand nombre de leurs confreres vinrent à leur secours, et soutinrent la même cause. Alors Rome et la Cour craignirent un schisme; d'autres évêques s'interposerent, et avec eux le cardinal d'Estrées, évêque de Laon alors, et devenu cardinal quatre ou cinq ans après.

X.

Ce que c'est que la paix de Clément IX.

LA négociation réussit par ce qu'on nomma *la paix de Clément IX.* Ce Pape déclara que le St. siége ne prétendoit pas que la signature du formulaire obligeât à croire que les cinq propositions condamnées fussent implicitement dans le livre de Jansénius, mais seulement de les tenir et condamner comme hérétiques en quelque endroit qu'elles fussent.

Cette paix rendit la liberté et les sacrements aux personnes qui en avoient été privées, et les places aux docteurs et autres qui en avoient été chassés. Je n'en dirai pas davantage; c'est là la clef qui fera comprendre toutes les affaires.

Les jésuites et leurs affidés furent outrés de cette paix; ce qui montre combien peu dans le cœur ils étoient attachés à l'église, et combien leur orgueil dominoit leurs intrigues. Ils avoient su habilement donner le change sur le molinisme; et de défenseurs qu'ils étoient, ils avoient appris à devenir aggresseurs. Les jansénistes, en se défendant sur les cinq propositions que personne n'avoit jamais soutenues, n'avoient point quitté prise sur Molina, ni sur les excès qui suivoient de cette morale, que le fameux Pascal rendit palpables, existantes dans la doctrine et la pratique des casuistes jésuites, et ridicules, dans ses lettres *provinciales*. L'aigreur et la haine continuerent, et la guerre se perpétua.

Vinrent long-temps après les disputes des

jésuites avec les autres missionaires des Indes sur les cérémonies que les uns prétendirent politiques et les autres idolâtres. La querelle s'échauffoit et battoit fort mal pour les jésuites.

Tellier y prenoit une double part. C'étoit un homme ardent, dont la divinité étoit le molinisme, et qui eut beau jeu d'avoir pour pénitent un Roi si ignorant dans ces matieres, et qui n'avoit jamais écouté là-dessus que des jésuites, plein de son autorité, et qui s'étoit laissé persuader que les jansénistes en étoient les ennemis. Louis XIV qui vouloit se sauver, et qui ne sachant point la religion, s'étoit flatté toute sa vie de faire pénitence sur le dos d'autrui, se proposoit de la faire sur celui des huguenots et des jansénistes, qu'il croyoit presque également hérétiques.

Un Roi environné de gens aussi ignorans que lui, tels que la Maintenon, Beauvilliers, Chevreuse, ou par des courtisans et des valets principaux qui n'en savoient pas davantage, ou qui ne pensoient qu'à leur fortune; un clergé détruit de longue main, et en dernier

lieu par un Godet, évêque de Chartres, qui avoit rempli l'épiscopat d'ignorans, de gens inconnus et de bas lieu, qui regardoient le Pape comme un Dieu, et avoient horreur des maximes de l'église de France, parce que toute antiquité leur étoit inconnue, et parce qu'étant gens de rien, ils ne savoient ce que c'étoit que l'état; un parlement dépécé et tremblant, accoutumé à la servitude, et le peu de ceux qui par leur place ou leur capacité, auroient pu parler, dévoués comme le premier président Pelletier, ou affamés de grâces.

Il restoit encore quelques personnes à craindre pour les jésuites, c'est-à-dire pour leurs entreprises, comme les cardinaux d'Estrées, de Janson, de Noailles et le chancelier. Ce dernier étoit éreinté, et Tellier ne l'ignoroit pas. D'Estrées étoit vieux et courtisan, Janson aussi, et valétudinaire. Noailles lié au commencement avec la Maintenon, puissant en Cour par le goût du Roi, par sa famille, par la réputation soutenue de sa vie et de sa conduite, archevêque de Paris, et en vénération dans son

diocese et dans le clergé, à la tête duquel il se trouvoit dans tout le royaume. Celui-là étoit capitalement en butte aux jésuites par sa doctrine non suspecte, mais qui n'étoit pas la leur, et pour avoir été mis à Châlons, puis à Paris sans leur participation, et promu à la pourpre. Ils savoient que les jansénistes n'étoient pas contens de lui, parce qu'il n'avoit pas voulu s'en laisser dominer, ni donner dans toutes leurs vues, et que lui étoit encore moins content d'eux. Tellier, bien ancré, résolut de commettre Noailles avec le Roi d'un côté, avec les jansénistes de l'autre, et d'achever en même temps l'ouvrage auquel il travailloit depuis tant d'années, par la destruction entiere de Port-Royal.

Le P. de la Chaise s'étoit contenté depuis la paix de Clément IX, qui avoit rétabli ces religieuses, de les empêcher de recevoir aucune fille à la profession, pour faire périr la maison par extinction, sans y commettre d'autre violence. Le Roi se repentit même de les avoir poussées trop loin, parce qu'il les regardoit au fond comme de très-saintes filles. Le nouveau con-

fesseur vint à bout au contraire en peu de temps de changer ces idées.

Il réveilla ensuite une constitution faite à Rome depuis trois ou quatre ans, à la poursuite des molinistes attentifs à donner le change, et ardents à chercher les moyens de troubler la paix de Clément IX. Rome qui les ménageoit comme les athletes des prétentions ultramontaines, auxquelles elle a sacrifié tant de nations, n'osa tout refuser; mais aussi ne voulut pas aller de front contre l'autorité de Clément IX. Elle donna donc une constitution ambiguë contre le jansénisme, mais en effleurant et faite avec assez d'art pour que ceux qui étoient attachés à cette paix, pussent, sans la blesser, recevoir cette constitution, d'ailleurs parfaitement inutile. Les molinistes furent affligés de n'avoir pu obtenir qu'un si foible instrument, qui en effet ne faisoit que condamner les cinq propositions déjà proscrites, et dont personne n'avoit jamais pris la défense, et qui d'ailleurs ne prescrivoit rien de nouveau; mais comme dans les disputes longues et dans lesquelles la puissance sécu-

liere prend parti jusqu'à la persécution, les esprits s'échauffent, et de part et d'autre passent les bornes, il étoit arrivé que quelques Jansénistes avoient soutenu secrétement une, plusieurs, et même les cinq propositions hérétiques, mais en grand secret. Ce mystere avoit été révélé dans les papiers de l'abbaye de St. Thiery. Tout le parti Janséniste se récria, renouvela sa soumission de cœur et d'esprit à la condamnation de toutes les cinq propositions. Ceux qui les soutenoient, étoient en très-petit nombre; et là-dessus les uns criant *à l'injustice*, et les autres *au péril de l'église*, le bruit se renouvela, et donna lieu à la constitution dont il vient d'être parlé.

Faute de mieux, Tellier résolut d'en faire usage pour en tirer parti au moins contre Port-Royal, plus délicat là-dessus que personne d'entre les Jansénistes, et d'y embarrasser le cardinal de Noailles à qui le Roi ordonna de faire signer cette constitution. Comme elle n'altéroit pas dans le fond la paix de Clément IX, il n'osa contredire, et

se mit à faire signer les plus faciles à conduire; et, des uns aux autres, à gagner les moins aisés. Cette conduite lui réussit si bien que Gif même signa. Gif est une abbaye de filles, à cinq ou six lieues de Versailles, qui a toujours été considérée comme la soeur cadette de Port-Royal-des-Champs, en tout genre, par les amis et les ennemis : car ces deux maisons avoient toujours conservé l'union la plus intime. Avec cette signature le cardinal se crut fort, et se persuada que Port-Royal ne feroit pas de difficulté. Il y fut trompé. Ces filles tant de fois et si cruellement traitées, en garde contre ces signatures captieuses qu'on leur avoit si souvent présentées dans une solitude qui étoit sans cesse épiée, et qu'on ne pouvoit aborder sans péril d'exil, et quelquefois de prison ; par conséquent destituées de conseil de confiance, ne purent être amenées à une nouvelle signature : aucune de celles qu'on leur montra ne les toucha, non pas même celle de Gif. En vain le cardinal les exhorta, leur expliqua ce qu'on leur demandoit, qui ne blessoit en rien la paix de Clément IX, ni les vérités

aux-

auxquelles elles étoient attachées ; rien ne put rassurer la frayeur de ces saintes ames timorées. Elles ne purent comprendre qu'une signature nouvelle ne renfermât pas quelque venin et surprise ; et leur courage ne put être ébranlé par la considération de tout ce dont leur refus les menaçoit. C'étoit là ce qu'avoient espéré les jésuites, d'engager le cardinal de Noailles, et de parvenir enfin à détruire une maison qu'ils détestoient, et dont ils n'avoient cessé, depuis tant d'années, de machiner la derniere ruine. Ils mouroient de peur que les religieuses qui restoient, ne survécussent au Roi, qu'après lui ils ne pussent continuer d'avoir le crédit de les empêcher de recevoir des filles à profession, et que cette maison ennemie subsistât et se relevât, qui étoit toujours regardée comme le centre, le chef lieu et le ralliement du parti Janséniste, dès qu'on oseroit y aborder.

Le cardinal, qui prévoyoit un orage, mais non la destruction qu'il ne pouvoit s'imaginer, pressa ces filles à plusieurs reprises par d'autres et par lui même ; il y alla plusieurs fois,

et toujours inutilement. Le Roi le pressoit, poussé de même par son confesseur, tant qu'à la fin le cardinal lâcha pied, procéda et leur ôta les sacrements. Alors Tellier les noircit auprès du Roi de toutes les anciennes couleurs qu'il renouvela, les fit passer pour des révoltées, qui, seules dans l'église, refusoient une signature trouvée par-tout orthodoxe, et lui persuada qu'il ne seroit jamais en repos sur ces questions, tant que ce monastere, fameux par ses rebellions contre les deux puissances, subsisteroit; enfin que sa conscience étoit aussi engagée que son autorité à une destruction si nécessaire, et qui n'avoit que trop tardé; ce bon pere piqua et tourna si bien le Roi, que les fers furent mis au feu pour la destruction.

Port-Royal de Paris n'étoit qu'un hospice de celui des Champs; et celui-ci fut en entier transporté à Paris pendant plusieurs années, pendant lesquelles on entretint les bâtiments de Port-Royal-des-Champs, lequel ne fut plus qu'une ferme; puis les religieuses qu'on avoit divisées en celles qui firent ce qu'on voulut

et qui formerent la maison de Paris, et en celles des Champs, qui n'eurent pas de plus grands ennemis que leurs sœurs à qui les biens furent presque adjugés, afin de faire tomber les rebelles par la famine.

I.

Les religieuses de Port-Royal tourmentées de diverses manieres, l'abbaye est rasée, et on en laboure le sol.

LORSQU'il fût questio nde la destruction, Voisin, conseiller d'état, homme sûr et prêt à tout faire pour sa fortune, fut commis pour les prétentions sur les Champs, et on peut juger de l'équité qui y fut gardée; mais ce qui surprit davantage, c'est que les religieuses des Champs se mirent en regle, et se pourvurent à Rome où elles furent écoutées. Comme la bulle ou la constitution *Vineam Domini*, n'y avoit jamais été accordée pour détruire

la paix de Clément IX, on n'y trouva pas mauvais la difficulté de ces filles à la signer sans l'explication qu'elles offroient d'ajouter en signant, *sans préjudice de la paix de Clément IX*, à laquelle elles adhéroient. Ce qui, en France, étoit leur crime d'éradication et des dernieres peines personnelles, parut fort innocent à Rome. Elles se soumettoient à la bulle, et cela fit changer de batterie aux jésuites, parce que cela afficheoit le criminel usage qu'ils vouloient faire de cette bulle, prétexte de leurs méchancetés, et qu'ils ne savoient comment réussir, dès que Rome, sur qui ils avoient compté, leur devenoit plus que suspecte. Ils craignirent encore les longueurs des procédures à Paris, à Lyon, à Rome, des commissaires *in partibus*.

C'étoit un nœud gordien qu'il leur parut plus facile de couper que de dénouer. On agit donc sur le principe qu'il n'y avoit qu'un seul Port-Royal, que ce n'étoit que par tolérance qu'on en avoit fait deux de la même abbaye, qu'il falloit remettre les choses sur l'ancien pied, qu'entre les deux, il

convenoit mieux de conserver celui de Paris, que l'autre qui avoit à peine de quoi subsister, situé en lieu mal sain, peuplé de vieilles opiniâtres, qui, depuis long-temps avoient défense de recevoir des professions. Il fut donc rendu un arrêt du conseil en vertu duquel, la nuit du 28 au 29 Octobre, l'abbaye de Port-Royal-des-Champs fut investie de détachemens de gardes françoises et de suisses; et vers le milieu de la matinée du 29, d'Argenson, chef de la police, arriva dans l'abbaye avec des escouades du guêt et d'archers, pour traiter en militaire conquérant ces pauvres filles.

Il se fit ouvrir les portes et assembler la communauté au chapitre: il montra une lettre de cachet; et sans leur donner plus d'un quart d'heure, il enleva la maison entiere. Il avoit amené force carrosses attelés, avec une femme d'âge dans chacun; il y distribua les religieuses suivant les lieux de leur destination, qui étoient des monasteres, à 10, 20, 30, 40, et jusqu'à 50 lieues: chaque carrosse étoit accompagné de quelques archers à cheval,

comme on enleve les créatures prostituées d'un lieu infame. Je passe sous silence ce qui accompagna une scene si touchante et si étrangement tyrannique, sous le regne d'un Roi qui affectoit le grand. Il y en a des livres entiers de relations.

Après leur départ, d'Argenson visita la maison; il emporta ce qu'il voulut; il mit à part ce qu'il crut pouvoir appartenir à Port-Royal de Paris, & le peu qu'il ne put refuser aux religieuses enlevées, et s'en retourna rendre compte au Roi et à Tellier de son expédition.

L'indignation publique éclata quand on apprit et cet enlevement forcené et les oppressions qu'eurent à souffrir les religieuses enlevées pour les faire signer. Cette indignation malgré l'épouvante qu'avoit inspirée aux esprits le régne militaire du Roi, fut telle, que la Cour et les jésuites qui ne rougissoient de rien, en furent déconcertés et embarrassés. Mais Tellier ne s'arrêta pas en si beau chemin. Les arrêts et les lettres de cachet se

multiplierent, et soutinrent cet acte atroce du tyran; et il fut encore enjoint aux familles qui avoient des parens enterrés à Port-Royal, d'en exhumer les corps et les porter ailleurs. On jeta dans le cimetiere d'une paroisse voisine, tous les autres comme on put, avec toute l'indécence qui se peut imaginer. On procéda ensuite à raser la maison, l'église et tous les bâtimens, comme on fait les maisons des assassins des Rois, en sorte qu'il ne resta pas pierre sur pierre, pour contenter les jésuites et leurs partisans. Les matériaux furent vendus, et on laboura et on sema la place, à la vérité ce ne fut pas de sel, c'est toute la grâce qu'elle reçut.

Le scandale de cette honteuse expédition parut inoui jusques dans Rome même, et je me borne à ce simple récit d'une expédition militaire exécutée contre de pauvres filles à qui la loi donnoit une existence et des propriétés. Le cardinal n'en fut pas mieux avec les molinistes, mais plus mal avec les jansénistes, comme les jésuites se l'étoient proposé. Ils l'attaquerent aussi dans cette circons-

tance, et le poussèrent peu à peu et sans relâche jusqu'aux dernieres extrémités, et jusqu'à son dernier soupir, tandis qu'on s'efforçoit de tromper la conscience du Roi et sa religion, pour en faire l'instrument de leurs honteuses inimitiés.

XIX.

Le Roi de France, à cause de sa conscience non perverse mais erronée, fait plus de cas d'un athée que d'un janséniste.

Le plaisant de toutes ces affaires de molinisme et de jansénisme fut, que le Roi s'échauffa tellement la tête pour ces questions et se la laissa tellement échauffer, qu'un athée à ses yeux, étoit préférable à un janséniste. Il y a plus, c'est qu'on étoit étonné en France, qu'on fût obligé de talonner le Pape pour le faire déclarer contre, et on ne pouvoit voir qu'il fût avare des foudres du Vatican. Il falloit négocier

fort sérieusement une bulle et un bref, et le Pape n'en donnoit pas tant qu'on vouloit: en voici deux exemples mémorables.

Lorsque Mr le duc d'Orléans partit pour aller commander les armées de Philippe V, le Roi lui demanda qui il emmenoit avec lui en Espagne? Mr le duc d'Orléans lui nomma Fontpertuis. *Comment, mon neveu*, repartit le Roi, *le fils de cette folle qui a couru M. Arnaud par-tout, un janséniste! Je ne veux point de cela avec vous. Ma foi, Sire*, lui répondit Mr le duc d'Orléans, *je ne sais point ce qu'a fait la mere; mais pour le fils, être janséniste, il ne croit pas en Dieu. Est-il possible*, reprit le Roi, et m'en assurez-vous? *Si cela est, il n'y a point de mal qu'il aille avec vous; vous pouvez le mener.*

L'après-dîner même, Mr le duc d'Orléans me le conta en se pâmant de rire: et voilà jusqu'où le Roi avoit été conduit par ses confesseurs et par le parti jésuitique, et par le parti de la Maintenon, de ne trouver point de comparaison entre n'avoir point de reli-

gion et le préférer à être janséniste, ou ce qu'on lui donnoit pour tel.

Mr le duc d'Orléans le trouva si plaisant qu'il ne s'en put taire. On en rit fort à la Cour et à la ville; et les plus libertins admirerent jusqu'à quel aveuglement les Jésuites et St. Sulpice pouvoient pousser. Le rare fut que le Roi n'en sut nul mauvais gré à Mr le duc d'Orléans, et qu'il ne lui en a jamais ni parlé, ni rien témoigné, et que Fontpertuis le suivit en toutes ses deux campagnes en Espagne.

Il y a encore d'autres anecdotes sur le molinisme du Roi et sur la prétendue hérésie inventée pour brouiller et pour persécuter, comme on l'a assez démontré; mais je finirai cette étrange matiere par la fameuse anecdote d'Amelot.

XIII.

Le fanatisme contre les jansénistes est poussé au point, que la France poursuit le Pape pour extorquer des bulles. Anecdotes à ce sujet, relativement à la constitution Unigenitus.

A son retour de Rome, Amelot me conta que le Pape l'avoit pris en amitié, et qu'il gémissoit de se voir la boule et l'instrument du plus fort des partis de l'église de France, tellement qu'après s'être laissé aller à donner la constitution (dans la persuasion où les lettres de Tellier l'avoient mis, que le Roi étoit le maître absolu de tout son royaume) il se trouvoit dans l'embarras.

Là-dessus; Amelot qui le savoit bien, lui demanda pourquoi il ne s'étoit pas contenté de censurer en gros, quelques propositions de Quesnel, au lieu de faire une censure

barroque de cent et une. *Eh! M. Amelot, M. Amelot, que voulez-vous,* dit le Pape, *que je fisse? Le Tellier avoit assuré le Roi qu'il y avoit dans ce livre plus de cent propositions censurables: il n'a pas voulu passer pour menteur; on m'a tenu le pied sur la gorge, pour en mettre plus de cent.*

Amelot étoit vrai, et avoit de la probité; et je tiens de lui que la Cour de Rome étoit outrée, et cachoit soigneusement son ressentiment et son embarras, de voir que le Jésuitisme suscitât en France, des querelles scandaleuses aux hautes sciences cléricales, qu'il fît de cette hérésie un moyen de perdition contre les ennemis de la compagnie, que la religion fût vendue à la passion de ce corps; et il me prophétisa que quand sa noire politique seroit bien connue, et qu'elle auroit fatigué le Roi, par un coup d'état, alors, on couperoit la tête à cette hydre; que si quelqu'un me croit trop véridique sur cette matiere, qu'il sache que pendant la régence, j'ai tout vu, et que je puis parler avec vérité, incapable d'ailleurs de la charger.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

I. CAMPAGNE de 1706 en Italie, et célèbre siége de Turin par le duc d'Orléans. II. Marchin est nommé pour commander après lui. III. Mais il régente le duc d'Orléans, et le traverse chargé d'un secret de la Cour. IV. Bataille de Turin, et bravoure du duc d'Orléans. V. Étranges perfidies qui font perdre la bataille. VI. Le Roi rend justice au duc d'Orléans. VII. Suites de ces désastres. VIII. Succès de Médavid. IX. Ses récompenses, celles du prince de Vaudémont, et conspiration en Franche-Comté étouffée. X. Campagne de 1707, sur le Rhin et en Flandre. XI. Bataille d'Almanza. XII. Anecdotes qui la suivirent. XIII. Siége de Lerida et sa surprise. XIV. Siége et prise de Tortose. XV. Perte de la Sardaigne. XVI. Conspiration dans le Luxembourg. XVII. Prise de Gand et Bruges. XVIII. Combat d'Oudenarde. XIX. Anec-

dote sur le duc de Vendôme. XX. Suites de ce combat. XXI. Prise de Lille par les alliés. XXII. Siége et prise de Gand par les mêmes alliés. XXIII. Malheurs de la guerre en 1709; en Espagne. XXIV. En Roussillon. XXV. En Dauphiné. XXVI. Et en Flandre.

I.

Campagne de 1706, en Italie, et célebre siége de Turin par le duc d'Orléans.

TOUT ce qui s'étoit fait l'année précédente pour former le siége de Turin, qui, prêt à se faire, n'eut pas lieu, rendit pour cette année tous les préparatifs fort prompts. Le dépit si juste contre le duc de Savoie, le succès de Calcinato, tout récent et tout grossi, les espérances qu'on concevoit de ses suites, l'extrême désir de dépouiller Mr de Savoie, et de le réduire à l'état du feu duc Charles IV de Lorraine, attiroient le Roi à ce projet.

Chamillart, plus sage qu'on ne l'a cru, en sentit le poids, et en fut effrayé pour son gendre, auquel il étoit destiné. Il voulut encore tout bien examiner avec Vauban en présence du Roi; et puisqu'il avoit fait la faute autrefois de le prêter à Mr de Savoie pour fortifier ou plutôt pour perfectionner

Turin, il étoit naturel de le choisir pour en faire le siége.

Vauban toujours le même, proposa son projet d'attaque, et les raisons de ce projet. Il détailla ce qu'il croyoit nécessaire pour réussir; il offrit, en lui fournissant ce qu'il demandoit, de se charger du siége; mais du siége uniquement, pourvu qu'il y fût le maître, et de rien au-delà, parce qu'il déclara avec franchise, qu'il ne s'entendoit point à la guerre de campagne, ni à commander une armée. Ce qu'il demanda, se trouva monter en toutes sortes de choses, à bien plus qu'il ne fut possible de lui fournir; et là dessus, il avertit le Roi bien fermement devant son ministre chez Md^e de Maintenon, que Turin ne se prendroit pas à moins; et ce qui est incroyable avec la juste confiance du Roi en Vauban, fondée sur une si longue expérience, avec le silence et l'embarras de Chamillart, sur ce refus de Vauban, comme n'y pouvant réussir, la commission en fut sur le champ donnée ou plutôt confirmée à la Feuillade.

On

On peut juger qu'on fit jusqu'à l'impossible de toute part, pour le mettre en état de faire une conquête si capitale pour l'état, et importante à leur fortune particuliere, tout fut donc très-promptement disposé. La Feuillade arriva devant Turin le 13 Mai, et se mit à faire ses lignes et ses ponts. Tardif, faute de mieux, fut son premier ingénieur. Il n'avoit fait que des petits siéges en Baviere; ainsi cette forte besogne roula toute entiere sur deux Novices, fort ignorants, et par cette raison fort entêtés.

II.

Marchin est nommé pour commander après lui.

Villars parvenu aux richesses et aux plus grands honneurs, refusa tout net et sans balancer, de commander l'armée d'Italie sous Mr le duc d'Orléans. Un autre que l'heureux Villars en eût été perdu; mais de lui, ou des

conjonctures tout fut trouvé bon, et Marchin à son refus, eut le commandement de l'armée d'Italie, sous Mr le duc d'Orléans.

Mesdames de Savoie sortirent de bonne heure de Turin, et se retirerent à Coni, ensuite à Oneille, et puis à Savonne. Mr de Savoie reçut assez mal les offres de sureté pour tous les lieux où elles voudroient aller, que la Feuillade lui envoya faire de la part du Roi, et lui-même il quitta Turin à la fin de Juin. Il en laissa le commandement au comte de Thaun, qui ne s'en acquitta que trop bien, et qui, long-temps depuis, a été gouverneur du Milanez. M. de Savoie emmena toute sa Cour, ses équipages et ses trois mille chevaux, et n'y laissa que 500 et 20 hussards. Il se mit à courir le pays, dans l'opinion que la Feuillade le suivroit et se distrairoit du siége pour tâcher de le prendre, en effet, c'est ce qui arriva.

La Feuillade, follement butté à la capture de Mr de Savoie, et qui n'en vouloit pas laisser la gloire à un autre, quitta le siége,

et se mit à courir après Mr de Savoie qui se moquoit de lui. Ce prince ne laissa pas de se trouver long-temps dans les plus fâcheuses extrémités, qu'il soutint avec un grand art et un grand courage ; et cette conduite de la Feuillade harrassa toute sa cavalerie et mit à bout son infanterie par tous les divers détachements qu'il en fit à droite et à gauche, et par la fatigue trop redoublée de celle qui restoit au siége.

Cette étrange folie aux dépens de l'objet si principal de prendre Turin et si pressé, qu'une heure étoit précieuse dans la crainte de l'arrivée du prince Eugene, lui donnerent tout le temps qui lui fut nécessaire. La négligence, la paresse, l'opiniâtreté, l'incurie de Mr de Vendôme pour un pays qu'il alloit quitter, offrirent à ce prince des facilités dont il sut bien profiter pour passer le Pô malgré Mr de Vendôme, et lui donner le second tome de Mr de Staremberg, et par le même chemin, si bien qu'il vint au secours de Mr de Savoie; et quoique fort arriéré, et les rivieres gardées, passa cette riviere et devança Mr de Vendôme qui revenoit de cette belle course de Trente, et arriva à temps pour sauver Mr de Savoie.

Mr le duc d'Orléans passa au siége, là Feuillade le reçut magnifiquement, et lui montra tous les travaux, il le mena aux attaques, et lui fit tout voir; le prince ne fut content de rien; il ménagea pourtant la Feuillade, mais il ne crut pas devoir lui en sacrifier le succès, et il ordonna le changement de beaucoup de choses; mais dès qu'il fut parti, la Feuillade remit tout de son autorité en son premier état, continua de pousser sa pointe, et toujours sans consulter qui que ce fût: depuis le commencement jusqu'à la fin, sa conduite impérieuse, le peu d'accès qu'il donnoit auprès de lui; sa hauteur et ses propos durs avec l'audace d'un étourdi qui compte éblouir par sa valeur et croire tout permis au gendre du tout-puissant ministre, le firent détester de toute son armée.

Mr le duc d'Orléans, abandonné à lui même par Mr de Vendôme, qui lui avoit laissé tout le poids de ses lourdes fautes, et ce qui fut bien pis, abandonné à la tutelle du maréchal de Marchin, laissa un corps à Médavid pour donner ordre aux convois et à

toutes choses, subordonné au prince de Vaudémont qui ne bougeoit de Milan: après avoir observé les ennemis quelques jours, il résolut de se porter, entre Alexandrie et Valence pour leur empêcher le passage du Taner, ou les réduire à un combat. Ce passage étoit le seul par lequel ils pussent pénétrer, et ne le point tenter, c'étoit abandonner le secours de Turin; le vouloir forcer, c'étoit s'exposer à un combat si désavantageux, qu'il y avoit une espece d'évidence qu'ils n'y pourroient jamais réussir. Le prince le proposa à ce maréchal, et ne le put persuader d'en donner la raison; c'est à quoi il ne falloit pas prétendre, puisque Marchin n'en allégua pas même d'apparente: il étoit maîtrisé par la Feuillade, qui désiroit ardemment de se voir rapproché par l'armée. Marchin ne songeoit qu'à satisfaire le gendre du tout-puissant ministre, et à lui plaire; tous deux ne voyoient pas, qu'empêcher le secours de Turin, étoit tout faire, même pour le succès personnel de ce gendre fatal.

Tandis que le prince et le maréchal en

étoient sur cette dispute, un courrier du prince Eugene à l'Empereur, fut enlevé par un de nos partis. Les dépêches étoient en chiffres, comme on le peut bien juger; et ces dépêches déchiffrées à Versailles, contenoient un grand raisonnement du prince Eugene à l'Empereur, précisément le même que Mr le duc d'Orléans avoit fait à Marchin. Il se terminoit à déclarer, que si le prince se postoit où il l'avoit si opiniâtrément proposé à Marchin, il étoit extravagant, (*c'étoit le terme de la lettre*) de tenter ce passage impratiquable de passer le Taner ailleurs; qu'ainsi il se trouveroit réduit à se résoudre à tout sur la perte de Turin, qu'il ne pourroit empêcher après avoir fait tout le possible, et à le supporter sans y ajouter celle, de l'armée impériale, inévitable, et par cela même, inutile pour sauver Turin en essayant follement de forcer un passage inattaquable.

Telle fut la justification ou plutôt l'éloge de Mr le duc d'Orléans par le prince Eugene à l'Empereur, dans une dépêche la plus secrete, que le Roi et son ministre virent de la première main, puisque faute de chiffres, elle leur avoit été envoyée pour la déchiffrer.

Tel fut le désespoir que le Roi et son ministre durent ressentir d'avoir donné de si fatales brassières à un prince qui en avoit si peu besoin, et encore de si mauvaises brassières.

III.

Marchin régente le duc d'Orléans et le traverse chargé d'un secret de la Cour.

MARCHIN donc n'ayant pu être persuadé, ce fut au duc d'Orléans à céder peu à peu, à s'approcher de Turin, et à joindre l'armée du siége. Il arriva le 28 Août au soir. Le but commun de prendre Turin étoit bien le même, mais les moyens d'y parvenir, formerent des contestations sans nombre. Mr le duc d'Orléans fut d'abord justement scandalisé, que la Feuillade eût changé tout ce qu'il avoit réformé et ordonné à son passage au siége, allant joindre Mr de Vendôme. Cela

lui parut si essentiel pour le succès, qu'il le fit rétablir quoiqu'avec douceur et modestie. En effet, avec le chemin couvert pris, il se pouvoit dire qu'il ne trouva aucun progrès au siége : la Feuillade avoit perdu des contre-gardes, et d'autres ouvrages qu'il avoit pris, et qui avoient coûté la vie à plusieurs ingénieurs et à beaucoup de monde. Rien n'avançoit, et de plus on ne savoit par où s'y prendre pour avancer. La Feuillade, devenu de mauvaise humeur de son peu de succès, s étoit rendu inabordable, et s'étoit acquis une telle haine des officiers généraux et particuliers, qu'ils ne se soucioient plus de lui : alors Mr le duc d'Orléans reconnut les postes et les travaux du siége ; il visita les lignes et le terrain par où le prince Eugene pouvoit venir, et tenter le secours. Il fut mal content de tout ce qu'il remarqua au siége ; il trouva les lignes mauvaises, très-imparfaites, très-vastes, et très-mal gardées.

Il recevoit cependant des avis de toute part, que l'armée impériale s'avançoit, résolue de tenter le secours. Il voulut marcher à elle,

et se saisir des passages de la Duère pour y faire à la vérité moins surement et moins bien qu'à ceux du Taner, mais mieux au moins que dans les lignes, si étendues, si mal faites et qu'il étoit si impossible de garder par-tout. Il trouva la même opposition pour la Duère qu'il avoit éprouvée pour le Taner. Marchin prétendit qu'en s'éloignant du siége, on pouvoit jeter de la poudre dans la place qui en manquoit, ce dont on ne pouvoit douter, parce qu'on avoit trouvé plusieurs peaux de bouc qui en étoient pleines, nageant sur le Pô, qu'on y avoit prises, et qui avoient été jetées, dans l'espérance que le courant les porteroit aux assiégés. Le fait étoit vrai, mais la réponse aisée, et ce que craignoit Marchin, étoit incertain, tandis qu'il ne l'étoit pas, que ces poudres jetées dans la place n'en différoient que peu la prise, et ne la pouvoient empêcher, si le prince Eugene se désistoit de la secourir. Cette évidence de raison fut inutile; jamais Marchin ne se laissa entamer.

Les ennemis s'approchant toujours, le prince pressa le maréchal de sortir des lignes, telles

que je les ai décrites, et qui ne se pouvoient garder, de présenter la bataille au prince Eugene, avec tous les avantages qui se trouvoient perdus dans des lignes nouvellement tracées, point achevées, et d'une étendue qui ne se pouvoit garder. Le prince Eugene marchoit par des pays, depuis long-temps si ruinés, que son armée n'en pouvoit plus, qu'il étoit impossible qu'il pût subsister vis-à-vis de la nôtre, sans laisser périr la sienne de misère, qu'il n'hasarderoit peut-être pas de l'exposer en rase campagne à l'impétuosité françoise; et en ce cas, qu'il abandonneroit le secours de Turin qui tomberoit après nécessairement; que s'il donnoit la bataille, rien n'étoit plus indifférent pour les François que de la donner aussi de leur côté, d'attaquer et de se manier en terrain libre, ou de ne faire que se défendre derriere de mauvaises lignes qui seroient percées de tous les côtés. De plus, que si les troupes harassées du prince Eugene étoient battues, elles se trouveroient sans retraite entre notre armée et la Savoie dont nous étions maîtres, ayant été obligées à faire ce grand tour, parce

que tout l'autre côté étoit inaccessible. Marchin, gourmandé par la Feuillade, répondit que toutes ces raisons étoient véritables, mais que le parti proposé par le prince, ne se pouvoit prendre qu'en fortifiant l'armée de quarante-six bataillons, qu'Albergotti avoit sur la hauteur des capucins, par où la place pouvoit alors recevoir quelques secours.

Cela étoit vrai; mais il étoit vrai encore que rien n'étoit plus inutile qu'une armée sur cette hauteur, pour ne rien faire que la garder de petites tentatives, à quoi peu de bataillons auroient suffi, et qui cependant avoit porté un grand affoiblissement au reste des troupes du siége; à cette raison du maréchal, la réponse étoit la même qu'à celle des poudres. Ce secours à jeter par la hauteur des capucins dégarnie, étoit incertain: il ne pouvoit être grand; il ne pouvoit être préparé ni appuyé d'aucunes troupes; et si avec ce secours, le prince Eugene se trouvoit réduit à n'oser combattre ou à être battu, Turin étoit sans ressource, et avec ce secours jeté par les capucins, seroit pris à l'aise 15 jours plutôt ou plus tard.

Cette dispute s'échauffa tellement que Marchin consentit à un conseil de guerre : tous les lieutenants généraux y furent appelés, et la matière y fut débattue, mais les ordres de la Feuillade, gendre favori du ministre, arbitre de la fortune de tout homme de guerre, et Marchin, dépositaire, disoit-on du secret, n'avoient garde de n'être pas suivis. Le seul d'Estaing y parla en homme d'un courage libre, et seul aussi, y acquit de l'honneur. Albergotti, Italien rafiné, prévit la honte et l'orage, et se tint à son poste sous prétexte d'éloignement : tous les autres opinerent servilement, de sorte que ce remede rendit le mal incurable. Mr le duc d'Orléans protesta devant tous, des malheurs qui alloient arriver, et déclara *que n'étant maître de rien, il n'étoit pas juste qu'il essuyât l'affront que la nation alloit recevoir, et le sien particulier encore : il demanda sa chaise de poste, et à l'instant il voulut quitter l'armée.* Marchin, la Feuillade et les plus distingués de ce conseil de guerre, mirent tout en œuvre pour l'arrêter ; revenu enfin de ce premier mouvement, content peut-être d'avoir marqué sa fermeté jusqu'à ce

point, et si fortement manifesté combien peu l'événement imminent lui pouvoit être imputé, il consentit à demeurer; mais en même temps il expliqua *qu'il ne se mêleroit plus du tout du commandement de l'armée*, jusques là même, qu'il refusa de donner l'ordre et qu'il renvoya tout à Marchin, à la Feuillade, ou à quiconque en voudroit prendre le soin, et il l'exécuta de la sorte sans pouvoir être ramené.

L'opiniâtreté si funeste des chefs, étoit la folle espérance uniquement fondée sur la grandeur du dessein & que le prince Eugene n'oseroit attaquer les lignes; qu'en se retirant ainsi, Turin seroit pris, non par sa victoire, non par son fait, mais par le siége et les lignes dont la Feuillade avoit eu la direction comme général, et par conséquent, n'en partageroit la gloire avec personne. Tel est le vrai fait, qui soutenu de captieuses raisons et de tout le feu d'une bouillante et puissante jeunesse, asservit Marchin, et finit par égorger la France, tel fut l'état des choses pendant les trois derniers jours de ce siége désastreux.

I V.

Bataille de Turin et bravoure du duc d'Orléans.

LA nuit du six au sept, qui fut le jour de la bataille, quoiqu'il ne se mêlât plus de quoi que ce fût, il ne laissa pas d'être réveillé par un billet qu'on lui apporta d'un partisan qui lui mandoit que le prince Eugene attaquoit le château de Pianeze pour y passer la Duère, et qu'il étoit assuré qu'il marcheroit aussitôt après à lui, pour l'attaquer. Malgré son dépit et sa résolution, le prince se leve, s'habille à la hâte, va lui même chez Marchin qui dormoit tranquillement dans son lit, l'éveille, lui montre le billet qu'il venoit de recevoir, lui propose de marcher aux ennemis à l'heure même, de les attaquer, de profiter de leur surprise et d'un ruisseau difficile qu'ils avoient à passer, s'il les trouvoit déjà maîtres du château de Pianeze et en marche pour venir sur lui. La supputation

du temps et du chemin n'étoit pas douteuse. St. Nectaire, depuis long-temps chevalier de l'ordre et fort entendu à la guerre, arriva en ce moment de dehors chez Marcsin; il confirma l'avis du partisan et appuya l'avis du prince. Mais il étoit résolu dans les décrets éternels, que la France seroit frappée au cœur ce jour même.

Le Maréchal fut inébranlable, et tout ce qui alloit à sortir des lignes étoit proscrit par la raison secrete que j'ai ci-dessus expliquée. Il maintint que l'avis étoit faux, que le prince Eugene ne pouvoit arriver si promptement sur eux, et il conseilla à Mr le duc d'Orléans de s'aller reposer, sans avoir jamais voulu donner d'ordre: peu après qu'il fut rendu dans sa chambre, les avis vinrent de toute part, de l'approche du prince Eugene, il ne s'en ébranla point. D'Estaing et quelques autres officiers généraux qui vinrent chez lui, le forcerent de monter à cheval. Il s'avança négligemment au petit pas le long de la tête du camp. Tout ce qui se passoit depuis quelques jours avoit fait trop de bruit, pour

que toute l'armée n'en fût pas instruite, jusqu'aux soldats. Son rang, la justesse et la fermeté de ses avis dont les vieux soldats ne sont pas incapables d'être quelquefois bons juges, ce que plusieurs d'entre eux se souvenoient de lui avoir vu faire à L'uve, à Steinkerke, Neerwinden, les faisoit murmurer de ce qu'il ne vouloit plus commander l'armée, et comme il passoit donc de la sorte à la tête du camp, un soldat de Piémont l'appela par son nom, et lui demanda s'il leur refuseroit son épée ; ce mot fit plus que n'avoient pu faire les officiers généraux qui l'avoient été tirer de chez lui. Il répondit au Soldat qu'il la lui demandoit de trop bonne grâce pour en être refusé, et mettant à l'instant de côté tant de mécontentements si vifs et si justes, il ne pensa plus qu'à secourir Marchin et la Feuillade malgré eux-mêmes. Mais il n'étoit plus possible de sortir des lignes, quand bien même ils y auroient consenti.

V.

Etranges perfidies qui font perdre la bataille.

L'ARMÉE ennemie commença alors à paroître, et s'avança si diligemment que le tems manqua pour achever les dispositions. Marchin plus mort que vif, voyant son espérance trompée, abymé dans les réflexions qui n'étoient plus de saison, parut comme un homme condamné, incapable de donner un ordre à propos. Les vuides étoient fort grands dans les lignes. Mr le duc d'Orléans envoya chercher les 46 bataillons d'Albergotti, mais la Feuillade bien plus craint et obéi que le prince, avoit défendu à Albergotti de bouger malgré les ordres réitérés de Mr le duc d'Orléans; cependant le duc d'Orléans pour remplir un peu les intervalles de la ligne si dégarnie, y mêla des escadrons avec les bataillons, et la fortifia en affoiblissant sa seconde ligne, comptant toujours que les

46 bataillons d'Albergotti alloient arriver ; en attendant il envoya hâter d'autres troupes un peu éloignées de passer au petit pont et de venir à lui, garnir les lignes, mais la Feuillade encore poussé de je ne sais quel démon et qui sut cet ordre, s'en alla se mettre sur ce petit pont, et les arrêter. La désobéissance fut telle, que Mr le duc d'Orléans ayant lui-même commandé à un officier qui menoit un escadron du régiment d'Anjou, de le faire marcher, il le refusa, sur quoi le prince lui balafra le visage et le fit dire au Roi.

L'attaque commencée sur les dix heures du matin fut poussée avec une incroyable vigueur, et soutenue d'abord de même. Langallerie perça le premier, par des intervalles que le petit nombre de nos troupes laissoit ouvertes, le prince Eugene y courut avec des troupes ; d'autres intervalles, où l'on ne put suffire, donnerent entrée à ces troupes ; Marchin vers le milieu du combat, reçut un coup qui lui perça le bas ventre, et lui cassa les reins et fut pris en même temps

et conduit dans une carriere éloignée. La Feuillade éperdu, couroit par-tout en s'arrachant les cheveux, incapable de donner aucun ordre. Le duc d'Orléans les donna tous, mais toujours fort mal obéi, il y fit des merveilles, toujours dans le plus grand feu, avec un sang froid, qui voyoit tout, qui distinguoit tout, qui le conduisoit par-tout où il y avoit le plus à remédier et à soutenir par son exemple qui animoit et l'officier et le soldat. Blessé d'abord assez légérement vers la hanche, ensuite près du poignet dangereusement et douloureusement, il fut inébranlable. Voyant que tout commençoit à s'ébranler, il appeloit les officiers par leur nom, il animoit les soldats de la voix, il mena lui-même les escadrons et les bataillons à la charge. Vaincu enfin par la douleur et affoibli par le sang qu'il perdoit, il fut contraint de se retirer un peu pour se faire panser, à peine en donna-t-il le temps, il retourna où le feu étoit le plus vif. Mais le terrain, l'ordre, la discipline, tout sembloit de concert pour confondre les François, trois fois le Guerechois avec sa brigade de la vieille ma-

rine avoit repoussé les ennemis avec beaucoup de courage, et encloué leur canon; trois fois il avoit réparé la bataille, lorsqu'affoibli par tout ce qu'il avoit perdu d'officiers et de soldats, il manda à la brigade voisine qui le devoit soutenir, de s'avancer pour faire front avec la sienne, et l'empêcher d'être débordée par un plus grand nombre de bataillons frais qu'il voyoit venir à lui pour la quatrieme fois. Cette brigade et son brigadier dont il faut ensevelir ici la mémoire, le refusèrent tout net. Ce fut le dernier moment du peu d'ordre qu'il y eut dans cette bataille. Tout ce qui suivit, ne fut que trouble, confusion, débandement, fuite et déconfiture, ce qu'il y eut de plus horrible, c'est que les officiers généraux et de tout caractère, j'en excepte bien peu, plus en peine de leurs équipages et de la bourse qu'ils avoient faite par leur pillage, l'augmenterent plus qu'ils ne s'y opposerent, et furent plus qu'inutiles.

Monsieur le duc d'Orléans, convaincu enfin qu'il étoit impossible désormais de rétablir cette malheureuse journée, se résolut à y laisser le moins qu'il se pourroit. Il retira son artil-

lerie légère, ses munitions, tout ce qui étoit au siége et aux travaux les plus avancés, songea à tout avec une si grande présence d'esprit que rien ne lui échappa. Enfin ramassant autour de lui ce qu'il put d'officiers généraux, il leur exposa brièvement, mais avec justesse, qu'il n'étoit plus temps que de penser à la retraite, et à prendre le chemin d'Italie, que par conséquent ils y demeureroient maîtres, enfermeroient l'armée victorieuse autour de Turin, lui empêcheroient tout retour en Italie, la feroient périr dans un pays entierement ruiné et désolé, dans l'impossibilité d'y subsister et d'en sortir, encore moins de s'y réparer, tandis que l'armée du Roi lui fermant la communication de tous les secours, se trouveroit dans un pays abondant où ils seroient les plus forts, à portée de tout et de tout entreprendre avec temps et loisir. Cette proposition effaroucha au dernier point des esprits peu rassurés qui espéroient au moins ce fruit de leur désastre et qu'il leur procureroit le retour si désiré en France pour y porter leur argent dont ils s'étoient gorgés à toutes mains en Italie.

La Feuillade à qui tant de raisons devoient fermer la bouche, se mit si bien à combattre cet avis, que le prince poussé à bout d'une effronterie si soutenue, lui imposa silence et fit parler les autres. D'Estaing fut encore le seul qui appuya l'avis d'Italie. Le débat tint du désordre de la journée et de l'abattement où la blessure de M^r le duc d'Orléans l'avoit mis. Il le finit en leur disant, que le temps ni le lieu n'étoient pas susceptibles d'une plus longue dispute; que las enfin d'avoir eu tant de raisons, et si peu de créance, il s'en vouloit faire croire à son tour, maintenant qu'il étoit libre, et donna l'ordre de marcher au pont et de se retirer en Italie. Il n'en pouvoit plus, son corps et son esprit s'épuisoient également; après avoir marché quelque temps, il se jeta dans sa chaise de poste, il continua ainsi la marche et traversa le Pô sur le pont, entendant derrière lui les officiers généraux qui murmuroient tout haut du parti qu'il prenoit, désespérés de se revoir en Italie et sans communication avec la France qui leur tenoit si fort au cœur.

Le bruit alla même si loin sur-tout de l'un d'entre eux, que Mr le duc d'Orléans trop justement irrité ne put s'empêcher de passer sa tête par la portiere, de lui reprocher sa maîtresse par son nom et de lui dire que pour ce qu'il faisoit à la guerre, il feroit mieux de rester avec elle. Cette sortie fit taire un chacun, mais il étoit arrêté que l'esprit d'erreur et de vertige décroit seul notre armée, et sauveroit les alliés. Comme on débouchoit le pont du côté d'Italie, Darennes major général et officier général, vint à toute bride devers la tête du corps d'Albergotti. Il présenta un officier à Mr le duc d'Orléans, qui lui dit que les ennemis occupoient les passages par où il étoit indispensable de passer; sur les questions du prince, l'officier l'assura que ce poste étoit bien retranché, occupé par le régiment de la Croix blanche dont entre autres, il avoit bien reconnu les drapeaux, et qu'il se croyoit sûr aussi d'y avoir reconnu la personne de Mr le duc de Savoie.

Malgré un rapport si positif, le prince en trop juste défiance après tout ce qu'il avoit

vu et entendu sur le parti d'Italie, voulut qu'on continuât la marche, quitte à revenir, si les passages se trouvoient occupés de maniere à ne pouvoir passer, on continua donc et en attendant on envoya les reconnoître. Les officiers généraux n'en voulurent pas être les dupes. Le chemin vers nos Alpes étoit sans danger, ils le firent prendre et depuis continuer à ce qu'on avoit de vivres et de munitions tellement qu'après une derniere journée de marche, et des rapports fort équivoques, on avertit Mr le duc d'Orléans qu'il n'avoit ni vivres ni munitions, qui, ayant pris et continué la route du côté de France, rendoit celle d'Italie impossible, que d'ailleurs on lui maintenoit toujours fermée par les ennemis. La rage et le désespoir de tant de criminelles désobéissances, pour ne pas dire de trahisons redoublées, joints à la douleur de sa blessure et à la foiblesse où il se trouvoit, le firent retomber au fond de sa chaise, et dire qu'on allât donc où l'on voudroit et qu'on ne lui en parlât plus.

Telle est l'histoire de la catastrophe d'Italie,

on sut depuis que tout le rapport de cet officier mené par Dasennes étoit entierement controuvé, qu'il n'y avoit personne dans aucun passage pour disputer celui d'Italie, pas même le moindre obstacle, et pour combler les regrets, l'avantage que Medavid remporta deux jours aprés, par lequel, en arrivant, Mr le duc d'Orléans se fût trouvé maître absolu de toute la Lombardie et d'acculer sans ressources, le prince Eugene, entre lui et la Savoie que nous tenions, c'est ce qui combla la douleur de ce prince en arrivant à Oulx au milieu des Alpes où il étoit en sureté entre ses quartiers, ne pouvant passer outre par l'état de sa blessure.

Le Roi reçut cette cruelle nouvelle à Versailles, le mardi 14 Septembre avant son lever.

L'armée dans ce subit retour, marcha donc à colonnes renversées sur Pignerol, le changement de dispositions, fit que quantité d'équipages qui sans le savoir se trouvoient à l'arriere-garde, furent pillés ou perdus la nuit

dans la montagne. Albergotti dont les troupes n'avoient pas, comme on l'a vu, combattu, fut chargé de cette arriere-garde, et la fit très-bien nonobstant la nuit et la longueur de sa queue, l'embarras des défilés continuels et la confusion de la nuit. Du côté des ennemis il n'y eut pas la moindre inquiétude. Comblé d'une joie d'autant plus grande qu'elle étoit moins espérée, ils se contenterent de leurs succès qu'ils avoient encore peine à croire; leur armée n'en pouvoit plus, elle n'eut donc garde de troubler la retraite, on a su positivement depuis, que le prince Eugene avoit tout à fait pris le parti de cesser l'attaque et de faire sa retraite, si Guerechois eût soutenu la quatrieme décharge, sur laquelle il succomba, et fut pris par l'insigne lâcheté du brigadier et de la brigade qui refuserent de le secourir. On sut encore que Turin n'avoit pas plus de 4 jours de poudre : enfin rien ne manqua, pour les transporter de la joie la plus complete, et nous de la plus amére douleur, Il ne falloit pas moins qu'un enchaînement de miracles pour produire un si grand effet, dont un seul manqué, et lequel de tous que

ce pût être, emportoit la ruine de l'entreprise, dont Vendôme eut le premier déshonneur, que Marchin consomma et qui fut comblé par la Feuillade.

Marchin gagnant cette cassine éloignée, où il fut conduit, demanda une seule fois si Mr le duc d'Orléans étoit tué. Arrivé là avec un aide de camp et deux ou trois domestiques, il envoya chercher un confesseur, dicta quelque chose sur les affaires et mourut la nuit suivante. On trouva parmi ses papiers, des misères innombrables, et un amas de vœux plus que surprenans, un désordre immense dans ses affaires et des dettes pour six fois plus de bien qu'il n'en avoit et n'en eût jamais payé.

Dans une si cruelle retraite, l'armée manqua de pain, ce qui fut le comble de ses malheurs. Mr le duc d'Orléans outré, étoit le seul qui songeoit à tout et qui n'étoit soulagé par personne. Il s'arrêta pour attendre la queue de ses troupes et leur fournir du pain. Dès qu'il y en eut de cuit, il en fit

prendre à un gros détachement avec lequel il ordonna à Villoraye de s'aller saisir du château de Bar, passage unique, qui conservoit la communication et le retour en Italie par Yvrée. La Feuillade, qui s'étoit chargé de ce détail, voulut aller avec le détachement, le retarda à partir de deux jours, et n'oublia qu'à lui faire prendre le pain qui lui étoit destiné. Il fallut donc s'arrêter dès le second jour pour en envoyer chercher. Il est difficile d'exprimer le désespoir et le dépit de Mr le duc d'Orléans, qui étoit dans son lit, et qui croyoit le détachement bien loin; en apprenant ce double retardement auquel il remédia avec toute la promptitude possible. Le détachement après le pain arrivé, continua sa route, mais il ne marcha pas long-temps sans être averti, que les ennemis s'étoient emparés du château et du passage, de manière à n'en pouvoir être depostés, et qu'ils l'avoient prévenu de vingt heures.

Cependant la Feuillade, hors de soi de tant d'affreuses sottises entassées les unes sur les autres, dépêche un courrier à Chamillart,

lui envoie la démission de son gouvernement de Dauphiné, et lui mande qu'il est indigne de son estime, des grâces du Roi, et de voir le jour. Le lendemain il obtient permission de Mr le duc d'Orléans de s'en aller à Antibes profiter de l'occasion de quelque bâtiment qui passoit à Gênes, pour se rendre auprès de Medavid, et là, servant sous ses ordres et se mettant à tout pour se rendre digne qu'on oubliât ses fautes. On regarda ce désespoir, feint ou vrai, comme une pasquinade pour faire pitié à son beau-père, et même au Roi qu'il comptoit bien qui ne seroit pas instruit de sa démission, ou s'il l'étoit, au moins ce ne seroit qu'à coup sûr pour lui.

V I.

Le Roi rend justice au duc d'Orléans.

Le Roi rendit une pleine justice à son neveu; le public équitable, la Cour même malgré

ses jalousies, décernerent des lauriers à sa défaite et l'éleverent d'autant plus que la fortune avoit voulu l'abaisser.

Ce fait est aussi mémorable que singulier, et je ne crois pas qu'il y ait d'exemple de tant et de si unanimes louanges dans un malheur aussi complet. Tout le cri tomba sur Marchin, et nonobstant Chamillart, sur la Feuillade.

VII.

Suite de ces désastres.

Ramillies, avec une perte légère, coûta, comme nous l'avons vu, les Pays Bas espagnols et une partie des nôtres, par la terreur et le tournoiement de tête du seul maréchal de Villeroi, et l'affaire de Turin coûta toute l'Italie par l'ambition de la Feuillade, la servitude de Marchin, l'avarice, les ruses et les désobéissances des officiers généraux. L'affaire de

Turin ne coûta pas plus de quinze cents hommes, mais beaucoup de prisonniers et de blessés, nous y perdîmes encore assez d'officiers. L'abbé de Grancey premier aumônier de Mr le duc d'Orléans, médiocre prêtre, mais fort brave homme, fut tué à deux pas derrière lui, sur quoi le comte de Roucy disoit, que ce pauvre abbé mourroit de joie, *s'il pouvoit savoir qu'il a été tué.*

La retraite de notre armée en France, qui étoit cependant encore composée de quatre-vingt-quinze bataillons, de six régimens de dragons à pied, et de quatre à cinq mille chevaux, laissa au prince Eugène et au duc de Savoie tout le temps nécessaire pour profiter de leur succès inoui. Ils ne s'amusèrent point à des réjouissances inutiles, mais ils reprirent rapidement toutes les places du Piémont et toutes celles de la Lombardie, que nous occupions. Chivas, Casal, Pavie, Pizigithone, Alexandrie &c. s'étoient rendues au duc de Savoie ou au prince Eugène, qui étoit dans Milan déclaré gouverneur général du Milanez, et qui bientôt après, se rendit

maître des châteaux de Milan, de Casal et de Tortonne. Vaudémont et Medavid retirés dans Mantoue, ne purent empêcher les fruits de la bataille de Turin et de la retraite de l'armée en France; on ne pensa plus à repasser dans l'Italie, qui fut perdue enticrement.

VIII.

Succès de Medavid.

Le neuf septembre, 1706. c'est à dire, le surlendemain de la bataille de Turin, Medavid marcha avec neuf mille hommes au secours de Castiglione-del-stivère, que le prince héréditaire de Hesse-Cassel assiégeoit avec douze mille hommes, lequel a été depuis Roi de Suède. Il laissa huit cents hommes dans la ville qu'il avoit prise, leva ses quartiers de devant le château, et vint au devant de Medavid, dans une belle plaine, qui, de son côté marcha aussi à lui. Notre cavalerie, débor-

débordée par celle des ennemis, fut d'abord un peu en désordre, elle fut augmentée par la fuite, de quatre régimens d'infanterie Milanois et Napolitains. Lebret qui commandoit une brigade en seconde ligne, alla les remplacer sans attendre d'ordres. Medavid fit mettre l'épée à la main à toute son infanterie, qui essuya toute la décharge de l'infanterie ennemie, elle la chargea ensuite, et la défit entièrement. La cavalerie ennemie voyant l'infanterie défaite, s'enfuit; on leur tua deux mille hommes, on leur en prit quinze cents, outre les huit cents laissés dans la ville, tout leur canon, et beaucoup d'étendarts et de drapeaux.

Medavid fit passer le Mincio au prince de Hesse et le poursuivit jusqu'à l'Adige. Il lui tua encore du monde, prit des traîneurs dans cette poursuite, et reprit Gaëte. Cet étrange contraste avec l'affaire de Turin, ne diminua point, comme on le doit sentir, la douleur de notre retraite en France, au lieu de l'avoir faite en Italie. Nous ne laissâmes pas que de perdre du monde dans cette action, Medavid en fut fait sur le champ, chevalier de l'ordre.

I X.

Récompenses de Medavid, celles du prince de Vaudémont, et conspiration en Franche-Comté étouffée.

MEDAVID, après sa victoire, se maintint avec ses troupes sans que les ennemis osassent l'attaquer. Il tenoit Mantoue et quantité d'autres places : ne renvoyant point de troupes en Italie, il restoit deux partis à prendre, que Medavid proposa tous deux, et desquels, soit de l'un et de l'autre, il répondoit. Le premier, et celui sur lequel Medavid appuya le plus, étoit de se cantonner en Lombardie, d'y abandonner à leurs propres forces, les places qui ne s'y pouvoient couvrir, de conserver les principales, sur-tout Mantoue, de les bien munir toutes, et de se tenir sur la défensive en Lombardie, où la subsistance ne pouvoit manquer, sans aucun secours, et fatiguer les ennemis par les courses de nos garnisons, et par la nécessité des siéges,

les amuser ainsi, en attendant les événemens et les empêcher de venir nous attaquer chez nous.

L'autre parti, étoit de marcher avec la petite armée, par les pays Vénitiens, et ecclésiastiques, très-neufs et très-abondans, droit au royaume de Naples qui se maintenoit encore, mais qui ne pouvoit que tomber bientôt, s'il n'étoit secouru par la diversion d'Italie. C'étoit au moins conserver à l'Espagne, Naples et la Sicile, et ne pas tout perdre à la fois, en ne prenant aucun de ces deux partis, dont chacun des deux étoit très-pratiquable ; mais il étoit écrit que les ténébres dont nous étions frappés s'épaissiroient de plus en plus, et que le nombre et l'énormité de nos fautes entassées les unes sur les autres en Italie la campagne derniere, seroient comblées par celle de son entier abandon. Le premier parti fut regardé comme trop hasardeux, on craignit par le second, d'offenser un Pape foible et une république infidelle, qui avoit toujours favorisé ouvertement les impériaux, et un Pape, qui bien que de mauvaise grâce, n'avoit

osé résister à leur volonté. Le trajet étoit court, facile, sans obstacles quelconques, toujours dans l'abondance, et Naples et la Sicile étoient sauvés. On en eût été quitte pour des cris de politique et pour des excuses de même sorte. On s'en fit des monstres, on aima mieux regarder tout d'un coup Naples et la Sicile comme perdus. Vaudémont avoit le commandement d'honneur, Médavid, qui portoit tout le poids, l'avoit en effet. Le Milanès, depuis la perte de Turin, ne rapportoit plus à Vaudémont l'autorité ni l'argent qui le rendoient grand, il avoit des sommes immenses qu'il ne vouloit pas hasarder. L'on a vu ses insignes perfidies, je ne sais s'il ne se défia pas de ses souplesses dans des conjonctures si délicates de cette décadence. Il sentoit sa partie si bien faite en France, qu'il s'en promettoit tout, et la suite a fait voir qu'il ne se trompoit pas. Il appuya donc ces deux partis si foiblement, qu'il les discrédita, par cela même qu'il avoit un intérêt apparent de désirer qu'on prît celui de se soutenir en Lombardie qui lui en conservoit le commandement et ce qui restoit de son gouvernement

du Milanès, et son bonheur aidé de sa cabale fut tel, que le Roi lui sut le meilleur gré du monde de cette foiblesse d'appuyer, comme étant plus sincère qu'intéressée. Enfin, dans le besoin où l'on étoit de bonnes et vieilles troupes, on ne considéra pas où elles seroient le plus utiles, pour occuper l'ennemi et l'éloigner de nos frontières ; on ne se frappa que de l'idée de sauver celles-ci, et de les employer dans nos armées. Vaudémont fut donc chargé de négocier de concert avec Medavid, le libre retour de nos troupes, et de leur suite, leur retraite en Savoie, la route qu'elles tiendroient, et tout ce qui regardoit leur marche et leur subsistance, en payant et en abandonnant tout ce que nous avions en Italie. On peut juger s'il eut peine à être écouté, et à conclure un traité si honteux pour la France et si utile et si glorieux à ses ennemis. Tout y fut fait assez à la hâte, pour ne se pas donner même le loisir d'en avertir le malheureux duc de Mantoue, notre allié, à temps, dont les places, l'état et Mantoue même, furent remis à l'Empereur. Le duc se retira précipitamment à Venise, et envoya

sa femme en Suisse dont il n'avoit point d'enfans.

Sur la fin d'avril, Vaudémont et Medavid arrivèrent à Suse, avec près de vingt mille hommes, tant des troupes du Roi que de celles du Roi d'Espagne.

X.

Campagne de 1707 sur le Rhin, et en Flandre.

Le 9 mai, c'est-à-dire le lendemain du détail de la bataille d'Almanza, apporté au Roi, Medavid arriva à Marly, et y fut très-bien reçu du Roi, qui lui donna le gouvernement du Nivernois, qui venoit de vaquer par la mort de Mr de Nevers, et 12,000 liv. de pension : le Roi lui dit que c'étoit en attendant mieux. Ces grâces contre l'ordinaire ne furent enviées de personne et chacun y applaudit avec la plus grande raison. On le

fit partir au bout d'un mois pour aller commander en chef, en Savoie et en Dauphiné.

Le prince de Vaudémont ne tarda pas à suivre Medavid, Mdlle de Lillebonne et Mde d'Espinoy ses nièces, qui furent au devant de lui, le menèrent loger chez Mde de Lillebonne leur mère et sa sœur, à l'hôtel de Mayenne rue St. Antoine, près les filles Ste. Marie, maison précieuse aux Lorrains, pour avoir appartenu au fameux chef de la ligue, dont ils lui ont chèrement conservé le nom, les armes, et l'inscription au dessus de la porte, et où est une chambre, dans laquelle furent enfantées les dernières horreurs de la ligue, l'assassinat d'Henri III, et le projet de l'élévation solidaire de l'infante d'Espagne et du fils du duc de Mayenne pour Roi et Reine de France, en les mariant et en excluant à jamais Henri IV et toute la maison de Bourbon. Cette chambre s'appelle encore aujourd'hui, *la chambre de la ligue*, dont rien n'a été changé depuis, par le respect et l'amour qu'on lui porte.

Le prince de Vaudémont fut reçu du Roi, comme un homme qui lui avoit rendu et à son petit-fils, les plus grands services, et qui en dernier lieu, lui avoit sauvé 20 mille hommes, par le traité qu'il avoit fait avec le prince Eugène, pour les ramener en sureté, en lui livrant l'Italie. Il avoit acquis des sommes immenses à Milan, et dans quelque splendeur qu'il eût vecu, il lui en étoit resté beaucoup, comme on ne put s'empêcher d'en être convaincu dans la suite. Mais il ne falloit pas le laisser apercevoir, pour obtenir gros, et pour ne pas perdre le mérite d'un homme si grandement établi et qui revient tout nud. Ses services méritoient une récompense, le Roi lui donna 10,000 liv. de pension; et Md^e. des Ursins, malgré l'état fâcheux des finances et des affaires d'Espagne, pour plaire à M^de de Maintenon, et lui faire voir ce qu'elle pouvoit sur elle, mais plus en effet, pour faire montre de sa puissance, fit donner à M^r et à Md^e de Vaudémont 190,000 l. de pension. Ces grâces ne purent affoiblir un instant son parfait attachement à la maison d'Autriche, dont il lui donna dans toutes les occasions les preuves

les plus secretes à la vérité, mais en même temps les plus marquées. Il demanda à plusieurs reprises d'être chevalier de l'ordre: cette demande lui fut, quoiqu'avec force regrets, constamment refusée, sur ce qu'un des statuts de l'ordre du St. esprit en excluoit tous les bâtards, sans aucune autre exception que ceux des Rois.

Qui que ce fût de sage et de raisonnable à la Cour, ne put cependant goûter la solide et brillante figure qu'y faisoit Vaudémont, par les grâces pécuniaires qu'il avoit obtenues et par ses distinctions de considération. Les Espagnols sur-tout, et ceux qui avoient servi dans leurs troupes en Italie, en étoient suprêmement indignés. Ils ne pouvoient comprendre, comment ce citoyen, méprisé de l'univers, affranchi des Hollandois, confident du Roi Guillaume, créature de la maison d'Autriche, serviteur si attaché et si employé toute sa vie de tous les ennemis personnels du Roi et de la France, et qui les avoit peut-être plus utilement servis, depuis que la conservation des grands emplois qu'il leur devoit, l'avoit fait extérieure-

ment changer de parti, comment, dis-je, ce prothée, pouvoit avoir enchanté si complétement le Roi, et tout ce qui avoit le plus d'accès auprès de lui en tout genre.

Vaudémont, comblé au point qu'on vient de voir, et avec un intérêt si capital de conserver tout ce qu'il venoit d'obtenir et d'entretenir cette considération éclatante, ne put commencer enfin à devenir fidelle, le succès de ses artifices lui donna la confiance de les continuer. Tout ce qu'il vit et reçut de notre Cour ne put le réconcilier avec elle, et ne servit qu'à la lui faire mépriser. Il y resserra de plus en plus ses anciennes et intimes liaisons avec ses ennemis, et logé dans Paris dans le temple de la haine contre des Bourbons, avec des Lorraines si dignes des Guises, lui, si digne émule du trop fameux abbé de St. Nicaise, et du cardinal de Guise, ils y passoient leur vie en trahisons. Barrois, depuis le rétablissement du duc de Lorraine son envoyé ici, logé avec eux, étoit un homme de tête et d'intrigue, qui avoit l'art de se faire considérer, tout ce qu'ils pouvoient découvrir

de plus secret sur les affaires, soit par la confiance qu'on avait prise en Vaudémont, soit par l'adresse qu'il avoit, lui, ses nièces et Barrois, par diverses voies, de savoir beaucoup de choses importantes, ils en étoient fort bien informés, ils les mandoient au duc de Lorraine, et ce qui étoit trop important pour le confier au papier, se disoit à Lunéville, dans leurs courts et fréquens voyages, sans toutefois que Barrois bougeât jamais de Paris ou de la Cour, tant pour demeurer au fil des affaires, que pour paroître ne se mêler de rien, et ne donner aucun soupçon par ses absences. De Lunéville, les courriers portoient avis à Vienne. Le ministre que l'Empereur tenoit auprès du duc de Lorraine, entroit avec eux dans le Conseil qu'ils tenoient sur la manière de profiter de leurs découvertes et de la conduite qu'ils devoient tenir pour y mieux réussir. L'on a su toute cette dangereuse menée, par un ecclésiastique de l'église d'Osnabrug attaché à l'évêque, frère de Mr de Lorraine, et chargé de ses affaires à Lunéville et à Paris. Il ajouta que Mr de Lorraine faisoit sous main, des amas de

bled, et de toutes choses, entretenoit sans qu'il y parût, un grand nombre d'officiers dans son petit état, pour être tous prêts à lever au premier ordre, des troupes qui se trouveroient en un instant sur pied, si-tôt que les conjonctures le pourroient permettre. Telles furent les sources des prétentions de ce Duc, lors des négociations que les alliés soutinrent avec la plus grande opiniâtreté. Telle fut la dissimulation et les artifices de ce Prince, jusqu'à ce qu'il vit jour au succès, par la décadence, où les malheurs de la guerre avoient jeté la France, et jusqu'à quel excès, et sous quels odieux prétextes il porta et fit appuyer ses demandes. Telle est la reconnoissance de la maison de Lorraine, si grandement, et depuis si long-temps établie en France, vivant à ses dépens; tels sont ces louveteaux que le cardinal d'Ossat a dépeints si au naturel dans ses admirables lettres; tel est le peu de profit que nos rois ont tiré de la prophétie de François I mourant, à Henri II son fils, que » s'il n'abaissoit la maison » de Guise qu'il avoit trop élevée, elle le » mettroit en pourpoint, et ses enfans en

„ chemise.„ Si cette prophétie ne s'est point vérifiée à la lettre, l'on sait bien qu'il n'a point dépendu de cette maison, qui certainement a fait humainement tout ce qui dépendoit d'elle, quoiqu'elle ait été comblée dans tous les temps, de richesses, d'embellissemens et de grandeur par la France. Il est bon de placer ici, le récit d'une conspiration en Franche-Comté, quoiqu'elle soit arrivée quelque temps après.

Elle fut préparée en Lorraine, et allait à attaquer l'état dans ses fondemens. Ml de Lillebonne avoit une terre à l'extrémité de la Franche-Comté : et dans cette terre le bailli, les curés, les officiers de Lillebonne tramoient une conspiration, qui se répandit dans la province, y entraîna des gens des trois ordres, y gagna des membres du parlement de Besançon : on avoit pris des mesures pour égorger la garnison de cette place, s'en rendre maître, faire révolter la province en faveur de l'Empereur, comme étant un fief et un domaine ancien de l'Empire. Le voisinage de la Suisse et du Rhin, facilitoit le commerce entre les

impériaux et les conspirateurs, et les gens de la Dlle de Lillebonne faisoient les allées et les venues. Un perruquier, dont le grand père avoit servi utilement à la seconde conquête de la Franche-Comté, fut sondé, puis admis dans le complot: il en avertit le Guerchois, qui, de l'intendance d'Aleuçon, avoit passé à celle de Besançon. Le Guerchois l'écouta et lui ordonna de continuer avec les conspirateurs pour être en état de tout savoir et l'en avertir; ce qu'il exécuta avec beaucoup de sens, d'esprit et d'adresse; il sut par lui, les trois sortes de personnes et de rangs qui étoient de la conspiration; leurs liaisons avec les impériaux, et le désespoir du peuple, qui écrasé d'impôts, se livroit à la puissance étrangère en grand nombre. Le perruquier s'insinua si avant chez le bailli de Mdlle de Lillebonne et du curé de la paroisse où demeuroit ce bailli, qu'ils l'abouchérent en de là du Rhin, avec un Général de l'Empereur, et chez eux avec les principaux chefs de leur intelligence et de toute l'affaire dans la province. Il apprit qu'un gros des troupes de l'Empereur devoit tenter de passer en Franche-Comté, et tout risquer pour y

pénétrer s'il trouvoit des obstacles. Le Guerchois qui en avoit déjà communiqué au comte de Grammont, qui y commandoit avec fidélité, quoique de la province, crut qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, envoya un courrier au duc de Harcourt, et un autre au Roi, sans qu'on s'en apperçût à Besançon, où ils prirent sagement leurs mesures. Les choses en étoient là, lorsqu'un gros détachement de l'armée impériale remonta le Rhin par l'autre côté, pour joindre un autre corps arrivé en même temps de Hongrie, mené par Mercy, ce qui fit soupçonner au duc d'Harcourt qu'ils ne voulussent faire le siége de Huningue, tandis que le gros de l'armée impériale sous le duc d'Hannover s'approchoit des lignes de Lauterbourg, et faisoit contenance de vouloir les attaquer. Harcourt avoit laissé le comte du Bourg dans la haute Alsace, avec dix escadrons et quelques bataillons, qui cependant étoit inquiété par le duc d'Hanover, dont le grand projet étoit l'exécution du dessein sur la Franche Comté; mais avec celui de tomber sur les lignes de Lauterbourg, si Harcourt les dégarnissoit trop en faveur du secours

de la haute Alsace. Parmi ces manèges de guerre, Harcourt profitant du long détour que les impériaux détachés de leur armée ne pouvoient éviter pour tomber par le haut Rhin, où ils en vouloient, et averti par le courrier de Franche-Comté, se tint en apparente inquiétude sur ses lignes, et dès qu'il vit le détachement impérial déterminé par ses marches forcées dont il étoit bien informé, il envoya huit escadrons et 5 ou 6 bataillons à duBourg, avec ordre de combattre les ennemis, forts ou foibles, sitôt qu'il pourroit les joindre. Pendant ces mesures, Mercy traversa le Rhin à Rheinfeld non loin du territoire des Suisses avec l'air de le violer, tandis que le détachement impérial se préparoit à jeter un pont à Neubourg pour y passer le Rhin. Mercy parut près de Brisac, résolu de pénétrer s'il pouvoit, même sans attendre le détachement de l'armée impériale, qui le venoit joindre par le pont de Neubourg. Harcourt bien informé détacha encore deux régiments de dragons pour joindre Dubourg à tire-d'aile et lui réitérer l'ordre de combatre fort ou foible. Les deux régimens de dragons arriverent fort à propos.

La

Le jour devenoit grand, Dubourg faisoit ses dispositions pour attaquer Mercy qu'il venoit d'atteindre: avec ce petit renfort, il les attaqua vigoureusement, les enfonça et en une heure et demie les défit si complétement que les impériaux se sauverent de vitesse à grand' peine. Le combat fut sanglant: on leur prit leurs canons, équipages, bateaux, drapeaux, étendarts, et le carrosse et la cassette de Mercy qui se sauva à Bâle et qui dut son salut à la vitesse de son cheval, après avoir soutenu jusqu'au bout, quoique blessé dangereusement. C'est le même Mercy qui commanda ensuite l'armée impériale en Italie, & fut tué à la bataille de Parme. Le comte de Breüner fut tué en ce combat d'Alsace, et quantité de leurs troupes dont on fit 2500 prisonniers. On crut qu'ils eurent 1500 morts, et plus de mille de noyés dans le Rhin.

Le Roi apprit cette nouvelle à Versailles le 31 Août. Deux heures après que Mercy fut entré dans Bâle, il envoya un trompette savoir ce qu'étoit devenu un officier lorrain, et prier, s'il étoit prisonnier, de le lui rendre sur sa parole,

Il étoit prisonnier, et Dubourg le lui renvoya galamment sans réflexion. Le lendemain, il reçut un courrier de le Guerchois qui mandoit de prendre garde sur-tout à ce lorrain, s'il étoit pris et le félicitoit de sa victoire qui sauvoit la Franche-Comté et par conséquent la France d'un embarras auquel il seroit resté peu de remede. Il n'étoit plus temps, ce lorrain étoit en sureté. La cassette de Mercy envoyée à Harcourt, et par lui au Roi, ne causa que plus de regret de l'indiscrete générosité de Dubourg, qui demeura encore quelque temps sur le haut-Rhin, qu'il n'eut pas de peine de nettoyer des restes échappés d'une défaite complete qui avoient repassé ce fleuve comme ils avoient pu, et la campagne s'acheva avec la même tranquillité qu'elle avoit commencé. Aussitôt après la victoire, Dubourg fut nommé chevalier de l'ordre, et la cassette de Mercy découvrit bien moins de choses qu'elle n'apprit qu'il y avoit bien des mysteres cachés. Elle manifesta la conspiration dans la Franche-Comté, mais avec une grande réserve des noms ; tout le dessein d'y pénétrer par les troupes, de s'y établir et sans

fournir de preuves positives contre Mr de Lorraine, elle ne laissa pas douter qu'il n'y fût entré bien avant.

Dès les premiers jours de mai, Mr de Vaudémont sous prétexte des eaux de Plombieres étoit parti de Paris avec sa chere nièce, Mlle de Lillebonne, pour se rendre en Lorraine et avoient été toujours depuis, plus assidus à Lunéville qu'à Plombieres ni même à Commercy: ils y étoient encore lors de ce combat et il falloit beaucoup plus que de la grossiéreté, pour ne pas s'apercevoir, au moins après cela, de la cause d'un voyage d'une si singuliere longueur, et fait si à propos. Ils séjournerent encore un mois après en Lorraine, et pour que la chose fût complete, ils en partirent pour arriver à Marly dans le milieu d'un voyage. Ils en furent quittes pour l'étonnement de tout le monde, mais muet, tant ils s'étoient rendus redoutables: il est vrai pourtant que le Roi le reçut avec froid et du sérieux.

Le Guerchois cependant commença des procédures juridiques : le bailli, les officiers, le curé &c. disparurent et prirent la fuite et on ne les a plus revus, les preuves contre eux furent completes, ils furent contumacés et sentenciés. Un meunier plus hardi, qu'ils envoyerent en France aux nouvelles, fut pris et pendu. Quantité d'autres plus distingués prirent le large à temps, et on ne voulut pas faire la recherche des membres du parlement.

On trouva dans la cassette de Mercy un mémoire du prince Eugene à ce général, dont plusieurs endroits étoient d'une obscurité mystérieuse. On y lut entre autres choses, qu'il falloit tout tenter pour remettre la France hors d'état de jamais inquiéter l'Europe, et si on ne pouvoit y réussir par les armes, d'en venir aux grands et derniers remedes ; cela et autres choses, donnerent beaucoup à penser au Roi et à ses ministres, et ils étoient fort fâchés ensuite que ceci eût échappé à leur silence, il étoit trop vrai pour courir après, mais on étouffa ce trait autant qu'on

put. L'exécution en a été si familiere contre la France, dans tous les temps jusqu'à ceux-ci; témoins la Reine d'Espagne, fille de Monsieur, et le prince électeur de Baviere désigné héritier de la monarchie d'Espagne du consentement de toute l'Europe; que, je ne sais pourquoi on fut si secret sur cette cassette dont presque tous les mysteres ne purent être bien développés. Reprenons l'histoire militaire dont nous nous sommes un peu écartés à cause de la suite et liaison de ces événemens.

Marlborough n'avoit pas jugé à propos de rien risquer en Flandres dans un moment où il comptoit que le royaume alloit être pris en flanc sans aucun moyen de défense. La fin ennuya Vendôme, il la voulut hâter et sépara son armée. Celle des ennemis demeura plus de 8 jours aprés et causa par là une grande inquiétude. La précipitation de Vendôme et sa profonde négligence qui manquerent de perdre lui et l'armée n'empêcherent pas qu'il ne fût reçu à merveille.

La campagne de Villars sur le Rhin, fut très-belle, mais souillée des brigandages et déprédations du général. Il réduisit tous les peuples, et fit des raffles prodigieuses; il ne pouvoit se dissimuler, que le Roi n'en fût instruit; il paya d'effronterie et manda au Roi qu'il avoit fait en sorte que son armée ne lui coûtât rien de toute la campagne; mais qu'il espéroit aussi qu'il ne trouveroit pas mauvais qu'elle aidât à le défaire d'une petite montagne qui l'offusquoit à Villars: un autre en fût resté perdu et déshonoré; lui étoit au dessus de la crainte d'un côté, et de l'autre la faveur pouvoit lui faire tout hasarder.

XI.

Bataille d'Almanza.

D'UN autre côté, le duc de Berwick plus foible en infanterie que les ennemis, et engagé dans un pays de montagnes, se trouva dans la

nécessité de reculer un peu devant eux pour regagner des plaines où il se pût aider de sa cavalerie ; Asfeld, qui tout l'hiver, avoit commandé sur cette frontiere, y avoit heureusement, mais très-difficilement pourvu à la subsistance des troupes. Tout y étoit donc mangé par les apports qui y avoient été faits de tous les pays à portée d'en faire. C'est ce qui avoit obligé Berwick de rechercher à vivre dans ses montagnes, où les ennemis fort éloignés, mais rassemblés de bonne heure, forcerent de marche pour le venir chercher et tâcher de le prendre à leur avantage. Le marquis de Las-Minas portugais, commandoit leur armée, de concert avec Ruvigny qu'on appeloit milord Galloway d'un titre d'Irlande que le Roi Guillaume lui avoit donné, et qui commandoit les Anglais. Enflés de ce mouvement en arriere, ils suivirent le maréchal de près, qui les attira ainsi dans les plaines de la frontiere de Valence. Alors Berwick les eût volontiers combattus, mais il savoit Mr le duc d'Orléans parti de Madrid pour le venir joindre, qui n'avoit fait qu'y passer et saluer le Roi et la Reine d'Espagne, et qui faisoit toute la dili-

gence possible pour arriver. Il lui étoit subordonné de nom et d'effet. Le Roi avoit avoué son repentir de lui avoir donné en Italie un tuteur qui l'avoit perdue malgré ce prince. Berwick ne vouloit pas d'entrée de jeu, se brouiller avec un supérieur de cette élévation en lui soufflant une bataille, ainsi il temporisoit avec grand dépit de l'audace des ennemis à l'approcher et à le tâter. Elle leur crut tellement, par la patience du maréchal, qu'ils l'imputerent tout-à-fait à foiblesse; pour en profiter, ils vinrent le chercher jusques dans son camp. Asfeld qui en eut le premier avis, l'envoya au duc de Berwick avec qui il étoit fort bien, et prit sur soi de faire ses dispositions de son côté, pour ne pas perdre un moment: le maréchal fut aussi diligent du sien, vint au galop voir celles d'Asfeld, les approuva, et ne songea plus qu'à combattre. Le début en fut heureux; bientôt après il se mit quelque désordre dans notre aile droite qui souffrit un furieux feu: le maréchal y accourut, la rétablit et la victoire ne fut pas long-temps après à se déclarer pour lui. L'action ne dura pas trois heures. Elle

fut générale, elle fut complete. Elle commença tout de bon sur les trois heures après midi le 25 avril, 1707. Les ennemis en fuite et poursuivis jusqu'à la nuit, perdirent tout leur canon et tous leurs équipages avec beaucoup de monde. Il en coûta peu à notre armée, et en gens de marque, le fils unique de Puysieux, qui étoit brigadier d'infanterie, et promettoit beaucoup avec un esprit orné, et Polastron colonel de la Couronne. Tout étant fini, le comte d'Hona qui s'étoit retiré dans la montagne avec cinq bataillons, n'ayant ni vivres ni eau ni moyen de sortir de là, envoya au maréchal, trop heureux d'être tous prisonniers de guerre, qui chargea un officier général d'aller le chercher et les amener à son camp. Ainsi on eut en tout huit mille prisonniers de guerre, parmi lesquels, deux lieutenants généraux, six maréchaux de camp, six brigadiers, vingt colonels, force lieutenant-colonels et majors et 800 autres officiers avec une grande quantité d'étendarts et de drapeaux. Il y eut 13 bataillons entiers. Silly, maréchal de camp, arriva à l'Etang avec cette nouvelle, où j'étois et où Mde la duchesse

de Berwick, étoit venue de Marly, à qui Chamillart donnoit une grande collation. Ma surprise fut extrême lorsqu'en me retournant j'avisai Silly. Je jugeai qu'il y avoit eu une action heureuse en Espagne, je lui demandai à l'instant des nouvelles de Mr le duc d'Orléans, et je fus fort affligé d'apprendre qu'il n'étoit pas arrivé à l'armée. Chamillart dit tout bas la nouvelle à Mde la D. de Berwick Il me l'a dit aussi à l'oreille, et aussitôt s'en alla avec Silly la porter au Roi. Madame accourut aussitôt chez Mde de Maintenon, qui fut touchée d'apprendre que Mr son fils n'avoit pas joint l'armée. Un musicien qui l'y crut, courut le dire à Mde la princesse de Conti qui lui donna une belle montre d'or qu'elle portoit à son côté. Tout ce qui étoit à Marly assiégea la porte de Mde de Maintenon, le Roi transporté de joie, y vint et conta tout ce que Silly venoit d'apprendre. Le lendemain le duc d'Albe vint à la promenade du Roi, à qui il en avoit fait demander la permission et qui le gracieusa fort. Le surlendemain, le même ambassadeur amena au Roi Valouse qui écuyer ici du duc d'Anjou l'avoit suivi

en Espagne et y étoit un de ses quatre Major-dômes.

Philippe V, averti de la victoire d'Almanza par Ronquillo, que le duc de Berwik lui avoit envoyé du champ de bataille, avoit dépêché Valouse pour venir remercier le Roi de ses secours et du général qui venoit de s'en servir avec tant de gloire. Bukley frère de la duchesse de Berwick arriva le lendemain de Valouse, avec le détail, et fut fait brigadier. Silly étoit parti le 26 avril à la pointe du jour, lendemain de la bataille, et il étoit venu tout droit ici sans passer par Madrid. Ce même jour 26, Mr le duc d'Orléans joignit l'armée qui marchoit à Valence par des pays faciles, et qui ne s'éloignoit point de nos magasins: on sut ce jour-là que milord Galloway étoit très-dangereusement blessé, que Las-Minas l'étoit aussi et toute leur armée dispersée. Le duc de Berwick, avec un gros détachement, alla recevoir Mr le duc d'Orléans, bien en peine de la réception qu'il lui feroit, et du dépit qu'il auroit de trouver besogne faite. C'étoit après le malheur de Turin, en es-

suyer un nouveau bien fâcheux en un autre genre. Tout ce qui lui étoit attaché en fut touché, et le public même sembla y prendre part. L'air ouvert de Mr le duc d'Orléans, et ce qu'il dit d'abordée au maréchal sur ce qu'il étoit déjà informé qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour l'attendre, le rassurerent. Il y joignit de justes louanges, mais il ne put s'empêcher de se montrer fort touché de son malheur, qu'il avoit tâché d'éviter par toute la diligence imaginable, et par ne s'être pas même arrêté à Madrid autant que la plus légere bienséance l'auroit voulu. Enfin ce Prince persuadé avec raison qu'il n'avoit pu être attendu plus long-temps, par l'attaque des ennemis dans le camp même du maréchal, mit le maréchal à l'aise, ils ne furent point brouillés, et cette campagne jeta entre eux les fondemens d'une estime et d'une amitié qui ne s'est depuis jamais démentie. Ce n'est pas qu'ils fussent du même avis. Le prince étoit entreprenant et quelquefois hasardeux, persuadé qu'un attachement excessif à toutes les précautions, a arraché des mains beaucoup d'occasions glorieuses et

utiles. Le maréchal au contraire, intrépide de cœur, mais timide d'esprit, accumuloit toutes les précautions et les ressources et en trouvoit rarement assez. Ce n'étoit pas pour s'accorder: mais le Prince avoit le commandement effectif et le maréchal une probité si exacte, que content d'avoir contredit et disputé de toutes ses raisons et de toute sa force un avis qui passoit malgré lui, il concouroit à le faire réussir, non seulement sans regret mais avec chaleur et volonté, jusqu'à chercher des expédiens nouveaux pour remédier aux inconvéniens imprévus, et à mettre tout du sien, comme s'il eût été l'auteur du conseil qui s'exécutoit nonobstant toute l'opposition qu'il y avoit faite. C'est le témoignage que Mr le duc d'Orléans m'a rendu de lui plus d'une fois, et bien rare d'un homme nouvellement frustré du succès glorieux d'une grande victoire et naturellement opiniâtre et attaché à son sens; mais comme ce prince me l'a souvent dépeint, il étoit doux, sûr, fidelle, voulant surtout le bien de la chose, sans difficulté à vivre, vigilant, actif et se donnant, mais quand il étoit à propos, des

peines infinies. Aussi M. le duc d'Orléans m'a-t-il dit souvent qu'encore que leurs génies se trouvassent fort opposés à la guerre, Berwick étoit un des hommes qu'il eût jamais connus, avec lequel il aimeroit mieux la faire. Grande louange, à mon avis, pour tous les deux.

XII.

Anecdotes qui suivirent cette bataille.

MONSIEUR le duc d'Orléans pouvoit recueillir les plus grands fruits de la grande défaite des ennemis, c'est à dire laisser le maréchal de Berwick en Arragon avec une armée médiocre, et avec le reste aller joindre le marquis de la Floride sur les frontières du Portugal. Les ennemis n'y avoient ni magasins ni troupes, et le Roi de Portugal n'étoit pas en état de résister. M. le duc d'Orléans auroit donc pu profiter d'une conjoncture qui ne

se trouveroit peut-être plus, pour s'illustrer par la conquête facile d'un royaume, délivrer l'Espagne de ce côté-là de guerre et d'ennemis, en l'agrandissant d'un pays si utile, et la mettre en état de finir la guerre en portant, la campagne suivante, toutes les forcés en Arragon, sans avoir plus de jalousie par derriere. C'étoit en effet le moyen certain de terminer la guerre d'Espagne en deux campagnes. Mais le malheur fut que l'exécution de ces projets étoit totalement impossible. Dans toute la longue route à travers la province d'Espagne, il n'y avoit ni magasin ni provision de quoi que ce fût, ni étapes réglées ni aucun moyen d'y suppléer. La disette de tout en Arragon étoit même telle qu'avec une armée victorieuse et en état d'agir, ce fut un chef d'œuvre de l'industrie, de pouvoir préparer le siége de Lerida, après avoir battu encore plusieurs fois les ennemis en détail et en petits corps et pris plusieurs places.

XIII.

Siége de Lerida et sa prise.

Après des peines et des longueurs infinies, la tranchée fut ouverte devant Lerida la nuit du 2 au 3 octobre. Asfeld, le meilleur intendant d'armée qu'il fût peut-être possible de trouver, s'y chargea des vivres et des munitions, et Mr le duc d'Orléans se chargea de tous les autres détails du siége. Rebuté des difficultés qu'il rencontroit dans chacun, il devint machiniste pour remuer son artillerie, faire et refaire son pont sur la Segre qui se rompit et ôta la communication de ses quartiers. Ce fut un travail immense. Son abord facile, la douceur avec laquelle il répondoit à tout, la netteté de ses ordres, son assiduité jour et nuit à tous les travaux, surtout aux plus avancés de la tranchée, son exactitude à tout voir par lui-même, sa justice

justice et ses libéralités à propos, le firent adorer et donnerent une volonté, qui fut le salut d'une expédition que tout rendit si difficile. Après Barcelone c'étoit le centre et le refuge des révoltés qui se défendirent en gens qui avoient tout à perdre et rien à espérer. Aussi la ville fut-elle prise d'assaut le treize octobre, et entièrement abandonnée au pillage pendant 24 heures. On n'y épargna pas même les moines, qui animoient les habitans. La garnison se retira au château où les bourgeois entrerent avec elle. Il ne capitula que le 11 novembre. Après une campagne si longue et si difficile, il n'y eut plus moyen de rien entreprendre, et quelque désir que Mr le duc d'Orléans eût de faire le siége de Tortose, il fallut le remettre à l'année suivante.

Le Roi reçut cette nouvelle le 19. Mr le Prince, mais surtout Mr le Duc et un peu Mr le prince de Conti ne voyoient pas sans la plus grande jalousie la gloire de Mr le duc d'Orléans. Mr le Duc et Mde la Duchesse ne se contenoient pas, et Mr le Prince s'é-

chappoit volontiers. Le Roi qui jouissoit de leur embarras et qui vouloit mortifier leur orgueil, étant à dîner adressa là-dessus la parole à Mr le Prince, vanta l'importance de la conquête, et en expliqua les difficultés: il loua Mr le duc d'Orléans, et leur dit sans ménagement, que ce lui étoit une grande gloire d'avoir réussi où Mr le Prince avoit échoué.

Berwick fut fait avec un de ses fils, grand de la premiere classe, mais pour ajouter l'utile à l'honneur, le Roi d'Espagne établit cette grandesse sur les villes et territoire de Liria et de Xerica dans le royaume de Valence conjointement, dont il lui fit présent. C'étoit un domaine de 40,000 liv. de rente, dépendant du domaine de la Couronne qui avoit fait autrefois l'appanage des enfans d'Arragon. Cette grâce justement méritée étoit sans exemple. Le Roi qui crût ne pas encore assez récompenser un homme de ce mérite, le fit chevalier de la toison d'or.

XIV.

Siége et prise de Tortose.

PHILLIPPE V profita de l'état où la bataille d'Almanza et ses suites venoient de mettre les affaires d'Arragon, et de la leçon que ses peuples lui avoient donnée, de l'inutilité de sa considération et de ses bontés pour eux pour se les attacher.

L'année suivante, le duc d'Orléans, malgré les négligences de la des Ursins, trouva moyen d'entrer en campagne. Après quelques petits succès il investit Tortose, le 12 juin 1708. la garnison étoit composée de 9 bataillons, de deux escadrons et de deux mille miquelets. La tranchée fut ouverte du 21 au 22, à demi-portée du mousquet. Le terrain presque tout roc, causa bien de la difficulte, les vivres en causerent infiniment plus, Asfeld y fit de

grands devoirs d'homme de guerre et de soins pour la subsistance, sans lesquels on n'eût peut-être pu prendre la ville. La nuit du au 10 juillet, on se logea dans le chemin couvert. Les assiégés se défendirent valeureusement, et firent une sortie et furent repoussés par les assiégeans : le lendemain ils ouvrirent leurs portes et capitulerent, pour partir 4 jours après, et être conduits à Barcelone ; ils perdirent environ la moitié de leur garnison, et Mr d'Orléans 600 hommes, environ.

Le duc d'Orléans eut la gloire de resserrer, d'écarter, et de pousser Staremberg le reste de la campagne, quoique plus foible que lui ; mais il étoit dit que chaque année seroit fatale à l'Espagne.

X V.

Perte de la Sardaigne.

Le duc de Veragua, beaucoup plus qu'accusé d'avoir voulu pour de l'argent livrer la

Sardaigne à la maison d'Autriche, en avoit perdu la vice-royauté. Son fils, le marquis de la Jamaïque n'avoit pas moins d'esprit, d'art et de capacité que lui, mais son extérieur tortu, grossier, sale, et laid démentoient toutes ses qualités.

L'Espagne étoit embarrassée à qui confier la Sardaigne. Elle fut offerte à la Jamaïque qui la refusa. On capitula avec lui, on lui promit 100 mille écus, mais il ne vouloit point partir sans les avoir touchés : dans l'impossibilité où on étoit de les lui compter on eut recours aux expédients. La Sardaigne abonde en bleds, on lui permit d'en vendre jusqu'à concurrence de cent mille écus, et la Jamaïque partit. Barcelone et toute la Catalogne souffroit une disette extrême de bled ; toute la côte en étoit dépourvue ; Genes se trouvoit hors d'état de les secourir, et la défense d'y transporter des grains, étoit exactement observée, de maniere qu'on se promettoit tout en Espagne des murmures des troupes de l'archiduc, et des pays qu'il avoit occupés dans cette famille, la Jamaïque profita de la

conjoncture et leur fit passer des bleds en abondance. Non content de se payer ainsi, des 100 mille écus qui lui avoient été accordés, ce commerce qui rendoit la vie et les forces à l'archiduc lui plut, il voulut le continuer et le faire seul. Cette tyrannie mit au désespoir la Sardaigne, qui ne peut vivre que de la vente de ses bleds, et qui ne pouvant fléchir l'avarice de son vice-roi, lui préféra l'archiduc, et traita secrétement avec lui, de sorte que cette conquête ne lui coûta que quelques vaisseaux à envoyer, et de les faire se présenter devant Claigleye. Le vice-roi abandonné en 24 heures remit l'isle au commandant des vaisseaux pour l'archiduc, à une condition qu'on lui tint; ce fut d'être transporté libre, lui et tous ses effets en Espagne, avec tous ceux qui le voudroient suivre. Peu de seigneurs s'embarquerent avec lui et nul autre : le merveilleux est, qu'il fut reçu à Madrid avec acclamation.

Disons d'avance, que ce ne fut pas la plus considérable perte que l'Espagne fit cette année. Le chevalier Looke se présenta au mois d'octobre à l'isle de Minorque, qui se soumit

aussitôt à l'archiduc. Le Port-Mahon fit très-peu de résistance, tellement qu'avec cette conquête et Gibraltar, les Anglois se virent en état de dominer la méditerranée, d'y hiverner, avec des flottes entieres, et de bloquer tous les ports d'Espagne sur cette mer. Il est temps de parler de la Flandre.

X V I.

Conspiration dans le Luxembourg.

Le prince Eugene passa la Moselle le dernier juin, embarqua son infanterie à Coblence et marcha sur Mastricht. On découvrit en même temps une conspiration à Luxembourg. Quelques ouvriers et des gens du peuple crurent pouvoir profiter de la maladie du comte d'Hostel, gouverneur de la place, qui étoit à l'extrémité, pour y faire entrer les ennemis. Le prince Eugene s'en étoit mis à portée, Dony lieutenant général, et lieu-

tenant des gardes du corps, très-bon officier et fort galant homme, commandoit là, sous le comte d'Hostel, il fit arrêter un boulanger, qui découvrit ses complices, qui furent tous pendus.

XVII

Prise de Gand et Bruges.

BERGHEYCK cependant cherchoit les moyens de tirer quelque parti du grand soulevement des Pays-Bas espagnols qu'il avoit si bien concerté, et qui, selon toutes les apparences auroit réussi, si le succès d'Ecosse avoit répondu à notre attente. Le grand bailli de Gand, fort accrédité dans la ville, y avoit continué ses pratiques et mis les choses au point d'exécution, tandis qu'à Bruges Bergheyck pratiquoit aussi les mêmes menées pour réussir à la fois. Il n'y avoit pas un bataillon entier dans les deux places, et les bourgeois ,

y étoient fort bien intentionnés pour l'Espagne. L'armée de Mr le duc de Bourgogne sembloit ne songer qu'à subsister en attendant pour voir ce que feroient les ennemis. Artagnan fut détaché le 3 juillet avec un gros corps sous prétexte de subsistance, et le soir du même jour, Chemeraut partit du camp de Brâme-Lallen, avec deux mille chevaux et deux mille grenadiers, pour y faire un fourrage sur Tubise, mais en effet pour marcher diligemment à Ninove: il s'y arrêta quelque tems, et continua après, sa marche sur Gand. Le 4 à 6 heures du matin il s'en trouva à une lieue, où il reçut des nouvelles de la Faye, brigadier des troupes d'Espagne. Il lui mandoit qu'il étoit parti la veille de Mons avec soixante officiers, ou soldats de son régiment, déguisés, et qu'il étoit maître de la porte de la chaussée, dont il avoit eu peu de peine à s'emparer. Là-dessus Chemeraut avec ses troupes poussa à Gand le plus diligemment qu'il put, mais non assez pour ne pas laisser la Faye en grand danger, et le grand bailli et ses bourgeois en grande peine. Enfin il arriva, et se rendit maître de la ville sans essuyer un

seul coup, et le peuple en témoigna sa joie.

Chemeraut trouva dans la ville quantité d'artillerie, et des munitions, il dépêcha le chevalier de Nesle, à Mr le duc de Bourgogne, qu'il trouva sur le midi, qui faisoit faire alte à son armée, sur le ruisseau des pépinieres, qui, à cette nouvelle, se remit aussitôt en marche. Comme la tête arrivoit au moulin de Goiche, l'armée ennemie parut sur les hauteurs de St. Martin Lennek. On crut qu'elle venoit attaquer dans la marche. La cavalerie se mit en bataille, pour donner le temps à l'infanterie d'arriver, tout d'un coup on vit l'armée ennemie s'arrêter, et commencer à camper. Là-dessus notre armée fila vers la Dindre, les ennemis s'étendirent et marcherent en arriere. L'arriere-garde de Mr le duc de Bourgogne passa la Dindre à Ninove, le 6, à 7 heures du matin, toute l'armée vint camper, la droite sur Alloste, la gauche, à l'Escaut et à Séhelbelle. Deux jours aprés, la citadelle de Gand capitula et 300 Anglois en sortirent. Gacé fils du maréchal de Matignon

en apporta la premiere nouvelle au Roi, et en même tems Fretteville dépêché par le comte de la Motte, apprit au Roi qu'il s'étoit rendu maître de Bruges avec la même facilité.

XVIII.

Combat d'Oudenarde.

Il paroissoit aisé de profiter de deux conquêtes si facilement faites, en passant l'Escaut, brûlant Oudenarde, barrant le pays aux ennemis, rendant toutes leurs subsistances très-difficiles, et les nôtres très-abondantes, venant par eau et par ordre, dans un camp qui ne pouvoit être attaqué. Mr de Vendôme convenoit de tout cela, et n'alléguoit aucune raison contraire, mais pour exécuter ce projet si aisé, il falloit remuer de sa place, et aller occuper le camp : toute la difficulté se renfermoit à la paresse personnelle de Mr de Vendôme, qui, à son aise dans son logis,

vouloit en jouir tant qu'il le pourroit. Vendôme malgré les représentations de Mr le duc de Bourgogne appuyées de toute l'armée, et même des plus confidents de ce général, persista à soutenir que ce mouvement dont on étoit maître, seroit tout aussi bon différé, et cette raison demeura la plus forte. Marlborough, qui voyoit clairement que Vendôme n'avoit rien du tout de bon et d'important à faire que ce mouvement, sentoit en même tems, combien il lui importoit de le prévenir et de l'empêcher. Pour faire ce mouvement Vendôme suivoit la ligne droite et n'avoit tout au plus que six lieues à faire; Marlborough au contraire, ne pouvoit l'empêcher que par un détour qui le forçoit à en faire au moins vingt cinq. Les ennemis se mirent en marche avec tant de diligence et de secret, qu'ils en déroberent trois forcées, sans que Vendôme en eût ni avis ni soupçon, quoique partis de fort proche de lui: averti enfin, il méprisa l'avis suivant sa coutume, puis se persuada qu'il les devanceroit en marchant le lendemain matin. En vain Mr le duc de Bourgogne le pressa-t-il de marcher dès le

soir, en vain ceux qui l'oserent, lui en représenterent-ils la nécessité et l'importance ; tout fut inutile. Malgré les avis redoublés de la marche des ennemis, la négligence se trouva telle, qu'on n'avoit pas seulement songé à jeter des ponts sur un ruisseau qu'il falloit passer presqu'à la tête du camp; on dit qu'on y travailleroit toute la nuit. Biron, lors lieutenant général, commandoit une des deux réserves, et il étoit à quelque distance du camp, d'où il y communiquoit d'un côté et de l'autre à un corps détaché plus loin. Ce même soir, il reçut ordre de se faire rejoindre par ce corps plus éloigné, et de le ramener avec le sien à l'armée; en approchant du camp, il trouva un ordre de s'avancer sur l'Escaut vers l'endroit où l'armée alloit s'ébranler pour le passer. Arrivé à ce ruisseau, où on achevoit les ponts dont j'ai parlé, Motel capitaine des guides, fort entendu, lui apprit les nouvelles qui avoient enfin fait prendre la résolution de marcher. Quelque accoutumé que Biron fût à Vendôme, il fut surpris au dernier degré, de voir que ces ponts non encore achevés ne le fussent pas dès long-tems, et

de voir encore tout tendu dans l'armée ; il se hâta de traverser ce ruisseau, d'arriver à l'Escaut où les ponts n'étoient pas faits encore, de les passer comme il put, et de gagner les hauteurs au delà : il étoit environ 2 heures après midi du mercredi 11 juillet. Lorsqu'il les eut reconnus, et qu'il vit en même temps toute l'armée des ennemis, les queues de leur colonne à Oudenarde, où ils avoient passé l'Escaut, et leur tête prenant un tour et faisant contenance de venir sur eux, il dépêcha un aide de camp au prince et à Mr de Vendôme pour les en informer, et demander leurs ordres. Vendôme piqué de l'avis si différent de ce qu'il s'étoit si opiniâtrement promis, se mit à soutenir qu'il ne pouvoit être véritable. Comme il disputoit avec chaleur, arriva un officier par qui Biron envoyoit confirmer le fait, et qui ne fit que l'irriter et l'opiniâtrer davantage : un 3 avis confirmatif de Biron le fit emporter, et pourtant se lever de table avec dépit. Il monta à cheval en maintenant toujours qu'il faudroit donc que les diables les eussent portés là, et que cette diligence étoit impossible, il renvoya le dernier aide

de camp arrivé, dise à Biron qu'il chargeât les ennemis, et qu'il seroit tout à l'heure à lui pour le soutenir avec des troupes. Il dit au Prince de suivre doucement avec le gros de l'armée, tandis qu'il alloit prendre la tête des colonnes, et se porter vers Biron le plus légèrement qu'il pourroit. Biron cependant, posta ce qu'il avoit de troupes, le mieux qu'il put, dans un terrain fort inégal, et fort coupé, occupant un village, et des haies, et bordant un ravin profond et escarpé, après quoi il se mit à visiter sa droite, et vit la tête de l'armée très-proche de lui. Il eut envie d'exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir de charger, quoiqu'il ne conçût aucune espérance d'un combat si étrangement disproportionné, mais pour se mettre à couvert des propos d'un général sans mesure, et si propre à rejeter sur lui, et sur l'inexécution de ses ordres, toutes les mauvaises suites qu'il prévoyoit déjà. Dans ce moment de perplexité arriva Puységur, avec le campement, qui, après avoir reconnu de quoi il s'agissoit, conseilla fort à Biron, de se bien garder, d'engager un combat si fort

à risquer. Quelques momens après, survint le maréchal de Matignon, qui, sur l'inspection des choses, et le compte que Biron lui rendit, de l'ordre qu'il avoit reçu de charger, lui défendit très-expressément de l'exécuter, et le prit même sur lui. Tandis que cela se passoit, Biron entendit un grand feu sur sa gauche au delà du village, il y courut, et y trouva un combat d'infanterie engagé, il le soutint de son mieux, avec ce qu'il avoit de troupes, pendant que, plus encore sur la gauche, les ennemis gagnoient du terrain. Le ravin qui étoit difficile, les arrêta, et donna le temps d'arriver à Mr de Vendôme: ce qu'il amenoit de troupes, étoit hors d'haleine; à mesure qu'elles arriverent elles se jeterent dans les haies, presque toutes en colonne comme elles venoient, et soutinrent ainsi l'effort des ennemis, et d'un combat, qui s'échauffa, sans qu'il y eût moyen de les ranger en aucun ordre, tellement que ce ne fut jamais que les têtes des colonnes qui chacune par son bout et occupant ainsi chacune un très-petit terrain, combattirent les ennemis, lesquels étendus en ligne et en

ordre,

ordre, profiterent du désordre de nos troupes essoufflées, et de l'espace vide délaissé des deux côtés de ces deux têtes de colonnes, qui ne se remplissoient qu'à mesure que d'autres têtes arrivoient, aussi hors d'haleine que les premieres. Elles se trouvoient vivement chargées en arrivant, et doublant et s'étendant à côté des autres qu'elles renversoient souvent, et les réduisoient par le désordre de l'arrivée, à se rallier derrière elles, c'est-à-dire derrière d'autres haies, parce que, la diligence avec laquelle nos troupes s'avançoient, jointe aux coupures du terrain, causoit une confusion dont elles ne se pouvoient débarrasser. Il en naissoit encore l'inconvénient de longs intervalles entre-elles, et que les pelotons étoient repoussés bien loin avant qu'ils pussent être soutenus par d'autres, qui survenants avec le même désordre, ne faisoient que l'augmenter, sans servir beaucoup au premier à se rallier derrière eux à mesure qu'ils se présentoient au combat. La cavalerie, et la maison du Roi, se trouverent mêlées avec l'infanterie, ce qui combla la confusion, au point que nos troupes se méconnurent les unes et les autres; cela donna aux ennemis

le loisir de combler le ravin de fascines; assez pour pouvoir le passer, et à la queue de leur armée, de faire un grand tour par notre droite, pour en gagner la tête, et prendre en flanc ce qui s'y étoit le plus étendu, et avoit essuyé moins de feu et de confusion, dans ce terrain moins coupé que l'autre. Vers cette même droite, étoient les princes qu'on avoit long-tems arrêtés au moulin de Royenghen-Capel pour voir plus clair à ce combat si bizarre, et si désavantageusement enfourné. Dès que nos troupes, de cette droite, en virent fondre sur elles de beaucoup plus nombreuses, et qui les prenoient en flanc, elles ployerent vers leur gauche avec tant de promptitude, que les valets de la suite et tout ce qui accompagnoit les princes, tomberent sur eux avec un effroi, une rapidité, et une confusion, qui les entraînerent avec une extrême vitesse, et beaucoup d'indécence, et de hasard, au gros de l'action à la gauche; ils s'y montrerent par-tout, et aux endroits les plus exposés, y déployerent une grande et naturelle valeur, et beaucoup de sang froid, parmi

leur douleur de voir une situation si fâcheuse, encourageant les troupes, louant les officiers, demandant aux principaux ce qu'ils jugeoient qu'on dût faire, et disant à M^r de Vendôme ce qu'eux-mêmes pensoient. L'inégalité du terrain que les ennemis trouverent en avançant, après avoir poussé notre droite, donna à cette droite le tems de se reconnoître, de se rallier, et malgré ce grand ébranlement pour ne rien dire de plus, de leur résister. Mais cet effort ne pouvoit durer long tems, chacun avoit fourni des combats particuliers de toute part, chacun se trouvoit épuisé de lassitude et du désespoir du succès parmi une confusion si générale, et si inouie, qui augmentoit de moment en moment, au point que personne ne reconnoissoit sa troupe, et que pas un batailion ni un escadron n'étoient ensemble.

La maison du Roi dut son salut à la méprise d'un officier des ennemis, qui porta un ordre aux troupes rouges les prenant pour es leurs : il fut pris, et voyant qu'il alloit partager le péril avec elles, il les avertit qu'elles

alloient être enveloppées, et leur montra la disposition qui s'en faisoit. Chacun d'eux bien étonné raisonnoit sur les moyens d'exécuter leur retraite, lorsque le vidame d'Amiens qui, comme tout nouveau maréchal de camp, ne disoit pas grand' chose, se mit à leur remontrer, que tandis qu'ils délibéroient, ils alloient être enfermés, puis voyant que leur incertitude continuoit, il les exhorta à le suivre: et se tournant vers les chevaux légers de la garde, dont il étoit capitaine, *marche à moi*, leur dit-il, en digne frere et successeur du duc de Montfort, et perçant à leur tête une ligne de cavalerie ennemie, en trouva derriere elle, une autre d'infanterie, dont il essuya tout le feu, mais qui s'ouvrit pour lui donner passage: à l'instant, la maison du Roi profitant d'un mouvement si hardi, suivit cette compagnie, puis les autres troupes qui se trouverent là, et toutes firent ensemble leur retraite en bon ordre, jusqu'à Gand, toujours menées par le vidame, qui pour avoir su prendre à temps et seul son parti, avec sens et courage, sauva ainsi une partie considérable de cette armée. Les autres débris se

retirerent comme ils purent avec tant de confusion, que le chevalier du Rozel, lieutenant général, n'en eut aucun avis, et se trouva le lendemain matin, avec cent escadrons, qui avoient été totalement oubliés. Sa retraite, ainsi *esseulé* et en plein jour, devenoit très-difficile; mais il n'étoit pas possible de soutenir le poste qu'il occupoit jusqu'à la nuit; il se mit donc en marche. Nangis aussi, tout nouveau maréchal de camp, aperçut des pelotons de grenadiers épars; il en trouva de traîneurs; bref, de pure bonne volonté, il en ramassa jusqu'à 15 compagnies, et par cette même volonté, fit avec ces grenadiers, l'arrière-garde de la colonne du chevalier du Rozel si étrangement abandonnée. Les ennemis passerent les haies et un petit ruisseau, l'attaquerent souvent; il les soutint toujours avec vigueur, ils firent une marche de plusieurs heures, qui fut un véritable combat; à la fin ils se retirerent par des chemins détournés, que l'habitude de la guerre avoit appris au chevalier du Rozel grand et excellent praticien, ils arriverent au camp après y avoir causé une cruelle inquiétude pen-

dant quatorze ou quinze heures, qu'on ignoroit ce qu'ils étoient devenus; Mr le duc de Bourgogne ne fit que traverser Gand, sans s'y arrêter, et continua de marcher jusqu'à Lawendeghem avec la tête des troupes qui y arrivoit, il y établit son quartier général, et son camp le long et derrière le canal de Bruges, pour y faire reposer ses troupes en sureté avec l'abondance des derrières en attendant qu'on prît un parti et qu'on fît la jonction de Berwick.

Mr de Vendôme, (je continue de rapporter simplement les faits) arriva séparément à Gand, entre sept et huit heures du matin, trouva des troupes qui entroient dans la ville, s'arrêta avec le peu de suite qui l'avoit accompagné, mit pied à terre, défit ses chausses, et poussa sa selle tout auprès des troupes en les voyant défiler; il entra aussitôt après dans la ville sans s'informer de quoi que ce fût, se jeta dans un lit, et y demeura plus de 30 heures sans se lever, pour se reposer de ses fatigues. Il apprit ensuite par ses gens, que l'armée étoit à Lawendeghem,

il l'y laissa, continuant à ne s'embarrasser de rien, à bien souper, et à se bien reposer de plus en plus dans Gand, plusieurs jours de suite, sans se mêler en aucune sorte de l'armée.

On cacha tant qu'on put, la perte que nous fîmes dans ce combat, il y eut quatre mille hommes et sept cents officiers prisonniers, du nombre desquels fut Biron, sans ce qu'on en apprit depuis en détail: la dispersion fut prodigieuse.

Dès que Mr le duc de Bourgogne fut à Lawendgehem, il écrivit au Roi en fort peu de mots, et se remit du détail au duc de Vendôme. Il ne fut point aussi circonspect avec son épouse, à qui il manda que l'opiniâtreté ordinaire, et la sécurité de ce général, qui l'avoit empêché de marcher deux jours, au moins, plus tard qu'il ne falloit, étoit la cause du triste événement qui venoit d'arriver; qu'un autre pareil lui feroit quitter le métier, s'il n'en étoit empêché par des ordres précis, auxquels, il devoit une obéissance aveugle:

qu'il ne comprenoit ni l'attaque, ni le combat, ni la retraite, et qu'il en étoit si outré, qu'il n'en pouvoit dire davantage. Le courrier qui portoit ces lettres, en prit une en passant à Gand, que M^r de Vendôme écrivoit au Roi, par laquelle il tâchoit de persuader dans une page, que le combat n'avoit pas été désavantageux; puis après il en dépêcha un autre, par lequel il manda au Roi, mais en peu de mots, qu'il auroit battu les ennemis, s'il avoit été soutenu; et que si contre son avis, on ne se fût pas opiniâtré à la retraite, il les auroit certainement écrasés le lendemain. Quant au détail, il s'en remettoit à M^r le duc de Bourgogne: ainsi ce détail renvoyé de l'un à l'autre, ne vint point, aigrit la curiosité, et commença les ténebres dans lesquelles Vendôme avoit intérêt de se sauver, et qui finirent par perdre M^r le duc de Bourgogne dans l'esprit aigri d'un monarque qui sous une feinte sécurité, ne pouvoit se dissimuler l'impuissance où il tomboit chaque jour de résister à ses ennemis.

XIX.

Anecdote sur le duc de Vendôme.

APRÈS le combat, les princes se concerterent avec M. de Vendôme sur ce qu'il y avoit à faire. Il étoit furieux de s'être si cruellement mécompté, et brusquoit tout le monde. M. le duc de Bourgogne voulut parler, mais Vendôme enivré d'autorité et de colère lui ferma à l'instant la bouche, en lui disant d'un ton capricieux devant tout le monde, *qu'il se souvînt qu'il n'étoit venu qu'à condition de lui obéir.* Ces paroles énormes et prononcées, dans les funestes momens où on sentoit si horriblement le poids de l'observance rendue à sa paresse et à son opiniâtreté, et qui, par le délai de décamper, étoit cause de ce désastre, firent frémir d'indignation tous ceux qui les entendirent. Le jeune prince à qui elles furent adressées, y chercha une plus difficile victoire

que celle qui se remportoit actuellement par les ennemis sur lui. Il sentit qu'il n'y avoit point de milieu entre les dernieres extrémités et l'entier silence, et fut assez maître de soi pour le garder. Vendôme se mit à pérorer sur le combat, à vouloir montrer qu'il n'étoit point perdu, à soutenir que la moitié de l'armée n'ayant point combattu, il falloit tourner toutes ses pensées à recommencer le lendemain matin, et pour cela, profiter de la nuit, rester dans les mêmes postes où on étoit et s'y avantager le mieux qu'on pourroit. Chacun écouta en silence un homme qui ne vouloit pas être contredit, et qui venoit de faire une sortie aussi coupable, qu'incroyable, contre l'héritier nécessaire de la Couronne, et qui faisoit craindre pour quiconque hasarderoit autre chose que des applaudissements. Le silence dura donc sans que personne ôsât proférer une parole, jusqu'à ce que le comte d'Evreux le rompit, pour louer Mr de Vendôme, dont il étoit cousin germain et fort protégé. On n'en fut un peu surpris, que parce qu'il n'étoit que maréchal de camp. Il venoit cependant des avis de tous côtés que le désordre étoit ex-

trême. Puységur, arrivant de vers la maison du Roi, en fit un récit qui ne laissa aucun raisonnement libre et que le maréchal de Matignon osa appuyer. Souternon venant d'un autre côté, rendit un compte semblable; enfin Cheladet et Puyguyon survenant, et chacun d'ailleurs, acheverent de presser une résolution. Vendôme ne voyant plus nulle apparence de résister davantage à tant de convictions, et poussé à bout, de rage. Hé bien, s'écria-t-il, Messieurs, je vois bien que vous le voulez tous, il faut donc se retirer: aussi bien, ajouta-t-il, en regardant M^r de Bourgogne, *il y a long-tems, Monseigneur, que vous en avez envie.* Ces paroles qui ne pouvoient manquer d'être prises dans un double sens et qui furent par la suite appesanties, furent prononcées exactement telles que je les rapporte, et conservées par plus d'un des assistans qui ne se méprirent pas à la signification que le général vouloit leur donner.

X X.

Suites de ce combat.

Le duc de Berwick établi dans Douay, étoit arrivé trop tard pour sauver l'Artois des courses et des contributions : sa présence servit seulement à les en faire retirer avec plus d'ordre, mais sans leur faire rien perdre de leur butin. Ils tirerent trois millions cinq cent mille livres de ce malheureux pays, ils exigerent la plupart des contributions, en toutes sortes de provisions, ce qui montra leur dessein de faire un grand siége. Le prince Eugene retourné au devant de son armée, s'étoit long-tems arrêté à Bruxelles et y avoit fait préparer un convoi immense, qui fut de plus de cinquante chariots, outre ceux des gros bagages de leur armée, qu'ils envoyerent à vuide pour revenir pleins avec ce convoi. Lorsqu'il fut en état, le prince Eugene l'escorta lui-même avec son armée jusqu'à

celle du duc de Marlborough, avec une peine et des précautions infinies : on ne povoit ignorer dans la nôtre da si grands préparatifs, et des marches si pesantes et si embarrassés; le duc de Venôme voulut en profiter et la faire attaquer par la moitié de ses troupes; le projet en étoit beau, & le succès sembloit devoir être favorable. En ce cas, l'action étoit également glorieuse & utile, elle ôtoit aux ennemis le fruit de leur victoire; leur causoit une perte infinie, par celle de ce prodigieux amas, dont nous aurions profité en partie; leur siége étoit avorté; & ils ne pouvoient plus rien entreprendre que très-difficilement du reste de la campagne. Ypres, Mons, Lille, ou Tournai, une de ces quatre places étoit leur objet, & rien de si important que d'en empêcher le siége. M^r le duc de Bourgogne s'opppofa néanmoins à l'attaque du convoi; il fut soutenu dans cet avis, par quelques-uns & contredit par un bien plus grand nombre. M^r de VendSme si opiniâtre jusqu'alors et si rempli de cette obéissance au service, sous la condition de laquelle M^r le duc de Bourgogne avoit le commandement honoraire

de son armée, ne s'en souvint plus dans cette occasion décisive. Il céda tout court en protestant de son avis., et laissa tranquillement passer le convoi. Il suivoit son projet qui n'étoit pas de faire une belle et utile campagne, mais d'en faire faire une à ce Prince qui le perdît sans retour : l'opiniâtreté et l'audace y avoient servi à Oudenarde, il n'espéra pas ici un moindre succès de sa déférence, et par tous les deux il alla également à son but. Mr de Boufflers demanda au Roi et obtint avec peine la permission de s'aller jeter dans celle des places qui seroit assiégée; elles étoient toutes de son gouvernement général. La défense de Namur répondoit de celle que Boufflers feroit ailleurs; il eut à Lille toutes sortes de munitions de guerre et de bouche, force artillerie, trois ingénieurs principaux, 19 bataillons, 2 autres d'invalides, quelque cavalerie, un régiment de dragons, et il enrégimenta 3 mille hommes de la jeunesse de la ville et des environs qui voulut de bon gré servir au siége. Les ennemis y amenerent d'abord 110 pièces de canons et 50 mortiera.

XXI.

Prise de Lille par les alliés.

Il étoit pourtant vrai que la plupart des bataillons qui étoient dans Lille, se trouverent des nouveaux, qui n'avoient jamais entendu partir un coup de fusil; qu'il n'y avoit que médiocrement de poudre et qu'il s'y trouva quantité d'autres manquemens, que l'on auroit pu éviter pendant l'intervalle que les ennemis mirent à investir cette place: elle le fut le 12 août. Le prince Eugene qui faisoit le siége ouvrit la tranchée le 21. Le duc de Marlborough commandoit l'armée d'observation, il passa l'Escaut pour empêcher la jonction du duc de Berwick avec Mr le duc de Bourgogne, dont l'armée étoit toujours à Lawendeghem: sur les ordres réitérés du Roi, elle se mit cependant en marche. Mr le duc de Bourgogne arriva avec son armée, le mardi 28 août à Ninove sur le minuit. Le lendemain 29, le duc de Berwick le vint

saluer sur les 9 heures du matin, accompagné d'un très-petit nombre des principaux de son armée qu'il avoit laissée à Gamarache, et qui joignit le 30 la grande armée dans sa marche, à Lessine. Jamais armée si formidable après cette espece d'incorporation : elle étoit composée de 198 escadrons, dont 12 de dragons et de 130 bataillons, outre ce qui avoit été dispersé dans les places et dans les postes, et ce qui n'avoit pas rejoint depuis l'action d'Oudenarde. Tous les corps distingués, la plupart des vieux et de ceux d'élite, celle de la Cour en militaire ; double équipage de vivres et d'artillerie, abondance d'argent et de toutes choses, commodités à souhait, du pays et du voisinage de nos places ; 23 lieutenants-généraux, 25 maréchaux de camp en ligne, 77 brigadiers, enfin ce qui de mémoire d'homme ne s'étoit jamais vu, et une ardeur de combattre qui ne pouvoit être plus vive, plus naturelle, et plus générale.

Il faudroit un journal de ce grand siége, pour raconter les merveilles de la capacité,

et

et de la valeur de cette défense. Les sorties furent fréquentes, et tout fut disputé pied à pied, tant que chaque pouce de terre le put être. La poudre commençoit à manquer : le maréchal de Boufflers donnoit souvent de ses nouvelles, on songeoit à jeter dans la place quelques secours s'il étoit possible. Le chevalier de Luxembourg maréchal de camp et aujourd'hui maréchal de France fut chargé de le tenter. Il marcha de Douay et l'exécuta bravement la nuit du 28 au 29 septembre, et y jeta avec lui deux mille cavaliers, ayant chacun un fusil, au lieu d'un mousqueton, et soixante livres de poudre en croupe : deux régiments d'infanterie qui s'y devoient jeter avec lui ne purent réussir ; il y eut peu de perte. L'action du 9 au 10 octobre, fut extrêmement vive, et fut le quinzieme grand combat depuis le commencement de ce siége.

On étoit cependant fort occupé de toutes les mesures qu'on pouvoit prendre pour empêcher les convois aux ennemis, qui en avoient déjà amené un devant la place. La Connelaye capitaine aux gardes, qui commandoit à

Nieuport, eut ordre alors d'en lâcher les écluses : on espéroit par là, mettre assez d'eau dans le pays pour empêcher les convois que les ennemis ne pouvoient tirer que d'Ostende, ou les obliger à un détour qui donneroit le tems d'arriver aux troupes, qu'on envoyoit au chevalier de la Motte chargé de les couper : le duc de Berwick alla à Bruges, où 40 bataillons, et 50 escadrons se rendirent en même tems. Cependant les chariots vuides arrêtés par l'inondation, trouverent les moyens de passer, et arriverent à Ostende. La question fut du retour, ils le firent par degrés avec les plus grandes précautions pour s'approcher au plus près et passer ensuite à force ouverte. Berwick tout porté sur les lieux, fut pressé par les officiers principaux de faire lui-même l'attaque de ce convoi, mais il leur ferma la bouche en leur montrant l'ordre précis de la Cour qui commettoit à cette expédition la Motte, c'est à dire l'homme le plus court, le plus opiniâtre qui fût peut-être parmi les lieutenents généraux. Les ennemis avoient retranché le poste de Winendal pour couvrir la marche

de leur convoi qui étoit immense, la Motte crut faire merveille d'attaquer ce poste, Candogau le défendit au mieux, ebranla la Motte, sortit sur lui, le poussa, le battit, le dissipa, avec la moitié moins de force que n'en avoit la Motte. Le convoi cependant arriva au camp du prince Eugene qui manquoit absolument de tout et y rendit l'ame, l'abondance et la joie.

Le Roi qui vouloit absolument secourir Lille, avoit ordonné absolument à Vendôme de présenter le combat à Marlborough et de faire toutes choses pour empêcher la prise de cette importante place, mais Vendôme qui suivoit toujours son projet de perdre Mr le duc de Bourgogne, temporisoit toujours et amusoit le Roi par des espérances qu'il étoit bien loin de vouloir réaliser.

Axec toutes ses promesses. Lille succomba; les ennemis y avoient fait le 20 et le 21, trois nouvelles brèches, la poudre et les munitions manquoient, tant de difficultés insurmontables résolurent enfin le maréchal de

Boufflers, de l'avis de toute sa brave garnison, de battre la chamade, rien ne lui fut refusé de tout ce qu'il demandoit: ce qu'il y eut de singulier dans cette capitulation qui fut signée le 24 octobre après deux mois de tranchée ouverte, fut la liberté que Mr le duc de Boufflers obtint de l'envoyer à Mr le duc de Bourgogne pour être tenue, s'il l'approuvoit, sinon demeurer nulle et non avenue. Coetquen fut chargé de la lui aller porter à son camp sous Tournay, il trouva ce prince jouant au volant et sachant déjà cette triste nouvelle. La vérité est que la partie n'en fut pas interrompue, et que tandis qu'elle s'achevoit Coëtquen alla voir ce qui lui plut.

Le maréchal de Boufflers, entra le 26 au soir dans la citadelle, il offrit à tous les soldats qui y étoient destinés, de donner congé à ceux qui n'y voudroient pas entrer, pas un seul ne l'accepta, la tranchée fut ouverte devant la citadelle, la nuit du 29 au 30 octobre, les ennemis attaquerent l'avant-chemin couvert le 7 novembre, dont ils furent repoussés avec assez de perte,

En attendant, les ennemis désoloient l'Artois. Chéladet y marcha avec trente escadrons et, à la fin, leur fit quitter prise et abandonner la Bassée où le prince d'Auvergne s'étoit fortifié. Mais il en coûta bien au pays. Dans les premiers jours de décembre, il ne restoit plus au maréchal, que 20 milliers de poudre et très-peu d'autres munitions, et encore moins de vivres, ils avoient mangé tous leurs chevaux tant dans la ville que dans la citadelle, et Boufflers, qui ne se distinguoit que par son activité et sa prévoyance, en fit toujours servir à sa table, dès que les autres furent réduits à cette ressource, et en mangea lui-même. Il trouva toujours des inventions de donner de ses nouvelles, et d'en recevoir. Le Roi voyant l'état des choses lui envoya un ordre de sa main de se rendre, qu'il garda secret sans vouloir lui obéir et différa tant qu'il put.

L'Escaut forcé, la citadelle de Lille sur le point d'être prise, notre armée, poussée à bout de fatigue et de nécessité, demeura peu ensemble et fut bientôt séparée, faute de pain,

au scandale général, tandis qu'il n'étoit pas douteux que les ennemis qui campoient près de Gand, n'en voulussent faire le siége. Les choses en cet état, les princes ne pouvoient plus demeurer avec bienséance en Flandre, ils eurent donc ordre de revenir, ainsi que Vendôme, qui sentant approcher le moment de rendre compte, et redoutant de près ce que de loin il avoit si témérairement méprisé et insulté, s'abaissa jusqu'à demander comme une grâce, de passer l'hiver sur la frontière, et d'y commander, en attendant le retour du printemps et l'ouverture de la campagne. Cependant Boufflers à bout de tout, ne put différer que de peu de jours d'obéir à l'ordre qu'il avoit reçu de capituler, il fit donc battre la chamade et il obtint tout ce qu'il voulut par sa capitulation, qui sans dispute fut signée le 9, de la meilleure grâce du monde. Le prince Eugene combla le maréchal de Boufflers d'honneurs infinis; le Roi le fit Pair, lui donna pour son fils la survivance du gouvernement de Flandre, et celle des appointements du gouvernement particulier de Lille, ce qui pas-

soit 200,000 liv. de rente. Le fils de Mr de Boufflers, n'avoit alors que dix ans, le Roi donna encore au maréchal les entrées des premiers gentilshommes de la chambre, il ajouta à ces grâces singulières et particulières celle de prier le maréchal, de lui dire s'il avoit omis quelque chose au delà, qui pût lui faire plaisir, afin qu'il pût le satisfaire en la lui accordant aussitôt.

XXII.

Siége et prise de Gand par les mêmes alliés.

APRÈS les succès inouis du siége et de la prise de Lille, les alliés ne chercherent qu'à les étendre de plus en plus. Ils firent le siége de Gand, et ouvrirent la tranchée la nuit du 24 au 25 décembre. La Motte y commandoit : Mde de Ventadour qui s'obstinoit à le vouloir voir maréchal de France, lui procura encore cette défense. Il y avoit dans la place pour deux mois de vivres,

tant pour la garnison que pour les habitans, beaucoup de canons et de mortiers, et 400 milliers de poudre.

Boufflers qui étoit retourné en Flandre, songeoit à délivrer Gand en tombant sur les quartiers des ennemis séparés les uns des autres par des rivieres ; mais c'est bien dit qu'il y songea, car il n'eut pas même le tems d'y travailler. La tête tourna à la Motte. Il se laissa empaumer par un capitaine Suisse qui lui persuada si bien de se rendre, qu'au bout de trois jours il capitula. La garnison composée de 29 bataillons et de plusieurs régiments de dragons, sortit toute entiere le vingt-neuf décembre. Elle y laissa quatre-vingt milliers de poudre, 4000 mousquets de rechange et beaucoup de canons. Caprès lieutenant-général des troupes espagnoles ne put jamais être persuadé de signer la capitulation, et cet exemple fut suivi de beaucoup d'autres, le Roi instruit envoya une lettre de cachet au comte de la Motte qui le reléguoit chez lui près Compiegne.

XXIII.

Malheurs de la guerre en 1709, en Espagne.

BESONS naturellement timide et qui mouroit toujours de peur de déplaire et de ne pas réussir, manqua d'un autre côté la plus belle occasion du monde de défaire les ennemis au passage de la Segre. Il fut pressé d'en profiter, il le voulut, puis il n'osa, et la fin de tout cela fut qu'il ramena ses troupes en France; l'armée de l'archiduc qui fut au moment d'être perdue, la Segre à moitié passée, par ces contre-temps, en sut profiter. Notre Cour blâma fort Besons, d'avoir été si exact à ses ordres, quoique très-précis. Celle d'Espagne outrée sur le récit de ses officiers-généraux, prit un parti d'éclat. Philippe V, partit brusquement pour son armée, mais il marcha à trop petites journées. La Reine l'accompagna les trois premieres et retourna régente à Madrid. Besons paya de respect, d'obéissance et de raisons, lais-

sant faire le Roi, mais lui représentant les inconvéniens qui se vérifierent tous exactement par l'expérience. Ce prince fâché de se voir hors de portée de rétablir les choses, et de réparer ce qui avoit été manqué, quitta l'armée au bout de trois semaines et retourna à Madrid plus vîte qu'il n'étoit venu. Besons mit ordre à la subsistance des troupes et aux quartiers de 26 bataillons, qu'il devoit laisser en Espagne sous Asfeldt et repasser les Pyrenées avec le reste de ses troupes. Telle fut la derniere campagne des François en Espagne, puisque les troupes qui y étoient restées, rentrerent en France avant l'ouverture de la campagne suivante, et mirent ainsi d'accord les deux cabales, après tant de bruit pour et contre leur retour. Il fut funeste à l'Espagne et peu utile à la France, fruit d'un genre de gouvernement tel que celui que nous éprouvions depuis si long-tems. Cependant le château d'Alicante se rendit, pressé par les ravages de la mine, et ce succès fut bientôt suivi d'un autre plus considérable au commencement de mai; l'armée Portugaise, plus forte de 4 ou 5 mille hommes que celle d'Espagne,

commandée par le marquis de Bay, la vint attaquer, il fut si bien reçu que son armée fut entierement défaite et son infanterie tout-à-fait perdue. Le marquis d'Ayctonne de la maison de Moncade et grand d'Espagne y commandoit l'infanterie Espagnole et s'y distingua extrêmement, ainsi que Fiennes aussi lieutenant général des troupes de France qui commandoit la gauche, et Caylus maréchal de camp dans celles d'Espagne. Toute la cavalerie prit la fuite et abandonna 4 régimens anglois qui furent pris entiers, outre 8 à 9000 Portugais et 4 à 5 mille morts, milord Gallowai qui commandoit les Anglois rejeta toute la faute sur le comte de St. Jean, général de leur armée; les Espagnols perdirent fort peu de monde.

XXIV.

En Roussillon.

En Roussillon, l'objet est trop petit pour s'arrêter à des détails, le duc de Noailles

avec le peu qu'il y avoit, eut à faire à moins encore. Il y battit deux fois les ennemis qu'il surprit dans des quartiers, et ces légers succès retentirent fort à Versailles.

XXV.

En Dauphiné.

BERWICK, sur la défensive, n'eut pas grand' chose à faire en Dauphiné. Le duc de Savoie s'y remua tard et mollement. Il étoit fort mécontent de l'Empereur, sur des fiefs de l'empire de son voisinage, que le feu Empereur lui avoit promis, et que celui-ci ne voulut pas lui donner.

D'autres discussions de quartiers et de subsistances des troupes acheverent de les brouiller, tellement que Mr de Savoye ne se soucia pas de profiter des avantages solides qu'il s'étoit préparés dans la campagne précédente pour celle-ci. Elle se passa en bagatelles qui

sauroient pu aisément devenir utiles et avoir des suites heureuse par l'adresse du duc de Berwick, si le manque de vivres ne l'eût arrêté tout court. Il ne laissa pas de battre Reybender général des troupes de Savoie qui avec 3000 hommes voulut le 28 août attaquer auprès de Briançon une maison appelée *la Vachette* que Dillon avoit retranchée ; Dillon les fit attaquer de droite et de gauche par des piquets et quelques compagnies de grenadiers, leur tua 700 hommes et rechassa le reste dans la montagne.

XXVI.

Et en Flandre.

La Flandre, dès l'ouverture de la campagne, fut l'objet principal, pour ne pas dire l'unique, de toute l'attention et de toutes les inquiétudes, et le fut jusqu'à la fin de la campagne. Le prince Eugene et le duc de Marlborough joints ensemble continuoient leurs vastes des-

seins et dédaignoient de les cacher. Leurs amas prodigieux annonçoient des siéges. Dirai-je que notre foiblesse les désiroit, et que nous ne comptions sur notre armée que pour la conserver. Il est pourtant vrai qu'Artagnan détaché avec huit bataillons de l'armée, et quatre de la garnison d'Ypres commandés pour le joindre au rendez-vous, enleva Varneton fort aisément, où les ennemis avoient mis seize cents hommes avec quelques munitions dans le dessein de le fortifier. Ces seize cents hommes se rendirént à discrétion, commandés par un brigadier de 45 officiers. Le maréchal de Villars eut encore un autre petit avantage à un fourrage. Mais c'étoient des bagatelles. L'orage se forma sur Tournay, la tranchée fut ouverte du 7 au 8 juillet, le maréchal de Villars laissa former le siége et ne fit aucun mouvement pour s'y opposer, content de subsister et de tenir force propos. Il faut dire aussi que le pain lui étoit fourni peu régulièrement, que l'argent n'y arrivoit que peu à peu et par de très-petites sommes et que tout y étoit à craindre de la désertion et du découragement-

ment. Surville ne tint que vingt jours et battit la chamade le vingt-huit au soir. Il envoya le chevalier de Rais au Roi, qui étoit alors à Marly. Il dit que la garnison n'étoit que de quatre mille cinq cents hommes, réduits alors à trois mille; pour entrer dans la citadelle, qu'il y avoit des brêches de trente toises aux trois attaques, que l'ouvrage à corne des sept fontaines avoit été emporté avec le bastion voisin et le réduit de l'ouvrage, et que l'assaut s'alloit donner par les trois attaques à la fois. Le chevalier de Rais étoit arrivé le jeudi premier août. Le mardi 6 on y fut extrêmement surpris de voir Ravignan entrer chez Md[e] de Maintenon, où le Roi étoit, mené par Voisin, où quelques moments après le maréchal de Boufflers fut appelé. Un envoi aussi bizarre excita une grande curiosité. Le désir et le besoin persuadoient qu'il pouvoit être question de paix, d'autant qu'il transpira assez promptement que depuis la capitulation de la ville, Surville étoit fêté par le vainqueur, et qu'ils ne devoient faire aucune hostilité jusqu'au retour de Ravignan, fixé au huit au soir. Enfin on

sut le mystere, les ennemis proposoient une suspension d'armes limitée à un temps raisonnablement estimé que la citadelle pouvoit se défendre, qui au bout de ce temps convenu se rendroit sans être attaquée, et que cependant les deux armées subsisteroient à une certaine distance l'une de l'autre, sans aucun acte d'hostilité. La proposition parut aussi étrange que nouvelle, et on fut étonné que Ravignan homme de sens et qui avoit acquis de l'honneur dans Lille, où il avoit été fait maréchal de camp, se fût chargé de la venir faire. Une suspension d'armes sans vue de paix pour rendre une place sans être attaquée parurent des choses inouies, un désir des ennemis de ménager leurs peines, leur argent, leur fourrage, auxquels on ne crut pas devoir consentir avec le mépris de notre armée, qui par cette proposition n'étoit pas estimée en état ni en volonté de rien tenter pour le secours. Surville fut fort blâmé de l'avoir écoutée et Ravignan de l'avoir apportée. Il fut renvoyé sur le champ avec le refus. On crut que la réputation de la place avoit été le motif d'une propo-

proposition si extraordinaire. Mégrigny le premier ingénieur après Vauban, quoiqu'inférieur à lui en tout, avoit bâti cette citadelle à plaisir et comme pour lui parce qu'il en étoit gouverneur. C'étoit une des places de toutes celles que le Roi a faites des meilleures et des plus régulièrement bâtie, avec des souterrains excellents par-tout et qui surprenoient par leur hauteur et leur étendue, contreminée sous tous les ouvrages et jusques sous les courtines, ce qui, bien manié, alonge fort un siége, déconcerte les assaillants qui ne savent où asseoir le pied et qui rebutent fort le soldat, rien n'étoit mieux fondé que la réputation de cette place, rien ne lui fut si inutile que ces admirables précautions pour la conserver ou du moins pour la vendre chérement. Elle capitula le 2 septembre sans avoir essuyé aucun coup de main. Cela parut un prodige inconcevable. Un autre qui ne le fut pas moins c'est que Mégrigny qui avoit 80 ans et qui de tous les siéges de la ville et de la citadelle, ne sortit presque point de sa chambre, n'eut

pas honte de déshonorer sa vieillesse en se donnant aux ennemis qui donnerent le gouvernement de la ville au Comte d'Albemarle, et conserverent celui de la citadelle à ce malheureux vieillard, qui avoit aidé le maréchal à la défense de Namur, dont il avoit été fait lieutenant-général.

Surville vint saluer le Roi et n'en fut pas mal reçu; autre surprise. Mais ce qu'une si molle défense lui devoit coûter dans un temps où il étoit si important d'amuser long-temps les ennemis devant la place si on ne la pouvoit sauver, il le reçut de ses propos indiscrets et peu mesurés sur le maréchal de Villars. Beauveau qui de Bayonne avoit passé à l'évêché de Tournay fit merveilles de sa personne pendant le siége et de sa bourse autant et plus qu'elle put s'étendre.

Il offrit même à Surville de prendre l'argenterie des églises, et il n'imita pas (1) M. de

(1) L'Evêque de Fréjus, depuis Cardinal de Fleuri, fit chanter le *Te Deum* dans sa cathédrale, lorsque le Duc de Savoye s'empara de cette ville.

Fréjus; il refusa nettement de chanter le *Te Deum* dont il fut pressé avec toutes les caresses possibles, encore plus de prêter serment; et partit le matin du jour du *Te Deum*, avant de le chanter. Le rare est qu'il fut beaucoup mieux traité sur les choses de religion par le duc de Marlborough que par le prince Eugene. L'histoire de ces révolutions militaires nous entraîne trop loin, il faut revenir aux anecdotes des Cours.

Fin du Tome IV des Mémoires d'Etat et Militaires du Regne de Louis XIV.

NOTES,

ADDITIONS ET EXPLICATIONS

Des matières contenues dans le Tome IV des

MÉMOIRES D'ÉTAT ET MILITAIRES

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS XIV.

Extraites du porte-feuille du DUC DE SAINT-SIMON, de plusieurs autres porte-feuilles des Seigneurs ses contemporains et de quelques Mémoires imprimés.

NOTE PREMIÈRE.

Sur les affaires qui précédèrent ou accompagnèrent la déclaration de guerre de l'Empereur contre la France, dans la succession d'Espagne, au commencement du XVIII^e^ siècle, et sur l'ambassade de Villars.

Extrait des correspondances de ce Seigneur avec la Cour de France.

Pour servir de supplément nécessaire au §. I, Livre VII. de ce Volume.

Lettre de M. le Marquis de Villars au Roi.

Du 4 Décembre 1700.

Sire,

L'Empereur, dont la fermeté et l'indifférence ont paru extrêmes dans les grandes

occasions qu'il a eu de les éprouver, est plus vivement outré du dernier malheur qui vient d'arriver à sa maison, qu'il ne l'a été de sa vie. Deux raisons entr'autres aggravent sa douleur: la tendresse très-vive qu'il a pour l'Archiduc, auquel on doit aussi cette justice de convenir que c'est un Prince très-aimable, montrant de très-bonnes inclinations, beaucoup d'entendement et aussi doux et honnête que le Roi des Romains son frère paroît prompt et emporté. L'Empereur donc voyant tous les jours devant lui un prince dont la condition est si différente de celle qu'il avoit envisagé pour lui, voit aussi à tous momens renaître sa douleur. Une autre raison, c'est que véritablement l'Empereur se reproche de n'avoir pas suivi sa pensée qui étoit d'envoyer d'abord ses troupes en Italie.

LETTRE du même au même.

Du premier janvier 1701.

SIRE,

IL est tellement établi que j'ai cinquante mille pistoles à distribuer, comme je le trouverai à propos, pour rompre les mesures de l'Empereur, que cela m'attire des propositions auxquelles je réponds de manière à ne pas détruire entièrement une opinion qui peut être utile au service de Votre Majesté.

L'Envoyé de Dannemarc est donc venu hier chez moi, et m'a dit que si je voulois donner douze mille écus, il pourroit rendre peut-être un service très-important.

Votre Majesté sera bien persuadée que je n'ai pas promis les douze mille écus : mais pour pouvoir pénétrer un peu dans les mesures que j'ai lieu de croire que cette Cour prend depuis longtemps avec le Dannemarc,

je lui ai laissé le champ libre pour croire tout ce qu'il voudroit sur le prétendu pouvoir que j'ai de faire des gratifications considérables de la part de Votre Majesté. Le dit Envoyé s'est donc offert à tous les services qu'il pourroit rendre, même d'informer Votre Majesté quand je partirai de cette Cour, et de donner les meilleures nouvelles qu'il pourroit : mais surtout que si je voulois donner sur le champ les douze mille écus, dont il juré qu'il n'y a rien pour lui, il feroit peut-être un grand coup. Je l'ai laissé se flatter que je donnois un peu dans son dessein : ma pensée est bien de ne plus faire de dépense d'une pistole sur cela ; mais pour promettre quelque gratification annuelle, quand Votre Majesté n'aura personne ici, et la payer conformément aux services, c'est sur quoi elle aura la bonté de me mander ce qui lui paroîtra convenable.

LETTRE du même au même.

Du premier février 1701.

SIRE,

J'AI dit à l'Envoyé de Dannemarc que Votre Majesté, satisfaite de l'application qu'il promet à l'informer de tout ce qu'il pourra apprendre de plus convenable au bien de son service, veut bien lui faire donner une pension de deux mille livres, et pourra même l'augmenter suivant l'importance des services qu'il rendra.

Cette autre personne, à qui Votre Majesté faisoit une pareille gratification, étant devenue assez riche, ne rend plus les mêmes services, ainsi Votre Majesté accordant au dernier ce qu'elle donnoit déjà, ne dépensera rien de plus, et n'en sera pas moins bien informée.

Lettre du Roi à M. le Marquis de Villars.

De Versailles le 17 Février 1701.

M. le Marquis de Villars, la lettre que vous m'avez écrite le premier de ce mois, &c. . . . .

Je vous envoye une lettre de change de deux mille livres, pour remettre cette somme à l'Envoyé de Dannemarc. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, M. le Marquis de Villars, en sa sainte garde.

Lettre de M. le Marquis de Villars à M. le Marquis de Torcy.

Du premier Février 1701.

Je n'avois été honoré, Monsieur, d'aucune de vos dépêches depuis celle du 29 décembre; j'apprends par celle dont il a plu à Sa Majesté de m'honorer du 16 janvier, que toutes les miennes ont été reçues. L'opinion

qu'on a de l'arrivée de ces tonneaux d'or, outre que je paye assez volontiers les avis que l'on me donne, a porté le Secrétaire de celui qui travaille à une explication des droits de l'Empereur à m'apporter le mémoire ci-joint dés qu'il lui a été remis. Il est composé par un nommé Tellier, qui se dit Lorrain, et que je crois François, qui écrit bien. Cet ecrit n'étant pas encore connu, le peu de temps que j'ai à le faire copier vous y fera trouver beaucoup de fautes : mais j'ai cru toujours, Monsieur, devoir vous l'envoyer, quoique cela doive être publié bientôt. Il est pourtant bon qu'on ne sache pas que vous le teniez de moi, pour ne pas attirer quelque affaire à celui qui me l'a apporté.

Lettre du même au même.

Du 30 avril 1701.

J'ai eu l'honneur, Monsieur, d'écrire à Sa Majesté une trop ample lettre pour avoir beaucoup de choses à vous apprendre aujour-

d'hui. L'on dit qu'il y a beaucoup de principaux ecclésiastiques mêlés dans cette conspiration de Hongrie; et l'on soutient toujours dans le peuple qu'une lettre tombée de ma poche a donné les premières connoissances de cette révolte. Les premiers ministres disent qu'ils n'en ont point ouï parler. Cependant l'on continue à me donner des avis très-sérieux des mauvais desseins que l'on a contre moi. Je serois tranquille par rapport à la bonne conscience; mais une cour enragée et qui croiroit confirmer une opinion qui se répand par ces endroits-là, ne laisse pas de me faire desirer d'être hors d'ici. Il est certain qu'étant au manége, il y a deux jours, le Roi des Romains finissant sa course de tête, et ayant l'épée à la main, jetta les yeux sur moi et tout d'un coup cria à la Reine, ah si j'osois! et poussa son cheval en même temps pour s'éloigner. Je vis l'action, et les paroles m'ont été très-fidèlement rapportées. Vous ne trouverez pas mon séjour ici bien agréable avec toutes ces petites aventures-là. Je ne sais rien de plus particulier

que ce que j'ai eu l'honneur de vous mander hier. J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de M. le Marquis de Villars au Roi.

Du 4 mai 1701.

Sire,

Allant moi-même hier avec un gentilhomme, mon Secrétaire, deux pages et quelques laquais, pour voir des chaises de poste que l'on serre dans l'arsenal, comme les selliers de Paris se servent des galeries de la foire Saint-Germain, d'abord que mon carrosse arriva, l'on ouvrit la grande porte. A peine mes chevaux avoient-ils la tête dedans, que le portier entendant parler françois, et qu'on disoit que c'étoit l'Envoyé de France, il referma la porte sur le nez de mes chevaux, les fit reculer : je lui dis que c'étoit pour voir des carosses, il cria, les François n'entreront pas ici : et si je n'étois retourné sagement sur mes pas et promptement, l'émeute populaire suivoit. Il est certain que le peuple

animé par tout ce qui se dit sur cette conspiration de Hongrie est dans la fureur. L'Empereur sait bien que je n'y ai nulle part et les premiers Ministres; mais Votre Majesté sera bien persuadée que l'on ne travaille pas bien vivement à empêcher qu'on ne la croye formée par la France.

D'ailleurs, Sire, la haine du Roi des Romains est connue. Je dois expliquer plus particulièrement ce qui s'est passé au manége. Ce Prince, après avoir pris la tête de l'épée, passa sous les balcons de la Reine et l'entretenoit, ayant toujours l'épée à la main : il jette dans ce moment les yeux sur moi ; il frémit de colère et dit à la Reine, si je m'en croyois, je commencerois par ce François, et poussa son cheval à toutes jambes, comme pour ne pas succomber à la tentation. Le Comte d'Harach, Ambassadeur d'Espagne, me dit, il y a deux jours, me demandant le secret, que le Roi des Romains l'ayant vu me parler pendant que l'on faisoit la revue du régiment de Savoie, lui demanda : que trouve

le Marquis de Villars de ces troupes : Harrach répondit : il les loue fort. Le Roi dit : je voudrois qu'elles lui eussent déjà passé sur le ventre et à sa nation ; et cela avec des épithetes qui lui sont assez familières.

LETTRE du même au même.

Du 7 mai 1701.

SIRE,

J'AI eu l'honneur de mander à Votre Majesté, que sur les bruits établis dans l'esprit du peuple, et qui gagnoient celui des honnêtes gens, que j'avois part à cette conspiration des Hongrois, j'avois parlé à M. le Comte de Kaunitz, lequel me répondit d'abord que dans ce qu'il savoit de toute cette affaire, il n'avoit pas entendu nommer mon nom, mais que de la maniere dont je l'assurois que je n'en avois jamais oui parler, il étoit très-disposé à me croire, et qu'il en parleroit à l'Empereur. Il a été cinq ou six jours sans me donner de réponse, me mon-

trant même plus de froideur qu'à l'ordinaire, ce que l'Ambassadeur de Venise, auquel je me suis ouvert sur ce qui me regarde, interprétoit très-mal. Enfin il me parla hier et me dit que l'Empereur avoit très-bien reçu ce qu'il lui avoit dit sur mon sujet; que Sa Majesté Impériale lui avoit ordonné de me dire qu'il ne lui étoit revenu par aucun endroit que j'eusse aucune part à cette conspiration, et qu'il croyoit bien que je n'en avois jamais oui parler; qu'il espéroit aussi que Votre Majesté, surtout la paix n'étant pas rompue, ne voudroit pas fortifier les méchantes intentions de quelques-uns de ses sujets.

J'ai parlé à M. le Comte de Kaunitz des avis qui m'avoient été donnés de prendre garde à moi sur la fureur du peuple. Ils me sont confirmés par le Comte Jerger, dont le père étant Statthalter de la Ville, est mieux informé de tous ces détails. Il m'a dit que si parmi la canaille qui s'attroupoit pour venir attaquer ma maison, il ne s'étoit pas

trouvé deux ou trois personnes, dont les uns dirent, attendons le jour; et les autres, qui nous en saura gré? nous serons pendus; la troupe continuoit sa marche, ce que je leur ai vu faire : l'Empereur étant dans la Ville, devant deux gardes de cinquante hommes chacune, pourroit intimider : mais puisque, selon les apparences, je suis à couvert du péril que je craignois le plus, qui étoit d'être arrêté, je tâcherai de me garantir de l'autre.

Je crois devoir expliquer à Votre Majesté la conversation de cet homme. Je n'épargne ni dépenses ni soins pour le retrouver. Si l'avis qu'il m'a donné sur le Roi d'Espagne est fondé, c'est un Ange que Dieu m'a envoyé et qui a disparu. Pour celui qui me regarde, je commence à en douter. Il entra chez moi à l'entrée de la nuit, se cachant le visage, et dès qu'il fut dans ma chambre, me paroissant un peu troublé comme un homme qui entreprend une aventure fort périlleuse : il me dit d'abord que bien que

les choses qu'il alloit me révéler lui répondissent de mon secret, il me le demandoit encore en parole de cavalier. Je le lui promis : et, m'ayant dit d'abord qu'il étoit Secrétaire du Comte de Kaunitz et qu'il avoit des choses très-importantes à me dire : je l'assurai que ce seul mot m'obligeoit à lui réitérer encore qu'il ne s'exposeroit à aucun péril par mon indiscrétion. Il commença par me dire ce que Votre Majesté a vu sur l'ordre porté par un courrier au Comte de Zinzendorf pour le faire partir, que l'on avoit de très-mauvaises intentions contre moi : que non seulement je serois arrêté, mais que l'on vouloit même persuader par toute sorte de rigueurs, par ma mort même, que j'étois l'auteur de la révolte et de la conspiration de Hongrie. Je lui dis que je croyois l'Empereur trop juste pour vouloir, contre les connoissances qu'il a, et contre le droit des gens, faire maltraiter et périr un Ministre, et que je m'attendois au contraire que si l'on croyoit avoir lieu de se plaindre de ma conduite, l'on me donneroit ordre

de partir. A cela il répondit, l'on veut vous arrêter, vous envoyer dans un château en Hongrie, et vous confronter avec les coupables. Je dis que quelque péril qu'il voulût me faire craindre, il savoit bien lui-même qu'un Ministre ne partoit pas sans l'ordre de son Maître, et que je l'attendrois tranquillement. Enfin il me dit tout ce que Votre Majesté a vu dans mes précédentes dépêches; et me voyant ferme sur ce qui me regardoit, il passa au second avis, qu'il m'expliqua tout comme j'ai eu l'honneur de le mander. Sur ce que je lui demandai quand je le reverrois, il me dit qu'il avoit un petit hussard muet, qu'il l'enverroit chez moi la nuit, cela voudroit dire à quelque heure de la nuit, et qu'en lui faisant un signe seulement, il se trouveroit chez moi. Je répondis, ne vous fiez pas à ce muet; il vaut mieux que dans deux ou trois jours vous vous trouviez dans la première antichambre de l'Empereur : et alors en me touchant le front, cela signifiera qu'à neuf heures du soir précises vous passiez dans ma rue, je serai à ma fenêtre et je

vous irai prendre pour vous mener dans une chambre dans laquelle vous pouvez entrer sans que personne vous voye. Après tous ces discours et ce que Votre Majesté aura vu dans mes précédentes dépêches et deux grosses heures de conversation, nous nous séparâmes. Je n'ai fait partir mon courrier que trois jours après cette conversation, voulant absolument démêler plus sûrement si cet homme étoit véritablement ce qu'il me disoit être. Un jeune garçon pris dans la rue, envoyé par mon Secrétaire avec une commission, seulement pour savoir comment le Secrétaire du Comte de Kaunitz étoit fait, rapporta des remarques qui convenoient à celui qui s'étoit nommé Rupelly. Je n'en pus savoir davantage et je crus qu'en matieres aussi importantes il valoit mieux informer promptement, quand même on pourroit soupçonner l'avis de n'être pas sincère, que de différer à le donner. Depuis cela j'ai fait toutes les réflexions possibles sur cette aventure et je ne sais pas quel objet on a pu avoir. Si l'avis est faux pour tout, il faut que quel-

qu'un des premiers Ministres ait pensé qu'en me donnant d'assez vives alarmes pour m'absenter, ou l'on m'arrêteroit partant secretement, ce qui marqueroit une participation aux révoltes des Hongrois, ou l'on se serviroit de mon évasion comme une preuve de la même intelligence. Il peut être qu'on a dit à cet homme-là : s'il ne vous paroît pas ébranlé par ce que vous lui direz sur son sujet, tâchez de gagner sa confiance en paroissant lui découvrir les secrets les plus importans. J'ai peine à croire le Comte de Kaunitz capable de ces pernicieuses finesses. Il faut pourtant que celui qui me l'a envoyé ait assuré que je n'ai jamais vu le Secrétaire italien de Kaunitz. Je croirois Mansfeld assez capable d'une trame pareille; mais en vérité je me perds dans toutes mes réflexions sur cela.

' J'ai su depuis par les valets de ce cabaret où il a une chambre au fauxbourg, lesquels j'ai gagné, et font tous leurs efforts pour me le faire trouver, que le même jour qu'il m'a

parlé il avoit passé quatre heures seul dans cette chambre. Cet homme enfin paroît instruit de tout, beaucoup d'esprit, de sens, paroissant emporté d'un desir de vengeance pour la ruine de sa famille; me disant, qui n'est pas capable de se venger est indigne de vivre; si cette espérance ne me soutenoit, je me serois fait moine il y a dix ans.

Ce qui me fit impression, c'est que ce Grand d'Espagne qu'il m'a nommé, bien qu'honoré d'une des plus grandes charges de la Maison du Roi Catholique, et d'un âge même trop avancé pour tenter des aventures si périlleuses, est un de ceux dont l'Ambassadeur d'Espagne qui est ici, paroissoit plus se défier, à cause de sa grande alliance avec le Portugal, que l'on croyoit pour lors plus dévoué au Roi d'Angleterre; ce que son dernier traité ne permet plus de craindre.

Le Résident de Mantoue reçut avant-hier matin ordre de l'Empereur de sortir dans les vingt-quatre heures de Vienne, et dans huit

jours des États de l'Empereur ; et on le chargea de faire savoir à son Maître que son crime ne demeureroit pas impuni, et que tôt ou tard l'Empereur en prendroit une *alta vindicta.*

Ce Résident de Mantoue m'étant venu dire adieu, m'a assuré encore qu'il y avoit certainement du manège entre l'Ambassadeur de Savoie et cette Cour. Il est vrai que jamais son commerce n'a été plus vif avec les premiers Ministres de l'Empereur. Il continue d'aller à toutes les chapelles; l'Ambassadrice a pris congé, mais elle ne songe pas à partir.

LETTRE du Roi à M. le Marquis de Villars.

De Versailles le 9 mai 1701.

MONSIEUR le Marquis de Villars, vos lettres du 27 et du 29 du mois dernier m'ont été apportées par le courrier que vous m'avez dépêché. J'ai reçu en même temps par l'ordinaire celle que vous m'avez écrite le 23.

Toutes deux m'ont informé des premiers mouvemens que l'on prétend avoir découvert en Hongrie, des ordres que l'Empereur a donné pour les appaiser, et de la manière dont ces ordres ont été exécutés. La conduite que vous avez tenue depuis que vous avez été à Vienne, doit en effet persuader que vous n'avez nulle part aux desseins des Hongrois: elle suffiroit pour en convaincre, quand même on pourroit douter de l'éloignement que j'aurai toujours de favoriser des sujets rebelles à l'autorité légitime de leur Souverain. J'ai lieu de croire que l'Empereur ne peut douter de mes sentimens à cet égard; mais en même temps il y a beaucoup d'apparence que les Ministres de ce Prince seroient bien aises de fortifier les soupçons du peuple, et qu'ils croiroient rendre un service à leur Maître de rejeter sur vous, dans la conjoncture présente, la haine d'une conspiration, ou véritable, ou peut-être trop légèrement crue.

Comme ils savent certainement qu'il est

impossible de trouver aucun prétexte pour y réussir, et que la conduite que vous avez toujours tenue vous met à couvert de tout soupçon, il paroît qu'ils souhaiteroient que vous pussiez y donner lieu par une fausse démarche. Je suis persuadé que c'est pour vous porter à la faire qu'on vous a donné les avis dont vous me rendez compte par le mémoire joint à votre lettre du 27. Car il est peu vraisemblable qu'un homme dans un poste de confiance voulût trahir le secret et hazarder sa vie. Il est plus apparent que ces avis vous auront été donnés par ordre des Ministres de l'Empereur, pour vous obliger à vous retirer secrettement de Vienne, et pour faire croire, par cette évasion, qu'ayant eu part aux affaires de Hongrie, vous avez craint d'être arrêté, voyant toute la conspiration découverte.

Ainsi vous autoriseriez vous-même les faussetés dont on voudroit persuader le public. Comme il n'y a rien de plus opposé au bien de mon service, que d'appuyer par quelque

démarche précipitée les artifices qu'on veut mettre en usage, je vous renvoie votre courrier pour vous instruire ou plutôt de mes intentions sur cette affaire : elles sont que vous demeuriez à Vienne, jusqu'à ce que je vous envoie des ordres précis d'en partir. Si la guerre se déclare, vous reviendrez d'assez bonne heure pour me servir dans l'armée où je vous ai destiné; quand même vous n'y seriez pas au commencement de la campagne, je ne compterois pas moins les services que vous me rendriez ailleurs.

Secondement, si vous etes parti de Vienne lorsque vous recevrez cette dépêche, comme je vois que vous l'auriez fait sous prétexte de quelque voyage prochain, et comme devant retourner incessamment, vous devez en effet y retourner immédiatement après avoir reçu ma lettre. J'ai cependant donné les ordres nécessaires pour empêcher que le Comte de Zinzendorf ne se retire sans que j'en sois averti. Vous pouvez compter qu'il répondra de vous, et je fais dire au Duc

de Savoie, que s'il est en peine pour son Ambassadeur, il conviendroit mieux de le retirer dès à présent, que d'attendre la déclaration de la guerre.

A l'égard de l'autre avis qu'on vous a donné; il est trop important pour ne le pas approfondir autant qu'il vous sera possible de le faire. Bien des circonstances me font cependant douter de la vérité. Le Duc de Medina-Sidonia a sujet d'être content et il le paroît. Je ne donnerai aucun ordre pour faire arrêter l'homme qu'on vous a nommé avant son retour à Vienne. Vous continuerez de faire ce que vous pourrez pour en découvrir davantage. Il est bien plus convenable que l'Ambassadeur d'Espagne se retire dans l'Electorat de Bavière, que d'attendre les ordres du Roi d'Espagne dans les Etats de l'Empereur: rien n'y répond de la sûreté de sa personne.

J'ai reçu vos lettres du 16 et du 20 avril. Comme elles m'informent toutes des mou-

vemens des troupes de l'Empereur, je n'ai point de nouveaux ordres à vous donner, que de continuer à m'informer de ce que vous en apprendrez. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, M. le Marquis de Villars, en sa sainte garde.

LETTRE du même au même

De Versailles le 25 mai 1701.

M. le Marquis de Villars, j'ai reçu vos lettres du 4 et du 7 de ce mois. Toutes deux m'ont fait voir que vous n'avez omis aucune diligence pour découvrir plus particulièrement la vérité des avis secrets qu'on vous a donnés, la condition et le caractère de celui de qui vous les avez reçus; enfin, pour approfondir si la confidence est sincère, ou s'il vous a été envoyé par quelque Ministre de l'Empereur, pour vous engager à quelque fausse démarche dans la conjoncture présente. Cet artifice est si conforme au génie du Comte de Mansfeldt, que je croirois aisément qu'il en est l'auteur, et que celui

dont vous avez reçu les avis, n'est point Secrétaire du Comte de Kaunitz. Il y a longtemps que vous m'avez écrit que vos lettres étoient déchiffrées èt vues à Vienne avant qu'elles partissent : ainsi l'homme qui vous a parlé a voulu peut-être autoriser son rapport par cette circonstance, sachant bien toutefois qu'il ne vous apprenoit rien qui ne fut depuis longtemps répandu dans le public.

La conduite du Comte de Zinzendorf ne marque pas encore qu'il ait reçu l'ordre de partir secrettement. Enfin je vois, par le compte que vous me rendez, que le but principal des avis qu'on vous a donné a été de vous intimider et de vous obliger à confirmer, par un départ précipité, tout ce qu'on auroit voulu dire dans la suite au sujet des mouvemens de Hongrie. On peut même croire que le Comte de Kaunitz, différant à vous rendre la réponse de l'Empereur, attendoit l'effet que produiroient les avis secrets qu'on vous avoit fait donner. Toutes ces circonstances font voir que vous

avez très-bien fait de ne vous point alarmer ni de ces avis ni des discours du peuple de Vienne, et il est important pour le bien de mon service que l'Empereur retire l'Envoyé qu'il a auprès de moi avant que je vous rappelle. Vous avez bien fait aussi de refuser la garde que le Comte d'Harrach vous a offerte. On auroit bientôt publié que l'Empereur ayant découvert quelque intelligence secrette entre vous et les mécontens de Hongrie, se seroit assuré de votre personne; et cette nouvelle paroissant vraisemblable par la garde que vous auriez acceptée, eut produit de mauvais effets. Les choses ne peuvent demeurer longtemps en l'état où elles sont; ainsi vous pouvez compter que je vous enverrai bientôt l'ordre de revenir : mais il faut auparavant que l'Empereur ait donné un ordre au Comte de Zinzendorf, et il ne me convient pas d'être le premier à faire cette démarche.

J'ai fait dire au Duc de Savoye, que s'il craignoit quelque embarras à l'égard de son

Ambassadeur

Ambassadeur à Vienne, il devoit le rappeller incessamment, et qu'il seroit difficile que le Comte de Zinzendorf pût servir d'ôtage et pour vous et pour lui.

LETTRE de M. le Marquis de Villars à M. de Chamillart.

Du premier Juin 1701.

Je vois, Monsieur, par la lettre dont il vous a plu de m'honorer du 10 mai, que Sa Majesté compte que le Sieur de Bonnaire, Capitaine dans mon Régiment, est encore auprès de moi. Il y a plus de dix-huit mois qu'il est au Régiment, et vous jugerez vous-même dans de telles conjonctures, si un homme de tête et de fermeté me seroit nécessaire. Je n'eus pas le temps d'avoir l'honneur de vous écrire par le dernier courrier que j'ai envoyé, et je priois M. de Fréjus de vous dire un mot sur les périls dont ma maison étoit journellement menacée, et sur l'extrême besoin que j'avois d'un homme qui pût, non seulement contenir un domes-

tique dans une grande sagesse, mais le porter aussi à une vigoureuse défense. Il est certain que dans les premiers bruits de cette conspiration des Hongrois, le peuple animé d'une fureur moins surprenante à Vienne que par-tout ailleurs, par les excès où ce même peuple s'est souvent porté, a été près de venir m'attaquer dans ma maison. J'ai été averti que la canaille s'étoit déjà attroupée, et marchoit, lorsqu'un de la même troupe, retenu par sagesse ou par peur, dit, attendons le jour. Depuis cela vous aurez appris que deux officiers Lorrains, dont un étoit Capitaine et Aide-de-camp de M. le Prince de Bade, tous deux très-bien faits, parlant françois dans un cabaret, la canaille leur chercha querelle, et avant qu'ils eussent le temps de se faire connoître pour ce qu'ils étoient, l'un d'eux fut percé de trente coups et demeura mort sur la place, c'étoit l'Aide-de-camp, et l'autre fut laissé pour mort. Deux jours après, mes cuisiniers, avec plusieurs autres cuisiniers françois, qui sont en grand nombre à Vienne, furent attaqués,

jouant à la boule bien sagement, sans offenser personne, et eurent cent coups de bâton. Il est vrai que depuis que l'Empereur a bien voulu me faire dire par M. le Comte de Kaunitz, qu'il ne lui étoit pas revenu que j'eusse aucune part à cette conspiration, les honnêtes gens ne croient plus faire un crime de me parler : mais comme les Ministres de l'Empereur, dans les Cours étrangères, soutiennent toujours que je l'ai formée, que toutes les gazettes et les lardons ne parlent d'autre chose, vous croyez bien, Monsieur, qu'on a toujours quelque chose à craindre d'un peuple que j'ai vu attaquer, il y a un an, la maison du seul homme qui ait fait des avances à l'Empereur dans les guerres passées, et qui même a entrepris présentement les vivres d'Italie et d'Allemagne : cette maison étoit au milieu de deux corps-de-garde, l'un à l'Empereur, et l'autre de trente hommes d'une garde de la Ville. L'Empereur à Vienne, le peuple attaqua cette maison pendant cinq heures, et à la fin la força et la pilla. Quand cet Ambassadeur de Portugal

fit cette action horrible il y a quatre ans, le peuple avoit déjà environné sa maison. Vous voyez dans toutes les gazettes que ces Hongrois avoient conspiré contre toute la famille de l'Empereur. Peu de gens pensent qu'ils ayent été jusques là; mais enfin le peuple le croit, et c'est par une lettre, que le dernier Ambassadeur Turc qui étoit ici m'écrivoit, heureusement interceptée, que tout a été découvert. Voilà les faussetés qui se sont débitées. Vous comprendrez facilement, Monsieur, que pour peu de séjour que j'aye à faire ici, non seulement le Sieur de Bonnaire m'est absolument nécessaire, mais si je croyois même y être plus d'un mois, je prendrois la liberté de supplier Sa Majesté que quelques Officiers assurés viennent demeurer chez moi. Vous aurez su que M. le Comte d'Harrach, craignant une insulte du peuple, m'a offert une garde, j'ai cru devoir la refuser; car avec la malignité des nouvellistes de Hollande et d'Allemagne, entre dire que le Ministre du Roi à Vienne a une garde pour le garantir de la fureur du peuple, et

que cette fureur du peuple est très-bien fondée, il n'y a pas bien loin. L'Ambassadeur de Savoie m'a dit qu'il savoit, que quoique j'aye refusé cette garde, l'on avoit donné quelques ordres secrets pour que ma maison fût secourue en cas de besoin. Mais je vous assure, qu'après ce que j'ai vu de l'indolence des soldats, quand on attaquoit cette maison dont j'ai eu l'honneur de vous parler, si la mienne ne se défendoit d'elle-même, elle seroit pillée et brûlée cent fois avant l'arrivée de ce secours.

Je n'ai pas douté que vous ne fussiez informé de la plupart de ces détails-là par mes dépêches à Sa Majesté et à M. de Torcy ; et comme par celle dont il vous a plu de m'honorer du 19, vous avez la bonté de me dire que si le Sieur de Bonnaire m'étoit absolument nécessaire, vous tâcheriez d'obtenir son congé, j'espère que vous aurez, Monsieur, cette bonté, et je le renverrai dès que je serai arrivé à Strasbourg : mais soit ici, soit dans ma route, il n'y a pas de cabaret où,

la guerre commencée, le peuple ne vous dise des injures. Je me suis déjà retiré d'Allemagne en pareille occasion. M. de Lusignan et moi étions ensemble. Le pauvre homme finit son ambassade par six mois de prison dans un château de Tirol, et pour moi je fus assez heureux ou assez adroit pour me tirer d'intrigue. Je me crois si inutile présentement au service de Sa Majesté, que j'espère toujours qu'elle me permettra d'en partir, en y laissant un Secrétaire. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

LETTRE de M. le Marquis de Villars à M. le Marquis de Torcy.

Du premier juin 1701.

JE vous écris, Monsieur, pour vous faire part d'une aventure toute récente de cet homme qui me hait si fort, le Roi des Romains. Un de ses favoris me la conta hier. Cet homme lui parlant de sa maîtresse, l'indiscret favori eut l'audace de la nommer coquette. Dans le

moment, la fureur de l'amant outragé s'allume ; il ferme la porte ; met l'épée à la main ; veut obliger son favori à se défendre, et venger, mais par une noble voye, la réputation blessée de sa maîtresse. Le favori demande pardon et dit qu'il publieroit par toute la terre que c'étoit la fidélité même. Ainsi finit l'aventure. Qu'en dites-vous, Monsieur ? Celle-là vous fera comprendre, mieux que toute autre chose, le caractère de cet homme.

LETTRE de M. le Marquis de Villars au Roi.

à . . . . . .

SIRE,

JE me flatte, malgré toutes les propositions de l'Empereur, soutenues d'ailleurs de toutes les supplications de deux maîtresses ; malgré tous les artifices de la vieille Comtesse de Paar, qui n'est venue ici que pour obliger l'Electeur à aller à Vienne, où elle l'auroit sans doute entraîné, sans la nouvelle

inclination qu'il a ici et que je lui ai assurément donnée, je me flatte que je pourrai mener les choses au point où Votre Majesté les souhaite. . . .

Je crois, Sire, devoir encore informer Votre Majesté de l'état présent des inclinations de l'Electeur. Cette maîtresse, à laquelle il s'est attaché depuis deux mois, qui est une Dame de la Cour, nommée Mademoiselle de Zinzendorf, l'occupe très-vivement: c'est pour elle que se font toutes les fêtes, il n'est rempli présentement que du desir de lui plaire. Les difficultés qu'il trouve dans la Demoiselle, qui se conduit assez bien, l'animent encore davantage, et je vois à tout cela les commencemens d'une grande passion. La Demoiselle sait bien qu'elle m'en a les premières obligations, elle se sert quelquefois de mes conseils, et si elle l'emporte sur les autres, je crois que, quoiqu'elle soit parente du Comte de Kaunitz, qui l'a fait Dame de l'Electrice, j'aurai assez de crédit sur son esprit, ponr qu'elle ne me soit point

contraire. Cependant l'Electeur écrit très-régulièrement à Mademoiselle de Wel, et lui fait accommoder un appartement au-dessous du sien, et il n'y a que les Ministres et moi qui sommes de ce secret-là. Les Piémontois n'y entrent même pas. Ainsi, quand elle sera ici, je tâcherai de gouverner celle des deux qui prendra le plus de crédit.

Le voyage de Venise dépend purement des rigueurs ou des faveurs de la Demoiselle qui est ici : et tout est encore indécis sur cela.

NOTE SECONDE.

Addition à l'histoire de la Bataille de Hochstet.

Livre VII. §. XI.

Si Louis XIV aimoit la décoration, les édifices, les inscriptions glorieuses, les grandes expressions qui lui étoient prodiguées quand il avoit pris une ville, une place : ses ennemis, de leur côté, élevoient des monumens bien capables d'humilier son amour-propre, et telle fut l'inscription, que nous joignons ici, après la bataille de Hochstet.

Croira-t-on que ce Monarque eut la foiblesse de recourir aux sollicitations, pour qu'elle ne fût point exposée aux yeux du public, ni gravée ?

Conservons-la donc dans un ouvrage que la liberté et la vérité semblent avoir dicté ; elle est une grande leçon pour les Monarques tourmentés par l'ambition des conquêtes.

Elle est tirée des manuscrits de Saint-Simon.

MONUMENTUM
AETERNAE MEMORIAE SACRUM
ANNO 1704 DIE 13 AUGUSTI
IN HAC REGIONE
INGENTI CLADE FUSUS EST EXERCITUS
GALLO BAVARUS
DUCTUS AB EMMANUELE ELECTORE
ET FRANCIAE MARESCALLIS
DE TALLARD ET MARSIN
QUORUM ALTER IN PRAELIO CAPTUS
CUM 40 PRAEFECTIS BELLI PRIMARIIS
190 MINORIS ORDINIS
ET 12 M. GREGARIIS
PRAETER DELETOS IN CAMPO 14 M.
ET 4 M. IN FLUMEN PRAECIPITATOS
EXERCITUI CUM IMMORTALI GLORIA
IMPERAVIT
JOANNES DUX DE MARLBOROUGH ANGLUS
QUI
SUB AUSPICIIS ANNAE REGINAE
ET FOEDERATI BELGII ORDINUM
STRENUUM MILITEM
A TAMISI ET MOSA AD DANUBIUM EDUXERAT
UT GERMANIAE PERICLITANTI SUCCURRERET

QUAM EXPEDITIONEM

JUNCTIS CUM LUDOVICO MARCHIONE BADENSI

COPIIS

EXPUGNATO AD DONAVERTAM MONTE

VALLO ET AGGERE MUNITISSIMO

SUMMA CUM FORTITUDINE INCEPIT

ET POST

SOCIATIS ITERUM ARMIS CUM

EUGENIO SABAUDIAE PRINCIPI

DECRETORIO CONFLICTU

IN CAMPO INTER BLENHEIM ET HOCHSTEDT

PARI CONSTANTIA ET FELICITATE PERFECIT

ERAT ADVERSA ACIES

ET NUMERO ET LOCI SITU SUPERIOR

NEQUE ALIUS AD VICTORIAM PATEBAT QUAM

PER PALUDES ADITUS

SCIANT FOEDERATI DUCES

VIAM VIRTUTI NULLAM ESSE INVIAM

DISCANT PROCERES

CONJURATIONEM CUM PATRIÆ HOSTIBUS RARO

ESSE IMPUNEM

ET AGNOSCAT TANDEM LUDOVICUS XIV

NEMINEM ANTE OBITUM DEBERE AUT FELICEM

AUT MAGNUM PRAEDICARI.

NOTE TROISIÈME.

Relative à l'influence de Madame de Maintenon sur les affaires d'Espagne, et sur les relations épistolaires entre Madame la Princesse des Ursins et Madame de Maintenon.

DANS sa lettre à Madame de Maintenon, Madame des Ursins, le 6 janvier 1706, demande que la Reine, en l'absence du Roi, reste à la tête des affaires, et que l'Ambassadeur, M. Amelot, demeure auprès d'elle pour l'assister de ses conseils dans un temps où la révolte est quasi autant à craindre en Castille que dans les autres provinces, par la hardiesse qu'ont les moines de prêcher en tous lieux en faveur de la Maison d'Autriche.

20 janvier 1706.

Si M. le Duc de Noailles est votre neveu, Madame, il est aussi le mien à la mode de

Bretagne. . . . La Reine dit qu'elle veut s'en faire un ami solide.

7 octobre.

Vous aviez bien prévu tous les dangers où s'exposeroit M. le Duc d'Orléans (à Turin). Ce qu'il a fait doit le faire admirer, autant par son courage que par son jugement, puisqu'il n'a pas moins agi en grand héros que pensé en grand Capitaine. C'est un grand malheur, que le pauvre Général de Marsin ait été de différent sentiment que Son Altesse Royale en cette rencontre; mais qui l'auroit pu prévoir de ce Général, qui avoit du génie et de l'expérience dans la guerre ?

3 novembre.

C'est un grand bien que le recouvrement de la santé de M. le Duc d'Orléans.

Les Officiers Généraux, préférant les plaisirs à la gloire, vouloient, pour en jouir, entraîner (à Paris) Son Altesse Royale qui

n'y est pas insensible; mais qui sait s'en passer, lorsqu'il s'agit de la réputation et du bien public.

De quoi se mêlent ceux qu'on appelle jansénistes, et le parti contraire, d'empêcher qu'on envoye à Rome des personnes qui soient ou ne soient pas de leurs opinions? Parle-t-on encore de tout cela où vous êtes, Madame? Ils devroient, ce me semble, laisser leur dispute, jusqu'à ce que la paix générale fût faite, et ensuite recommencer leur guerre civile, et s'arracher leurs bonnets de la tête, s'ils en avoient envie; mais présentement nous avons des choses plus sérieuses, et pour moi, j'ai si fort regardé les deux partis avec indifférence, que je n'ai pas voulu presqu'en entendre parler, et je cherche toujours mes confesseurs exempts d'amitié ou de haine pour eux.

Vous m'avez mise ici; je veux tâcher d'y mériter la continuation de votre estime et l'honneur de votre amitié.

NOTE QUATRIÈME.

Sur la bataille d'Almanza. Sentimens de Madame des Ursins. Suite de sa correspondance avec Madame de Maintenon.

Pour servir de suite au §. XI du Livre IX.

2 mai 1707.

LA victoire (d'Almanza) est encore plus importante qu'on ne la croyoit : il n'y a plus du tout d'infanterie des ennemis : elle est tuée ou prise. M. le Duc d'Orléans et M. le Maréchal de Bervick ont bon dessein de profiter de cette victoire : ils entrent présentement dans le Royaume de Valence, dont apparemment ils feront la conquête promptement : celui d'Arragon aura sans doute le même sort. Je ne crois pas que l'Archiduc en soit quitte pour cela, si la fortune veut bien seconder les bonnes intentions de Son Altesse Royale

7 du dit au Retiro.

Je ne crois pas que Son Altesse Royale soit longtemps en cette Cour : elle sera trop pressée, ayant eu le malheur de ne pas se trouver à la bataille, d'aller chercher quelqu'autre occasion d'acquérir de la gloire.

NOTE CINQUIÈME.

Sur les sentimens de Madame des Ursins pour le Duc d'Orléans avant leurs brouilleries.

Pour servir de suite et de supplément au Livre IX.

30 août 1706.

Nous ne savons aucune particularité de ce qui s'est passé dans ce combat (devant Turin) si ce n'est que M. le Duc d'Orléans a combattu en héros, qu'il y a été blessé, mais sans péril, et que le pauvre Maréchal de Marsin y a été tué.

Nous avons besoin de toute l'hàbileté et du zèle que M. le Prince de Vaudémont montre en toutes sortes d'occasions pour opposer aux entreprises que le Prince Eugène fera contre le pays où il commande. N'oubliez pas, s'il vous plaît, combien ce Gouverneur a été soupçonné mal à propos. Je me souviens, lorsque Sa Majesté Catholique étoit à Barcelone, qu'on fut tout près, dans notre Cour, de persuader au Roi d'Espagne de le déposséder.

Le 16 septembre 1706.

ON ne sauroit douter de la bonne volonté de M. le Maréchal de Bervick. Il n'y a point de mauvais discours, malgré cela, que les Espagnols ne tiennent sur son compte ; il n'est pas facile de leur plaire.

S'il s'y passe une action (à Turin) on ne sauroit s'empêcher de craindre pour la personne de Son Altesse Royale (le Duc d'Orléans), ce jeune Prince ayant un courage à tout hazarder.

A Burgos le 23 septembre.

M. de Vendôme assuroit que M. de la Feuillade se rendroit maître de Turin, avant que le Prince Eugène eut le temps de joindre le Duc de Savoie.

NOTE SIXIÈME.

Sur les campagnes du Duc d'Orléans, depuis Régent de France, en Espagne. Précieuse correspondance sur cet objet entre Madame des Ursins et Madame de Maintenon. Conduite du Duc d'Orléans en Espagne.

Pour servir de supplément au Livre IX.

Le 16 mai 1707.

M. le Duc d'Orléans partit hier pour aller en Arragon, après avoir demeuré ici deux jours à son retour de Valence, qu'il a fait

soumettre à l'obéissance du Roi.... Je ne suis pas surprise qu'il ait mandé tant de bien du Roi et de la Reine : il a rendu justice à leurs Majestés, mais je lui suis très-obligée de parler de moi, comme Son Altesse Royale a eu la bonté de le faire.

30 mai 1707.

M. le Duc d'Orléans vient de se rendre maître de Sarragosse, et il n'a pas envie d'en demeurer là. Il faudra donc, Madame, que vous preniez courage, s'il vous plaît; car, selon toute apparence, Son Altesse Royale fera d'autres conquêtes.

5 juin.

Je ne suis point surprise, Madame, qu'on soit enjoué à Versailles de M. le Prince de Vaudémont.

24 dudit.

Le tout est que Son Altesse Royale et M. le Maréchal de Bervick profitent du temps, et que tout ce dont ils ont besoin leur arrive

assez tôt pour qu'ils puissent prendre Lérida, qui est la place nécessaire pour tenir en bride les Catalans et les Arragonois. Mais, Madame, tout ce qu'on attendoit de France a été d'une grande lenteur, et vous n'ignorez pas, je crois, que l'argent est aussi rare que l'artillerie : c'est ce qui retardera le dessein qu'a M. le Duc d'Orléans de se transporter du côté du Portugal. Il n'a jamais prétendu cependant d'y passer, qu'il n'ait laissé le lieu, où il est, bien assuré et hors d'état que l'Archiduc y puisse revenir. Madame la Princesse de Conti, dont la mère avoit été nommée, fut la seule qui porta le deuil de Madame de Montespan.

7 juillet 1707.

(En parlant du Maréchal de Tessé, qui croyoit que le Duc de Savoie pénétreroit en France) on n'aime pas à voir à la tête d'une armée, celui qui la commande, craindre si fort son ennemi.

21 juillet 1707.

Si j'ai grondé, Madame, de ce que M. le Duc d'Orléans n'a pas eu, à point nommé, ce qu'il lui falloit pour entreprendre le siége de Lérida et ce qu'on lui avoit promis, je suis plus docile sur ce qui regarde les troupes qu'on lui demande, et qui sont déjà parties pour la Provence, connoissant parfaitement que l'affaire la plus importante pour la France et pour l'Espagne est d'empêcher que M. de Savoie ne prenne pied dans cette province, et de l'obliger le plus tôt qu'il se pourra d'en perdre l'espérance. Le Maréchal de Bervick avoit reçu ordre de passer en Provence. Voilà, Madame, M. le Duc d'Orléans avec une entière liberté d'agir, selon que ses forces le lui permettront. S'il est vrai que Son Altesse Royale et ce Milord ne fussent pas dans une parfaite intelligence, je ne puis vous nier qu'on n'ait voulu le persuader dans ce pays-ci : je ne sais si cela est fondé sur ce que chacun protége quelques gens différens qui sont nécessaires pour le

maintien de l'armée, ou bien s'il peut y avoir quelques raisons particulières d'émulation, de gloire. Quoiqu'il en soit, ne sachant précisément ni la source ni le fait, je n'ai pu me résoudre à me donner l'honneur de vous l'écrire.... Je ne saurois croire que M. de Nancré ait eu aucune part à la prétendue mésintelligence de son Prince avec le Maréchal; au moins ses discours y sont trop opposés, de même que ses intérêts, et comme il a de l'esprit, il n'y a pas d'apparence à ce qu'on dit de lui à cet égard. M. l'Ambassadeur, avec lequel j'en parlois encore hier, et qu'il entretient souvent, étant logé chez lui, en juge comme moi. Le Comte de Caylus part de Madrid pour aller trouver Son Altesse Royale en Arragon. Je voudrois que tous les jeunes gens qui peuvent avoir l'honneur de lui faire leur cour, eussent aussi sages que lui.

18 juillet 1707.

M. le Duc d'Orléans n'a pas pu attaquer Lérida, parce que l'artillerie qu'on lui a pro-

mise de France, n'est point arrivée. Ainsi la figure que fait Son Altesse Royale n'est pas telle qu'on la souhaiteroit pour le Roi d'Espagne. On s'attendoit dans ce pays-ci qu'après le gain d'une aussi grande bataille, on ne donneroit pas le temps de respirer aux ennemis. Cependant, à vous parler avec ma sincérité ordinaire, je vous dirai que tout ceci va trop lentement. Je crois que Son Altesse Royale en est au désespoir, et qu'elle ne s'apperçoit que trop que son malheur la suit partout : il me semble qu'elle est comme résolue de se rendre maîtresse de Tortose, qui ne laisse pas d'être un poste important, quoiqu'il le soit moins que Lérida; mais on ne sauroit commencer cette entreprise qu'on n'ait achevé celle de Denia, parce qu'on a besoin de l'artillerie.

25 juillet 1707.

L'ARMÉE du Duc d'Orléans et du Maréchal de Bervick n'avoit presque rien fait depuis qu'elle étoit en Arragon ; mais c'est la rigueur de la saison et le manque de four-

rage qui sont causes que les troupes sont lasses.

Je suis très-affligée de voir qu'un Prince, qui a l'honneur d'être neveu du Roi, rempli de valeur et d'ambition, ne puisse la satisfaire, et que Son Altesse Royale jusqu'à présent n'ait pas fait la figure qui lui convenoit par toutes sortes de raisons.

4 septembre 1707.

M. de Nancré est parti ce matin pour aller joindre Son Altesse Royale en Arragon... Comme M. le Duc d'Orléans se trouve seul et maître absolu, tout roulera sur ses soins, et il sera bien glorieux pour Son Altesse Royale, si elle établit une bonne discipline entre les deux nations qu'elle commande, et que les gens dont elle se servira pour la subsistance des troupes, fassent bien leur devoir.

(Le Roi d'Espagne avoit fait don au Maréchal de Bervick d'une terre dans le Royau-

me de Valence, d'un assez gros revenu) elle a été érigée en Duché, et le Grandat y est appliqué. Cette Grandesse passera au second fils de M. le Maréchal de Bervick, s'il le veut; et tout cela à perpétuité. Cela s'appelle le Duché de Liria.

Le détachement d'Arragon que le Roi avoit fait marcher pour la Provence, et que Milord Bervick nous ramène, sera d'un grand secours pour M. le Duc d'Orléans, et ce seroit un grand coup si Son Altesse Royale pouvoit prendre les places qu'elle a envie d'attaquer.. Elle a manqué de deux heures à fondre sur la cavalerie ennemie. Ce Prince avoit parfaitement bien projetté et conduit cette action ; mais le temps lui manqua : il n'est pas né sous une planète heureuse.

18 septembre 1707.

J'AIME fort que vous soyez sensible à tout ce qui regarde leurs Majestés Catholiques, qui ne sont pas moins vos enfans que ceux que vous voyez tous les jours.

Je vous trouve bien plus accommodante que moi, Madame, de vous résoudre à vivre avec des foux, des ingrats, des méchants, dont vous dites que les Cours sont pleines.

Milord Bervick m'a écrit de Sarragosse, et m'assure qu'il sera dans peu de jours auprès de M. le Duc d'Orléans.

M. de Nancré a plus d'intérêt que personne à desirer que son Prince prenne toujours les meilleurs partis, puisque ce sera à lui à répondre de ce que fera son maître. C'est une situation où il se rencontre, que je n'envierois pas, connoissant que l'étoile de Son Altesse Royale l'a conduite jusqu'à présent par des chemins épineux.

26 dudit.

(Des Grands d'Espagne.) Si Sa Majesté en eût puni quelques-uns sévèrement, la ligue auroit été bientôt détrompée. Plus on leur montre qu'ils peuvent nuire, plus ils prennent de hardiesse : l'on ne peut mieux expri-

mer leur témérité qu'en leur faisant connoître qu'ils ne sont nullement redoutables, et c'est le seul moyen de les décréditer dans l'esprit des ennemis. L'on se trompera toujours, lorsque l'on [illegible] d'autres maximes. Ils se flattent de pouvoir recourir dans votre cour, et d'obtenir toutes sortes d'emplois par la protection du Roi (comme il est vrai). La gratitude qu'ils en témoignent, ne va qu'à publier que leur Roi n'est qu'une ombre de la Royauté, et que c'est Louis XIV qui domine entiérement cette Monarchie.

M. le Duc d'Orléans qui m'honore de beaucoup de bontés, a bien voulu me confier le desir qu'il auroit de pouvoir procurer une espèce de distinction à une Demoiselle qui ne lui a pas été indifférente. Vous comprenez facilement que c'est Mademoiselle de Sery dont je veux vous parler. Son Altesse Royale se trouvant fort embarrassée pour en venir à bout, a imaginé qu'un simple titre de Dame d'atours de la Reine d'Espagne sans aucune pension, conviendroit. . . . I

voudroit bien, Madame, vous avoir l'obligation d'obtenir du Roi qu'il ne désapprouvât point sa vue; car l'approbation de Sa Majesté suffit pour que le Roi et la Reine d'Espagne donnent cette satisfaction à M. le Duc d'Orléans, qui mérite des graces bien plus considérables, et Leurs Majestés seroient ravies de lui faire ce petit plaisir : il ne tireroit à aucune conséquence; au contraire, il n'y a point de Castillan qui ne les en louât, et qui n'en fît autant, s'il étoit en la place du Roi. D'ailleurs, Madame, ce n'est pas chose nouvelle que ces sortes d'affaires. Je me flatte donc que vous me ferez une réponse favorable sur cet objet, dont je vous serai tout-à-fait obligée.

2 octobre 1707.

(La Princesse d'Angleterre.) Je suis ravie, quand j'entends dire du bien d'elle : je voudrois la voir un jour Duchesse de Berri.

10 octobre.

M. le Duc d'Orléans est fort content des progrès qu'il fait à Lérida.... Il n'y aura point de diversité de sentimens entre ce Prince et Milord, puisqu'ils n'ont tous deux que la même vue de bien servir.

17 octobre 1707.

M. le Duc d'Orléans commence d'être heureux : il vient de prendre la ville de Lérida, et espère en faire autant du château. Il n'y a eu que très-peu de gens de tués ou de blessés. Il écrit au Roi d'Espagne qu'il n'entend point qu'il arrive aucun secours aux ennemis. Son Altesse Royale ajoute qu'elle tâchera, après la prise de ce château, de se rendre maîtresse de Tortose, et qu'alors elle sera très-aise de venir faire sa cour à Leurs Majestés à Madrid. On ne sera pas moins aise, par toutes sortes de raisons, qu'il y fasse un retour si glorieusement.

23 octobre.

Prophétie que vous m'avez faite autrefois, et dont vous me faisiez part avec cet air dégagé dont il vous plaît quelquefois de vous servir. Vous me disiez : Madame, vous serez de plus en plus dans des inquiétudes : vous n'aurez le temps ni de manger, ni de dormir, ni de vous reposer. Votre esprit et votre corps seront dans une perpétuelle agitation, et cela durera beaucoup plus que vous ne voudriez. (Le Roi d'Espagne.) Il ne manque à ce Prince que de se faire connoître avec les grandes qualités qu'il a ; car il est certain qu'il ne lui en manque aucune de celles qu'il faut pour le faire aimer et estimer, si ce n'est de se défier trop de lui-même. J'espère que le temps le corrigera du peu de bonne opinion qu'il a de lui, puisqu'il l'avoit bien plus mauvaise autrefois.

Après tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me répondre sur ce que desiroit Son Altesse Royale, je n'ai pas le mot à repli-

quer ; et je prendrai le parti respectueux de me taire. Ainsi le seul tort que vous avez trouvé en moi, méritera d'être effacé de votre mémoire, par ma soumission aux volontés du Roi.

13 novembre 1707.

ON nous écrit tous les jours de l'armée, que Son Altesse Royale fait des merveilles, et anime si fort, par son exemple, toutes les troupes, qu'on ne sauroit assez bien l'exprimer : elle a beaucoup de goût et de talent pour la guerre ; très-sensible à la gloire, une tendresse et un respect infini pour le Roi, et un grand amour pour sa patrie. Si avec tant de choses essentielles, elle y mêle quelque légéreté, il faut bien lui passer, et espérer que des réflexions plus solides lui feront surmonter ces sortes de foiblesses.

19 novembre 1707.

VOILA donc le malheur de M. le Duc d'Orléans fini : il a la gloire, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander, d'avoir pris cette

cette place importante, rien ne l'ayant rebuté de tous les obstacles qui s'opposoient à son dessein.

27 novembre.

On dit que, si M. le Duc d'Orléans n'a pas tout ce qu'il lui faudroit pour attaquer Tortose, après avoir fait la cérémonie du baptême, Son Altesse Royale ira passer en France deux mois.

2 décembre.

Je viens d'apprendre de Son Altesse Royale, Madame, qu'il lui étoit revenu, que vous et moi nous étions fort bien entendues ensemble, pour empêcher qu'il réussît dans la conquête de Lérida; je crois, puisque nous n'avons pu l'empêcher, que nous ferions bien à l'avenir de ne lui faire plus de niches.

12 décembre.

Si M. de Chamillard laisse les troupes françaises dans la misère à l'avenir, comme elles y ont été par le passé, tout sera perdu. Son

Altesse Royale ne vous confirmera que trop cette vérité, elle assure que son voyage sera très-court, dont je suis fort aise ; je la serois encore davantage si vous la renvoyez bien contente ; elle mérite certainement qu'on ait des égards pour elle, et ce ne sera pas le premier Prince qui aura souhaité pour certaines personnes quelques distinctions, qui, dans le fond, ne les font ni plus estimer ni plus mépriser.

18 décembre.

NOUS avons vu partir avec regret M. le Duc d'Orléans ce matin, quoiqu'il ait promis à Leurs Majestés que son voyage seroit très-court.... Il n'a rien paru entre Son Altesse Royale et le Maréchal de Berwick sur leur prétendue mésintelligence, et ils ont parlé l'un de l'autre comme ils devoient; leurs sentimens ne sont pas toujours conformes sur la manière d'opérer, vous vous en serez apperçue, Madame, à l'égard du siége de Lérida, cela n'empêche pas que pour être d'opinion opposée, l'on ne soit ami, surtout quand

l'inférieur sait rendre le respect qu'il doit, comme le fait Milord.

25 décembre.

Il n'y a donc, Madame, si l'on veut vous en croire, qu'à souffrir beaucoup, être enviée de tout le monde, prendre patience, et augmenter encore, s'il se peut, ma tendresse pour Leurs Majestés Catholiques.

Quand on veut que vous et moi soyons fâchées de la conquête importante que Son Altesse Royale a faite, cette nouvelle vient apparemment du même gazetier qui vous faisoit si fort amie de l'Empereur et moi de la Reine Anne et de M. le Duc de Savoye.

Le Maréchal de Bervick avoit voulu faire un voyage en France, le Roi lui avoit ordonné de rester en Espagne. S'il vouloit de bonne foi dire ce qu'il en croit, il conviendroit que sa présence étoit absolument nécessaire à Valence et en Arragon, où Sa Majesté Catholique lui a donné un pouvoir absolu.

NOTE SEPTIÈME.

Affaires d'Espagne et de France. Le Duc d'Orléans et Madame des Ursins.

Pour servir de supplément au Livre IX.

22 octobre 1708.

Le Gouverneur de Port-Mahon l'a perdu, ou par lâcheté, ou par trahison, il n'a pas laissé de venir à Carthagène avec un air aussi dégagé que s'il devoit être bien reçu en Espagne.

29 octobre.

Je me donnerai l'honneur, Madame, puisque vous me l'ordonnez, de vous apprendre ce que vous voulez savoir touchant M. le Duc d'Orléans, mais ce ne sera pas par cet ordinaire, puisqu'il faut voir les réponses que Son Altesse Royale fera à Leurs Majestés Catholiques et à moi aussi auparavant, pour vous en mieux éclaircir. Je puis vous dire

par avance, que je crois que Son Altesse Royale a du être contente de tout mon procédé, n'ayant cherché qu'à lui plaire et à lui marquer mon respectueux attachement. Le Roi et la Reine ont fait, de leur côté, tout ce qui a été en leur pouvoir, pour lui donner des marques de leur amitié et de leur reconnoissance. Il seroit bien fâcheux, après tout cela, que ce Prince crut avoir sujet de n'en être pas satisfait.

Rien ne paroît mieux que ce que Madame la Duchesse de Bourgogne répondit à Monseigneur, qu'elle pétilloit de la crainte que M. le Duc de Bourgogne marchât aux ennemis, et de la crainte qu'il n'y marchât pas.

12 novembre.

Sur la prise de Lille.

Les divisions entre les généraux ont fait prendre les bons partis trop tard. On ne peut s'empêcher de dire que le coeur en saigne, et qu'on ne reconnoît plus notre Nation, tant elle est différente de ce qu'elle étoit

autrefois, puisque la gloire la faisoit agir, et qu'il semble aujourd'hui qu'elle n'y soit presque plus sensible, et qu'elle ne respire rien davantage qu'une vie oisive, ou occupée de plaisirs très-contraires à son devoir.

Le Roi avoit écrit à Philippe V, que l'événement de Lille éloigneroit la paix, et qu'ils devoient, l'un et l'autre, faire de nouveaux efforts pour continuer la guerre, et pour affermir la couronne d'Espagne. Sa Majesté Catholique ne sauroit soupçonner que ces discours ne soient pas sincéres, ni que le Roi voulût l'amuser par-là, pour faire après un traité comme celui de Milan, dont il n'eut, comme vous savez, Madame, aucune connoissance.

Nous ne savons encore si M. le Duc d'Orléans viendra à Madrid avant que de retourner en France. Puisque vous m'ordonnez de vous apprendre comment Son Altesse Royale est avec Sa Majesté, ou comment nous sommes tous avec Son Altesse Royale, j'ai cru, Madame, que je ne pouvois mieux vous en

éclaircir que par le mémoire que je me donne l'honneur de vous envoyer ; c'est M. Amelot qui l'a fait, il l'a lu au Roi, qui l'a approuvé d'un bout à l'autre, se ressouvenant de tout ce qu'il contient, et disant que tout y est véritable et sans la moindre altération. Sa Majesté est la vérité même, et on peut l'en croire sur sa parole. Du reste, Madame, je puis avoir l'honneur de vous dire que le Roi, la Reine, M. l'Ambassadeur et moi, n'avons pas la moindre chose à nous reprocher à l'égard de Son Altesse Royale ; qu'on lui a donné en public et en particulier toutes les louanges qui lui sont dues, et qu'on a recherché toutes sortes de moyens pour lui plaire. Vous savez ce que je vous ai mandé sur son objet en différentes rencontres, et l'envie que j'ai de lui attirer, ce que je savois que ce Prince desiroit. J'ai pris la liberté de l'avertir, lorsqu'il étoit à Madrid, et depuis qu'il est à l'armée, de ce qu'il me sembloit à propos qu'il sut, et je n'ai perdu aucune occasion de lui faire connoître mon respectueux et véritable attachement. Si après une telle conduite, je n'a-

vois pu parvenir à mériter l'honneur de ses bonnes graces, ce seroit un effet de mon malheur.... L'on prétend que la plus grande partie de ses domestiques s'ennuye en ce pays, et que, comme ils lui souhaitent une longue vie, (se trouvant très-bien d'avoir un si bon maître), ils aimeroient mieux le voir au Palais Royal ou à l'opéra, que dans les dangers où Son Altesse Royale s'expose si facilement. On vient d'apprendre qu'elle sera en cette ville le 15 de ce mois.

Le 19.

Le Duc d'Orléans étoit incertain s'il prendroit congé du Roi et de la Reine, ou s'il iroit en France sans les voir. Ce qui l'avoit retenu, c'est, Madame, qu'on lui a donné avis qu'on avoit dit où vous êtes, qu'il étoit fort brouillé avec le Roi d'Espagne, parce qu'il avoit voulu faire l'amoureux de la Reine. Je ne crois pas que rien ait jamais été plus mal fondé ni plus malin que ce bruit. Ni ce Prince n'en a eu la volonté, ni il n'y a donné la moindre apparence. Il faut qu'il

ait des ennemis bien méchans, et l'on doit être fort sur ses gardes à l'avenir contre le mal qu'on pourroit dire de Son Altesse Royale, puisqu'on a inventé, pour lui nuire, une histoire d'un bout à l'autre. Elle a toujours vécu avec la Reine avec le respect qu'on lui doit et qu'elle s'attire par un air aussi modeste que majestueux. Le Roi est ordinairement dans sa chambre et moi aussi, quand ce Prince y vient, et il parle à Leurs Majestés, tantôt de leurs affaires, quelquefois de bagatelles agréables, et toujours avec une retenue et une politesse très-dignes de ce qu'il est. Leurs Majestés sont fort aises quand elles le voient, et il me paroît qu'il s'accommode de son côté très-bien d'elles. Voilà, Madame, vous rendre un compte fort fidèle sur ce sujet. Considerez, je vous supplie, jusqu'où va la méchanceté. Je crois qu'il partira vers la fin de cette semaine, après avoir pris des mesures pour la prochaine campagne, et avoir reconnu par lui-même que l'on ne néglige rien pour qu'il ait lieu d'être content, et qu'on puisse le mettre en état de continuer

à faire des progrès contre les ennemis, et finir en Espagne heureusement la guerre qu'on y fait. Je voudrois, Madame, que tous les Généraux qui sont en Flandres fussent aussi d'accord qu'on l'est en cette Cour, tout en iroit certainement mieux.

26 novembre.

Je ne puis m'empêcher de vous confier que les Princes, auxquels on recommande d'être subordonnés aux avis des Généraux, font une figure qui ne leur convient point, puisqu'on leur impute le mal; et qu'on ne leur attribue point le bien : je l'ai vu en ce pays-ci : il est certain, Madame, qu'ils embarrassent extrêmement, quand ils ne sont pas les maîtres d'agir.

Je crois que M. le Duc d'Orléans s'en va satisfait; il a vu par lui-même que l'on ne vient à bout des affaires importantes, que par une patience et une affection, dont tout le monde n'est pas capable. Leurs Majestés et Son Altesse Royale se sont embrassées

tendrement; je suis persuadée aussi que M. le Duc d'Orléans m'honore de son amitié, au moins m'en a-t-il assuré.

9 décembre.

L'insolence avec laquelle on censure un Prince aussi respectable que l'est Monseigneur le Duc de Bourgogne, par toutes sortes d'endroits, mériteroit des châtimens exemplaires, et rien ne me paroît plus dangereux que des cabales dans les Cours, quand elles y répandent du venin contre les maîtres. Si les personnes qui les composent avoient un véritable zèle pour l'Etat et pour le Roi, elles l'avertiroient de ce qu'elles croiroient contre son service, avec une hardiesse respectueuse et ferme, et soutiendroient en public tout ce qui seroit de sa gloire, au lieu de blâmer tout ce que l'on fait, sans savoir les raisons qu'on a eu pour le faire. Qu'est-il question, Madame, quand il s'agit d'un Roi qu'on veut détrôner, d'un autre dont on veut abattre la puissance, et enfin des plus grandes choses du monde,

d'y mêler, M. de Cambray, les jésuites, les libertins et les jansénistes ? Il vaudroit mieux ne songer qu'à la guerre, à vaincre les ennemis, et penser qu'en le faisant on suit la volonté de Dieu, en soutenant une si juste cause.

21 décembre.

Je suis très-aise que M. le Duc d'Orléans, Madame, témoigne être content de moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour mériter l'honneur de ses bonnes graces, et je continuerai d'avoir pour Son Altesse Royale un sincère et respectueux attachement.

6 janvier 1709.

Le titre que Son Altesse Royale a demandé pour Mademoiselle de Sery, le touche et l'intéresse plus que jamais, et je suis sûre que cette Cour ne sauroit lui donner une marque de sa reconnoissance qui lui fasse plus de plaisir qu'en sollicitant la conclusion de cette affaire. Permettez-moi donc, Madame, de vous supplier d'entrer un peu dans sa

passion, telle qu'elle soit: certainement nous devons à son courage, à sa prévoyance et à sa fermeté, les prises importantes de Lérida et de Tortose, et nous avons besoin qu'un nouveau zèle l'anime pour la campagne prochaine. Ces raisons sont bien fortes, Madame, et je ne sais si en certaines occasions, il n'est pas permis d'oublier le sujet sur qui une grâce doit tomber, quand celui qui la demande mérite infiniment davantage.

28 janvier.

Ce n'est donc plus, Madame, contre M. le Duc de Bourgogne que les Officiers prennent la liberté de se déchaîner, tout leur venin tombant sur M. le Duc de Vendôme, il me semble qu'ils auroient mieux fait de ne parler ni de l'un ni de l'autre, et de ne rien brouiller en faisant des partis.

24 juin.

Sur le renvoi de M. de Chamillard.

S'il n'avoit que sa bonté en partage, étoit-ce assez pour tout ce qu'il avoit à faire, et

pour gouverner la guerre et les finances pendant tant d'années, où les meilleures têtes du monde auroient eu peine à résister, surtout dans un temps aussi terrible que celui où il a eu part au ministère ?

Premier juillet.

Je fais grand cas, Madame, d'un Général qui ne se décourage point, quoiqu'inférieur en force. M. le Maréchal de Villars, qui aime son métier et la gloire, se flatte qu'il pourra avoir le même bonheur que bien d'autres, qui ont commandé des armées moins fortes, et qui n'ont pas laissé de gagner des victoires. Pourquoi cela ne lui arriveroit-il pas ?

M. Amelot écrira aujourd'hui le changement que le Roi d'Espagne a fait dans son Despacho avec toutes les circonstances. Voilà, Madame, M. l'Ambassadeur libre de toute sorte d'affaires, s'étant démis entièrement de la guerre et des finances. Le Roi et la Reine, par rapport au Roi leur Grand-Père, et par la satisfaction que Leurs Majestés ont de son

Ambassadeur, qui les a si bien servis, ont voulu qu'il continuât à entrer dans le Despacho tout le temps qu'il demeureroit ici.

5 juillet.

Vous avez eu le soin, Madame, de me faire part, par votre lettre du 24 juin, de la résolution que le Roi avoit prise de retirer toutes ses troupes d'Espagne, et vous n'avez pas pris la peine de me mander qu'il avoit changé cette résolution, et qu'il y laissoit vingt-cinq bataillons, que Sa Majesté Catholique lui avoit demandés comme une chose qui lui étoit de la dernière conséquence. Je ne saurois vous soupçonner, Madame, malgré votre silence, de n'avoir pas été bien aise que le Roi ait donné cette marque de bonté au Roi son petit-fils, quoique vous m'ayez assuré que vous desiriez de le voir détrôner.

Madrid 9 dudit.

Le rayon d'espérance que nous avions de la vie de l'Infant a bientôt disparu : des

convulsions lui sont venues cette nuit, et ce petit Ange est allé au Ciel.

Madrid 11 août.

On louoit en Espagne la conduite du Maréchal de Villars et la bonne volonté des soldats de son armée. M. le Maréchal de Bervick ne me paroît pas craindre les entreprises de M. le Duc de Savoye.

(Sur le déchaînement contr'elle, fondé sur l'emprisonnement de Flotte et de Renaud.) Plusieurs m'en ont averti et d'autres l'ont écrit à cette Cour à leurs amis. Il faut avouer, Madame, que c'est une étrange destinée que la mienne, de me voir toujours l'objet des passions de ceux qui en veulent à Leurs Majestés Catholiques, parce que je leur suis fidèle, et que mon zèle pour elles et pour le Roi me font considérer comme un obstacle à leurs injustes desseins.

NOTE

NOTE HUITIEME.

Sur les Moines et les Evêques Espagnols. Suite de la correspondance de Madame des Ursins avec Madame de Maintenon.

Pour servir de supplément au Livre IX.

6 décembre 1707.

Les Evêques font bien leur devoir, et la plupart remplissent bien ceux auxquels ils sont obligés : nous les connoissons plus par leurs actions que par leurs discours, parce qu'ils font presque toujours leur résidence dans leurs diocèses, et que nous ne les voyons presque jamais à la Cour. (1)

(1) Il seroit à desirer que les moines eussent suivi de si bons exemples, ils n'auroient pas fait tant de mal à cette monarchie.

Fin des Notes du Tome IV des Mémoires du Règne de Louis XIV.

TABLE DES MATIÈRES

du Tome IV. des Mémoires d'état et militaires du règne de Louis XIV.

LIVRE SEPTIÈME.

I. *L'Empereur déclare la guerre à la France : etc.* 5

II. *Il est pris à la journée de Crémone.* 10

III. *Le duc de Vendôme lui est substitué : combat de Luzara.* 20

IV. *L'Angleterre et la Hollande etc. déclarent la guerre à la France.* 24

V. *Histoire de Marlborough, général anglois.* 25

VI. *Bataille de Friedlingue.* 28

VII. *Galions brûlés au port de Vigo.* 37

VIII. *Le Portugal se déclare contre la France et l'Espagne.* 39

IX. *La Savoie se déclare aussi contre la France et l'Espagne.* 41

X. *Le duc de Bourgogne prend Brisach.* 44

XI. *Bataille de Hochstett.* 45

XII. *Le Roi envoie Berwik et Puységur en Espagne.* 47

XIII. *Projets sur Cadix, échoués.* 50

XIV. *Les ennemis prennent Gibraltar.* 51

XV. *Bataille navale de Malaga, gagnée par le comte de Toulouse.* 52

XVI. *Verue prise à discrétion.* 55

XVII. *Belle campagne de Villars.* 59

XVIII. *Prise de Haguenau.* 61

XIX. *Campagne du Roi d'Espagne, et siége de Barcelone.* 70

XX. *Bataille de Ramillies* 75

page

LIVRE HUITIÈME.

I. *Intrigues de Mde. de Maintenon pour s'emparer de la direction des affaires ecclésiastiques.* 85
II. *Motifs pour nommer Noailles archevêque de Paris.* 87
III. *Elévation des prêtres de St. Sulpice, par Godet.* 92
IV. *Premiere persécution suscitée aux jansénistes.* 101
V. *Le clergé peuplé de cuistres etc.* 103
VI. *Histoire du jansénisme politique et mouvements des jésuites.* 105
VII. *Intrigues cachées pour fomenter les troubles etc.* 115
VIII. *Sentiments du duc de St. Simon sur le jansénisme et le molinisme.* 126
IX. *Destruction militaire de Port-Royal.* 130
X. *Ce que c'est que la paix de Clément IX.* 137
XI. *Les religieuses de Port-Royal tourmentées de diverses manieres.* 147
XII. *Le Roi de France, à cause de sa conscience non perverse mais erronée, fait plus de cas d'un athée que d'un janséniste.* 152
XIII. *Le fanatisme contre les jansénistes est poussé au point que la France poursuit le Pape pour extorquer des bulles etc.* 155

LIVRE NEUVIÈME.

I. *Campagne de 1706 en Italie, et célebre siége de Turin par le duc d'Orléans.* 159
II. *Marchin est nommé pour commander après lui.* 161
III. *Marchin régente le duc d'Orléans, et le traverse chargé d'un secret de la Cour.* 167
IV. *Bataille de Turin, et bravoure du duc d'Orléans.* 174

page

V. Étranges perfidies qui font perdre la bataille. 177

VI. Le Roi rend justice au duc d'Orléans. 189

VII. Suites de ces désastres. 190

VIII. Succès de Médavid. 192

IX. Récompenses de Médavid, celles du prince de Vaudemont, et conspiration en Franche-Comté étouffée. 194

X. Campagne de 1707, sur le Rhin et en Flandre. 198

XI. Bataille d'Almanzo. 214

XII. Anecdotes qui suivirent cette Bataille. 222

XIII. Siége de Lerida et sa prise. 224

XIV. Siége et prise de Tortose. 227

XV. Perte de la Sardaigne. 228

XVI. Conspiration dans le Luxembourg. 231

XVII. Prise de Gand et Bruges. 232

XVIII. Combat d'Oudenarde. 235

XIX. Anecdote sur le duc de Vendome. 249

XX. Suite de ce Combat. 252

XXI. Prise de Lille par les Alliés. 255

XXII. Siége et prise de Gand par les mêmes alliés. 263

XXIII. Malheurs de la guerre en 1709, en Espagne. 265

XXIV. En Roussillon. 267

XXV. En Dauphiné. 268

XXVI. Et en Flandre. 269

NOTES ET ADDITIONS, EXTRAITES DU PORTEFEUILLE DU DUC DE SAINT-SIMON ET AUTRES CONTEMPORAINS.

I. Sur les affaires qui précéderent ou accompagnerent la Déclaration de guerre de l'Empereur contre la France dans la succession d'Espagne; et sur l'ambassade de Villars à Vienne. 278

page

	Lettre de M. le Marquis de Villars au Roi.	278
	- - *du même au même.*	281
	- - *du même au même.*	283
	- - *du Roi à M. le Marquis de Villars.*	284
	- - *de M. le Marquis de Villars à M. le Marquis de Torcy.*	284
	- - *de Villars à Torcy.*	285
	- - *de M. le Marquis de Villars au Roi.*	287
	- - *du même au même.*	289
	- - *du Roi à M. le Marquis de Villars.*	297
	- - *du même au même.*	302
	- - *de M. le Marquis de Villars à M. de Chamillart.*	305
	- - - *de M. le Marquis de Villars à M. le Marquis de Torcy.*	310
	- - *de M. le Marquis de Villars au Roi.*	311
II.	*Addition à l'histoire de la Bataille de Hochstett.*	314
III.	*Sur l'influence de Mde. de Maintenon. Sur les affaires d'Espagne, sur ses relations epistolaires avec madame la princesse des Ursins.*	317
IV.	*Sur la Bataille d'Almanza. Suite de deux favorites.*	320
V.	*Sur les sentimens de Mde. des Ursins pour le duc d'Orléans avant leurs brouilleries.*	321
VI.	*Sur les campagnes du duc d'Orléans depuis régent de France, en Espagne etc.*	323
VII.	*Affaires d'Espagne et de France. Le duc d'Orléans et Madame des Ursins.*	340
VIII.	*Sur les moines et les Evêques Espagnols etc.*	353

FIN du Tome IV des Mémoires d'état & militaires du regne de Louis XIV.

00030255

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016